

A decorative border in a dark blue color, featuring intricate floral and scrollwork patterns that frame the central text.

Présumée coupable

Tess Gerritsen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TESS GERRITSEN

PRÉSUMÉE COUPABLE

Je suis une femme libre mais plus d'égards sur
le fait de voir quelques maîtresses. Encore un jour
dont la nuit. Voilà la vie.
Il faut que tu soignes à la hauteur de tes péchés.
Une entaille bien nette.. M.



TESS GERRITSEN

PRÉSUMÉE COUPABLE



Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS MIRA

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

© 1993, Tess Gerritsen.
© 2004, 2008, Harlequin S.A.,
978-2-280-84998-2

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS MIRA

Crimes masqués

Ne m'oublie pas

Roman



Titre original :
PRESUMED GUILTY
publié par MIRA®

Traduction de l'américain par PIERRE VANDEPLANQUE

Mira® est une marque déposée par le groupe Harlequin

Photos de couverture

Machine à écrire : © PHOTODISC / ROYALTY FREE
Touches machine à écrire : © STUART SIMONS / ZEFA / CORBIS

83/85 boulevard Vincent Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

– ISSN 1765-7792

1.

Il appela vers 22 heures, comme à son habitude.

Miranda n'eut pas besoin de décrocher pour savoir que c'était lui. Mais elle savait aussi que si elle choisissait de l'ignorer, la sonnerie du téléphone insisterait, encore et encore, jusqu'à la rendre folle. Les sourcils froncés, elle arpenta la chambre et réfléchit.

« Je n'ai pas à répondre, songea-t-elle. Je n'ai pas à lui parler. Je ne lui dois rien. Absolument rien. »

Le son s'arrêta. Dans le silence soudain, elle retint sa respiration, espérant cette fois qu'il abandonnerait, qu'il comprendrait enfin qu'elle pensait ce qu'elle lui avait dit.

Le timbre aigret retentit de nouveau. Elle sursauta. Chaque sonnerie lui râpait les nerfs comme du papier de verre. En supporter davantage était au-delà de ses forces. Elle décrocha le combiné, sachant qu'elle commettait une erreur.

– Allô?

– Tu me manques.

C'était le même murmure, où transparaissait l'écho des anciens moments d'intimité, de plaisir partagé.

– Je ne veux plus que tu me téléphones, répondit-elle.

– Je n'y tenais plus. Toute la journée j'ai voulu t'appeler. Miranda, la vie sans toi est un enfer.

Des larmes piquantes lui montèrent aux yeux. Elle inspira à fond pour les refouler.

– Pourquoi ne pas essayer de nouveau ? supplia-t-il.

– Non, Richard.

– S'il te plaît. Ce sera différent, cette fois.

– Ce ne sera jamais différent.

– Si ! Je te le jure...

– C'était une erreur. Depuis le début.

– Tu m'aimes encore, je le sais. Seigneur ! Miranda, toutes ces semaines, te voir tous les jours... Ne pas pouvoir te toucher. Ni

même être seul avec toi...

– Tu n’as plus à te tracasser pour cela, Richard. Ma lettre de démission est sur ton bureau. Elle est irrévocable.

Un long silence suivit, comme si ces simples paroles l’avaient percuté tel un coup de poing. Miranda se sentit à la fois euphorique et coupable. Coupable de s’être libérée de ses liens, d’avoir reconquis son droit d’exister en tant que femme.

– Je lui ai dit, annonça-t-il d’une voix douce.

Elle ne répondit pas.

– Est-ce que tu m’entends ? Je lui ai tout révélé de notre liaison. Et je me suis rendu chez mon avocat. J’ai changé les termes de mon...

– Richard, dit-elle lentement. Rien ne change pour autant. Que tu sois marié ou divorcé, je ne veux plus te voir.

– Juste une dernière fois.

– Non.

– J’arrive. Tout de suite.

– Non.

– Tu dois me voir, Miranda !

– Je ne dois rien du tout ! s’emporta-t-elle.

– Je suis chez toi dans quinze minutes.

Miranda fixa le combiné d’un air incrédule. Il avait raccroché. Bon sang ! Il avait raccroché, et dans un quart d’heure il frapperait à sa porte. Ces trois dernières semaines, elle avait trouvé le courage d’affronter l’inconfort de la situation, de travailler à ses côtés, d’afficher un sourire poli, de s’adresser à lui d’une voix neutre. Mais en débarquant maintenant chez elle, il allait briser son assurance de façade, et tout recommencerait comme avant. Elle se retrouverait entraînée dans la spirale infernale où elle s’était laissé piéger, et dont elle venait avec peine de s’arracher.

Se ruant vers le placard, elle mit la main sur le premier sweat-shirt venu. Il lui fallait sortir, aller quelque part où il ne la trouverait pas. Quelque part où elle pourrait être seule.

Deux minutes plus tard, elle refermait la porte de sa maison, descendait les marches de la véranda et, d’un pas vif et déterminé, s’éloignait dans Willow Street. 22 h 30. Le voisinage était déjà douillettement calfeutré pour la nuit. A travers les fenêtres devant

lesquelles elle passa, elle aperçut des lumières chaudes, des familles saisies dans leur vie quotidienne, des lueurs vacillantes de feux de bois ici et là. Une fois de plus, son cœur se serra. Quand connaîtrait-elle enfin le bonheur d'appartenir à cet univers de simplicité et d'amour ? De remuer les tisons de son propre foyer ? Ce rêve était-il irréaliste ?

Réprimant un frisson, elle serra les bras sur sa poitrine. L'air était piquant, ce qui n'était nullement inhabituel pour un mois d'août dans le Maine. Et elle était en colère. En colère d'avoir froid et d'être chassée de chez elle. En colère contre *lui*. Mais plutôt que de s'arrêter, elle poursuivit son chemin.

A Bayview Street, elle prit à droite vers la mer.

La brume déployait ses volutes, dissimulant les étoiles et enveloppant la route d'une vapeur opaque. Miranda s'y enfonça, la gaze blanche tournoyant dans son sillage. Quittant la voie macadamisée, elle s'engagea dans un étroit chemin qui aboutissait à une série de marches taillées dans le granit, rendues glissantes par l'humidité. A leurs pieds se trouvait un banc de bois – son banc – installé sur la grève rocheuse. Elle s'y assit, replia les jambes contre sa poitrine et contempla la mer. Quelque part dans la baie claquait l'amarre d'une balise flottante, tandis que la lampe verte du chenal de navigation disparaissait presque dans le brouillard.

Il devait être arrivé chez elle. Elle se demanda combien de temps il frapperait à sa porte. Insisterait-il jusqu'à ce que son voisin, M. Lanzo, se plaigne du tapage ? Abandonnerait-il, pour rentrer piteusement chez lui où l'attendaient sa femme, son fils et sa fille ?

Le menton appuyé sur les genoux, elle s'efforça de chasser de son esprit l'image heureuse de la petite famille Tremain. Heureuse ? Non, ce n'était pas le terme employé par Richard pour la décrire. « A vau-l'eau » était d'ailleurs l'expression dont il s'était servi pour évoquer son mariage. Seul son amour pour Phillip et Cassie, ses enfants, l'avait empêché de divorcer des années plus tôt. Les jumeaux avaient maintenant dix-neuf ans. Ils étaient donc assez mûrs pour accepter la vérité sur l'état du couple que formaient leurs parents. De fait, ce qui le retenait aujourd'hui était son inquiétude concernant son épouse, Evelyn. Elle avait besoin de temps pour s'adapter, et si Miranda voulait bien faire preuve de patience, si son amour était assez fort, aussi fort que le sien, les choses finiraient par aboutir...

« Oh ! Elles avaient abouti à merveille ! » songea-t-elle avec un petit rire amer.

Elle releva la tête et, le regard perdu au loin, se remit à rire. Mais loin d'être hystérique, ce rire était plutôt une réaction de soulagement. Comme si elle venait de s'éveiller après une longue fièvre, de constater que son esprit avait retrouvé toute sa lucidité, toute son acuité. La brume se déposait, bienfaisante, sur son visage, et sa fraîcheur lui purifiait l'âme.

Et Dieu sait qu'elle en avait besoin ! Les mois de culpabilité s'étaient superposés comme autant de taches successives, au point que son regard sur elle-même en avait été obscurci. Au point de lui faire perdre jusqu'à la notion de sa propre identité.

Tout cela appartenait désormais au passé. L'aventure était terminée. Pour de bon.

Elle regarda la mer et esquissa un sourire. « J'ai retrouvé mon âme », se dit-elle, tandis qu'un calme, une sérénité tels qu'elle n'en avait plus connu depuis des lustres envahissaient tout son être.

Se levant alors de son banc, elle reprit le chemin de sa maison.

A deux blocs de chez elle, elle aperçut la limousine bleue garée près de l'intersection de Willow Street et Spring Street. Il l'attendait donc. Elle s'arrêta près du véhicule pour en examiner l'intérieur, tout de cuir noir et beige, si familier.

« La scène du crime. Le premier baiser. J'ai payé pour cela. J'ai assez souffert. A présent c'est ton tour. »

S'éloignant de la voiture, elle se dirigea d'un pas ferme vers sa maison, dont elle gravit bientôt les marches de la véranda. La porte d'entrée était juste close, comme elle l'avait laissée.

A l'intérieur, les lumières étaient encore allumées. Il n'était pas dans le séjour.

– Richard ?

Aucune réponse.

Une odeur corsée de café l'attira vers la cuisine. Un pot reposait sur la plaque chauffante du percolateur, et un gobelet à moitié plein était posé sur le comptoir à côté. Le tiroir à couverts était tiré. Elle le repoussa d'un geste sec.

« C'est parfait. Tu débarques ici et tu te comportes comme si tu étais chez toi ! »

Se saisissant du gobelet, elle en vida le contenu dans l'évier, éclaboussant sa main au passage. Le café était à peine tiède.

Remontant le couloir, elle s'arrêta devant la salle de bains. La

lampe y était allumée, et l'eau gouttait du robinet du lavabo. Elle le referma.

– Tu n'as aucun droit de venir ici ! cria-t-elle. C'est ma maison. Je pourrais appeler la police et te faire arrêter pour violation de domicile !

Elle tourna la tête vers la chambre. Avant même de poursuivre son chemin, elle sut à quoi elle devait s'attendre et ce qu'il lui faudrait affronter. Il serait étendu sur le lit, nu, le sourire aux lèvres. C'était ainsi qu'il l'avait accueillie la dernière fois. Mais aujourd'hui, vêtu ou pas, elle le mettrait sans ménagement à la porte. Cette fois, c'est lui qui ferait les frais de la surprise.

La chambre était plongée dans le noir. Elle appuya sur l'interrupteur.

Comme elle l'avait pressenti, il était étalé sur le lit, les bras déployés et les jambes entortillées dans les draps. Il était nu. Mais aucun sourire n'éclairait son visage. Celui-ci était figé dans une expression de terreur, la bouche béait en un hurlement muet, et les yeux fixes semblaient contempler quelque terrible vision de l'éternité.

Un coin du drap pendait du côté du lit, trempé de sang. Hormis le flic-flac tranquille du liquide écarlate s'égouttant sur le sol, la pièce était silencieuse.

A peine eut-elle fait deux pas dans la chambre qu'une forte nausée la prenait à la gorge. Elle se laissa choir sur les genoux, le souffle coupé, secouée de haut-le-cœur. Ce n'est qu'en relevant enfin la tête qu'elle remarqua le couteau à découper gisant non loin du lit. Un seul regard lui suffit pour reconnaître le manche de bois sombre, et la lame d'acier de trente centimètres. Elle savait exactement d'où il provenait : le tiroir de sa cuisine.

Ce couteau lui appartenait. Et il portait certainement ses empreintes digitales.

A présent il était maculé de sang.

Chase Tremain conduisait depuis des heures lorsqu'il vit poindre les premières lueurs de l'aube. Le rythme de la route imprimé aux roues, la lumière verdâtre du tableau de bord, la musique insipide crachotée par l'autoradio, tout cela instillait en lui une vague impression de rêve – d'un très mauvais rêve. La seule réalité se réduisait à ce qu'il ne cessait de se répéter depuis son départ, tandis que le véhicule avalait les kilomètres de bitume.

« Richard est mort... Richard est mort... »

Le son de sa propre voix le fit sursauter. Résonnant dans la pénombre de l'habitable, ces mots le réveillèrent un bref instant de son état d'hébétude. Il avisa le cadran de l'horloge. 4 heures. Quatre heures qu'il avait pris la route. La frontière entre le New-Hampshire et le Maine n'avait pas encore été franchie. Combien d'heures encore à rouler ? Combien de kilomètres ? Il se demanda s'il faisait froid à l'extérieur, si l'air était chargé des embruns de la mer. La voiture s'était peu à peu transformée en une sorte de caisson isolant, purgatoire clos baigné de verte luminescence et de mélodies d'ascenseur. Il coupa la radio.

« Richard est mort... »

L'écho de cette phrase se répétait, inlassable, dans son esprit depuis ce coup de téléphone qui l'avait informé de la nouvelle. Evelyn n'avait rien fait pour en atténuer le choc. Le temps qu'il réalise que c'était la voix de sa belle-sœur qu'il entendait, celle-ci lui avait déjà annoncé l'événement. Aucun préambule, aucune mise en condition. Juste les faits bruts, servis dans le quasi-murmure qui lui était coutumier.

– Richard est mort, avait-elle annoncé. Assassiné. Par une femme.

Puis, dans un soupir :

– J'ai besoin de toi, Chase.

Cette petite phrase l'avait quelque peu surpris. Il était le marginal de la famille, le Tremain que personne ne songeait jamais à appeler, celui qui avait bouclé son sac et quitté l'Etat, quitté les siens sans idée de retour. Le frère au passé gênant.

Chase le paria. Chase le mouton noir.

« Chase le fatigué », ajouta-t-il pour lui-même, avant de secouer la tête pour chasser les toiles d'araignées du sommeil et garder sa vigilance. Il descendit sa vitre. Un air vif s'engouffra aussitôt à l'intérieur de la voiture, imprégné des senteurs mêlées des pins et de l'océan. L'odeur du Maine...

Celle-ci, mieux que toute autre, faisait resurgir ses souvenirs d'enfance. L'exploration des rochers de la plage, les pieds enfoncés jusqu'aux chevilles dans les algues. Le cliquetis des moules fraîchement cueillies s'entrechoquant dans son seau. La corne de brume appelant dans le brouillard.

Tout cela se rappelait à lui par la magie de cette simple bouffée d'air, par ce parfum d'enfance, des années heureuses, de ces jours où il croyait encore que Richard était le plus intrépide, le plus intelligent, le meilleur frère que l'on pût avoir. Ces jours d'avant

ceux où il avait commencé à découvrir la véritable nature de Richard.

« Assassiné. Par une femme. »

Cette fin constituait un fait totalement inattendu.

Il se demanda qui elle était. Ce qui pouvait avoir déclenché en elle une colère si violente qu'elle l'avait poussée à planter un couteau dans la poitrine de son frère. Oh, l'hypothèse d'une liaison ayant mal tourné était toujours possible. Une nouvelle maîtresse rendue folle de jalousie. La rupture, inévitable. Puis la rage d'avoir été utilisée et trahie. Une rage si totale qu'elle annihilait tout bon sens, tout instinct de conservation. Le scénario était facile à imaginer. Il parvenait même à visualiser cette femme qui, à l'instar de toutes les autres, avait traversé la vie de Richard. Séduisante, évidemment. Richard y mettait un point d'honneur. Mais sans doute avec quelque chose de désespéré. Son rire, peut-être, un peu trop fort. Son sourire, trop mécanique. Ou les rides trop marquées autour des yeux, témoins d'une vie à la dérive. Oui, il parvenait clairement à s'imaginer cette femme, et cette image lui inspirait à la fois pitié et répulsion.

Ainsi qu'une profonde colère.

Quel que fût le ressentiment qu'il éprouvait encore pour Richard, rien ne pouvait modifier le fait qu'ils étaient frères. Ils avaient en commun les mêmes souvenirs d'enfance, avaient partagé les mêmes après-midi à canoter sur le lac, les promenades sur le brise-lames, les fous rires tranquilles dans l'obscurité. Certes leur dernière querelle avait laissé des traces. Mais au fond de lui, Chase restait persuadé que leur rancœur aurait fini par disparaître avec le temps. Qu'il n'était jamais trop tard pour rebâtir une relation fraternelle saine, retrouver l'amitié qui les unissait.

C'était du moins ce qu'il avait pensé jusqu'à ce coup de téléphone d'Evelyn.

Sa colère gonflait, le submergeant telle une marée d'équinoxe. Il songea aux occasions perdues. A la chance, évanouie, de pouvoir lui dire « je t'aime », de pouvoir lui demander « tu te rappelles ? ».

La route se brouilla soudain sous ses yeux. Clignant des paupières, il affermit sa prise sur le volant et poursuivit sa route, tandis que se levait un jour nouveau.

Il était à peu près 10 heures lorsqu'il atteignit Bass Harbor. A 11 heures il était à bord du *Jenny B*, le visage cinglé par le vent, les mains crispées sur le bastingage. Au loin s'étirait l'île de Shepherd,

dont la mince bande verte s'estompait dans la brume. Tandis que la proue du ferry se soulevait et s'abaissait au gré de la houle, Chase se vit saisi de cette nausée familière qui lui soulevait l'estomac et lui laissait un goût acide dans la gorge.

« L'éternelle victime du mal de mer » se rappela-t-il. D'une famille de marins, il était l'unique terrien, l'excentrique qui préférait sentir le sol ferme sous ses pieds. Tous les trophées de régates étaient allés à Richard. *Catboats*, *sloops*, quelle que fût la catégorie, il avait tout raflé. Ces flots étaient ceux sur lesquels il avait démontré ses talents de skipper, tirant les bordées, drissant les focs, lançant ses ordres. Spinnaker levé, spinnaker baissé. Aux yeux de Chase, cette passion procédait d'une absurde frénésie.

Et puis cette misérable nausée, toujours...

Il inhala une longue bouffée d'air salé, puis son estomac se calma tandis que le *Jenny B* accostait le long du quai. Il regagna sa voiture au pont inférieur, où il attendit son tour devant la rampe de débarquement. Huit véhicules le précédaient, tous équipés de plaques minéralogiques d'un autre Etat. La moitié du Massachusetts semblait émigrer vers le nord chaque été, au point que l'on pouvait presque entendre le Maine gémir sous le poids de tous ces maudits vacanciers.

L'employé du ferry lui fit signe d'avancer. Chase enclencha la première, s'engagea sur la rampe et toucha bientôt le sol insulaire.

Les lieux, constata-t-il avec étonnement, n'avaient guère changé avec les années. Les mêmes vieux bâtiments alignaient leurs façades sur Sea Street : la Boulangerie de l'Île, la banque, le café Fitzgerald, le bazar, l'épicerie Lappin. Quelques nouveaux noms, cependant, avaient remplacé les anciens. La parfumerie Vogue avait laissé place à une librairie Gorham, et la Quincaillerie du Village se partageait à présent entre une boutique d'antiquités et une agence immobilière. Concessions inévitables au tourisme, songea-t-il.

Arrivé au premier carrefour, il remonta Limerock Street. Sur sa gauche se dressait la même construction de briques qui abritait le *Island Herald*. L'intérieur était-il demeuré tel que dans son souvenir ? Il se remémorait avec précision les plafonds ornés de plaques d'étain repoussé, les bureaux de chêne élimés, les portraits accrochés aux murs, chacun représentant un Tremain. Oui, il revoyait clairement les lieux, jusqu'à l'antique machine à écrire Remington trônant sur le vaste bureau de son père. Les Remington devaient avoir disparu depuis longtemps, remplacées par des ordinateurs à la ligne épurée et fonctionnelle. C'était ainsi, du moins

le devinait-il, que Richard avait dirigé le journal. Les antiquités au rebut, place au neuf !

Cela, jusqu'au prochain Tremain.

Chase poursuivit sa route et emprunta la direction de Chestnut Hill. Quelque huit cents mètres plus haut, à deux pas du point culminant de l'île, s'élevait la demeure des Tremain. Un monstrueux gâteau de mariage jaune, voilà à quoi elle lui faisait penser jadis, avec ses tourelles victoriennes et ses corniches en pain d'épice. La maison avait, depuis, été repeinte en un dégradé de gris et blanc qui lui conférait un air de respectabilité bourgeoise. Assagie et maussade, elle dégageait maintenant une atmosphère de lassitude de beauté fanée. Il en regrettait presque l'ancienne pièce montée jaunâtre.

Il rangea sa voiture, sortit sa valise du coffre et remonta l'allée menant à la véranda en façade. Au moment où il en atteignait les marches, la porte d'entrée s'ouvrit et Evelyn apparut sur le seuil. Elle l'attendait.

– Chase ! s'écria-t-elle. Oh, Chase, tu es là ! Dieu soit loué, tu es là.

Elle se jeta aussitôt entre ses bras. D'un geste machinal, il la garda serrée contre lui, éprouvant le frémissement de son corps et son souffle tiède sur son cou. Elle demeura ainsi un long moment, cherchant son réconfort.

Elle s'écarta enfin et leva vers lui son visage. Le vert tendre et brillant de ses iris était toujours aussi captivant. Coupés à longueur d'épaules, ses cheveux blonds de miel étaient maintenus par une simple queue sur la nuque. Mais le visage était gonflé, le nez rouge et pincé, et les efforts déployés pour les maquiller n'y changeaient rien. Une espèce de poudre rose lui collait aux narines, tandis qu'un excès de mascara laissait une ombre sale sur ses joues. Il parvenait à peine à croire qu'il s'agissait là de sa si jolie belle-sœur. Était-elle réellement en deuil ?

– Je savais que tu viendrais, murmura-t-elle.

– Je suis parti dès que j'ai reçu ton coup de téléphone.

– Merci, Chase. Je ne savais vers qui d'autre me tourner...

Elle s'écarta d'un pas et l'examina.

– Mon pauvre chéri, tu dois être éreinté. Entre, je vais te servir une tasse de café.

Ils pénétrèrent dans le large vestibule. Ce fut comme s'il remettait

le pied dans le passé. Rien, quasiment, n'avait changé. Le même parquet de chêne, la même lumière, les mêmes odeurs. Il en vint presque à penser qu'en tournant la tête, il verrait par la porte du petit salon sa mère assise à son bureau, plongée dans ses gribouillages forcenés.

Longtemps vieille fille, elle ne s'était jamais faite à la dactylographie, croyant à juste titre que si la relation d'un fait divers était suffisamment alléchante, un éditeur l'achèterait, fût-elle rédigée en swahili. Et il s'était avéré que l'éditeur ne s'était pas contenté d'accepter son billet, mais qu'il avait également accaparé son auteur. Au bout du compte, l'affaire s'était conclue par un mariage.

Sa mère n'avait jamais appris à taper à la machine.

– Oh ! Bonjour, oncle Chase.

Levant la tête, Chase aperçut un jeune couple, debout en haut de l'escalier. Non, ce ne pouvait pas être les jumeaux ! Il les considéra d'un air ébahi, tandis qu'ils descendaient à sa rencontre, le frère précédant la sœur. La dernière fois qu'il les avait vus, son neveu et sa nièce n'étaient encore que deux adolescents dégingandés, trop vite montés en graine. Tous deux étaient grands et blonds, mais la ressemblance s'arrêtait là. Phillip se mouvait avec l'assurance gracieuse d'un danseur, élégant Fred Astaire qu'accompagnait sa partenaire... Hum ! Certainement pas Ginger Rogers. La physionomie ingrate de la jeune personne qui le suivait rappelait, hélas, celle d'une jument.

– Je ne peux pas croire que voilà Cassie et Phillip !

– Tu es parti depuis si longtemps, observa Evelyn.

Phillip s'avança et lui serra la main. C'était le salut d'un étranger, pas d'un neveu. Sa main était longue et fine, une main de gentleman. Il possédait du reste le cachet aristocratique de sa mère : nez droit, pommettes marquées, yeux verts.

– Oncle Chase, dit-il avec gravité. Bien que votre venue soit due à une triste circonstance, je suis heureux que vous soyez là.

Chase reporta son attention sur Cassie. La dernière vision qu'il avait d'elle était celle d'un petit animal débordant de vie, et d'une insatiable curiosité. Comment s'imaginer qu'elle était devenue la morne jeune femme qu'il avait sous les yeux ? Le chagrin était-il responsable d'un tel changement ? Ses cheveux ternes étaient tirés si serré sur la nuque qu'ils ne faisaient qu'accentuer les lignes anguleuses de son visage : nez large, dents du haut proéminentes,

front carré dont la dureté eût pourtant été atténuée par une simple frange. Les yeux, quant à eux, ne reflétaient plus la timidité de la petite fille de dix ans, mais, empreints d'une intelligence aiguë, ils fixaient les siens sans ciller.

– Bonjour, oncle Chase.

Pour une jeune fille qui venait de perdre son père, le ton était étonnamment professionnel.

– Cassie, intervint Evelyn. Qu'attends-tu pour embrasser ton oncle ? Il a fait tout ce voyage pour être avec nous.

Cassie s'avança vers Chase et le gratifia d'un coup de bec sans chaleur sur la joue. Elle s'écarta aussitôt, comme gênée par cette manifestation forcée d'affection.

– Tu as bien grandi, observa-t-il, ce qui était la remarque la plus charitable qu'il avait à lui offrir.

– Oui. Tout arrive.

– Quel âge as-tu maintenant ?

– Bientôt vingt ans.

– J'en déduis que vous êtes tous deux à l'université.

Elle hocha la tête, et l'ombre d'un sourire étira ses lèvres.

– Je suis inscrite à l'université du Maine du Sud. Unité de journalisme. Je me suis dit qu'un jour ou l'autre le *Herald* aurait besoin d'un...

– Phillip est à Harvard, coupa Evelyn. Comme son père avant lui.

Avant même de s'être épanoui, le sourire de Cassie s'éteignit. Lançant un regard acéré à sa mère, elle se retourna et grimpa l'escalier.

– Cassie, où vas-tu ?

– J'ai de la lessive à faire.

– Mais ton oncle vient à peine d'arriver. Descends et viens t'asseoir avec nous.

– Pourquoi, maman ? répliqua-t-elle par-dessus son épaule. Tu te débrouilleras très bien sans moi pour lui faire la conversation.

– Cassie !

Elle se retourna et toisa Evelyn.

– Quoi ?

– Ton attitude est très embarrassante.

– Eh bien, ce n'est pas nouveau.

Les larmes aux yeux, Evelyn se tourna vers Chase.

– Tu vois comment sont les choses ? Je ne peux même pas compter sur mes propres enfants. Chase, je ne peux pas gérer la situation toute seule. J'en suis incapable...

Ravalant un sanglot, elle lui tourna le dos et entra dans le petit salon.

Les jumeaux se dévisagèrent.

– Tu recommences, dit Phillip. L'heure est mal choisie pour les disputes, Cassie. N'éprouves-tu aucune compassion pour elle ? Ne peux-tu enterrer la hache de guerre, ne fût-ce que quelques jours ?

– Crois-tu que je n'essaye pas ? Mais elle ne cesse de me porter sur les nerfs.

– Fort bien. Dans ce cas, au moins comporte-toi avec un minimum de civilité.

Il marqua une pause, avant d'ajouter :

– Tu sais que c'est ce que papa aurait voulu.

Cassie soupira. La mine résignée, elle redescendit l'escalier et suivit sa mère dans le petit salon.

– Je suppose que je lui dois bien cela...

Phillip secoua la tête et se tourna vers Chase :

– Juste un nouvel épisode de la merveilleuse saga des Tremain.

– Est-ce ainsi depuis longtemps ?

– Des années, au moins. Vous les voyez là à l'un de leurs pires moments. On penserait que, après ce drame et la mort de papa, nous nous serrerions les coudes, n'est-ce pas ? Eh bien, non. Il semble au contraire que cet événement ait pour effet de nous diviser un peu plus.

Ils pénétrèrent à leur tour dans le petit salon, pour trouver mère et fille assises à distance l'une de l'autre dans la pièce. Toutes deux s'efforçaient de montrer bonne figure. Phillip s'installa dans le fauteuil placé entre elles, renforçant ainsi son rôle d'éternel tampon. Chase, quant à lui, opta pour un siège d'angle, en territoire neutre.

La lumière du soleil se déversait par les baies vitrées sur le parquet brillant. Seul le tic-tac de l'horloge posée sur le manteau de

la cheminée venait briser le silence. Tout avait conservé le même aspect, songea Chase. Les mêmes tables Hepplewhite, les mêmes sièges Queen Ann. Exactement comme dans ses souvenirs d'enfance. Evelyn n'avait rien modifié, ce dont il lui était, d'une certaine manière, reconnaissant.

Il prit le premier l'initiative de rompre ce silence empoisonné.

– En venant du débarcadère, je suis passé devant le journal, expliqua-t-il. L'immeuble n'a pas changé d'un pouce.

– Comme le reste de la ville, observa Phillip.

– Toujours aussi animée, observa Cassie, laconique.

– Qu'avez-vous décidé, pour le *Herald* ?

– Phillip en reprend la direction, répondit Evelyn. Il est grand temps, d'ailleurs. J'ai besoin de lui, maintenant que Richard...

Elle déglutit et baissa les yeux.

– Il est prêt à prendre la relève, termina-t-elle.

– Je t'en prie, maman, protesta Phillip. Je ne suis qu'en deuxième année à l'université. Et il me reste encore bien des choses à...

– Richard avait vingt ans quand ton grand-père en a fait un rédacteur en chef. N'est-ce pas, Chase ?

Celui-ci acquiesça d'un signe de tête.

– Je ne vois donc aucune raison pour que tu ne prennes pas la barre à ton tour.

Le jeune homme haussa les épaules.

– Jill Vickery remplit fort bien sa tâche.

– Elle n'est qu'une employée, Phillip. Le *Herald* a besoin d'un vrai capitaine.

Cassie se pencha en avant, plissant les yeux.

– D'autres que lui en ont la compétence, déclara-t-elle. Pourquoi faut-il que ce soit Phil ?

– Ton père voulait Phillip. Et Richard a toujours su ce qui était bon pour le *Herald*.

Un lourd silence suivit, de nouveau ponctué par le tic-tac régulier de l'horloge.

Evelyn poussa un soupir excédé, puis laissa tomber sa tête entre ses mains.

– Mon Dieu ! Que cela manque de cœur, d'émotion ! Je ne peux pas croire que nous ayons cette conversation. Savoir qui prendra sa place...

– Tôt ou tard il faudra en parler, coupa Cassie. De cela, et de bien d'autres choses.

Sa mère opina de la tête et détourna les yeux.

Le téléphone se mit à sonner dans une autre pièce.

– Je le prends, dit Phillip, avant de se lever pour aller répondre.

– Je n'arrive même plus à *penser*, murmura Evelyn, les mains collées sur le visage. Si seulement je pouvais me remettre les idées en place...

– Le choc est trop récent, observa Chase d'une voix apaisante. Il faut du temps pour le surmonter.

– Il faudra en outre s'occuper des funérailles. Ils ne veulent même pas me dire quand ils doivent restituer le...

Un frisson la traversa.

– Je ne vois pas pourquoi cela prend tant de temps. Pourquoi le médecin légiste répète-t-il sans cesse les mêmes examens ? Voyons, ne voient-ils pas ce qui s'est passé ? N'est-ce pas évident ?

– L'évidence ne correspond pas toujours à la réalité, dit Cassie.

Evelyn se tourna vers sa fille.

– Que faut-il comprendre ?

Phillip réapparut à l'entrée de la pièce.

– Maman ? C'était Lorne Tibbetts.

– Oh, Seigneur, soupira-t-elle en se levant avec difficulté. J'arrive.

– Il veut te voir en personne.

Elle fonça les sourcils.

– Tout de suite ? Ça ne peut pas attendre ?

– Autant régler ce point maintenant, maman. De toute façon, il te faudra tôt ou tard lui parler.

Elle se tourna vers son beau-frère.

– Toute seule, je n'y arriverai pas. Tu veux bien m'accompagner, Chase ?

Celui-ci n'avait pas la moindre idée de l'endroit où ils allaient, ni

de qui était Lorne Tibbetts. En ce moment précis, il n'aspirait à rien d'autre qu'une douche brûlante, et un bon lit sur lequel s'écrouler. Mais cela attendrait.

– Bien sûr, Evelyn.

Il se leva à contrecœur, redonnant un peu de vie à ses jambes, ankylosées par la longue route depuis Greenwich.

Evelyn tendit la main vers son sac, en sortit les clés de sa voiture et les lui tendit.

– Je... Je suis trop bouleversée pour conduire. Tu veux bien ?

Il se saisit du trousseau.

– Où allons-nous ?

Elle chaussa ses lunettes de soleil d'une main tremblante, et ses yeux gonflés disparurent derrière les verres fumés.

– A la police, répondit-elle.

2.

Le poste de police de l'île de Shepherd était logé dans une ancienne épicerie réhabilitée. Au fil des ans, celle-ci avait été cloisonnée en une série de pièces et de bureaux minuscules, un cauchemar pour un claustrophobe.

Chase s'en souvenait comme d'un immeuble beaucoup plus imposant, mais il n'y avait pas mis les pieds depuis des décennies. Il n'était alors qu'un petit garçon particulièrement exubérant, un chenapan pour qui un poste de police ne représentait rien d'autre qu'une menace. Il lui semblait que le jour où il y avait été conduit pour avoir piétiné le parterre de roses de Mme Gordimer – de manière tout à fait involontaire – les plafonds étaient plus hauts, les pièces plus vastes, et que chaque porte s'ouvrait sur un univers de terreur.

Il le voyait à présent tel qu'il était : un vieux bâtiment fatigué qui avait grand besoin d'un coup de peinture.

Lorne Tibbetts, le nouveau chef de la police, était doté d'une morphologie tout à fait adaptée à l'exiguïté des locaux. S'il existait une taille minimum pour entrer dans les forces de l'ordre, Tibbetts devait s'être hissé sur la pointe des pieds pour l'atteindre. C'était une sorte de curieux homuncule, tiré à quatre épingles dans son uniforme d'été kaki, et que son Stetson grandissait de quelques précieux centimètres. Chase soupçonnait celui-ci de dissimuler un début de calvitie. L'homme n'était pas sans évoquer un petit Napoléon en uniforme de parade. En dépit ou à cause de sa taille, le chef de la police avait acquis l'art de se ménager les bonnes grâces des meilleurs de ses concitoyens.

Se faufilant dans le labyrinthe de bureaux et de classeurs à dossiers, Tibbetts accueillit Evelyn avec l'excès de zèle dû à une femme de son statut social.

– Chère madame ! Je suis tellement navré d'avoir à vous convoquer ici de la sorte.

Lui saisissant le bras, il lui imprima une légère pression destinée à la mettre à l'aise. Evelyn eut un discret mouvement de recul.

– Quelle terrible nuit ! reprit-il. Je... je ne voulais pas vous importuner, du moins pas aujourd'hui. Mais vous savez ce que c'est.

Tous ces dossiers à remplir...

Il adressa à Chase un regard faussement indifférent.

Le petit Napoléon, nota ce dernier, possédait un œil acéré auquel aucun détail n'échappait.

– Chase Tremain, le frère de mon mari, annonça Evelyn en brossant la manche de son chemisier, comme pour y faire disparaître l'empreinte de sa main. Il a effectué tout le trajet en voiture depuis le Connecticut pour être présent ce matin.

– Ah oui ! fit le policier, les yeux brillants. Je vous reconnais à présent. Votre photo est accrochée dans la salle de sports du lycée...

Il lui tendit la main. Sa poigne était puissante, sans doute pour compenser la faiblesse de sa taille.

– Vous savez, ajouta-t-il, celle où vous êtes en tenue de basketball.

Chase cligna des yeux, surpris.

– Ils ont laissé ce truc accroché ?

– C'est notre galerie des célébrités. Voyons, si ma mémoire est bonne, vous êtes de la promotion 71. Classé meilleur joueur de l'équipe n° 1. Exact ?

– Je suis étonné que vous sachiez tout cela.

– Oh, j'étais moi-même basketball. Lycée de Madison, Wisconsin. Détenteur du record en lancers francs. Et en points marqués.

« Bien sûr, songea Chase. Lorne Tibbetts, le nabot déchaîné des terrains de basket ! Tout à fait en rapport avec sa poigne à briser les articulations. »

La porte du poste s'ouvrit brusquement sur une femme rousse surgie tout droit de la rue.

– Hé, Lorne ! lança-t-elle.

Tibbetts se retourna et avisa sa visiteuse d'un œil las.

– Encore vous, Annie ?

– Tel le classique morceau de sparadrap ! On croit se débarrasser de moi, et je reviens toujours.

Elle fit passer son vieux sac fourre-tout d'une épaule à l'autre.

– Alors ? Je l'aurai quand, cette déclaration ?

– Lorsque j'en aurai une à formuler. Maintenant dégagez.

Imperturbable, la femme se tourna vers Evelyn. Toutes deux auraient pu figurer dans un magazine de mode, dans la rubrique « Avant, après », Annie, avec ses cheveux en broussaille, son sweat-shirt informe et son jean déformé aux genoux, posant évidemment pour la photo « avant ».

– Madame Tremain ? s'enquit-elle d'une voix polie. Je sais que le moment est mal choisi, mais je suis tenue par les délais. J'aurais juste besoin de quelques mots...

– Oh, pour l'amour du Ciel, Annie ! s'exclama Tibbetts, avant de se tourner vers l'agent du bureau d'accueil. Ellis, sors-la d'ici !

Ellis jaillit de sa chaise tel un diable à ressort.

– Allez, Annie, du vent ! A moins que vous ne préfériez rédiger votre article de *l'intérieur*.

– O.K ., je m'en vais, je m'en vais, maugréa-t-elle en ouvrant la porte. Bon sang ! Quand laisseront-ils une nana faire son travail, ici ?

Evelyn se tourna vers Chase.

– C'est Annie Berenger. L'une des journalistes vedettes de Richard. Aujourd'hui une casse-pieds vedette !

– On ne peut pas vraiment le lui reprocher, fit remarquer Tibbetts. C'est pour cela que vous la payez, me semble-t-il.

Il lui prit de nouveau le bras.

– Venez, commençons. Allons dans mon bureau. C'est le seul endroit calme et discret de tout ce zoo.

Le bureau du policier se situait à l'extrémité du couloir, après plusieurs pièces de la taille approximative d'un placard. Presque chaque centimètre carré était occupé par un élément de mobilier : le bureau lui-même, deux chaises, une bibliothèque, des classeurs à dossiers. Une fougère en pot flétrissait, oubliée, dans un coin. Malgré les dimensions réduites de l'espace, tout était propre et net, les rayonnages époussetés, et les divers papiers répartis avec soin dans des corbeilles superposées. Sur le mur, affichée avec ostentation, était accrochée une affichette affirmant : « A petit chien, glorieux combat. »

Tibbetts et Evelyn prirent place sur chacune des chaises. Une troisième fut apportée à l'intention de la secrétaire. Chase demeura debout, en retrait, jouissant du plaisir de sentir le sang circuler de nouveau librement dans ses jambes.

Ce plaisir, toutefois, s'estompa au bout d'une dizaine de minutes. Il éprouvait de plus en plus de mal à se tenir droit, et plus encore à prêter attention à ce qui se disait. Avisant la fougère dans son pot, il se sentit soudain vieux, avachi et fatigué.

Tibbetts posait ses questions, auxquelles Evelyn répondait dans son habituel demi-murmure, plus que jamais soporifique.

Elle se lança dans un résumé détaillé du déroulement de la soirée. Une soirée ordinaire, précisa-t-elle. Dîner à 18 heures en famille. Gigot d'agneau, asperges, soufflé au citron pour le dessert. Richard avait pris un verre de vin, comme à son habitude. La conversation avait été de routine, tournant autour des derniers avatars du journal. Tirage en baisse, prix des publications en hausse. Inquiétudes au sujet d'un possible procès en diffamation. Tony Graffam en colère à cause du dernier article. Puis ils avaient parlé des examens de Phillip, des résultats de Cassie. Des lilas, magnifiques cette année. De l'allée de la maison, qui avait besoin d'être refaite. Bref, les échanges ordinaires d'un repas familial.

A 9 heures, Richard avait quitté la maison, prétextant quelque travail en souffrance au bureau.

Et elle-même ?

– Je suis montée me coucher, répondit-elle.

– Cassie, Phillip ?

– Ils sont sortis. Au cinéma, je crois.

– Donc chacun est allé de son côté.

– Oui, répondit-elle, les yeux baissés sur ses genoux. C'est à peu près tout. Jusqu'à minuit et demi, lorsque j'ai reçu cet appel...

– Revenons à la conversation du dîner, si vous le voulez bien.

Elle répéta, plus ou moins dans les mêmes termes, ce qu'elle venait de dire. En précisant certains détails ici et là, mais en substance la même histoire. Chase, ses capacités d'attention ayant atteint le degré zéro, commençait à dériver vers un dangereux état d'engourdissement. Ses jambes étaient déjà insensibles, sombrant dans un sommeil que rêvait de rejoindre son cerveau. Le sol prenait un aspect de plus en plus accueillant. Au moins était-il horizontal. Il se sentit glisser...

Dans un brusque sursaut, il rouvrit les yeux pour se rendre compte que chacun le regardait.

– Est-ce que ça va, Chase ? s'enquit Evelyn.

– Désolé, grommela-t-il. J'ai bien peur d'être plus fatigué que je ne l'avais cru...

Il secoua la tête.

– Serait-il possible, euh, de prendre une tasse de café quelque part ?

– Au bout du couloir, dit Tibbetts. Vous trouverez un pot plein dans la machine. Et un canapé, si vous souhaitez vous allonger. Pourquoi ne pas attendre là-bas ?

– Vas-y, dit Evelyn. J'en aurai bientôt terminé.

C'est avec un indicible soulagement qu'il referma la porte du bureau. Aussitôt, il se mit à la recherche du pot de café salvateur. Remontant le couloir, il entrouvrit la première porte et glissa la tête. Les toilettes. La porte suivante était fermée à clé. Il poursuivit son chemin et jeta un œil dans la troisième pièce. La lumière était éteinte. Malgré la pénombre, il distingua un canapé, deux ou trois chaises et des éléments de mobilier empilés dans un angle. L'un des murs latéraux était percé d'une fenêtre, qui attira aussitôt son attention. Contrairement aux fenêtres normales, celle-ci ne donnait pas sur l'extérieur, mais sur la pièce adjacente. De l'autre côté de la paroi de verre, une femme était assise devant une petite table, seule.

Les yeux baissés, elle fixait le plateau de la table. Une intuition incita Chase à s'approcher. Quelque chose dans son silence, dans son immobilité... Il se vit tel un chasseur qui, de manière tout à fait involontaire, surprend une biche prise au piège dans la forêt.

Doucement, il se glissa dans la pièce obscure et referma sans bruit la porte derrière lui. Puis il s'avança vers la vitre. Une glace sans tain. Voilà ce que c'était, bien sûr. Transparente d'un côté, miroir de l'autre. La femme n'avait aucune conscience de sa présence, alors que seule une mince épaisseur de verre les séparait. Agir ainsi en voyeur était certes vil et méprisable, mais c'était plus fort que lui. Il cédait à la fascination du vieux fantasme de l'invisibilité : être la mouche sur le mur, l'œil indécélable.

Et il y avait cette inconnue...

Elle n'était pas d'une beauté à couper le souffle, non. Du reste, ni sa coiffure ni ses vêtements ne rehaussaient ses atouts naturels. Elle ne portait qu'un vieux jean délavé, ainsi qu'un T-shirt au logo des « Boston Red Sox », de plusieurs tailles trop grand. Quant à ses épais cheveux châtain, ils étaient rassemblés en une tresse négligée sur la nuque. Quelques mèches sauvages s'en échappaient, retombant librement sur les tempes. Peu ou pas de maquillage, nota-t-il, mais

elle possédait ce type de visage qui n'en avait guère besoin. De ceux que l'on retrouve chez ces mannequins de magazines consacrés à la nature, saisies en train de râtelier des monceaux de feuilles mortes ou de serrer un agneau contre leur sein. Des jeunes femmes saines, avec juste un soupçon de bronzage. Ses yeux clairs – gris, bleus ? – attirèrent plus particulièrement son attention. Le gonflement des paupières disait assez qu'ils avaient pleuré. A présent même, elle essuyait une larme solitaire sur sa joue. Elle sembla un instant chercher quelque chose sur la table, puis, avec une moue de frustration, saisit le bord de son T-shirt et s'essuya le visage. Ce geste résigné, qui avait quelque chose d'enfantin, accentuait la vulnérabilité qui émanait d'elle. Il se demanda pourquoi elle se trouvait là, toute seule devant sa table, avec ce regard vide d'âme abandonnée. Etait-elle un témoin ? Une victime ?

Elle leva soudain la tête et ses yeux parurent le fixer.

Il s'écarta instinctivement de la vitre, tout en sachant qu'elle ne pouvait le voir. Qu'elle ne croisait que le reflet de son propre regard. Celui-ci n'exprimait qu'une passive indifférence, ainsi qu'une infinie lassitude. « Je sais que je suis horrible à regarder, mais je m'en fiche », semblait-elle se dire.

Une clé tourna dans la serrure. La femme redressa aussitôt le dos et tout son corps se tendit, comme en alerte. S'essuyant de nouveau le visage, elle leva le menton d'un air volontaire. Les yeux avaient beau être gonflés, le T-shirt mouillé de larmes, elle était en une seconde parvenue à oblitérer son image de vulnérabilité. Tel un soldat prêt au combat, mais tenaillé par la peur.

La porte s'ouvrit. Un homme entra. Costume gris, pas de cravate, le style homme d'affaires. Il se saisit d'une chaise. Le raclement amplifié des pieds métalliques sur le sol fit sursauter Chase. Il comprit alors que la pièce était équipée d'un micro, et que le son provenait du petit haut-parleur fixé près de la fenêtre.

– Mademoiselle Wood ? demanda l'homme. Navré de vous avoir fait attendre. Lieutenant Merrifield, police d'Etat.

Il lui tendit la main en souriant. D'un sourire éloquent qui disait : « Je suis un copain. Votre meilleur ami. Je suis ici pour que tout se passe pour le mieux. »

La femme hésita un moment, puis serra la main qu'il lui offrait.

Le lieutenant Merrifield s'installa sur la chaise, puis lui adressa un long regard de commisération.

– Vous devez être épuisée, dit-il d'un ton presque jovial. Vous

sentez-vous à l'aise ? Pouvons-nous commencer ?

Elle opina de la tête.

– Vous a-t-on lu vos droits ?

Nouvel acquiescement.

– J'ai appris que vous aviez décliné celui de requérir la présence d'un avocat.

– Je n'en connais pas, répondit-elle.

Sa voix n'était pas celle que Chase attendait. Elle était à la fois douce et un peu rauque. Une voix intime, qu'une tension de douleur rendait déchirante.

– Nous pouvons vous en procurer un, si vous le souhaitez, suggéra Merrifield. Cela prendra néanmoins un certain temps. Il vous faudra vous armer de patience.

– S'il vous plaît. Je veux juste expliquer ce qui s'est passé.

Un sourire vaguement triomphant se dessina sur les lèvres du policier.

– Fort bien. Dans ce cas nous pouvons commencer.

Plaçant un petit magnétophone sur la table, il enfonça la touche « enregistrement ».

– Voilà. Donnez-moi vos nom, adresse et profession.

La femme prit une profonde inspiration, comme pour se donner du courage.

– Je m'appelle Miranda Wood. J'habite au 18, Willow Street et je suis secrétaire de rédaction au *Island Herald*.

– C'est le journal de M. Tremain, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Venons-en directement aux faits. Dites-moi tout ce qui s'est passé. Le déroulement des événements, jusqu'à la mort de M. Richard Tremain.

Chase sentit son corps s'alourdir d'un seul coup.

« La mort de M. Richard Tremain. »

Son front s'appuya malgré lui sur la surface froide de la vitre, tandis que son regard se fixait sur le visage de Miranda Wood. L'innocence et la douceur. Voilà ce qu'elle affichait à présent. Quel adorable masque ! Quel impeccable, quel parfait déguisement !

« La maîtresse de mon frère », songea-t-il, comprenant tout à coup.

« La meurtrière de mon frère. »

Saisi d'une terrible fascination, il écouta sa confession.

– Revenons quelques mois en arrière, mademoiselle Wood. Au moment où vous avez rencontré M. Tremain. Expliquez-moi la nature de vos relations.

Miranda baissa les yeux sur le nœud que formaient ses mains sur la table. Par sa laideur, celle-ci était un échantillon typique du mobilier institutionnel. Quelqu'un, nota-t-elle, y avait gravé les initiales JMK. Elle se demanda qui était ce JMK, s'il, ou elle, s'était trouvé là dans les mêmes circonstances, s'il, ou elle, avait été pareillement innocent. Elle se sentit aussitôt un lien avec ce prédécesseur inconnu, celui ou celle qui s'était assis sur cette même chaise d'inquisition, luttant pour sauver sa vie.

– Mademoiselle Wood ? Répondez à ma question, s'il vous plaît.

Elle reporta son regard sur le lieutenant Merrifield. Ce destructeur aux manières courtoises.

– Pardonnez-moi, dit-elle. Je n'écoutais pas.

– Je parlais de M. Tremain. Comment l'avez-vous rencontré ?

– Au *Herald*. J'y ai été embauchée il y a à peu près un an. Nous avons fait connaissance dans le cadre du travail.

– Et ?

– Nous avons eu une liaison, répondit-elle en soupirant.

– Qui a fait le premier pas ?

– Lui. Il a commencé par me proposer de déjeuner avec lui. De manière strictement professionnelle, disait-il. Pour parler du *Herald*, des changements dans la maquette.

– N'est-il pas inhabituel, pour un directeur de journal, de traiter si intimement avec une secrétaire de rédaction ?

– Dans un quotidien important, sans doute. Mais le *Herald* est un journal local, édité à faible tirage. Chaque employé est amené à toucher un peu à tout.

– Donc, c'est dans le cadre de votre travail que vous avez fait la rencontre de M. Tremain.

– Oui.

– Quand avez-vous commencé à coucher avec lui ?

La question lui fit l'effet d'une gifle. Elle se leva d'un bond.

– Les choses ne se sont pas passées ainsi !

– Vous n'avez pas couché avec lui ?

– Non... Je veux dire, oui, je l'ai fait. Mais cela est venu petit à petit, au fil des mois. Ce n'est pas comme si... nous étions allés au restaurant pour sauter ensuite dans le même lit !

– Je vois. Il s'agissait donc, euh, de quelque chose de plus romantique. Est-ce là ce que vous essayez de me dire ?

Elle déglutit, puis hocha la tête en silence. Sa manière de présenter les choses était si convenue, si stupide. « Quelque chose de romantique. » Prononcés à haute voix dans cette pièce vide et froide, ces mots lui faisaient brutalement ouvrir les yeux sur ce qu'avait été leur relation. Une absurdité et un désastre.

– Je croyais l'aimer, murmura-t-elle.

– Je vous demande pardon ?

Elle répéta, plus fort :

– Je croyais l'aimer. Je n'aurais pas couché avec lui s'il en avait été autrement. Je ne suis pas une Marie-couche-toi-là. Je n'ai d'ailleurs jamais eu d'aventures.

– Hormis celle-ci.

– Richard était différent.

– Différent de quoi ?

– Des autres hommes ! Il ne s'intéressait pas uniquement aux voitures et au football. Nous partagions les mêmes passions. Cette île, par exemple. Lisez les articles qu'il écrivait, vous vous rendrez compte qu'il vouait un véritable amour à cet endroit. Nous en parlions durant des heures ! Et il était pour nous le plus naturel du monde de...

Un léger spasme d'émotion lui fit baisser les yeux. C'est d'une voix douce quelle reprit :

– Je pensais qu'il était différent. Du moins le sembla-t-il...

– Il était aussi marié. Vous le saviez, n'est-ce pas ?

Ses épaules s'affaissèrent.

– Oui.

– Saviez-vous également qu'il avait deux enfants ?

Elle hocha la tête.

– Cela ne vous a pas empêchée d'entretenir une liaison avec lui. Attachez-vous donc si peu d'importance, mademoiselle Wood, à ce que trois êtres innocents...

– Croyez-vous que je n'y aie pas pensé à chaque instant ? s'insurgea-t-elle, le menton fièrement levé. Croyez-vous que je ne me sois pas haïe pour cela ? Je n'ai jamais cessé de songer à sa famille ! A Evelyn, aux jumeaux. Je me sentais mauvaise, sale. J'avais le sentiment d'être... Je ne sais pas... Piégée.

– Piégée par quoi ?

– Par mon amour pour lui. Ou par ce que je croyais être de l'amour.

Elle hésita un court instant, avant de reprendre :

– Mais peut-être... peut-être ne l'ai-je jamais vraiment aimé. Du moins, pas le véritable Richard.

– Et qu'est-ce qui vous a amenée à cette étonnante révélation ?

– Certaines choses que j'ai apprises à son sujet.

– Quelles choses ?

– La manière dont il se servait des gens. Ses employés, par exemple. La façon odieuse dont il les traitait.

– Donc vous avez découvert qui était le vrai Richard et vous avez cessé de l'aimer.

– Oui. Et j'ai décidé de rompre.

Elle laissa échapper un long soupir, comme soulagée d'en avoir terminé avec la partie la plus pénible de sa confession.

– C'était il y a un mois, précisa-t-elle.

– Lui en vouliez-vous ?

– Je me sentais plutôt... trahie. Par toutes ces fausses images.

– Vous deviez donc lui en vouloir.

– Je suppose que oui.

– Durant un mois, vous avez donc ruminé votre colère à l'encontre de M. Tremain.

– Quelquefois, oui. La plupart du temps je me sentais stupide. Et puis il refusait de me laisser en paix. Il me téléphonait sans arrêt

pour me demander de revenir sur ma décision.

– Et cela aussi vous exaspérait.

– Oui, bien sûr.

– Suffisamment pour le tuer ?

Elle le fusilla du regard.

– Non.

– Suffisamment pour vous saisir d'un couteau dans le tiroir de votre cuisine.

– Non !

– Suffisamment pour entrer dans la chambre, votre chambre, où il était allongé nu, et le lui planter dans la poitrine.

– Non ! Non, non, non !

Elle sanglotait à présent, tout en protestant avec véhémence de son innocence. Dans cette cellule vide et nue faisant office de salle d'interrogatoire, sa propre voix semblait venir d'ailleurs. La tête entre les mains, elle se pencha en avant.

– Non, répéta-t-elle d'une voix faible.

Il lui fallait à tout prix s'écarter de cet homme implacable et de ses terribles questions. Elle fit un mouvement pour se lever.

– Asseyez-vous, mademoiselle Wood. Nous n'en avons pas terminé.

Elle se laissa retomber sur sa chaise, résignée.

– Je ne l'ai pas tué, gémit-elle. Je vous l'ai dit, je l'ai trouvé dans mon lit. Lorsque je suis revenue à la maison, il était étendu, là...

– Mademoiselle Wood...

– J'étais à la plage quand c'est arrivé, assise sur un banc. C'est ce que je me tue à expliquer à tout le monde. Mais personne ne m'écoute. Personne ne me croit...

– Mademoiselle Wood, j'ai d'autres questions à vous poser.

Mais elle venait de fondre en larmes, rendant impossible la poursuite de l'interrogatoire. Seul résonnait dans la pièce le bruit de ses sanglots.

Merrifield coupa finalement le magnétophone.

– Très bien. Nous allons faire une pause. Une heure. Puis nous reprendrons.

Miranda demeura immobile. Elle entendit les pieds de la chaise reculer sur le sol, le policier sortir, puis la porte se refermer derrière lui.

Quelques instants plus tard, elle s'ouvrait de nouveau.

– Mademoiselle Wood ? Je vous ramène à votre cellule.

Lentement, Miranda se leva et se retourna. Un jeune homme en uniforme l'attendait, le visage avenant et le sourire amical. Son badge d'identification mentionnait « Agent Snipe ». Elle se souvenait vaguement de lui, à une autre époque, celle de sa vie d'avant la prison. Oh, oui... Une nuit de Noël, il lui avait fait cadeau de son ticket de stationnement. C'était un acte de gentillesse, un geste de galanterie vis-à-vis d'une dame. Elle se demanda ce qu'il pensait à présent de cette même dame, s'il voyait l'épithète « meurtrière » inscrite sur son front.

Elle le suivit dans le couloir, au fond duquel elle aperçut le lieutenant Merrifield en grand conciliabule avec le chef Tibbetts. L'agent Snipe la dirigea dans la direction opposée, l'éloignant ainsi des deux officiers.

A peine s'y était-elle engagée qu'elle ralentissait le pas et s'arrêtait.

Un homme se tenait à l'extrémité du couloir, les yeux fixés sur elle. Elle ne l'avait jamais vu auparavant. Dans le cas contraire, elle s'en serait souvenue à coup sûr. Il lui faisait l'effet d'une barrière infranchissable, les mains calées au fond des poches, les épaules occupant presque toute la largeur de l'étroit corridor. Mais il ne ressemblait pas à un flic.

L'apparence extérieure des flics obéissait à certaines normes, à mille lieues de l'aspect chiffonné de cet homme. Mal rasé, les cheveux noirs en broussaille, la chemise aussi fripée que s'il avait passé la nuit tout habillé. Ce qui la perturbait le plus, toutefois, était la façon dont il la regardait. Il ne s'agissait pas de la curiosité passive d'un simple témoin. Non, elle ressentait de sa part une profonde hostilité. Ses yeux sombres se faisaient juge et jury, pesaient les faits et prononçaient leur verdict sans appel : coupable.

– Avancez, mademoiselle Wood, dit l'agent Snipe. A droite après l'angle.

Reprenant son courage, Miranda se remit en route vers cet obstacle humain. L'homme s'écarta pour la laisser passer. Tout en marchant devant lui, elle perçut la brûlure inquisitrice de son regard et le sentit retenir son souffle. Comme s'il se refusait à

respirer le même air qu'elle. Comme si, par sa simple présence, elle viciait l'atmosphère.

Pendant les douze dernières heures, on l'avait traitée comme une criminelle, menottée, fichée, intimement fouillée. Elle avait subi un feu roulant de questions, enduré une éprouvante humiliation. Mais jamais, jusqu'à la confrontation muette avec cet inconnu, elle n'avait eu le sentiment d'être un tel objet de dégoût, d'inspirer une telle répugnance. Une rage incontrôlée monta soudain en elle, d'une férocité telle qu'elle menaçait de la consumer tout entière.

Elle s'arrêta et leva les yeux. Leurs regards se croisèrent.

« Allez au diable ! Qui que vous soyez, regardez-moi bien en face ! Prenez votre temps, contemplez la meurtrière. Satisfait ? »

Les yeux baissés sur elle étaient aussi sombres que la nuit, aussi froids qu'une sentence de mort. Mais tandis qu'ils se mesuraient ainsi du regard, Miranda vit quelque chose de différent briller au fond de ses prunelles, une lueur d'incertitude, presque de confusion. Elle s'interrogea. Ce qu'elle avait perçu n'était-il qu'un mirage ? Ce visage disait-il autre chose que ce qu'il semblait exprimer ?

Une porte s'ouvrit quelque part derrière elle, et un bruit de pas se fit entendre. Avant de s'arrêter net.

– Mon Dieu, murmura une voix de femme.

Miranda se retourna.

Evelyn Tremain s'était figée devant l'entrée des toilettes.

– Chase. C'est elle...

Déjà, l'homme s'était avancé vers Evelyn et lui offrait l'appui de son bras. Elle l'agrippa aussitôt des deux mains, comme si sa vie en dépendait.

– Oh, s'il te plaît, gémit-elle d'un ton désespéré. Je ne supporte pas de la voir.

Miranda ne bougea pas, pétrifiée par sa culpabilité vis-à-vis de cette femme et de sa famille. Son crime avait beau ne pas être un crime de sang, elle n'en avait pas moins péché contre Evelyn Tremain, et méritait pour cela le pire des châtiments.

– Madame Tremain, dit-elle calmement. Je suis désolée...

Evelyn enfouit son visage au creux de l'épaule de l'homme.

– Chase, je t'en prie. Fais-la sortir.

– Il vous aimait, reprit Miranda. Je tiens à ce que vous le sachiez.

Croyez-moi, il n'a jamais cessé de vous aimer...

– Qu'elle s'en aille! hurla Evelyn.

– S'il vous plaît, demanda Chase, s'adressant au jeune policier. Emmenez-la hors d'ici.

L'agent Snipe hocha la tête et saisit Miranda par le bras.

– Allons, fit-il en s'éloignant avec sa prisonnière.

– Je ne l'ai pas tué ! lança-t-elle par-dessus son épaule. Vous devez me croire, madame Trema in...

– Espèce de traînée ! Sale putain ! Vous avez brisé ma vie !

Jetant un coup d'œil derrière elle, Miranda s'aperçut qu'Evelyn s'était détachée de Chase, et se tenait face à elle, tel un ange vengeur. Plusieurs mèches de ses cheveux blonds lui barraient le front, et son visage naturellement pâle avait pris un teint cadavérique.

– Vous avez brisé ma vie ! répéta-t-elle en hurlant.

L'écho accusateur de ses cris résonna dans les oreilles de Miranda tout au long du trajet jusqu'à sa cellule. Vidée de toute velléité de résistance, elle s'y laissa enfermer avec docilité, puis observa dans une sorte d'hébétude la grille se refermer sur elle. Les pas de l'agent Snipe s'estompèrent bientôt dans le couloir.

Elle était seule, oiseau piégé dans sa cage.

Une soudaine oppression la saisit, suffocante. Elle allait étouffer si elle ne parvenait pas à inhaler un peu d'air frais. Chancelant vers l'unique fenêtre, elle tenta de l'atteindre en s'accrochant aux barreaux, mais elle était trop haute. Elle courut alors vers la couchette, la tira à travers la cellule et grimpa dessus. Même ainsi, elle dut se hisser sur la pointe des pieds pour voir à l'extérieur, pour avaler une grande goulée de cette liberté dont elle venait d'être privée. Dehors le soleil brillait. Par-delà la clôture de la cour, elle aperçut des érables, quelques arêtes de toits et une mouette planant dans le ciel. En inspirant à fond, elle pouvait presque humer l'odeur de la mer. Oh, Seigneur, comme tout cela était doux ! Si doux, et si inaccessible ! Ses mains se crispaient avec tant de force sur les barreaux que ceux-ci s'incrustaient dans ses paumes. Le visage appuyé contre le rebord de pierre, elle ferma les yeux et lutta pour conserver son sang-froid, pour ne pas céder à la panique.

« Je suis innocente, se répéta-t-elle. Il faut qu'ils me croient...

» Mais s'ils persistent dans leur accusation ?

» Bon Dieu, non ! N'y pense pas. »

Haletante, elle s'efforça de focaliser ses pensées sur autre chose, n'importe quoi... Elle songea à l'homme dans le couloir, celui qui accompagnait Evelyn Tremain . Comment celle-ci l'avait-elle appelé? Chase. Cénomne lui était pas inconnu ; appelé ? Chase. Ce nom ne lui était pas inconnu ; il lui semblait l'avoir déjà entendu dans le passé. S'accrochant avec désespoir à cette vaine et fragile réminiscence, elle concentra toute son énergie à la faire resurgir dans sa mémoire. Tout, décida-t-elle, plutôt que de se laisser envahir par la peur. Chase. Chase... Quand avait-elle entendu ce nom ? Quelle voix l'avait prononcé ?

Le souvenir la frappa soudain de plein fouet. Richard ! C'était lui qui l'avait mentionné : « Je n'ai pas vu mon frère depuis des années. Nous nous sommes brouillés après la mort de mon père. Il faut dire que Chase a toujours été le fils à problèmes... »

Frappée par cette révélation, Miranda écarquilla les yeux. Etait-ce possible ? Il n'existait aucune ressemblance, aucun air de famille entre les deux visages. Richard avait les yeux bleus, les cheveux châtain clair, et arborait en permanence un bronzage à la limite du coup de soleil. L'homme dénommé Chase, quant à lui, était l'image même du brun ténébreux. Qu'ils fussent frères était difficile à croire. Cela pouvait néanmoins expliquer sa froideur à son encontre, son regard ennemi. Il croyait qu'elle avait assassiné Richard. Sa répulsion était donc explicable, face à celle qui avait ôté la vie de son frère.

Lentement, elle se laissa glisser sur la couchette. Etendue sur le maigre matelas, à la verticale de la petite fenêtre, elle apercevait un coin de ciel bleu et un morceau de nuage. Le mois d'août. La journée serait chaude. Déjà, son T-shirt était moite de transpiration.

Les yeux fermés, elle tenta de s'imaginer planant dans l'azur tel un goéland porté par la brise, très haut au-dessus de l'île.

Mais elle ne voyait que les yeux sombres et accusateurs de Chase Tremain.

3.

C'était assurément le chien le plus laid de la planète.

Miss Lila St John considéra son compagnon avec un mélange d'affection et de pitié. Sir Oscar Henry San Angelo III, plus connu sous le nom de Ozzie, appartenait à la race peu commune des chiens d'eau portugais. Miss St John n'avait qu'une vague idée des caractéristiques de cette race particulière, qu'elle soupçonnait d'être une sorte de canular de généticien.

« Cela te fera de la compagnie », avait déclaré sa nièce en le lui offrant. Depuis, la vieille dame n'avait cessé de se demander ce qu'elle avait fait pour que celle-ci lui en veuille autant. Non pas qu'Ozzie fût totalement dépourvu de valeur intrinsèque. Il ne mordait pas, n'ennuyait pas le chat, et faisait un passable chien de garde. Mais il mangeait comme un cheval, fronçait le museau comme une souris et se montrait impitoyable si l'on négligeait sa promenade biquotidienne. Il se plantait alors devant la porte et geignait.

Comme il le faisait maintenant.

Oh, elle connaissait bien ce regard, même si celui-ci se perdait sous une épaisse toison. Elle savait ce qu'il signifiait. Lâchant un soupir résigné, elle ouvrit la porte. La masse informe de poils noirs dévala en un éclair les marches du perron puis s'élança vers les bois.

Miss St John n'eut d'autre choix que de la suivre.

C'était le crépuscule, une de ces soirées douces et paisibles, empreintes de la magie suave de l'été. De celles où se produisent des événements extraordinaires, songea-t-elle. La rencontre avec une biche et son faon, par exemple. Avec un renardeau, ou même un hibou.

D'un pas ferme, elle s'enfonça sous les arbres derrière son chien. Très vite, elle se rendit compte qu'il la menait droit vers Rose Hill Cottage, le chalet d'été des Tremain.

Triste tragédie que la mort de Richard Tremain ! Certes, elle ne débordait pas de sympathie pour l'homme, mais leurs cottages étaient les derniers sur cette route isolée et, lors de ses promenades, il lui arrivait de l'apercevoir par une fenêtre, penché avec concentration sur son bureau. S'il s'était toujours montré poli avec

elle, voire déférent, elle y voyait plus une civilité de circonstance qu'un véritable respect. Les vieilles femmes ne présentaient à ses yeux qu'un intérêt mineur. Il se contentait de les tolérer.

Avec les jeunes femmes, en revanche... Il en allait tout autrement d'après les rumeurs.

A vrai dire, les récentes révélations sur sa mort ne laissaient pas de la troubler. Il ne s'agissait pas tant du meurtre lui-même, que de l'identité de l'accusée. Miss St John avait rencontré Miranda Wood, et avait eu à plusieurs reprises l'occasion de lui parler. Sur cette petite île, au plus froid de l'hiver, seuls les vrais mordus de la nature se risquaient sur les routes gelées pour assister aux réunions du *garden club* local. C'était là qu'elle l'avait rencontrée. Elles s'étaient trouvées assises côte à côte à une conférence sur le calendula triploïde, puis lors d'une causerie sur la culture des gloxinias. Si Miranda était, elle aussi, polie et déférente, c'était avec sincérité. Une fille adorable, d'une droiture foncière. Une femme qui se passionnait autant pour les fleurs, lui semblait-il, et pour tout ce qui vivait et poussait, ne pouvait simplement pas être une criminelle.

Tous ces cruels ragots qui couraient en ville depuis quelques jours la contrariaient au plus haut point. Miranda Wood, un assassin ? Cette idée allait à l'encontre de son instinct, et son instinct ne l'avait jamais, jamais trompée.

Ozzie bondit à travers les derniers bosquets et fonça vers Rose Hill Cottage. Elle le suivit à contrecœur. C'est alors qu'elle vit une faible lumière scintiller entre les feuillages, provenant du cottage des Tremain. Pour s'éteindre presque aussitôt.

Elle fronça les sourcils, et une pensée saugrenue lui vint à l'esprit. Des fantômes ? Richard était l'unique personne à venir au cottage. Mais il était mort.

Le côté rationnel de son cerveau, celui qui guidait habituellement ses pas dans la vie quotidienne, prit le dessus. Ce devait être un membre de sa famille, bien sûr. Peut-être Evelyn, venue récupérer les effets et documents de son mari.

Seulement, miss St John ne parvenait pas à se débarrasser d'un profond sentiment de malaise.

Elle remonta l'allée et s'avança jusqu'aux marches du perron.

– Hello ! Evelyn ? Cassie ?

Elle frappa à la porte. Personne ne répondit. Elle tenta de regarder à l'intérieur depuis la fenêtre, mais la maison était plongée dans l'obscurité.

– Hello ? insista-t-elle.

Il lui sembla entendre comme un choc assourdi. Puis de nouveau le silence.

Ozzie se mit à aboyer, avant de tourner en rond devant la porte, les griffes cliquetant sur les planches.

– Oh, la paix ! ordonna la vieille dame. Assis !

Le chien gémit, puis s'assit avec un regard de martyr.

Miss St John s'attarda un moment, immobile et l'oreille tendue, mais ne perçut rien d'autre que les battements de la queue d'Ozzie sur le plancher du perron.

Devait-elle appeler la police ? Cette question la tarauda tout au long du chemin jusqu'à son propre cottage. De retour dans sa pimpante petite cuisine, cette idée lui parut pour le moins stupide, voire alarmiste. Le trajet de la ville à la côte nord prenait une bonne demi-heure. Vu la distance, la police hésiterait à lui envoyer quelqu'un. Et pour quoi, je vous le demande ? Pour une simple histoire de feu follet ? Du reste, que pouvait-il y avoir à Rose Hill qui puisse intéresser un cambrioleur ?

– Ce doit être un effet de mon imagination. Ou de ma vue qui baisse. Après tout, à soixante-quatorze ans, mes facultés ne sont sans doute plus ce qu'elles étaient.

Ozzie tourna quelques instants sur lui-même, s'allongea et sombra bien vite dans le sommeil.

– Sainte Vierge ! marmonna-t-elle. Voilà que je parle à mon chien, maintenant. Quelle zone de mon cerveau sera la prochaine à se gâter ?

Ozzie, comme à son habitude, n'émit aucun commentaire.

Le tribunal était bondé. Déjà, une douzaine de personnes avaient été refoulées à l'entrée. Et il ne s'agissait même pas du procès, mais d'une audience préliminaire destinée à fixer le montant de la caution – formalité requise par la loi dans les quarante-huit heures suivant une arrestation.

Assis au deuxième rang aux côtés d'Evelyn et de son père, Chase s'attendait à une brève procédure. Les faits étaient clairs, la culpabilité de la prévenue indiscutable. Quelques mots du juge, un coup de marteau sur la table, et tout le monde serait sorti.

Suite à quoi la meurtrière regagnerait la tête basse la prison, là où était sa juste place.

– Un bon Dieu de cirque, voilà ce que c'est ! grogna Noah DeBolt, le père d'Evelyn.

Le cheveu argenté et la voix rocailleuse, il était à soixante-six ans plus impressionnant que jamais. Chase se surprit à redresser le dos et à surveiller son comportement. On ne se laissait pas aller en présence de Noah DeBolt. Chacun était tenu de lui montrer courtoisie et déférence, fût-il dans la force de l'âge.

Même le chef de la police, observa-t-il, tandis que Lorne Tibbetts s'arrêtait devant Noah, la main sur le bord de son Stetson.

Les acteurs gagnèrent leur place. Venu de Bass Harbor, le procureur-adjoint était assis à sa table et feuilletait ses dossiers. Lorne et Ellis, qui constituaient à eux deux la moitié de l'effectif local de la police, s'étaient installés du côté gauche. D'une raideur militaire dans leurs uniformes, ils arboraient la même raie gominée sur le crâne. L'avocat de la défense, quant à lui, un jeunot vêtu d'un costume qui devait lui avoir coûté deux ans de salaire, tripotait d'un air pénétré la fermeture de son porte-documents en cuir.

– Ils devraient évacuer la salle, grommela Noah. Qui a laissé entrer tous ces badauds ? Une atteinte à la vie privée, voilà comment j'appelle cela !

– L'audience est ouverte au public, papa, dit Evelyn d'un ton las.

– Il y a public et public, rétorqua-t-il. Ces gens n'ont rien à faire ici, bon sang ! Cette affaire ne les concerne pas.

Se levant de sa chaise, il tenta d'attirer l'attention de Lorne, mais le regard du chef de la police était fixé droit devant lui. Il chercha alors l'huissier des yeux, mais celui-ci venait de disparaître par une porte latérale. Ravalant sa frustration, il se rassit.

– Je ne sais pas où va cette ville, maugréa-t-il, avec tous ces étrangers venus s'y installer. Le sens des convenances se perd, nom de Dieu !

– Du calme, papa, murmura Evelyn, avant d'ajouter, irritée : mais où sont les jumeaux ? Pourquoi ne sont-ils pas là ? Je veux que le juge les voie. De pauvres gosses privés de père...

– Ils sont adultes à présent, renifla Noah. Qui peuvent-ils impressionner ?

– Les voilà, je les vois, dit Chase en indiquant du doigt Cassie et Phillip, installés plusieurs rangs derrière eux. Ils ont dû arriver plus tard, avec les autres spectateurs.

« Tout est en place pour le spectacle, songea-t-il. Ne manquent

plus que les deux principaux acteurs : le juge et l'accusée. »

Comme par un effet du sort, la porte latérale s'ouvrit et l'huissier réapparut, tenant sa prisonnière par le bras. A côté de sa carrure de gorille, celle-ci paraissait minuscule.

La voyant pour la deuxième fois, Chase fut aussitôt frappé par son extrême pâleur, et par la fragilité qui émanait d'elle. Sa tête arrivait à peine à hauteur des épaules de l'huissier. Elle était vêtue sans la moindre recherche d'une jupe bleue et d'un chemisier blanc, tenue sans doute choisie par son avocat pour lui donner un air d'innocence. Et qui y parvenait sans peine. Ses lumineux cheveux châtons étaient coiffés en une sage queue-de-cheval, elle-même maintenue par un simple élastique. Aucun bijou, pas de maquillage, rien qui pût évoquer une femme aux mœurs légères. Quant à la blancheur de ses joues, elle ne relevait d'aucun artifice ni d'aucune poudre.

En marchant vers le banc des prévenus, elle ne regarda qu'une fois, une seule, la nombreuse assistance. Son regard balaya la salle et se posa un bref instant sur Chase. Une seconde fugitive, durant laquelle il eut un aperçu du masque de sérénité qu'elle s'efforçait d'afficher. Une fierté farouche, voilà ce qu'exprimaient son visage et son corps : les épaules dégagées, le dos droit et le menton haut. Une telle arrogance, songea-t-il, n'était sans doute pas du goût du public. Une dépravée meurtrière, devaient-ils penser. Une femme sans honte ni remords. Que ne pouvait-il partager ce sentiment ! La culpabilité de l'accusée n'en aurait été que plus claire à ses yeux, et le châtiment plus juste.

Mais il savait ce que dissimulait ce masque. Il l'avait vu sur son visage deux jours plus tôt, tandis qu'il l'observait à son insu derrière la glace sans tain. La peur, brute et simple. Elle était terrifiée.

Mais trop fière pour le montrer.



Dès l'instant où elle était entrée dans la salle, tout avait semblé irréel. Elle ne sentait plus ni ses jambes ni ses pieds. Sans la main puissante de l'huissier qui lui tenait le bras, elle se serait effondrée. La foule massée dans le tribunal lui apparaissait dans une sorte de vision kaléidoscopique. Une salle de spectacle pleine à craquer, comment appeler cela autrement ? Un public impatient de voir le rideau se lever sur l'étalage de sa vie. La moitié était venue pour la lyncher. L'autre pour observer.

Elle reconnut ses collègues du *Herald* : Jill Vickery, la directrice de rédaction, toujours aussi froide et professionnelle ; Annie Berenger et Ty Weingart, l'équipe de reporters, tous deux habillés à la diable comme tout bon gratte-papier qui se respecte. A voir leur absence d'expression, difficile d'imaginer qu'ils étaient – ou avaient pu être – amis.

Survolant la salle des yeux, elle aperçut le seul visage amical parmi l'assistance. Celui de M. Lanzo, son voisin, dont les lèvres lui adressèrent ce message muet : « Je suis avec toi, petite ! »

Miranda se surprit à esquisser un sourire.

Son sourire s'évanouit lorsque son regard s'arrêta sur le visage de pierre de Chase Tremain. De tous ceux présents dans le tribunal, il était celui qui lui donnait le plus envie de se recroqueviller sur elle-même, de disparaître dans une crevasse obscure où personne ne pourrait l'atteindre. N'importe où pour échapper à sa condamnation. Mais les physionomies de ses voisins n'étaient pas plus amènes. Evelyn Tremain, toute de noir vêtue, n'était qu'un masque de mort. A côté d'elle se tenait son père, Noah DeBolt, le patriarche de la ville, un homme dont le seul regard écrasait quiconque avait l'impudence de l'offenser. Il dardait à présent ce même regard léthal sur elle.

D'une légère secousse, l'huissier l'orienta vers les bancs de la défense. Résignée, elle s'assit à côté de son avocat, qui l'accueillit par un sec hochement de tête. Randall Pelham était membre de la très sélect *Ivy League*, et vêtu en conséquence. Mais Miranda ne vit rien d'autre que son visage d'adolescent, qui lui donnait l'impression, à vingt-neuf ans, d'en avoir dix de plus. Quel choix avait-elle ? Il n'existait que deux avocats exerçant sur l'île de Shepherd. Le second était Les Hardee, un homme rompu aux procédures, dont les honoraires étaient à la hauteur de la brillante réputation. Malheureusement, dans la liste de ses clients figuraient les noms de DeBolt et Tremain.

Randall Pelham n'était pas confronté à un tel conflit d'intérêts. Et ses clients n'étaient pas légion. En tant que nouvel insulaire, il était prêt à représenter n'importe qui, y compris la meurtrière locale.

– Comment les choses se présentent-elles ? s'enquit Miranda à mi-voix.

– Laissez-moi parler en votre nom. Contentez-vous de rester à votre place et d'adopter un air innocent.

– Je *suis* innocente.

Randall Pelham ne daigna pas lui répondre.

– Tout le monde se lève pour l'honorable juge Herbert C. Klimenko ! proclama l'huissier.

La salle s'exécuta.

Un crissement de semelles annonça l'arrivée du magistrat. Une lame de plancher couina lorsqu'il se glissa derrière son bureau, puis se laissa tomber sur son siège tel un sac d'os. Il fouilla quelques instants dans ses poches, avant d'en tirer une paire de lunettes à doubles foyers dont il se chaussa le nez.

– Ils l'ont sorti de sa retraite, souffla quelqu'un au premier rang. Il paraît qu'il est sénile.

– Mais il n'est pas sourd ! rétorqua l'intéressé. Sur ce, il abattit son marteau.

– La séance est ouverte !

L'audience commença. Suivant les recommandations de son avocat, Miranda lui céda la parole. Pendant quarante-cinq minutes, elle garda le silence tandis que deux hommes – l'un qu'elle connaissait à peine, l'autre pas du tout – discutaient la question de sa liberté. Ils n'étaient pas là pour décider si elle était coupable ou innocente. Cela, c'était pour le procès. Le point à régler aujourd'hui était plus immédiat : pouvait-on la libérer sous caution ?

Le procureur adjoint énuméra une liste de raisons pour lesquelles la prévenue devait rester derrière les barreaux : poids des évidences, danger pour la communauté, indubitable risque d'évasion. La nature sauvage du crime, déclara-t-il, révélait le tempérament brutal de l'accusée. Miranda eut du mal à croire que ce monstre auquel il faisait allusion, c'était *elle*.

« Est-ce là ce que tous pensent de moi ? se demanda-t-elle, sentant les regards se focaliser sur son dos. Que je suis le Mal incarné ? Que je pourrais assassiner de nouveau ? »

Deux fois seulement, lorsqu'elle fut appelée à se lever pour entendre les arrêts du juge, son attention fut ramenée à la réalité. Elle se leva, tremblante, pour affronter le regard implacable de la justice derrière les lunettes à doubles foyers.

– La caution est fixée à cent mille dollars en espèces, ou deux cent mille en biens certifiés.

Le coup de marteau final résonna.

– La séance est levée.

Miranda était assommée. Tandis que le public s'égaillait autour d'elle, elle demeura debout, paralysée de désespoir.

– C'était le mieux que je puisse obtenir, murmura Pelham.

La somme pouvait tout aussi bien être d'un million, jamais elle ne serait en mesure de la réunir.

– Allons, mademoiselle Wood, dit l'huissier. L'audience est terminée.

Elle se laissa escorter en silence à travers la salle, suivie par des dizaines de paires d'yeux. L'espace d'une seconde, elle s'arrêta pour regarder Chase Tremain par-dessus son épaule. Pendant le bref instant où ils s'observèrent, elle vit briller dans ses yeux une lueur qu'elle n'avait pas remarquée auparavant, et qui disparut aussi vite qu'elle était apparue. De la compassion ?

Luttant pour contenir ses larmes, elle se retourna et suivit l'huissier par la porte latérale.

Vers sa cellule.

– Au moins se trouve-t-elle désormais derrière les barreaux, déclara Evelyn.

Chase secoua la tête.

– Cent mille dollars. Cela ne me semble pas une somme astronomique.

– Pour nous, peut-être, renifla sa belle-sœur. Mais pour quelqu'un comme elle...

La satisfaction qui se lisait sur son visage maquillé avec soin n'avait rien d'avenant.

– Non. Non, je pense que Mlle Miranda Wood restera là où elle doit être. En prison.

– Elle n'a pas varié d'une virgule, dit Lorne Tibbetts. Nous l'interrogeons sans relâche depuis maintenant une semaine, et elle s'en tient dur comme fer à sa déclaration.

– Cela ne change rien, dit Evelyn. Les faits sont les faits. Elle ne peut pas les nier.

Ils s'étaient installés dehors, sous la véranda d'Evelyn. Dès le milieu de la matinée, la chaleur était telle qu'elle les avait chassés de la maison. Le soleil se déversant par les fenêtres avait transformé les pièces en étuves. Chase avait perdu le souvenir de ces mois d'août caniculaires. Dans sa mémoire, il faisait toujours froid dans le

Maine, pays béni à jamais épargné par les désagréments de l'été. Mais le temps n'était plus aux souvenirs d'enfance ! Il se versa un autre verre de thé glacé, puis tendit le pichet à Tibbetts.

– Qu'en pensez-vous, Lorne ? demanda-t-il. Le dossier est-il suffisant pour la condamner ?

– Oui et non. Nous manquons de preuves.

– Quelles preuves vous faut-il de plus ? s'enquit Evelyn.

« Ma chère belle-sœur a recouvré son bon vieux *self-control*, songea Chase. Pas une seule crise d'hystérie depuis sa scène au poste de police. »

Elle se montrait calme et maîtresse d'elle-même, telle qu'il se la rappelait depuis leur plus jeune âge. Evelyn, la reine polaire...

– Il y a le problème des empreintes, répondit Tibbetts.

– Que voulez-vous dire ? demanda Chase. Le manche du couteau...

– Justement. Le manche du couteau a été soigneusement essuyé. Je trouve cela bizarre. Nous nous trouvons face à un crime passionnel, n'est-ce pas ? La criminelle présumée se sert de l'un de ses propres couteaux. Et cela sous le coup d'une brusque impulsion. Alors pourquoi prendrait-elle la peine d'essuyer ensuite ses empreintes digitales ?

– Elle doit être plus intelligente que vous ne le croyez, répondit Evelyn. Elle vous a déjà embrouillé l'esprit.

– De toute façon, cela ne colle pas avec la thèse d'un crime impulsif.

– Quels sont les autres problèmes ? demanda Chase.

– L'accusée elle-même. Impossible de la faire craquer.

– Evidemment, renifla Evelyn. Elle tente de sauver sa peau.

– Le détecteur de mensonges est négatif.

– Elle y a été soumise ?

– Sur sa demande. Mais cela ne change rien à l'affaire. Positif ou négatif, le résultat n'est pas considéré comme une preuve légale.

– Dans ce cas, pourquoi devrait-il modifier *votre* opinion ?

– Il ne la modifie pas. Simplement, je m'interroge.

Chase tourna la tête et contempla la mer. Lui aussi s'interrogeait. Non pas sur les faits, mais sur ce que lui disait son instinct.

Tout , la logique, les circonstances, désignait Miranda Wood comme coupable. Alors pourquoi éprouvait-il tant de mal à y croire ?

Ses doutes étaient nés une semaine plus tôt, dans le couloir de ce poste de police. Il avait assisté à tout l'interrogatoire. Il avait entendu les dénégations de la jeune femme, ses pauvres explications. Celles-ci ne l'avaient pas convaincu. Mais lorsqu'ils s'étaient trouvés face à face et qu'elle l'avait fixé dans le blanc des yeux, un premier doute avait surgi en lui. Une meurtrière l'aurait-elle regardé ainsi sans ciller ? Aurait-elle affiché un tel aplomb devant son jugement muet ? Même au moment où Evelyn s'était montrée, elle n'avait pas cherché à se cacher. Bien au contraire, elle avait prononcé ces surprenantes paroles : « Il vous aimait. Je veux que vous le sachiez. » Parmi toutes les déclarations qu'une meurtrière était susceptible de faire, celle-ci était certainement la plus inattendue. C'était un geste de bonté, une tentative sincère de consolation à l'égard d'une veuve. Elle n'en tirait aucun bénéfice, aucune faveur devant un jury. Elle aurait pu simplement passer à côté d'Evelyn en l'ignorant, l'abandonner à son chagrin. Mais non. Miranda avait eu pitié de son ennemie au point de lui tendre une main charitable.

Cela, Chase ne le comprenait pas.

– Le poids des évidences est écrasant, reprit Tibbetts. Il est indiscutable. Et c'est manifestement l'avis du juge. Il suffit de voir le montant fixé de la caution. Il savait qu'elle ne pourrait jamais se procurer cette somme. De la sorte, elle n'est pas près de sortir de prison. A moins qu'elle ne nous ait caché l'existence d'un oncle riche quelque part.

– Hum, j'en doute, fit Evelyn. Une femme comme elle ne peut être issue que du bas peuple.

Le « bas peuple », songea Chase. Ce qui signifiait pauvre, et non vil. Il avait pu s'en rendre compte derrière le miroir sans tain. Vil rimait avec veule, faible, corruptible. Aucun de ces trois qualificatifs ne s'appliquait à Miranda Wood.

Une voiture portant l'insigne de la Police de Shepherd fit son apparition, avant de s'arrêter devant eux dans l'allée.

– Seigneur, soupira Tibbetts. Ils ne me ficheront jamais la paix. Même mon jour de congé.

Ellis Snipe, flottant presque dans son uniforme, descendit du véhicule et s'avança vers les marches de la véranda, les chaussures crissant sur le gravier.

– 'Jour, Lorne. Je m'étais dit que je vous retrouverais ici.

– On est samedi, Ellis.

– Je sais. Mais nous avons, comment dire ? Un petit problème.

– S'il s'agit encore de cette fuite aux toilettes, appelle le plombier. Je signerai le formulaire.

– Ce n'est pas cela, dit l'agent avec un regard gêné en direction d'Evelyn. C'est rapport à cette femme, Miranda Wood.

Tibbetts se leva et s'approcha de la balustrade.

– Oui, eh bien, quoi ?

– Vous savez, cette caution de cent mille dollars ?

– Ouais ?

– Quelqu'un l'a payée.

– Quoi ?

– C'est comme je vous le dis. Quelqu'un l'a payée. Nous venons de recevoir l'ordre de levée d'écrou.

Un long silence s'établit sous la véranda. Puis, d'une voix grave, chargée de fiel, Evelyn demanda :

– Qui l'a payée ?

– Aucune idée, marmonna Ellis. Le greffier du tribunal dit que c'est anonyme. La somme a été déposée par un avocat de Boston. Alors, euh... Que fait-on, Lorne ?

Tibbetts laissa échapper un lourd soupir. Il se frotta la nuque, se balança quelques instants d'avant en arrière, puis se tourna vers son hôtesse.

– Je suis navré, Evelyn.

– Lorne ! s'écria-t-elle. Vous ne pouvez pas faire cela !

– Je n'ai pas le choix, répondit-il, avant de se tourner vers son subalterne. Nous avons reçu l'ordre du tribunal, Ellis. Tu peux la relâcher.

– Je ne comprends pas, dit Miranda, stupéfaite, devant son avocat. Qui a pu faire cela pour moi ?

– A l'évidence un ami, répondit Randall Pelham d'un ton froid. Un très bon ami.

– Mais aucun de mes amis n'est assez riche. Pas au point de pouvoir sortir ainsi cent mille dollars de sa poche.

– Que voulez-vous que je vous dise ? Quelqu'un a payé. Vous voulez un bon conseil ? Sachez accepter ce qui vous tombe du ciel.

– Si seulement je savais...

– L'opération s'est faite par l'intermédiaire d'un avocat de Boston, dont le client souhaite garder l'anonymat.

– Pourquoi ?

– Peut-être un tel geste l'embarrasse-t-il.

« Procurer assistance à une meurtrière... », comprit-elle, pensive.

– Quoi que vous en pensiez, c'est parfaitement légal. Ne refusez pas. Le choix est simple : c'est ça ou la prison qui n'est pas réputée pour être un endroit agréable.

– Non, en effet, soupira-t-elle.

A la vérité, sa geôle était sinistre à pleurer. Elle avait passé la semaine à regarder par l'étroite fenêtre, rêvant d'une simple promenade au bord de l'eau. Ou d'un repas décent. Ou du plaisir innocent d'offrir son visage au soleil. Tout cela était à présent à sa portée.

– Comment pourrais-je seulement remercier mon bienfaiteur ? murmura-t-elle.

– C'est impossible, Miranda. Je vous l'ai dit, contentez-vous d'accepter.

D'un geste sec, il referma son porte-documents.

Soudain, l'homme l'irrita au plus haut point. Ce gamin à peine sorti du giron de sa mère, si chic, si bien mis dans son costume gris. *Monsieur* Randall Pelham.

– Tous les arrangements ont été pris. Vous pourrez sortir cet après-midi. Retournerez-vous habiter chez vous ?

Elle hésita, frémissant au souvenir du cadavre de Richard dans son lit. La maison avait depuis été nettoyée – grâce aux bons soins d'une entreprise professionnelle. M. Lanzo, son voisin, qui s'était chargé de tout, lui avait assuré que l'endroit était à présent aussi propre qu'un sou neuf. Comme si rien ne s'était produit dans la chambre. Aucun indice ne subsistait de la violence dont elle avait été le témoin.

Sauf dans sa mémoire.

Mais avait-elle un autre endroit où aller ?

Elle hocha la tête.

– Je... Je suppose que oui.

– Vous connaissez les conditions, n'est-ce pas ? Ne pas quitter la région. Bass Harbor est le plus loin où vous puissiez vous rendre. Rester joignable à tout moment. Ah ! autre chose : vous auriez tout intérêt à ne pas parler de votre affaire à la cantonade. Ma tâche est assez compliquée comme cela.

– Et nous devons éviter de mettre vos précieux talents à l'épreuve, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle entre ses dents.

Il n'entendit pas le commentaire. Ou peut-être l'ignora-t-il. Avant de sortir de la cellule, il se retourna sur le pas de la porte :

– Nous pouvons toujours tenter un arrangement avec le juge.

Elle le fixa droit dans les yeux.

– Non.

– Cela limiterait les dégâts. Vous sortiriez dans dix ans, au lieu de vingt.

– Je ne l'ai pas tué.

Pendant quelques secondes, ils se dévisagèrent en silence. Puis l'avocat se retourna avec un haussement d'épaules impatient.

– Un arrangement, répéta-t-il. Je vous le conseille. Réfléchissez-y.

Ce qu'elle fit. Tout l'après-midi, assise dans sa cellule nue, en attendant que lui parvînt l'avis de levée d'érou.

Mais dès qu'elle eut mis le pied hors du bâtiment – et fait ses premiers pas de femme libre au soleil – toute idée de marchander ne fût-ce que dix ans de sa vie lui parut inimaginable. Redressant le dos, elle leva les yeux vers le ciel, humant l'air le plus doux qu'elle ait jamais respiré.

Puis elle décida de regagner à pied son domicile, à un quart d'heure de là.

Au moment où elle fut en vue de son jardinet, ses joues étaient en feu et ses muscles agréablement douloureux. La maison était telle qu'elle l'avait laissée, avec son toit en bardeaux, sa petite allée de briques, sa haie d'hortensias blancs en pleine floraison. Quant au gazon, il avait été tondu et arrosé en son absence. Une modeste maisonnette, certes. Mais elle lui appartenait.

Elle s'engagea dans la petite allée.

Ce ne fut qu'en gravissant les marches de la véranda qu'elle remarqua l'insulte badigeonnée sur sa fenêtre de façade. Elle s'arrêta net, choquée par sa cruauté.

« Assassin. »

En proie à une soudaine furie, elle l'essuya d'un revers de manche, transformant le vocable obscène en une traînée savonneuse. Qui pouvait avoir commis une telle infamie ? Sûrement pas ses voisins. Des enfants ? Oui, probablement. Une bande de petits voyous. Ou des vacanciers...

Comme si cela lui ôtait de sa violence ! Qui se souciait de ce que pensaient les estivants ? Seule comptait l'opinion des résidents de l'île. Ceux auxquels il fallait faire face au quotidien.

Elle s'immobilisa un court instant devant sa porte, hésitant à l'ouvrir. Puis elle se décida à entrer.

A son grand soulagement, tout était en ordre à l'intérieur. Une facture à l'en-tête des « Nettoyeurs Consciencieux » était posée sur la table basse. « Nettoyage complet, y était-il indiqué, Traitement spécial de la chambre principale. Enlèvement des taches. » Le document était paraphé par son voisin, Eddie Lanzo. Merci, monsieur Lanzo ! Prenant son temps, elle entama une inspection de la maison. Elle examina la cuisine, la salle de bains et la chambre d'amis, repoussant le moment de se retrouver dans la sienne.

Sur le point d'y pénétrer, le courage lui manqua.

Figée dans l'encadrement de la porte, elle avisa le lit tendu de draps frais, le parquet de chêne encaustiqué, le tapis impeccable. Elle demeura longtemps immobile, enregistrant chaque détail, incapable de bouger même lorsque le téléphone sonna dans le séjour. Après plusieurs sonneries, le silence retomba.

Elle s'engagea enfin dans la chambre et s'assit sur le lit.

Non, ce qu'elle y avait vu ne pouvait être qu'un cauchemar. « Concentre-toi, concentre-toi bien, se dit-elle. Tu te réveilleras pour te rendre compte qu'il ne s'agissait que d'un mauvais rêve. »

C'est alors que, baissant les yeux, elle aperçut au pied du lit une tache brune incrustée dans une lame du parquet. Elle se leva d'un bond et quitta la pièce.

Le téléphone venait de se remettre à sonner lorsqu'elle regagna le séjour. D'un geste machinal, elle décrocha le combiné.

– Allô ?

– Lizzie Borden a tué sa mère de quarante coups de hache. Voyant ce qu'elle avait fait, elle en a donné quarante et un à son père !

Le combiné lui échappa des mains. Elle s'écarta pour regarder, horrifiée, l'objet se balancer au bout du serpentin. La voix riait à présent. Des gloussements cruels, puérils, lui parvenaient depuis le petit haut-parleur. Elle se précipita vers le combiné, le saisit et l'abattit sur son support.

La sonnerie retentit de nouveau.

Elle décrocha.

– Lizzie Borden a tué sa mère...

– Assez ! hurla-t-elle. Laissez-moi tranquille !

Elle raccrocha.

Nouvelle sonnerie.

Cette fois, elle ne répondit pas. Les yeux brouillés de larmes, elle traversa la cuisine et sortit dans le jardin de derrière. Là, elle se laissa tomber en une masse informe sur la pelouse. Les oiseaux piaillaient au-dessus de sa tête, tandis qu'un parfum mêlé de fleurs et de terre humide flottait dans la douceur de l'après-midi. Le visage enfoui dans l'herbe, elle se mit enfin à pleurer.

A l'intérieur, le téléphone continuait de sonner.

4.

Miranda se tenait seule, discrète silhouette derrière le portail du cimetière. A travers la grille en fer forgé, elle apercevait le groupe endeuillé assemblé autour de la tombe fraîchement creusée. Ils étaient venus nombreux, ainsi qu'il convenait eu égard à un membre respecté de la communauté. « Respecté, peut-être, ajouta-t-elle en son for intérieur. Mais était-il aimé ? » Se trouvait-il ici une seule personne, incluant sa femme, qui l'eût vraiment aimé ?

Elle-même, croyait-elle... Du moins au début.

De la voix du révérend Marriner ne lui parvenait qu'un murmure, en partie étouffé par le bruissement des branches de lilas au-dessus de sa tête. Elle tendit l'oreille pour mieux entendre l'oraison.

– Un mari aimant... nous manquera toujours... cruelle tragédie... Seigneur, pardonnez...

Pardonner.

Elle prononça ce mot à voix basse, comme une prière destinée à la sauver de sa propre culpabilité. Mais qui lui pardonnerait ?

Aucun d'entre eux, assurément.

Presque tous les visages lui étaient familiers. Des voisins, ses collègues du *Herald*, des amis. Des ex-amis, rectifia-t-elle avec amertume. D'autres encore, trop hautains pour s'être abaissés à faire sa connaissance, et qui évoluaient dans des sphères qui lui seraient toujours fermées. Elle reconnut le père d'Evelyn, Noah DeBolt, la mine contrite mais les yeux secs ; Forrest Mayhew, directeur de la banque locale, dans sa tenue de fonction : costume gris et cravate rayée ; puis, constituant à elle seule une catégorie, Lila St John, mordue d'horticulture et figée pour l'éternité à l'âge canonique de soixante-quatorze ans. Ensuite, bien sûr, venaient les Tremain. Pétris de dignité devant la fosse ouverte, ils composaient une sorte de tableau tragique. Evelyn était encadrée par son fils et par Chase Tremain, comme si elle avait besoin du soutien de l'un et de l'autre. Sa fille Cassie se tenait un peu en retrait, la moue butée, arborant une robe fleurie aux couleurs chaudes qui offrait un contraste presque choquant sur cet arrière-plan de noirs et de gris.

Oui, Miranda les connaissait tous. Et tous la connaissaient.

N'était-elle pas en droit de se trouver parmi eux ? N'avait-elle pas été l'amie de Richard ? Elle lui devait ses derniers adieux. Peu importaient les conséquences, elle devait suivre ce que lui dictait son cœur.

Mais où trouver le courage ?

Elle demeura donc à l'écart, exilée muette et solitaire, observant de loin l'inhumation de la dépouille de l'homme qui avait été son amant.

Elle ne bougea pas lorsque la cérémonie prit fin, et que, d'un pas lent et régulier, chacun se mit en route vers l'entrée du cimetière. Elle vit les yeux écarquillés, entendit les hoquets indignés, les « regarde, c'est elle » chuchotés. Mais c'est avec un calme résolu qu'elle croisa les regards. Fuir ? Il n'en était pas question.

« Je ne suis peut-être pas courageuse, songea-t-elle, mais je ne suis pas lâche. »

La plupart des participants hâtèrent le pas en détournant les yeux. Seule miss Lila St John lui rendit son regard. Ni amical ni hostile, celui-ci était à la fois songeur et scrutateur. Miranda crut un instant y apercevoir une lueur de sympathie, mais la vieille dame poursuivit son chemin.

Un bruyant soupir la fit se retourner.

Les Tremain s'étaient arrêtés à hauteur de la grille. Lentement, Evelyn leva le bras et pointa le doigt vers Miranda.

– Vous n'avez pas le droit, grinça-t-elle. Comment osez-vous...

– Je t'en prie, maman, intervint Phillip, une main sur son bras. Rentrons à la maison.

– Sa place n'est pas ici...

– Maman...

– Qu'on la chasse ! s'écria-t-elle en se ruant sur elle, toutes griffes dehors.

Immédiatement, Chase s'interposa entre les deux femmes. Attirant sa belle-sœur contre lui, il lui saisit les poignets.

– Non, Evelyn. Je m'occupe de cela, d'accord ? Je vais lui parler. Rentre chez toi. S'il te plaît...

Il se tourna vers les jumeaux.

– Phillip, Cassie ! Emmenez donc votre mère à la maison. Je vous rejoins tout à l'heure.

Evelyn se laissa faire, tandis que ses enfants la prenaient chacun par un bras. Arrivée devant la voiture, elle se retourna et lança à pleine voix :

– Ne te laisse pas embobiner par cette garce, Chase ! Elle te roulera dans la farine comme elle l’a fait avec Richard !

Ebranlée par la brutalité de l’accusation, Miranda tituba en arrière et son dos heurta la grille du portail. Celui-ci pivota en grinçant sous son poids. Des deux mains, elle s’agrippa aussitôt aux volutes de fer forgé. Les froides tiges de métal constituaient le seul élément solide auquel se raccrocher, ce qu’elle fit comme si sa vie en dépendait.

Un nouveau grincement des gonds la ramena soudain à la réalité. Ses pieds étaient posés dans une touffe de pâquerettes, tout le monde était parti, et elle était seule à l’entrée du cimetière.

Seule, avec Chase Tremain.

Il l’observait, éloigné de quelques pas. Comme s’il craignait de s’en approcher. Comme s’il se trouvait face à un animal dangereux. Tout en lui – son regard sombre, son attitude – exprimait la méfiance. La distance, aussi. Il semblait si lointain, si intouchable dans cet élégant costume anthracite, dont la veste mettait en valeur ses larges épaules et la minceur de sa taille. Du sur mesure, à l’évidence. Un vrai Tremain ne s’habillait pas en prêt-à-porter.

Il lui était toujours difficile, cependant, d’imaginer que cet homme aux yeux de gitan et aux cheveux de jais soit un Tremain.

Pendant une année, au journal, elle avait eu sous les yeux cette galerie de portraits accrochés au mur faisant face à son bureau. Cinq générations de Tremain mâles, tous le teint rougeaud et les yeux bleus. Doté de ces mêmes attributs, celui de Richard ne déparait pas l’ensemble. Au milieu d’eux, le visage de Chase Tremain aurait semblé tout à fait incongru.

– Pourquoi êtes-vous venue, mademoiselle Wood ?

Elle releva le menton.

– Pourquoi ne serais-je pas venue ?

– Votre présence est... inopportune, pour dire le moins.

– Elle est au contraire légitime. J’avais beaucoup d’affection pour votre frère. Nous étions amis.

– Amis ? releva-t-il d’un ton railleur. Est-ce ainsi que vous voyez les choses ?

– Qu'en savez-vous ?

– Je sais que vous étiez davantage que des amis. Comment appellerons-nous votre relation, mademoiselle Wood ? Une liaison ? Une simple aventure ?

– Taisez-vous.

– Ou une démonstration de « promotion canapé » ?

– Allez donc au diable ! Ce n'était pas cela du tout.

– Non, bien sûr que non. Vous n'étiez que des *amis*.

– Oh, très bien ! Très bien...

Elle détourna les yeux pour ne pas lui montrer ses larmes.

– Nous étions amants, reconnut-elle d'une voix faible.

– Enfin. Le mot est lâché.

– Et amis. Surtout amis. Mon Dieu, si seulement nous l'étions restés.

– En effet. Au moins serait-il toujours en vie. Miranda se raidit, avant de lui tourner le dos.

– Je ne l'ai pas tué.

– Bien sûr que non, soupira-t-il.

– Il était déjà mort. Je l'ai trouvé...

– Chez vous. Dans votre lit.

– Oui. Dans mon lit.

– Ecoutez, mademoiselle Wood. Je ne suis ni juge ni jury. Vous pouvez épargner votre salive avec moi. Je suis juste venu vous demander de vous tenir à l'écart de ma famille. Evelyn a suffisamment souffert. Elle n'a pas besoin qu'on lui rappelle constamment ce qui s'est passé. S'il le faut, nous demanderons une injonction d'éloignement à votre rencontre. Un seul faux pas et vous retournerez en prison... La prison dont vous n'auriez pas dû sortir.

– Vous êtes tous pareils, rétorqua-t-elle. Les Tremain et les DeBolt. Tous issus du même moule. A la différence de nous, qui pouvons à loisir être expédiés à l'ombre... dont nous n'aurions pas dû sortir !

– Cela n'a rien à voir avec le moule dont nous sortons, répliqua-t-il, s'avançant d'un pas. Il s'agit ici d'un meurtre de sang-froid.

Elle ne bougea pas. Le dos contre la grille, il lui était impossible de reculer.

– Que s’est-il passé exactement ? demanda-t-il en s’approchant d’elle. Richard a-t-il rompu quelque promesse solennelle ? Refusé de quitter sa femme ? Ou après avoir recouvré son bon sens, a-t-il simplement décidé de mettre un terme à votre relation ?

– Ce n’est pas ce qui s’est passé.

– Que s’est-il passé, dans ce cas ?

– *J’ai* décidé de mettre un terme à notre relation.

Chase la considéra avec circonspection, visiblement peu convaincu.

– Pourquoi ?

– Parce que c’était fini. Parce que ce que nous vivions tous deux était une erreur. Je voulais m’en aller. J’avais déjà quitté le journal.

– Il vous avait virée ?

– C’est moi qui suis partie. Vous ne me croyez pas ? Jetez donc un coup d’œil aux dossiers, monsieur Tremain. Vous y trouverez ma lettre de démission, datée de deux semaines. Je m’apprêtais à quitter l’île. A me rendre quelque part où je n’aurais pas à le voir chaque jour. Où l’on ne viendrait pas sans cesse me rappeler de quel désastre je suis responsable.

– Où comptiez-vous aller ?

– Peu importe. Loin d’ici, en tout cas.

Son regard dériva vers les tombes, puis, au-delà du cimetière, vers la mer, qui lui apparaissait par fragments à travers les arbres.

– Je suis née et j’ai grandi à quatre-vingts kilomètres seulement d’ici. Juste de l’autre côté de ce bras de mer. Cette baie, Penobscot Bay, c’est chez moi. J’ai toujours adoré cet endroit. Pourtant, je n’avais plus qu’une idée en tête : m’en aller.

Elle se retourna et le fixa droit dans les yeux.

– Je m’étais déjà libérée de lui. Il ne me restait qu’une moitié du chemin à faire pour retrouver le bonheur. Pourquoi aurais-je tué Richard ?

– Pourquoi était-il chez vous ?

– Il a insisté pour me voir, ce que je ne voulais pas. Je suis donc sortie et me suis promenée quelque temps. A mon retour il était là.

– Oui. Je connais l’histoire. Au moins votre version ne manque-t-elle pas de constance.

– Parce que c’est la vérité.

– La vérité, la fiction, soupira-t-il avec un haussement d’épaules. Dans votre cas, les deux se mélangent, n’est-ce pas ?

D’un mouvement brusque, il fit demi-tour et s’éloigna vers sa voiture.

– Et si tout était vrai ?

– Tenez-vous à l’écart de ma famille, mademoiselle Wood ! lança-t-il par-dessus son épaule. Ou il me faudra appeler Lorne Tibbetts !

Il n’avait même pas ralenti le pas.

– Peut-être s’agit-il de quelqu’un que vous connaissez ! reprit-elle. Songez-y ! A moins que vous ne le sachiez déjà, et que vous ne vouliez me faire porter le chapeau ! Dites-moi, monsieur Tremain ! Qui a *réellement* tué votre frère ?

Chase s’arrêta enfin. Il savait que c’était une erreur. Qu’il ne devait en aucun cas poursuivre ce dialogue malsain avec cette femme. Avec ce serpent. Mais il ne pouvait pas s’en aller ainsi. Pas encore. Ce qu’elle venait de dire ouvrait trop d’effrayantes possibilités.

Lentement, il se retourna pour lui faire face. Elle se tenait absolument immobile, les yeux fixés sur lui. Le soleil ardent de ce milieu d’après-midi déversait une lumière mordorée sur sa riche toison châtain foncé, que la brise faisait voleter sur son visage. Droite dans sa robe noire, il émanait d’elle une surprenante fragilité, celle d’un fêtu à la merci du moindre coup de vent.

Etait-ce possible ? se demanda-t-il. Cette femme pouvait-elle s’être emparée d’un couteau, en avoir élevé la lame au-dessus de la poitrine de Richard et l’avoir plongée avec tant de rage et de force que la pointe l’avait traversée jusqu’à l’échine ?

D’un pas lent, il s’approcha d’elle.

– Si vous ne l’avez pas tué, dit-il, qui l’a fait ?

– Je l’ignore.

– Voilà une réponse fort décevante.

– Il avait des ennemis...

– Qui lui en voulaient assez pour le tuer ?

– Il dirigeait un journal. Il savait des choses sur certaines personnes dans cette ville. Et il ne craignait pas de publier la vérité.

– Quelles personnes ? De quelle sorte de scandale sommes-nous en train de parler ?

La voyant hésiter, il se demanda si elle ne cherchait pas quelque nouveau mensonge à lui servir.

– Richard rédigeait un article, répondit-elle. Sur un promoteur du nom de Tony Graffam, patron d'une société immobilière, la Stone Coast Trust. Richard affirmait détenir des preuves de manœuvres frauduleuses...

– Mon frère payait des reporters pour ce genre de travail. Pourquoi se serait-il fatigué à prendre lui-même la plume ?

– Il s'agissait pour lui d'une croisade personnelle. La dégradation de la côte sauvage, au nord de l'île, était son cheval de bataille. Il ne lui manquait qu'une dernière preuve. Après quoi il publiait.

– L'a-t-il fait ?

– Non. L'article devait figurer dans l'édition d'il y a quinze jours, mais il n'est jamais sorti.

– Qui a stoppé l'opération ?

– Aucune idée. Il faudrait poser la question à Jill Vickery.

– La directrice de la rédaction ?

Miranda hocha la tête.

– Elle savait que l'article était en gestation, et l'idée ne la faisait pas bondir de joie. Mais Richard tenait coûte que coûte à publier ce reportage, quitte à affronter un procès en diffamation. Et fait, Tony Graffam avait déjà menacé de le traîner en justice.

– Nous avons donc un suspect bien commode. Tony Graffam. Qui d'autre ?

– Richard n'était pas un homme très populaire, répondit-elle après une hésitation.

– Richard ? Cela m'étonnerait. Si l'un des deux frères souffrait de problèmes de popularité, c'était moi.

– Il y a deux mois, il a réduit certains salaires au *Herald*, et licencié un tiers du personnel.

– Ah. Par conséquent de nouveaux suspects.

– Il a blessé de nombreuses personnes. Des familles...

– Y compris la sienne.

– Si vous saviez comme les temps sont difficiles ! Les gens se

désespèrent de trouver du travail. Oh, il leur a tenu un brillant discours, expliquant combien il était désolé de devoir supprimer des emplois, qu'il en souffrait autant que tout un chacun. C'était du baratin ! Je l'ai entendu plus tard déclarer à son comptable : « Je scie les branches mortes, comme vous me l'avez conseillé. » Les branches mortes. Ces gens étaient employés au *Herald* depuis des années. Richard avait de l'argent. Il était en mesure de faire front.

– C'était un homme d'affaires.

– En effet ! C'est exactement ce qu'il était !

Soulevées par le vent, de longues mèches de cheveux dansaient telles des flammes sur son visage. Sa colère, sauvage et bouillonnante, était tout entière tournée contre Richard, et contre les Tremain.

– Nous voilà donc avec une pleine brassée de suspects, observa-t-il. Tous ces pauvres travailleurs qui ont perdu leur emploi. Sans parler de leurs familles. Pourquoi ne pas y inclure également les enfants de Richard ? Et son beau-père ? Et sa femme ?

– Oui ! Pourquoi pas Evelyn ?

Chase renifla de dégoût.

– Vous êtes très forte, vous savez ? Tout ce jeu de fumées et de miroirs. Mais vous ne m'avez guère convaincu. J'espère que le jury saura se montrer tout aussi perspicace. Bon sang ! Ils comprendront qui vous êtes et vous feront payer pour ce que vous avez fait.

Elle le regarda sans mot dire, comme si le feu qui embrasait son esprit et son corps s'était soudainement éteint.

– J'ai déjà payé, dit-elle d'une voix lasse. J'ai payé pour le restant de mes jours. Parce que je suis coupable. Pas de l'avoir tué, non, car je ne l'ai pas tué...

Elle déglutit, puis détourna la tête. Il ne voyait plus son visage, mais percevait l'angoisse dans sa voix.

– Je suis coupable de stupidité, reprit-elle. Et de naïveté. Coupable d'avoir placé ma confiance en la mauvaise personne. Je croyais réellement aimer votre frère. Mais c'était avant que je ne découvre qui il était. J'ai alors tenté de le quitter. J'ai voulu le faire pendant que nous étions encore... amis.

Il vit sa main se porter brièvement à son visage et l'essuyer. Quelque chose dans ce geste lui fit brutalement prendre conscience de la dimension de son courage. Contrairement à ce qu'il avait d'abord pensé en la revoyant au cimetière, elle n'était pas une

femme légère. Son courage était réel, authentique, et cette découverte lui étreignait le cœur.

Elle releva la tête et se tourna de nouveau vers lui. Des larmes qu'elle avait tenté de faire disparaître restaient accrochées à ses cils. Une envie brutale, insensée, le saisit de toucher son visage, d'effacer d'une caresse l'humidité de ses joues. Cette pulsion s'accompagna d'une autre, tout aussi déplacée : l'envie irrépressible de goûter à ses lèvres, à la douceur soyeuse de ses cheveux. Il recula aussitôt d'un pas, comme s'il craignait de se brûler.

« Je vois à présent ce qui t'a fait craquer, Richard, songea-t-il. En d'autres circonstances, sans doute serais-je moi-même tombé pour elle. »

– Oh, et puis à quoi bon ? soupira-t-elle avec tristesse. Quelle importance, désormais, les sentiments que j'éprouvais ?

Ayant dit cela, elle s'éloigna vers la route sans se retourner. Surpris par ce départ abrupt, Chase ressentit un vide étrange au creux de l'estomac.

– Mademoiselle Wood ! cria-t-il.

Elle continua de marcher.

– Miranda !

Elle s'arrêta.

– Une dernière question ! Qui a payé votre caution ?

Lentement, elle se retourna et le regarda.

– Si vous le savez, dites-le-moi, répondit-elle.

Puis elle reprit son chemin.

Le trajet jusqu'au journal fut interminable. Il conduisit Miranda par des rues et des devantures familières, lui fit croiser des visages connus. Ce fut la partie la plus pénible. Des yeux invisibles l'observaient depuis l'intérieur des boutiques. Des groupes se formaient et chuchotaient sur son passage. Personne ne s'avança pour lui parler en face. Ce n'était pas nécessaire.

« Il ne me manque qu'une lettre écarlate cousue sur ma poitrine, se dit-elle : M, comme meurtrière. »

Le regard fixé droit devant elle, elle remonta Limerock Street, où, tel un havre d'ardoises et de briques, un refuge contre la bêtise humaine, se dressait l'immeuble du *Herald*. Elle en franchit bientôt la porte vitrée et pénétra dans la salle de rédaction.

Toute activité s'y arrêta aussitôt, et un faisceau de regards interdits convergea sur elle.

– Bonjour, Miranda, fit une voix sans chaleur.

Elle se retourna. Jill Vickery, la directrice de rédaction, venait de sortir de son bureau, toujours vêtue de la tenue qu'elle portait pour les funérailles. Le noir s'accordait avec élégance à ses cheveux bruns et à son teint d'ivoire. Sa courte jupe droite crissa sur ses bas lorsqu'elle marcha vers elle dans la vaste salle.

– Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi ? demanda-t-elle d'un ton poli.

– Je suis... venue prendre mes affaires.

– Oui, bien sûr.

Jill lança un regard autoritaire vers les autres employés, toujours figés dans la même pose ébahie.

– Eh bien ! sommes-nous donc si efficaces que le travail est déjà terminé ?

Instantanément, chacun se replongea dans sa tâche.

Puis elle se tourna vers Miranda.

– J'ai déjà pris la liberté de libérer ton bureau. Tout est dans un carton, en bas.

Miranda lui était si reconnaissante de ce simple geste de courtoisie qu'elle n'éprouva qu'une vague contrariété au fait que son bureau ait été froidement vidé de son contenu.

– Il reste quelques effets dans mon casier.

– Ils doivent toujours s'y trouver. Personne n'y a touché.

Un court silence suivit.

– Eh bien, reprit Jill, d'un ton impatient. Je te souhaite bonne chance. Quoi qu'il arrive.

Elle fit un pas pour s'éloigner, pressée de mettre un terme à cette situation embarrassante.

– Jill ?

– Oui ?

– Je me demandais, au sujet de cet article sur Tony Graffam. Pourquoi n'est-il pas sorti ?

La directrice de la rédaction se retourna, surprise.

– Est-ce si important ?

– Pour moi, oui.

Elle haussa les épaules.

– Une décision de Richard. Il a classé cette histoire.

– Richard ? Mais il y travaillait depuis des mois.

– Ne me demande pas quelles étaient ses motivations, je ne les connais pas. Il l’a classée, c’est tout. De toute façon, je ne crois pas qu’il en ait jamais écrit le premier mot.

– Mais... Il m’avait dit que l’article était pratiquement terminé.

– J’ai vérifié dans ses dossiers, répliqua-t-elle en repartant vers son bureau. Je doute même qu’il ait dépassé le stade des recherches. Tu sais comme il était, Miranda. Le roi de l’exagération.

Miranda la considéra avec stupéfaction. Le roi de l’exagération. Il lui coûtait de l’admettre, mais oui. La remarque n’était pas sans fondements.

Tous les regards étaient de nouveau fixés sur elle.

Sans plus attendre, elle descendit l’escalier et se rendit au vestiaire des femmes. Là elle trouva Annie Berenger, occupée à lacer ses chaussures de jogging. Annie portait son habituel accoutrement de reporter : pantalon « baggy » à ceinture coulissante et T-shirt pas repassé. L’intérieur de son casier présentait un aspect tout aussi négligé, amoncellement de vêtements roulés en boule, de serviettes et de revues diverses.

La journaliste leva les yeux, puis hocha sa tête rousse striée de mèches grises en signe de bienvenue.

– Ah. Te voilà.

– Je suis juste venue emporter mes affaires.

Miranda trouva son carton glissé sous l’un des bancs. Elle le tira vers elle et l’emporta vers son casier.

– Je t’ai aperçue à l’enterrement, dit Annie. Tu ne manques pas de tripes.

– Je ne suis pas sûre que « tripes » soit le mot qui convienne.

Claquant la porte de son casier, Annie laissa échapper un soupir de soulagement.

– Enfin à l’aise ! Je ne pouvais attendre de me débarrasser de cette tenue de deuil. Je ne peux pas réfléchir en hauts talons. Cela

empêche le sang de monter jusqu'à mon cerveau.

Elle serra le lacet de sa seconde chaussure.

– Alors, quelle est la suite des événements ? Pour toi, je veux dire.

– Je ne sais pas. Je refuse de penser à demain, ni à après-demain.

Miranda ouvrit son casier et commença à transférer ce qu'il contenait dans le carton.

– Le bruit court que tu aurais des amis haut placés.

– Quoi ?

– Quelqu'un a payé ta caution, non ?

– J'ignore de qui il s'agit.

– Tu dois bien avoir une idée. Ou bien ton avocat t'a-t-il conseillé de jouer les ignorantes ?

La main de Miranda se crispa sur la porte du casier.

– Je t'en prie, Annie.

Celle-ci releva la tête, révélant les rides et les taches de rousseur dues à trop d'étés au soleil.

– J'ai manqué de tact, excuse-moi. Mais il se trouve que Jill m'a confié la couverture du procès. J'avoue que l'idée d'accrocher la tête d'une vieille collègue à la une du journal ne m'enchantait guère.

Elle suivit des yeux son amie, tandis qu'elle refermait la porte sur le casier vide.

– Alors. Me feras-tu cadeau d'une déclaration ?

– Je ne l'ai pas tué.

– Celle-là, je la connais déjà.

Miranda se retourna et la regarda bien en face.

– Tu veux décrocher le prix Pulitzer ? Aide-moi à trouver l'assassin.

– Il faudrait d'abord me fournir une piste.

– Je n'en ai aucune.

Annie soupira.

– C'est bien là le problème. Que tu l'aies fait ou non, tout te désigne comme suspect.

La boîte dans les bras, Miranda remonta l'escalier, la journaliste

sur ses talons.

– Je pensais que les vrais reporters recherchaient coûte que coûte la vérité.

– Celle-ci, dit Annie, est paresseuse dans l'âme et n'attend qu'une chose : la retraite anticipée.

– A ton âge ?

– J'aurai quarante-sept ans dans un mois. Un bon âge pour prendre sa retraite, tu ne trouves pas ? Il suffit que je parvienne à convaincre Irving de m'épouser, et ce sera sucreries et télé jusqu'à la fin de mes jours.

– Quelle horreur !

– Tu as raison ! s'esclaffa-t-elle. Quelle misérable perspective !

Les deux femmes pénétrèrent dans la salle de rédaction. Miranda se sentit une fois de plus la cible de tous les regards. Ignorant ses collègues, Annie gagna son bureau, laissa tomber sa clé de casier dans un tiroir, dont elle sortit un paquet de cigarettes.

– Tu as du feu ? demanda-t-elle à Miranda.

– Tu me demandes cela chaque fois, et chaque fois je te donne la même réponse. Non.

– Miles ! cria-t-elle en pivotant sur ses talons.

Le stagiaire recruté pour l'été soupira, avant de lui lancer son briquet de mauvaise grâce.

– Il s'appelle « reviens » !

– De toute façon tu es trop jeune pour fumer.

– Comme tu l'étais à mon âge, Berenger.

Annie adressa un clin d'œil amusé à sa voisine.

– J'adore ces petits génies. Ils sont d'une susceptibilité !

Miranda ne put réprimer un sourire. S'asseyant sur le rebord du bureau, elle observa son ex-collègue. Comme à l'accoutumée, celle-ci était auréolée d'un nuage de fumée. La cigarette était chez elle à la fois une dépendance et un accessoire professionnel. Annie avait acquis ses galons de reporter dans une rédaction de Boston dont le sol, disait-on, était couvert d'un véritable tapis de mégots.

– Tu me crois, n'est-ce pas ? s'enquit-elle d'une voix douce. Tu ne penses pas réellement que...

Annie la regarda au fond des yeux.

– Non. Je ne le pense pas. Et je plaisantais en évoquant ma paresse. Je te faisais marcher. En cherchant un peu, je finirai bien par trouver quelque chose. Je ne le fais pas par amitié, note bien. Je veux dire, je dénicherai peut-être des informations susceptibles de te blesser. Mais il le faudra.

Miranda hocha la tête.

– Alors je sais par où tu peux commencer.

– Je t’écoute.

– Trouve qui a payé ma caution.

La journaliste acquiesça.

– C'est un début de piste acceptable.

La porte du fond s’ouvrit soudain à la volée. Jill Vickery apparut et jeta un regard circulaire dans la salle de rédaction.

– Un appel de détresse en mer ! Une voie d’eau sur un chalutier. Qui veut l’histoire ?

Annie s’enfonça dans son fauteuil.

Miles bondit sur ses pieds.

– Je prends !

– Les garde-côtes sont déjà en route. Louez un hélicoptère au besoin. Allez-y, dépêchez-vous, ou vous risquez de rater le sauvetage.

Elle aperçut Annie, toujours recroquevillée sur son siège.

– Es-tu occupée, là, tout de suite ?

Annie haussa les épaules.

– Je suis toujours occupée.

Jill désigna Miles d’un signe de tête.

– Le gosse aura besoin d’un chaperon. Accompagne-le.

Sans attendre sa réponse, elle repartit vers son bureau.

– Je ne peux pas.

La directrice de rédaction s’arrêta et se retourna.

– Tu refuses cette mission ?

– Oui. En quelque sorte.

– Puis-je savoir sur quelles bases ?

Annie expira une longue et paresseuse bouffée de fumée.

– J’ai le mal de mer.

– Je savais qu’elle fausserait ton jugement, Chase. J’en étais sûre. Tu ne la connais pas comme je la connais.

Assis dans le fauteuil de la véranda où il méditait depuis une heure, Chase leva la tête. Evelyn, nota-t-il, avait délaissé sa robe noire pour une autre, d’un lumineux et atroce vert citron. Bien qu’il fût censé éprouver de la compassion pour sa belle-sœur, celle-ci semblait plus avoir besoin d’un alcool fort que de sa pitié. Il ne put s’empêcher de la comparer à Miranda Wood, avec sa robe noire mal séante et ses cheveux au vent, si seule dans ce cimetière à flanc de coteau. Il se demanda si Richard avait jamais eu conscience du mal qu’il lui avait infligé, s’il s’était un jour soucié d’elle.

– Tu n’as pas prononcé un mot depuis ton retour, observa-t-elle d’un ton plaintif. Que se passe-t-il ?

– Que connais-tu de Miranda Wood ? s’enquit-il.

S’asseyant à son tour, Evelyn lissa avec application les plis de sa robe verte.

– J’ai entendu des choses. Je sais qu’elle a grandi à Bass Harbor, et qu’elle a fréquenté une de ces universités d’Etat ouvertes à tout le monde. Grâce à une bourse d’études, cela va sans dire. Sans quoi elle n’en aurait pas eu les moyens. Non, elle n’est vraiment pas d’un milieu convenable.

– Ce qui veut dire ?

– Ses parents sont ouvriers.

– Ah, la lie de la terre.

– Qu’est-ce qui ne va pas, Chase ?

Il se leva soudain.

– J’ai besoin de marcher un peu.

– Oh. Je t’accompagne, dit-elle en bondissant sur ses pieds, saccageant le plissé impeccable de sa robe.

– Non. J’aimerais être seul un moment. Si cela ne t’ennuie pas.

Visiblement contrariée, Evelyn s’efforça néanmoins de ne pas montrer son dépit.

– Je comprends, dit-elle avec un sourire forcé. Chacun accomplit son deuil à sa manière.

Un net soulagement l'envahit lorsqu'il s'éloigna de la véranda. La maison lui devenait oppressante, comme si le poids des souvenirs en saturait l'air, le rendait irrespirable. Pendant une demi-heure, il erra sans but. Ce n'est que lorsque ses pas l'amènèrent aux abords du centre-ville qu'une idée s'imposa à son esprit.

Il se dirigea tout droit vers l'immeuble du *Herald*.

Jill Vickery l'y accueillit, toute élégance et séduction. Cela ressemblait bien à Richard, songea-t-il, de s'entourer ainsi de jolies femmes. Comme lors des funérailles, où il l'avait eu l'occasion de la rencontrer, la directrice de la rédaction jouait à la perfection son rôle d'*executive woman*.

– Monsieur Tremain, dit-elle, la main tendue. C'est un réel plaisir de vous revoir. Désirez-vous que je vous fasse visiter les locaux ?

– Je me demandais simplement...

Survolant du regard la salle de rédaction, il n'aperçut que trois employés : le maquettiste, penché sur la mise en page d'une publicité, un rédacteur dont le regard était rivé à l'écran d'un ordinateur, et cette journaliste débraillée suspendue au téléphone, la cigarette aux lèvres.

– Oui ? demanda Jill.

– Si je pouvais consulter quelques dossiers de mon frère.

– Privés ou professionnels ?

– Les deux.

Après une courte hésitation, elle le précéda jusqu'au bureau du fond, à l'intérieur duquel se trouvait une porte où était inscrit : « Richard Tremain, propriétaire & directeur. »

– Tout n'est pas ici, expliqua-t-elle en la lui ouvrant. Vous comprenez, il conservait certains dossiers chez lui, ou au cottage.

– Vous voulez parler de Rose Hill ?

– Oui. Il aimait travailler là-bas à l'occasion. Elle désigna le bureau du doigt.

– La clé est dans le premier tiroir. Je vous demanderai juste de me prévenir si vous prenez quelque chose.

– Je n'en ai pas l'intention.

Elle marqua une pause, comme si elle hésitait à lui faire confiance. Mais avait-elle le choix ? Après tout, il était le frère du patron. Elle fit enfin demi-tour et sortit.

Chase attendit que la porte se fût refermée derrière elle, puis ouvrit le classeur à dossiers. Immédiatement, il chercha à la lettre W.

Quelques instants plus tard, il déposait le dossier Miranda Wood sur le bureau.

Celui-ci ne contenait que les renseignements personnels de routine. La lettre de candidature était datée d'un an plus tôt. Miranda avait alors vingt-huit ans, et demeurait 18, Willow Street. La photo d'identité attachée la montrait souriante. C'était le visage d'une jeune femme sûre d'elle, consciente d'avoir toute la vie devant soi. De la voir ainsi rayonner de bonheur était presque douloureux. Son cursus universitaire était remarquable. De fait, elle était surqualifiée pour son poste de simple secrétaire de rédaction. Sous la question « Pourquoi voulez-vous ce travail ? », elle avait répondu : « Je suis née et j'ai grandi à Penobscot Bay. Plus que tout au monde, je souhaite vivre et travailler dans cet endroit qui représente pour moi un deuxième foyer. » Feuilletant les pages, il tomba sur la fiche d'évaluation semestrielle établie par Jill Vickery. Elle était excellente. Il sauta à la dernière page.

C'était une lettre de démission, datée de seulement deux semaines.

A M. Richard Tremain, éditeur.

Island Herald .

Cher monsieur Tremain,

J'ai l'honneur de vous notifier, par la présente, ma démission de mon poste de secrétaire de rédaction. Cette décision obéit à des raisons personnelles. Ayant l'intention de chercher ailleurs un emploi, je vous saurais gré de bien vouloir me fournir une lettre de recommandation.

Veuillez agréer, etc.

C'était tout. Ni explications, ni regrets. Pas même une once de récrimination.

« Elle m'a dit la vérité, songea-t-il. Elle a vraiment quitté d'elle-même son travail. »

– Monsieur Tremain ?

Jill Vickery se tenait dans l'encadrement de la porte, la main sur la poignée.

– Cherchez-vous quelque chose en particulier ? Peut-être puis-je vous aider.

– Oui, peut-être.

Pénétrant dans la pièce, elle s'assit avec grâce sur le siège placé devant le bureau. Son regard tomba aussitôt sur le document.

– Je vois que vous vous intéressez au dossier de Miranda Wood.

– Oui, j'essaie de comprendre ce qui s'est passé. Pourquoi elle a fait cela.

– Je crois qu'il faut que vous sachiez qu'elle était encore ici il y a cinq minutes.

– Au journal ?

– Oui. Elle est venue récupérer ses affaires. Il est heureux que vous ayez tous deux évité une rencontre... inopinée.

– Je vous l'accorde.

– Ecoutez, monsieur Tremain. Je suis navrée de ce qui est arrivé à votre frère. C'était un homme exceptionnel. Il croyait avec passion au pouvoir de la presse écrite. Richard nous manquera beaucoup.

Pour fabriqué qu'il était, ce discours était délivré avec un tel accent de sincérité qu'il parvint presque à l'abuser. Jill Vickery était décidément un animal à sang-froid.

– J'ai cru comprendre que Richard avait un article en cours, dit-il. Quelque chose à propos d'une société immobilière, la Stone Coast Trust. Etes-vous au courant ?

Jill soupira.

– Pourquoi cette histoire doit-elle toujours revenir à la surface ?

– Quelqu'un d'autre s'y intéresse ?

– Miranda Wood. Elle m'a interrogée à son sujet. Je lui ai répondu qu'à ma connaissance l'article n'avait jamais été écrit. Du moins, je ne l'ai jamais vu.

– Mais sa publication était-elle programmée ?

– Jusqu'à ce que Richard décide de l'annuler.

– Pourquoi ?

Se renversant contre son dossier, elle ramena d'une main délicate ses cheveux derrière l'oreille.

– Je ne sais pas. Je suppose qu'il manquait de preuves.

– Cette histoire de Stone Coast Trust, en quoi consiste-t-elle exactement ?

– Oh, un simple scandale local. Rien qui puisse intéresser un étranger.

– Mais encore ?

– En bref, il s'agit d'un problème de droit d'occupation des sols. Depuis quelque temps, la Stone Coast rachète des propriétés sur la côte Nord de l'île. Dans le secteur de Rose Hill, plus précisément. Vous connaissez, je crois, le charme de cet endroit. Un littoral préservé, de nombreuses espèces d'arbres. Tony Graffam, le patron de cette société, a toujours clamé haut et fort que sa seule ambition était de préserver le site. Mais des rumeurs ont commencé à circuler concernant un plan de construction de résidences de luxe. Puis, il y a un mois de cela, de « protégée », la zone a été classée « de villégiature ». Elle est désormais ouverte aux projets de développement.

– Est-ce là le seul contenu de cet article ?

– Oui. Comme vous le voyez, tout tient dans un dé à coudre. Puis-je vous demander pourquoi il vous intéresse ?

– Selon Miranda Wood, d'autres personnes auraient eu un mobile pour tuer mon frère.

– Dans ce cas, elle aura grossi l'affaire, soupira-t-elle en se levant. Mais comment l'en blâmer ? Il ne lui reste pas grand-chose à quoi se raccrocher.

– Pensez-vous qu'elle sera condamnée ?

– Je me garderai bien de hasarder des pronostics. Mais si je me fie à ce qui se dit dans le journal, c'est vraisemblable.

– Vous voulez parler de cette journaliste ? Annie... quelque chose ?

– Annie Berenger. C'est elle qui est chargée de couvrir l'affaire.

– Puis-je lui parler ?

Jill fronça les sourcils.

– Pourquoi ?

Il secoua la tête

– Je ne sais pas. Peut-être simplement parce que je cherche à saisir la véritable personnalité de Miranda Wood. A comprendre les motivations qui l'auraient poussée à tuer...

Redressant le dos, il se passa une main lasse dans les cheveux.

– J'avoue avoir quelques difficultés à assembler les pièces du puzzle. Je pensais que peut-être... Quelqu'un ayant suivi l'affaire, quelqu'un qui la connaissait bien...

– Bien sûr. Je comprends.

L'indifférence de son regard démentait la chaleur de sa voix.

– Je vous l'envoie.

Elle quitta la pièce. Quelques instants plus tard, la journaliste fit son apparition.

– Entrez, dit Chase. Asseyez-vous.

Annie ferma la porte et prit place vis-à-vis de lui. Elle était l'image même du reporter de terrain : des cheveux roux très frisés et grisonnants, le regard perçant, un pantalon froissé. Et elle empestait le tabac. Par certains côtés, elle lui rappelait son père. Il ne lui manquait que l'haleine chargée de whisky. Une bonne vieille odeur de journaliste.

Elle l'étudiait avec une évidente suspicion.

– Le boss m'a dit que vous vouliez me parler de Miranda.

– C'est exact. Vous la connaissiez bien ?

– Si je la *connais* bien, vous voulez dire ? Présent de l'indicatif. La réponse est oui.

– Que pensez-vous d'elle ?

Sa bouche se vrilla en un sourire.

– Seriez-vous en train de mener votre enquête personnelle ?

– Appelons plutôt cela une quête de la vérité. Miranda Wood nie avoir tué mon frère. Quelle est votre opinion ?

Annie alluma une cigarette.

– Voyez-vous, je couvrais dans le temps les interventions de la police de Boston.

– Le crime vous est donc familier.

– Oui, façon de parler.

La tête penchée en arrière, elle exhala d'un air pensif un petit nuage de fumée.

– Miranda avait un mobile. Oh, nous étions tous au courant de sa liaison. Il est difficile de dissimuler ce genre de chose dans une rédaction. J'ai bien essayé, disons, de la dissuader, mais c'est une

femme qui n'écoute que son cœur. Et les ennuis ont suivi. Ce qui ne signifie pas qu'elle l'ait fait. Le tuer, s'entend.

D'une chiquenaude, elle fit tomber la cendre de sa cigarette.

– Je ne pense pas que ce soit elle.

– Dans ce cas, qui ?

La journaliste haussa les épaules.

– Croyez-vous que ce soit lié à l'affaire Tony Graffam ?

– Eh bien, dites-moi ! Quelle perspicacité ! Ce doit être dans la famille, ce nez de journaliste.

– Miranda Wood prétend que Richard était sur le point de publier un article. C'est vrai ?

– A ce qu'il disait, oui. Je sais qu'il travaillait dessus. Il lui restait quelques détails à vérifier avant de le passer sous presse.

– Quels détails ?

– Des données financières, concernant la Stone Coast Trust. Richard venait de mettre la main sur certains relevés comptables.

– Pourquoi l'article n'est-il pas sorti ?

– Vous voulez vraiment mon avis ? répondit-elle sur le ton de la confiance. Parce que Jill Vickery ne voulait pas d'un procès en diffamation.

Chase fronça les sourcils.

– Mais Jill affirme que l'article n'existe pas. Qu'il n'a même jamais été écrit.

Annie souffla une dernière bouffée de fumée, puis écrasa son mégot dans le cendrier.

– Vous voulez de quoi nourrir vos méninges, monsieur Tremain ? demanda-t-elle en le fixant droit dans les yeux. Ne faites jamais confiance à un rédacteur en chef.

Oui ou non, l'article existait-il ?

Chase passa l'heure suivante à éplucher les dossiers du bureau de Richard. Il ne trouva rien sous la lettre « G » – comme Graffam – ni sous la lettre « S » – comme Stone Coast Trust. Il eut beau chercher sous d'autres initiales, ce fut peine perdue. Richard gardait-il ce dossier chez lui ?

Le soleil déclinait lorsqu'il rentra enfin à la maison. A son grand soulagement, Evelyn et les jumeaux étaient sortis. La demeure était

toute à lui. Il se rendit directement dans le bureau privé de Richard, où il se remit en quête du dossier Graffam.

En vain. Pourtant Miranda affirmait qu'il existait. De même qu'Annie Berenger.

Il se passait quelque chose d'étrange, quelque chose qui confortait ses doutes quant à la culpabilité de Miranda. Perplexe, il passa mentalement en revue tous les trous dans l'acte d'accusation. L'absence d'empreintes digitales sur le manche de l'arme du crime. Le résultat négatif du passage au détecteur de mensonges. Et l'accusée elle-même : fière, inébranlable dans ses protestations d'innocence.

Il n'était plus question de tergiverser. La prochaine étape était désormais inévitable s'il voulait en savoir plus et se débarrasser de ces doutes.

Il devait parler à Miranda Wood.

Sans plus tarder, il enfila un coupe-vent et sortit dans le crépuscule.

Cinq blocs plus loin, il tournait dans Willow Street. La rue était demeurée telle que dans son souvenir : un environnement « classe moyenne » propre, des maisons pourvues de vérandas accueillantes et de gazons impeccables. Dans la faible lumière du couchant, les numéros de portes étaient à peine visibles. Plus que quelques maisons...

Un peu plus haut devant lui, une porte claqua. Une femme toute vêtue de jean descendit les marches de sa véranda, puis remonta le trottoir dans sa direction. Il reconnut la démarche légère, ainsi que l'épaisse masse de cheveux. A peine avait-elle fait trois pas qu'elle le vit. Et s'arrêta net.

– J'ai à vous parler, dit-il.

– J'ai fait une promesse, répliqua-t-elle, vous vous souvenez ? De ne pas m'approcher de vous ni de votre famille. Eh bien, j'ai l'intention de la tenir.

Pivotant sur ses talons, elle rebroussa chemin.

– Il s'agit d'autre chose. J'ai des questions à vous poser au sujet de Richard.

Elle poursuivit sa route.

– Voulez-vous bien m'écouter ?

– C'est justement cela qui m'a fichue dans ce pétrin ! lança-t-elle

par-dessus son épaule. Ecouter un Tremain !

Décontenancé et frustré, il la laissa s'éloigner dans la rue. La poursuivre était inutile. Déjà, elle avait dépassé le premier bloc et, à en juger par le port de ses épaules, elle n'était pas disposée à changer d'idée. De fait, elle venait de descendre du trottoir et s'apprêtait à traverser la chaussée, comme pour accentuer la distance qui les séparait.

« Oublie-la, songea-t-il. Puisqu'elle est trop têtue pour t'écouter, qu'elle retourne donc en prison. »

Au moment où il faisait demi-tour pour regagner son domicile, une voiture le croisa, qu'il n'eût sans doute pas remarquée si un détail n'avait retenu son attention : elle roulait tous feux éteints. Deux secondes lui suffirent pour enregistrer ce fait. Il s'arrêta et fit volte-face. Loin devant lui, la mince silhouette de Miranda traversait la rue.

La voiture avait maintenant atteint la moitié de la longueur du bloc.

« Le conducteur la verra à temps, se dit-il, inquiet. Il *doit* la voir. »

Le moteur du véhicule se mit soudain à rugir telle une bête fauve, et ses pneus crissèrent sur l'asphalte. Dans un jaillissement flou de métal et de fumée, l'engin bondit alors en avant, fendant la nuit dans un grondement sourd.

Droit sur Miranda.

5.

Les phares s'allumèrent soudain, piégeant leur frêle victime dans une violente lumière.

– Attention ! lança Chase derrière elle.

Miranda se retourna en sursautant, immédiatement aveuglée par la terrible clarté. Tandis que le véhicule fondait sur elle, l'éblouissant de ses feux, elle demeura figée, interdite, incapable de croire à la réalité de ce qui se passait. Mais il était trop tard pour réfléchir. Une seconde avant que le monstre d'acier ne la percute, ses réflexes prirent le dessus. Elle plongea de côté, évitant de peu le bolide.

Comme au ralenti, elle se vit planer dans l'air nocturne, tandis que la mort la frôlait dans un éclair de lumière et de métal.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était allongée dans l'herbe.

Depuis combien de temps se trouvait-elle là ? Elle n'en avait aucune idée. Elle savait seulement que la pelouse était humide, que sa tête lui faisait un mal atroce et que des mains douces lui caressaient le visage. Quelqu'un l'appelait par son nom, le répétait, encore et encore. Cette voix, songea-t-elle dans sa confusion, elle la connaissait. Comme si elle lui était depuis toujours familière. Son timbre même semblait l'envelopper de chaleur et de sécurité.

Il l'appela de nouveau, d'une voix où elle perçut cette fois la panique.

« Il a peur... Pourquoi ? »

Ouvrant des yeux hébétés, elle focalisa son regard sur son visage, et le reconnut aussitôt. Toute illusion de sécurité s'évanouit.

– Non ! s'insurgea-t-elle en écartant sa main. Ne me touchez pas.

– Restez tranquille.

– Je n'ai pas besoin de vous !

Elle tenta de se redresser, mais se vit incapable de faire le moindre mouvement. Les mains appuyées sur ses épaules, il la maintenait clouée au sol.

– Ecoutez, dit-il d'une voix posée qui la rendit folle. Vous avez fait

une vilaine chute. Il est possible que vous vous soyez cassé quelque chose.

– Je vous ai dit de ne pas me toucher !

Rassemblant ses forces, elle le fit basculer de côté, se redressa et, d'un bond rageur, se remit sur pieds. Puis la nuit se mit à tourner devant ses yeux, ses jambes se dérobèrent et elle retomba sur son séant, prise de violents vertiges.

– Oh, mon Dieu ! geignit-elle, les mains serrées de chaque côté de son crâne. Pourquoi ne voulez-vous pas me laisser tranquille ? Pourquoi ne partez-vous pas ?

– Pas question, répliqua-t-il d'un ton sec.

A sa grande surprise, elle se sentit soudain soulevée comme par magie dans les airs. Malgré sa colère, il lui fallait reconnaître qu'être ainsi transportée lui était agréable, quand bien même les bras qui la soutenaient étaient ceux de Chase Tremain. Sans effort apparent, il l'emmenait dans l'obscurité tel un sac de plumes...

« Oui, mais où ? » se demanda-t-elle, saisie d'une soudaine appréhension.

– Ça suffit ! protesta-t-elle. Reposez-moi au sol.

– Plus que quelques pas.

– J'espère que vous attraperez une hernie !

– Continuez à gigoter de la sorte, et c'est en effet ce qui m'arrivera.

Son fardeau dans les bras, il grimpa les marches de la véranda et ouvrit la porte. Puis, sans doute guidé par l'instinct, gagna directement la chambre et actionna l'interrupteur. La pièce – le lit – apparurent en pleine lumière. Le lit où elle avait trouvé Richard... Le sang avait beau avoir disparu, le matelas été remplacé par un neuf, cette chambre lui rappellerait toujours sa mort. Elle n'y avait pas dormi depuis cette nuit-là, et n'y dormirait plus jamais.

Elle frissonna contre lui.

– Je vous en prie, gémit-elle, le visage tourné vers son torse. Pas ici. Pas dans cette chambre.

Il hésita un moment, ne comprenant pas.

– Comme vous voudrez, Miranda, dit-il enfin d'une voix douce.

Il se dirigea alors vers le séjour et l'étendit sur le canapé. Elle sentit les coussins s'affaisser lorsqu'il prit place à côté d'elle.

– Avez-vous mal quelque part ? s'enquit-il. Le dos ? Le cou ?

– A l'épaule, un peu. Je crois que je suis tombée dessus.

Il la toucha, elle tressaillit aussitôt. Avec d'innombrables précautions, il manipula alors son bras pour en tester les articulations. C'est à peine si elle nota les légers élancements qu'il provoqua dans ses muscles : toute son attention était accaparée par le visage penché sur elle.

De nouveau, elle fut frappée par la différence qu'il présentait avec celui de Richard. Pas seulement par ses cheveux et ses yeux, aussi noirs que l'ébène, mais par le calme et la maîtrise dont il faisait montre dans l'urgence, comme s'il tenait d'une main ferme les rênes de ses émotions. L'homme qui était auprès d'elle ne livrait aisément ni sa personnalité, ni ses secrets.

– Tout semble normal, dit-il en se redressant. Je pense toutefois qu'il vaudrait mieux appeler un médecin. Lequel voyez-vous ?

– Le Dr Steiner.

– Steiner ? Ce vieux bouc est toujours en activité ?

– Ecoutez, je n'ai rien. Inutile de le faire venir.

– Deux précautions valent mieux qu'une.

Il tendit la main vers le téléphone.

– Mais le Dr Steiner ne prend pas d'appels à domicile. Il ne l'a jamais fait.

– Dans ce cas, dit-il d'un ton sévère, nous allons modifier le cours de l'histoire.

Lorne Tibbetts se versa une tasse de café puis se tourna vers Chase.

– Ce que j'aimerais savoir, c'est ce que, bon sang, vous faites ici !

Penché au-dessus de la table de la cuisine de Miranda, Chase se frotta le visage, le front barré d'un pli soucieux.

– Pour être franc, marmonna-t-il, je n'en sais rien.

– Oh.

– Sans doute ai-je espéré pouvoir ainsi... tirer les choses au clair. Comprendre ce qui s'est passé.

– C'est notre travail, Chase. Pas le vôtre.

– Oui, je sais. Mais...

– Doubteriez-vous de mes capacités de flic ?

– J'ai simplement le sentiment qu'il existe une autre vérité, en dépit des apparences. En fait, j'en suis sûr à présent.

Le policier haussa les épaules.

– Vous voulez parler de cette voiture ? Cela ne prouve rien.

– Il fonçait *délibérément* vers elle. J'en suis témoin. Dès qu'elle a posé le pied sur la chaussée, il a écrasé la pédale d'accélérateur.

– Il ?

– Il, ou elle. Il faisait sombre. Je n'ai pas vu le conducteur. Uniquement la plaque d'immatriculation. Ainsi que les feux arrière. Un gros modèle. Américain.

– Quelle couleur ?

– Noir... Bleu marine, peut-être.

Lorne hocha la tête.

– Vous n'êtes pas mauvais comme témoin, Chase.

– Que voulez-vous dire ?

– J'ai demandé à Ellis de vérifier le numéro de la plaque. Elle correspond à une Lincoln marron, modèle 88, appartenant à un résident de l'île.

– Qui ?

– M. Eddie Lanzo. Le voisin de Mlle Wood.

– Son voisin ? s'étonna-t-il. L'avez-vous convoqué ?

– La voiture a été volée, Chase. Vous savez ce que c'est. Les gens d'ici laissent souvent la clé sur le contacteur. Elle a été retrouvée près de l'embarcadère.

Chase se renversa sur son siège, la mine abattue.

– Donc, impossible de remonter jusqu'au conducteur. Ce qui rend d'autant plus vraisemblable la thèse de l'attentat.

– Cela signifie simplement qu'un jeune imbécile aura voulu se payer un petit rodéo. Une fois derrière le volant, il aura été dépassé par la puissance du véhicule et appuyé un peu trop fort sur le champignon.

– Lorne, il s'agit d'une tentative d'assassinat. Le policier s'installa face à lui et plongea son regard dans le sien.

– Et que comptez-vous faire ?

– Découvrir la vérité.

- Vous ne la croyez pas coupable ?
- J’ai entendu certaines choses, Lorne. D’autres noms, d’autres mobiles. Tony Graffam, par exemple.
- Nous avons vérifié. Graffam n’était pas sur l’île quand votre frère a été tué. J’ai sous la main cinq ou six témoins prêts à le confirmer.
- Il peut avoir recruté quelqu’un.
- Graffam a suffisamment de soucis avec son projet de développement sur la côte nord. Il est accusé d’avoir versé des pots-de-vin à la commission d’occupation des sols. Cet article sur lui n’est qu’un clou de plus dans son cercueil. De toute façon, je ne vois pas le rapport avec ce qui s’est passé ce soir. Pourquoi s’en serait-il pris à Miranda Wood ?

Chase ne sut que répondre. Pas plus qu’il ne voyait de mobile. D’autres personnes en ville détestaient peut-être Miranda. Mais de là à la tuer...

– Peut-être voyons-nous les choses sous le mauvais angle, suggéra-t-il. Posons-nous une question de base : qui a payé la caution ? Qui tenait à ce point à sa libération qu’il n’a pas hésité à mettre cent mille dollars sur la table ?

- Un admirateur secret ?
- En prison, elle est à l’abri. Dehors, elle constitue une cible. Vous avez une idée de l’identité de ce bienfaiteur, Lorne ?

- Non.
- Ne peut-on pas remonter la piste de cet argent ?
- C’est un avocat qui a déposé les fonds. En liquide. Ils proviennent d’un compte à Boston. Seule la banque connaît le nom du titulaire. Et ils sont muets comme la tombe.

- Assignez la banque. Vous aurez son identité.
- Cela prendra du temps.
- Faites-le, Lorne. Avant qu’autre chose ne se produise.

Tibbetts se leva pour aller rincer sa tasse dans l’évier.

- Ce que je ne comprends toujours pas, maugréa-t-il, c’est votre implication dans cette affaire.

Chase lui-même s’interrogeait. Ce matin encore il voulait voir Miranda derrière les barreaux. A présent, il n’était plus sûr de rien.

Son visage innocent, la sincérité de ses protestations d'innocence le troublaient au plus profond de lui-même.

Il regarda autour de lui. Etait-ce là la cuisine d'une meurtrière ? Des plantes étaient accrochées près de la fenêtre, visiblement entretenues avec amour. Les murs étaient couverts d'un papier peint aux délicats motifs floraux sur fond coquille d'œuf. Sur la porte du réfrigérateur étaient fixés les photos de deux enfants blonds, sans doute des neveux, un calendrier des réunions du *garden club* local, ainsi qu'une liste d'achats à effectuer. « Thé à la cannelle », lut-il au bas de celle-ci. Quelle sorte de boisson pouvait bien boire une criminelle ? Il ne parvenait pas à s'imaginer Miranda tenant d'une main un couteau à découper, et de l'autre une tasse de thé.

L'arrivée du Dr Steiner le fit se retourner. Certaines choses ne changeraient jamais sur l'île, se dit-il, et ce vieux ronchon en faisait partie. D'aussi loin qu'il s'en souvînt, son aspect n'avait pas varié d'un iota, jusqu'au costume marron chiffonné et la trousse médicale en croco.

– Tout ce remue-ménage pour un muscle froissé, grogna le vieil homme.

– En êtes-vous certain ? s'enquit Chase. Elle est restée presque inconsciente une bonne minute après sa chute.

– Je l'ai bien examinée. Elle n'a rien. Du moins, du point de vue neurologique. Gardez juste un œil sur elle cette nuit, jeune homme. Veillez à ce qu'aucun trouble ne survienne. Vous savez : cauchemars, double vision, confusion mentale...

– Je ne peux pas.

– Vous ne pouvez pas quoi ?

– Je ne peux pas rester ici pour la surveiller. Ce serait maladroit, compte tenu de...

– Sans blague, marmonna Lorne.

– Elle n'est pas sous ma responsabilité, répliqua Chase. Bon Dieu, que dois-je faire ?

Le Dr Steiner renifla, puis se dirigea vers la porte de la cuisine.

– A vous de voir... A propos, ajouta-t-il en s'arrêtant dans l'encadrement. Je ne prends pas d'appels à domicile.

La porte se referma en claquant.

Chase se tourna vers Lorne. Celui-ci l'observait.

- Quoi ?
- Rien, fit le policier, le chapeau à la main. Je rentre.
- Et que suis-je censé faire, pour l'amour du ciel ?
- Ça, répondit Tibbetts, le regard blasé, c'est votre problème.

Allongée sur le canapé du séjour, Miranda contemplait le plafond. Des voix lui parvenaient depuis la cuisine. Puis le bruit d'une porte que l'on ouvre et que l'on ferme. Elle se demanda ce que Chase leur avait dit, s'il avait convaincu Tibbetts. Elle-même ne pouvait croire à ce qui s'était passé. Mais il lui suffisait de fermer les yeux, et tout lui revenait : le grondement menaçant du moteur de la voiture, les feux jumeaux fonçant sur elle.

Qui pouvait bien la haïr au point de vouloir la tuer ?

Nul n'était besoin, hélas, de chercher bien loin la réponse. La famille Tremain. Evelyn, Phillip, Cassie...

Et Chase.

Chase ? Mais, non. C'était impossible. Son cri d'avertissement lui avait sauvé la vie. Sans lui, sa dépouille serait maintenant exposée dans le salon funéraire de Ben LaPorte.

Cette pensée la fit frissonner. Serrant les bras contre sa poitrine, elle s'enfonça un peu plus dans les coussins du canapé, s'y réfugiant comme dans un nid. La porte de la cuisine s'ouvrit, se referma de nouveau, puis des semelles crissèrent sur le sol. Chase s'approchait d'elle. Elle leva les yeux.

Son regard était las. Et perplexe, comme s'il hésitait encore quant à ce qu'il devait dire ou faire. Il avait ôté son coupe-vent. Sa chemise en chambray était d'un bleu passé, confortable, celui d'un vêtement que l'on affectionne. Elle lui faisait penser à son père, au plaisir qu'elle avait, étant enfant, à nicher sa tête au creux de son épaule, à respirer ce merveilleux parfum de savon, de tabac pour pipe et de sécurité. Voilà ce qu'elle voyait dans cette chemise bleue délavée, ce à quoi précisément elle aspirait.

Et qu'elle ne trouverait jamais chez cet homme.

Chase prit place dans le fauteuil voisin.

« Ni trop loin, ni trop près, nota-t-elle. Mais néanmoins à portée de main. »

- Vous vous sentez mieux ? s'enquit-il d'une voix neutre.
- Ça ira, répondit-elle sur le même ton. Vous pouvez partir, si

vous le désirez.

– Non. Pas tout de suite. Je vais attendre encore un moment, si cela ne vous ennue pas. Jusqu'à l'arrivée d'Annie.

– Annie ?

– Je ne savais pas qui d'autre appeler. Elle m'a dit qu'elle viendrait passer la nuit. Vous avez besoin de quelqu'un pour veiller sur vous, pour s'assurer que vous ne tombez pas dans le coma, ou autre chose.

Elle eut un petit rire fatigué.

– Un coma serait une bénédiction, en ce qui me concerne.

– Je ne trouve pas cela très drôle.

– Vous avez raison, soupira-t-elle en fixant le plafond. Ce n'est pas drôle.

Un long silence s'ensuivit.

– Ce n'était pas un accident, Miranda, dit-il enfin. On a tenté de vous tuer.

Elle ne répondit pas. Le corps immobile, elle luttait pour contenir les sanglots qui lui gonflaient la gorge.

« Pourquoi cela devrait-il vous préoccuper ? songea-t-elle. Pourquoi justement vous ? »

– Peut-être n'avez-vous pas entendu, reprit-il, mais la voiture était celle de votre voisin, M. Lanzo.

Elle lui jeta un regard acéré.

– Eddie Lanzo ne me ferait jamais aucun mal ! Il est le seul à me soutenir, le seul ami que j'aie en ville.

– Je n'ai pas dit que c'était lui. Lorne pense que le chauffeur lui a volé son véhicule. Ils l'ont trouvé abandonné près de l'embarcadère.

– Pauvre Eddie, soupira-t-elle. Je crois que c'est la dernière fois qu'il laisse les clés sur sa voiture.

– Donc, si ce n'est pas Eddie, qui peut vouloir votre mort ?

– Il suffit de jouer aux devinettes, répondit-elle. Vous ne voyez pas ?

– Est-ce à Evelyn que vous faites allusion ?

– Elle me hait. A juste titre, d'ailleurs. De même que ses enfants.

Elle hésita un instant, avant d'ajouter :

– De même que vous.

Il garda le silence.

– Vous pensez toujours que je l’ai tué, n’est-ce pas ?

Il soupira, avant de se masser la nuque.

– Je ne sais plus que penser, répondit-il. De vous, ni de personne. La seule chose dont je sois sûr, c’est de ce qui s’est produit ce soir. Tout est lié dans cette sordide histoire. J’en suis convaincu.

« Il a l’air si fatigué, songea-t-elle. Si désorienté. Presque autant que moi... »

– Peut-être devriez-vous partir d’ici quelques jours, ajouta-t-il. Jusqu’à ce que les choses se soient éclaircies.

– Pour aller où ?

– Vous devez bien avoir des amis.

– J’en avais, répondit-elle en détournant le visage. Du moins, je croyais en avoir. Mais tout a changé. Quand je les croise à présent dans la rue, ils font mine de m’ignorer. Ou ils changent de trottoir. C’est le pire de tout. Parce que j’en viens alors à penser que... que je n’existe pas.

Elle se tourna de nouveau vers lui.

– Cette ville n’est qu’un village, Chase. Soit vous appartenez à la communauté, soit vous lui êtes étranger. Et qu’une meurtrière fasse partie de la communauté est inconcevable.

Se rallongeant sur les coussins, elle tourna les yeux vers le plafond.

– Néanmoins, cette maison c’est la *mienna*. J’ai dû me serrer la ceinture des années pour pouvoir verser l’apport initial. Je ne la quitterai pas. Ce n’est peut-être pas grand-chose, mais au moins elle m’appartient.

– Je vous comprends. C’est une jolie maison.

Derrière son apparente sincérité, elle perçut une nuance de condescendance dans sa remarque. Le seigneur du manoir vantant les charmes de la mesure du paysan !

Soudain agacée, elle se redressa d’un mouvement brusque sur son séant. Les murs se mirent aussitôt à tourner devant ses yeux. Les mains serrées sur les tempes, elle attendit que son vertige s’estompe.

– Arrêtez, dit-elle d’une voix tendue. Ce n’est qu’un modeste

pavillon à deux chambres. La cave est humide, les canalisations font du bruit et le toit de la cuisine fuit. Ce n'est pas Chestnut Street.

– Pour vous dire la vérité, répondit-il avec calme, je ne me suis jamais senti à l'aise à Chestnut Street.

– Pourquoi ? N'est-ce pas là que vous avez grandi ?

– Si. Mais ce n'était pas un vrai foyer. A l'inverse de chez vous.

Elle leva les yeux vers lui, déconcertée. Brusquement, elle remarqua son côté un peu rugueux, combien sa grande carcasse d'étranger ténébreux semblait déplacée dans ce fauteuil mauve. Non, l'image de cet homme ne collait pas avec Chestnut Street. Elle l'imaginait plutôt sur les quais, ou sur le pont balayé de vent d'une goélette, mais pas dans un salon victorien.

– Dois-je comprendre que vous préférez une maisonnette sur Willow Street à votre demeure familiale ?

– Je sais que cela sonne... Comment dire ? Un peu faux, mais c'est la vérité. Savez-vous où je passais le plus clair de mon temps, étant enfant ? Dans la tourelle, à jouer parmi les vieilleries, les malles et le mobilier au rebut. C'était le seul endroit de la maison où je me sentais bien. La seule pièce où personne ne se souciait jamais de mettre les pieds.

– Vous parlez comme si vous étiez le paria de la famille.

– Dans un sens, je l'étais.

Elle rit.

– Je croyais qu'être un Tremain signifiait par définition appartenir au « clan ».

– On peut porter le nom familial et en être exclu. N'avez-vous jamais rien ressenti de tel ?

– Non. Je me suis toujours sentie membre à part entière de ma famille.

Son regard se reporta sur le petit clavecin où était posée une photo encadrée de son père. Prise avec un vieux Kodak Brownie, l'épreuve était granuleuse, mais c'était l'un des rares portraits qu'elle possédait encore de lui. Posant devant son cabriolet Chevrolet, il lui souriait, petit bonhomme chauve en salopette bleue. Elle se surprit à lui rendre son sourire.

– Votre père ? demanda Chase.

– Mon père adoptif. Mais il s'est toujours montré aussi

merveilleux que n'importe quel père.

– Il était ouvrier, à ce que l'on m'a dit. Miranda fronça les sourcils. Qu'il fût ainsi au courant de ce détail de sa vie lui déplaisait au plus haut point. En quoi cela le concernait-il ?

– En effet, répondit-elle. Mes deux parents l'étaient. Qu'avez-vous appris d'autre à mon sujet ?

– N'allez pas imaginer que j'aie effectué une enquête sur vous.

– Mais vous avez pris vos renseignements, n'est-ce pas ? Vous et votre famille avez probablement entré mon nom dans quelque ordinateur. Casier judiciaire, antécédents familiaux, compte en banque...

– Nous n'avons rien fait de tel.

– Vie privée, tous les détails juteux et croustillants.

– Où irais-je trouver cela ?

– Dans le rapport de police.

Irritée, elle se leva du canapé et marcha vers la cheminée. Son regard se fixa sur l'horloge posée sur le manteau.

– Il se fait tard, monsieur Tremain. Annie devrait arriver d'un instant à l'autre. Vous êtes libre de vous en aller. Pourquoi ne le faites-vous pas ?

– Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? De vous voir ainsi agitée me rend nerveux.

– Je *vous* rends nerveux ? s'étonna-t-elle en se retournant. Cela me surprend. Vous détenez toutes les cartes. Vous savez tout de moi : la profession de mes parents, les écoles que j'ai fréquentées, les hommes avec qui j'ai couché.

– Y en a-t-il eu tant que cela ?

Sa réplique la frappa telle une gifle. Quelle réponse pouvait-elle donner à une question aussi brutale ? Elle en fut réduite à le dévisager, muette et furieuse.

– Ne répondez pas, dit-il. Je ne veux pas savoir. Votre vie amoureuse ne me regarde pas.

– En effet ! Elle ne vous regarde pas !

Elle se détourna, les deux mains crispées avec rage sur le manteau de la cheminée.

– Peu importe ce que vous avez appris sur moi. Je suis sûre que

vos renseignements collent parfaitement à mon image de fille d'ouvriers ! Eh bien, je n'ai pas honte de mes origines. Mes parents gagnaient honnêtement leur vie. Ils ne disposaient pas d'un héritage leur permettant de vivre dans le luxe...

Elle marqua une courte pause, avant d'ajouter :

– A l'instar de certaines familles que je connais.

Le ton de sa voix ne laissait aucune ambiguïté quant à celle à laquelle elle faisait référence.

Il accusa l'insulte par un bref silence.

– Considérant votre attitude vis-à-vis des héritiers, dit-il, que vous soyez tombée amoureuse de Richard est pour le moins surprenant.

– Avant de le rencontrer, ils ne m'inspiraient aucun sentiment particulier.

Elle se retourna pour affronter son regard.

– Ensuite j'ai commencé à le connaître. Et j'ai compris ce que l'argent représentait pour lui, ce qu'il avait fait de lui. Jamais il n'a eu à lutter. Il a toujours dormi sur un matelas de billets verts. Cela l'a rendu insouciant. Indifférent aux peines d'autrui...

Elle leva le menton, la moue dédaigneuse.

– Exactement comme vous, conclut-elle.

– Cette fois, vous vous hasardez en présomptions.

– Vous êtes un Tremain, non ?

– Je suis comme vous, Miranda. J'ai un job, je travaille.

– Richard aussi travaillait. Cela occupait ses journées.

– D'accord. Sans doute avez-vous raison en ce qui le concerne. Il n'avait pas besoin de travailler. Le *Herald* était davantage un hobby pour lui, une raison de se lever le matin. Et ses amis de Boston n'ont pas manqué de le railler en apprenant qu'il avait décidé de faire carrière dans la presse. Mais je ne suis pas Richard. Vous ne pouvez pas me coller l'étiquette « gosse de riche », parce je n'en suis pas un. J'ai été rejeté par ma famille il y a des années. Je ne possède ni héritage, ni maison, je paie moi-même mes factures, et je ne travaille pas pour m'amuser !

Sa colère avait beau être contrôlée, elle n'en était pas moins manifeste.

« J'ai touché un point sensible, se dit-elle. La faille dans la

cuirasse ? »

Se calmant aussitôt, il s'assit dans le fauteuil près de la cheminée.

– Pardonnez-moi. Peut-être... peut-être vous ai-je jugée un peu trop hâtivement.

– Moi aussi, avoua-t-elle.

L'espace d'une minute, ils s'observèrent en silence. Bien que tendue, une trêve était enfin observée.

– Vous dites que vous avez été rejeté par votre famille. Pourquoi ?

– Oh, c'est bien simple. Je me suis marié.

Elle le considéra avec étonnement. Sa voix était dépourvue d'émotion, comme s'il commentait la météo.

– Elle ne faisait pas une épouse décente, j'imagine.

– Pas selon les critères de mon père.

– Une fille du peuple.

– En quelque sorte, oui. Mon père était sensible à ce genre de choses.

Naturellement, songea-t-elle.

– Se trompait-il, concernant ces... filles du peuple ?

– Ce n'est pas pour cette raison que nous avons divorcé.

– Quelle est-elle, dans ce cas ?

– Christine était trop... ambitieuse.

– Ce n'est pas forcément un défaut.

– Pour moi, si. Surtout lorsque j'ai compris qu'elle ne voyait en moi qu'un moyen de s'élever dans l'échelle sociale.

– Oh.

– Par ailleurs, nous avons traversé quelques années de vaches maigres. Je travaillais tout le temps, et...

Il haussa les épaules. Un nouveau silence s'installa entre eux.

– Richard ne m'a jamais dit quelle était votre profession.

Il se renversa contre son dossier, les traits soudain détendus. Puis, à sa grande surprise, il se mit à rire.

– Sans doute parce qu'il ne voyait dans mon travail que son côté rébarbatif. Mon associé et moi construisons des immeubles de

bureaux.

– Vous êtes architecte ?

– Ingénieur en travaux publics. La partie créative est confiée à des partenaires architectes. Je me contente de veiller à ce que les murs ne s'effondrent pas.

Ingénieur. Une profession pas vraiment exaltante, mais un vrai et honnête travail.

Elle secoua la tête.

– C'est étrange. Quand je vous regarde, il m'est difficile d'imaginer que vous soyez son frère. Je m'étais toujours dit que...

– Nous avons nécessairement un air de famille ? Non, nous étions on ne peut plus différents. Et je ne parle pas uniquement de l'aspect physique.

Oui, plus elle découvrait Chase, moins elle voyait en lui un Tremain. Et plus elle se prenait de sympathie pour lui.

– Quelle image aviez-vous de Richard ? demanda-t-il.

Formulée d'une voix très douce, cette question la toucha au plus profond de son intimité. Elle lui rappelait les fantômes qui hantaient encore sa maison.

– Je voyais ce que je voulais bien voir, soupira-t-elle.

– A savoir ?

– Un homme qui avait besoin de moi. Un homme auprès de qui j'avais un rôle salvateur à jouer.

– *Richard ?*

– Oh, en apparence il avait tout pour lui. Mais il cachait une grande vulnérabilité. Un profond besoin d'être sauvé. De quoi, je l'ignore. Peut-être de lui-même.

– Et vous comptiez y parvenir ?

– Je ne sais pas, répondit-elle avec un petit rire sans joie. On ne réfléchit pas à ces choses-là : on obéit à ses sentiments. Et on se laisse piéger...

– Vous n'avez écouté que votre cœur, n'est-ce pas ?

Elle leva les yeux vers lui.

– Oui.

– N'aviez-vous pas l'impression de vous être engagée sur une

mauvaise voie ?

– Bien sûr que si !

– Mais ?

Le corps de la jeune femme sembla s'affaïsser sous le poids d'une infinie tristesse.

– Je ne voyais pas comment sortir de là. Je tenais beaucoup à lui. Je voulais toujours être à ses côtés. Et il me soutenait. Il me disait qu'on finirait par trouver une solution, qu'il suffisait de garder la foi...

Elle contempla ses mains nouées sur ses cuisses.

– Je crois que c'est ce que j'ai perdu en premier. La foi.

– En lui ? Ou en la situation ?

– En lui. Peu à peu, j'ai commencé à voir ses défauts. La manière dont il manipulait les gens, dont il se servait d'eux. Quand il n'avait pas besoin de vous, il vous ignorait. Un homme intéressé, voilà ce qu'il était. Passé expert dans l'art d'obtenir des autres ce qu'il voulait.

– Puis vous l'avez quitté. Comment a-t-il réagi ?

– Il a refusé d'y croire. Personne, je pense, ne l'avait jamais quitté, *lui*. Dès lors, il n'a cessé de m'appeler, de me harceler. Et chaque jour il me fallait l'affronter au travail, agir comme si rien ne s'était jamais passé entre nous.

– Tout le monde devait savoir, pourtant.

– Probablement, soupira-t-elle en haussant les épaules. Je ne suis pas douée pour la dissimulation. Annie était au courant. Je le lui avais dit. Tous les autres ont dû le deviner.

A la vérité, elle ne s'en était guère souciée sur le moment. L'amour, puis la douleur, l'avaient rendue indifférente à l'opinion d'autrui.

Ils gardèrent quelques instants le silence. Elle se demanda ce qu'il pensait d'elle à présent, et si cela faisait une quelconque différence à ses yeux. Mais à quoi bon s'en soucier ? Qu'était-il pour elle, sinon un étranger – hostile, qui plus est ? Et l'importance extrême qu'elle attachait soudain à son opinion n'avait vraiment aucun sens.

– Vous n'étiez pas la première, vous savez. Il y avait eu d'autres femmes avant vous.

Cette révélation était brutale et cruelle, et Chase se demanda quel

diable l'avait pris. Il savait simplement qu'il voulait lui donner une bonne, une solide secousse. Afin de faire voler en éclats les illusions romantiques qu'elle pouvait entretenir au sujet de Richard. Elle avait beau affirmer que ses sentiments étaient morts, certains doux souvenirs subsistaient peut-être encore au fond d'elle-même.

Il vit dans son regard que la flèche avait atteint sa cible. Instantanément, il regretta de l'avoir blessée. Ne devait-elle pas savoir, cependant ? Ne devait-elle pas être placée face à sa propre naïveté ?

– Beaucoup ? s'enquit-elle d'une voix faible.

– Oui.

Elle détourna le visage, comme pour lui dissimuler sa peine.

– Je pense que... que je le savais. Oui. J'ai dû le savoir.

– Richard était ainsi, dit Chase. Il aimait être admiré. Et ce depuis l'enfance.

Miranda hocha la tête.

Oui, devina-t-il, elle connaissait cet aspect de la personnalité de Richard. D'une certaine manière, elle avait perçu son insatiable soif d'admiration. Et avait cherché à la satisfaire.

Il prit soudain la mesure de l'étendue des dégâts.

« Voilà une femme blessée, démoralisée, se dit-il. Et il faut encore que je remue le couteau dans la plaie. Je ferais mieux de m'en aller, de la laisser tranquille. »

Mais que faisait donc Annie Berenger ?

Miranda semblait s'être secouée et avoir repris ses esprits. Ecartant d'une main les cheveux retombant sur son visage, elle redressa le buste et plongea son regard dans le sien. Tant de douleur s'y reflétait, songea-t-il. Et tant de courage.

– Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous êtes ici, lui fit-elle remarquer.

– Le docteur a recommandé que l'on veille sur vous...

– Non, je voulais dire : pourquoi vous veniez chez moi.

– Oh ! dit-il en se calant dans le creux du fauteuil. J'étais au *Herald* cet après-midi. J'ai discuté avec Jill Vickery de l'article que vous avez mentionné, concernant la Stone Coast Trust. Elle affirme qu'il n'a jamais été rédigé. Que Richard ne l'avait même pas commencé.

Elle secoua la tête.

– Je ne comprends pas. Je sais qu’une partie au moins était prête. J’ai vu les pages sur son bureau, au journal.

– Eh bien, je n’ai trouvé aucun article. Je me suis dit que vous sauriez peut-être où chercher. Ou que vous-même l’auriez.

Elle haussa les sourcils, la mine ébahie.

– Pourquoi l’aurais-je ?

– Je suppose que Richard venait souvent ici.

– Mais il n’apportait pas son travail avec lui. Avez-vous vérifié chez lui ?

– Il n’y est pas.

Elle réfléchit un moment.

– Parfois, dit-elle, il se rendait sur la côte nord pour écrire. Il y possédait un cottage.

– Vous voulez parler de Rose Hill ? Oui, je crois qu’il serait bon que j’aille demain y jeter un coup d’œil.

Leurs regards se croisèrent... et s’accrochèrent un long moment.

– Vous commencez à me croire, n’est-ce pas ?

Bien que ténue, une vibration d’espoir transparaissait dans sa voix. Il eut soudain envie de répondre à son attente, de lui accorder ne fût-ce que l’ombre d’une possibilité de crédit. Il était difficile de ne *pas* la croire. Surtout lorsqu’elle le dévisageait ainsi de ses prunelles grises, brillantes d’émotion. Quel homme pouvait conserver bon sens et sang-froid devant de tels yeux ? Ils éveillaient en outre d’autres sensations, bien plus pernicieuses. En dépit des deux ou trois mètres qui les séparaient, sa présence était pareille à un parfum entêtant, impossible à ignorer.

– Me croyez-vous ? insista-t-elle d’une voix douce.

Il se leva brusquement, déterminé à secouer le charme dont elle l’enveloppait malgré lui.

– Non, répondit-il. Cela m’est impossible.

– Mais ne voyez-vous pas qu’il y a là plus qu’un simple crime passionnel ?

– Je reconnais que tout n’est pas clair dans cette affaire. Mais je ne suis pas disposé à vous croire. Je ne prendrai pas ce risque.

Des coups frappés à la porte le firent sursauter. Il se retourna. Le

visage d'Annie Berenger apparut dans l'entrebâillement de la porte.

– Salut, tout le monde ! Voilà la cavalerie ! Elle pénétra dans la pièce, vêtue d'un vieux T-shirt et d'un pantalon de survêtement. Des brins d'herbe humide étaient collés sur ses chaussures de jogging.

– Alors, quelle est la situation ?

– Tout va bien, dit Miranda.

– Mais elle a besoin d'une surveillance, précisa Chase. Au cas où un problème surviendrait, le numéro du Dr Steiner est à côté du téléphone.

– Vous partez déjà ? s'étonna Annie.

– On doit m'attendre chez moi.

Il se dirigea vers la porte, puis se retourna, la main sur la poignée.

Toujours assise dans le canapé, Miranda n'avait pas bougé. Un brusque besoin le saisit de lui offrir quelques mots de réconfort. De lui dire que ce qu'il lui avait répondu n'était pas tout à fait vrai. Qu'il commençait à la croire. Mais il ne pouvait le reconnaître devant elle. Lui-même peinait à se l'avouer. Et puis il y avait Annie dont le regard perçant de reporter ne perdait rien de la scène.

– Bonne nuit, Miranda, se contenta-t-il de dire. J'espère que vous vous sentez mieux. Merci d'être venue, Annie.

Tournant les talons, il sortit et referma derrière lui.

Une fois dehors, il lui fallut quelques secondes pour que son regard s'accoutume à l'obscurité. Ce n'est qu'après avoir traversé le jardinier qu'il vit enfin le sol sous ses pieds.

Il aperçut également, sur le trottoir devant lui, la silhouette d'un homme au dos voûté.

Il s'immobilisa, tous les sens en alerte.

– Comment va-t-elle ?

– Qui êtes-vous ? s'enquit Chase.

– J'pourrais vous poser la même question, répondit l'homme d'une voix bourrue.

– Je suis... un ami.

– Ah. Ça va aller, pour Mia ?

– Mia ? Oh, vous voulez dire Miranda. Rien de grave, monsieur...

– Eddie Lanzo. J'habite la porte à côté. J'aime garder un œil sur

elle, comprenez ? C'est pas bon pour une brave fille comme elle de vivre toute seule. Avec tous ces détraqués qui rôdent par ici, à zieuter par les fenêtres. De nos jours, c'est pas sûr d'être une femme.

– N'ayez aucune inquiétude, monsieur Lanzo. Quelqu'un veille sur elle cette nuit.

– Ouais. O.K. Bon, alors j'veais pas l'ennuyer. Eddie Lanzo fit demi-tour et se dirigea vers son domicile.

– Cette île n'est plus ce qu'elle était, j'vous le dis, marmonna-t-il. Trop de cinglés. C'est la dernière fois que j'laisse mes clés sur ma voiture.

– Monsieur Lanzo ? appela Chase.

– Ouais ?

– Juste une question. Je me demandais... Etiez-vous chez vous le soir où Richard Tremain a été tué ?

– Moi ? renifla-t-il. J'suis toujours à la maison.

– Auriez-vous vu ou entendu quelque chose ?

– Lorne Tibbetts me l'a déjà demandé. Je m'suis couché à 9 heures tapantes. Et j'ai dormi jusqu'au matin.

– Peut-être avez-vous le sommeil léger ? Etes-vous sûr de n'avoir rien entendu ?

– Sans mon appareil, vous savez...

– Oh. Je comprends.

Chase le suivit des yeux, tandis qu'il disparaissait à l'intérieur de sa maison, pestant entre ses dents contre les voyeurs et les voleurs de voitures. Qu'un vieux grincheux tel que Lanzo se souciât autant du sort de Miranda Wood ne laissait pas de le surprendre. « Une brave fille comme elle » avait-il dit.

« Que diable peut-il savoir ? Que connaissons-nous les uns des autres ? Les gens ont leurs secrets. J'ai les miens, Miranda a les siens. »

Tournant les talons, il reprit le chemin de Chestnut Street.

Le trajet, d'à peine vingt minutes, était rendu revigorant par l'air piquant de la nuit. Lorsqu'il arriva enfin devant la porte de la maison, ce fut pour constater qu'à l'exception de celle du vestibule, toutes les lampes étaient éteintes. Personne n'était donc rentré ?

Puis il entendit Evelyn l'appeler.

Il la trouva dans le petit salon, assise seule dans le noir. Sa silhouette était à peine visible dans le rocking-chair, se détachant en contre-jour dans la clarté diffuse des lampadaires de la rue.

– Te voilà enfin, dit-elle.

Il s'approcha d'une des lampes.

– Tu as besoin de lumière ici, Evelyn.

– Non, Chase. N'allume pas. J'aime l'obscurité. Je l'ai toujours aimée.

Il marqua une pause, ne sachant trop que faire. Debout dans l'ombre, il se contenta de l'observer.

– Je t'attendais, murmura-t-elle. Où étais-tu passé, Chase ?

Il hésita un bref instant, avant de répondre :

– Je suis allé voir Miranda Wood.

Un silence glacial lui répondit. Même les craquements du rocking-chair s'arrêtèrent.

– Tu es tombé sous son emprise, n'est-ce pas ?

– De quelle emprise parles-tu ? J'avais simplement quelques questions à lui poser, à propos de Richard...

Il soupira.

– Ecoute, Evelyn. La journée a été longue pour toi. Pourquoi ne monterais-tu pas te coucher ?

La silhouette demeura immobile, statue noire se découpant en ombre chinoise devant la fenêtre.

– La nuit où je t'ai appelé, dit-elle. La nuit où il est mort... C'était avec l'espoir que...

– Oui ?

Un nouveau silence, puis elle reprit :

– Je t'ai toujours aimé, Chase. Depuis que nous étions enfants. J'ai toujours espéré que ce serait toi qui demanderais ma main. Pas Richard, mais toi.

– J'étais amoureux de Christine, tu te souviens ?

– Oh, Christine...

Le nom fut susurré avec dégoût.

– Elle n'était pas assez bien pour toi. Mais tu l'as compris par toi-

même.

– Nous étions mal assortis, c'est tout.

– De même que Richard et moi.

Chase ne sut que répondre. Il savait où elle voulait en venir, et ne souhaitait pas s'engager sur ce terrain précis. Durant toutes ces années où ils avaient grandi ensemble, pas une fois il ne s'était imaginé formant un couple avec Evelyn DeBolt. Certes, elle ne manquait pas de séduction. Et il était plus proche de son âge que ne l'était Richard. Mais il avait eu l'occasion de découvrir ses talents de manipulatrice, sa propension à briser les cœurs sans le moindre état d'âme. Tout comme Richard.

Cela ne l'empêcha pas de la prendre en pitié.

– Tu es fatiguée, Evelyn. Cette semaine a été affreuse pour toi, mais le pire est passé.

– Non. Le pire est à venir. La solitude.

– Tu as tes enfants...

– Tu repars bientôt, n'est-ce pas ?

– Dans quelques jours. Je n'ai pas le choix. Mon travail m'attend à Greenwich.

– Tu pourrais rester, prendre la relève au *Herald*. Phillip est encore trop jeune pour le diriger.

– Je ferais un piètre éditeur, et tu le sais. Du reste, ce n'est plus chez moi ici. Je veux parler de cette île.

Pendant une longue minute de silence, ils s'observèrent dans l'obscurité.

– Il en est donc ainsi, murmura-t-elle. Pour nous.

– J'en ai peur.

Il vit sa tête opiner avec tristesse.

– Est-ce que ça ira ?

– Oui, répondit-elle avec un petit rire maladroit. Ça ira.

– Bonne nuit, Evelyn.

– Bonne nuit.

Il quitta la pièce, la laissant seule dans son fauteuil près de la fenêtre. Ce n'est qu'en s'approchant de l'escalier qu'il remarqua soudain une odeur douceâtre dans le vestibule. Un verre vide était

posé sur la table basse, près du téléphone. Il le prit et le renifla.

Du whisky.

« Nous avons tous nos secrets. »

Evelyn ne faisait pas exception.

Il reposa le verre sur la table. Puis, plongé dans ses pensées, monta l'escalier pour se mettre au lit.

6.

– Où étiez-vous donc tous les deux, hier soir ?

Occupés à engloutir avec appétit leurs saucisses et œufs brouillés, les jumeaux levèrent de concert les yeux vers leur oncle.

– J'étais chez Zack Brewer, répondit Phillip. Vous vous souvenez des Brewer ? Un peu plus haut, sur Pearl Street.

– Ce que mon cher petit frère veut dire, persifla Cassie, c'est qu'il drague la sœur de Zack.

– Au moins je n'étais pas enterré dans une cave enfumée à attendre le prince charmant.

– Je n'étais pas dans une cave enfumée et je n'attendais pas le prince charmant. Je travaillais.

– Bien sûr, renifla Phillip.

– Tu travaillais ? s'étonna Chase.

– Je suis allée au *Herald*, afin d'essayer de reprendre les choses en main. Papa a laissé une telle pagaille derrière lui. Aucun plan de succession, aucune indication quant à l'orientation qu'il souhaitait pour le journal. Du point de vue éditorial, je veux dire.

Phillip haussa les épaules.

– Laisse donc Jill Vickery s'en occuper. C'est pour cela qu'on la paie, non ?

– J'aurais pensé que tu t'en soucierais un peu plus, Phil. Vu que c'est toi l'héritier présomptif.

– Ce genre de transition doit se faire en douceur, répondit-il avec nonchalance, tout en enfournant une autre fourchette d'œufs brouillés.

– En attendant, le *Herald* dérive sans timonier. Je ne veux pas qu'il se transforme en un torchon de plus. Nous devons au contraire en faire un brûlot. Secouer les choses sur la côte, rendre fous les gens. Comme l'a fait papa il y a quelques mois.

– De quels gens parles-tu ? demanda Chase.

– De ces larbins du comité d'occupation des sols. Ceux qui ont voté pour le reclassement de la côte nord en zone de villégiature.

Papa ne s'est pas privé d'étaler leur veulerie au grand jour. Je suppose que Jill en tremblait dans ses escarpins vernis d'Italie, appréhendant le procès en diffamation.

– Tu sembles bien au fait de ce qui se passe au *Herald*, observa-t-il.

– Bien sûr. Les numéros deux doivent toujours se battre davantage.

La remarque était émise d'un ton détaché, mais Chase y discerna une pointe de ressentiment. Il comprenait exactement ce qu'elle ressentait. Lui-même numéro deux des frères Tremain, il avait dû redoubler de pugnacité depuis sa plus tendre enfance, et cela pour un résultat nul. Richard était demeuré l'enfant chéri. Tout comme l'était Phillip aujourd'hui.

La sonnette de l'entrée résonna.

– Ce doit être grand-père, dit Phillip. Il est en avance.

– J'y vais, fit Chase en se levant.

Imposant dans son luxueux costume croisé, Noah DeBolt se tenait droit comme un « i » sur le pas de la porte de la véranda.

– Bonjour, Chase. Evelyn est-elle prête pour son rendez-vous ?

– Je pense que oui. Entrez, monsieur.

Le « monsieur » fut automatique. Personne n'appelait le patriarche par son prénom. Tandis que Noah s'avavançait dans le large vestibule, Chase s'étonna de ce que les années n'eussent point affaîssi ses épaules, ni adouci l'éclat glacial de son regard bleu.

S'immobilisant au milieu de la pièce, le vieil homme regarda autour de lui d'un œil critique.

– Il est grand temps que nous fassions quelques changements ici, déclara-t-il. Ce divan et ces fauteuils ont besoin d'être remplacés. Evelyn supporte ce mobilier depuis bien trop longtemps.

– Ma mère y tenait beaucoup, dit Chase. Ce sont des antiquités...

– Je sais très bien ce qu'ils sont ! Des vieilleries.

Il reporta son attention sur les jumeaux, qui l'observaient depuis la salle à manger.

– Quoi, encore au petit déjeuner ? Allez ! Remuez-vous, bon Dieu ! Il est 8 heures et demie. Avec les honoraires que ces avocats nous extorquent, pas question d'arriver en retard.

– Vraiment, monsieur DeBolt, intervint Chase. Je peux les y conduire. Il est inutile de vous inquiéter...

– Evelyn m’a demandé de venir, coupa Noah. Et ce que ma fille attend de moi, elle l’obtient.

Il leva les yeux vers l’escalier. Evelyn venait d’apparaître sur le palier.

– N’est-ce pas, ma chérie ?

Elle descendit l’escalier, portant bien haut la tête. C’était la première fois que Chase la revoyait depuis la veille. Aucun tremblement, ce matin, aucun effet secondaire apparent du whisky. Le visage aussi froid qu’un aspic.

– Bonjour, papa, dit-elle en posant le pied au rez-de-chaussée.

Noah DeBolt la serra dans ses bras.

– A présent, annonça-t-il d’un ton bonhomme, allons en finir avec cette déplaisante affaire.

Ils se retrouvèrent bientôt installés dans la Mercedes du patriarche. Evelyn devant, Chase pris en sandwich entre les jumeaux à l’arrière. Comment Richard avait-il pu supporter cela tant d’années ? s’interrogea-t-il. Vivre dans la même ville que ce tyran de beau-père ? Mais pour celui qui épousait la fille unique de Noah DeBolt, tel était le prix à payer : être soumis à une éternelle critique, un éternel examen.

Maintenant que Richard était mort, le vieil homme reprenait le contrôle de la vie de sa fille.

Quelques minutes plus tard, il stoppait sa voiture devant le cabinet juridique de Les Hardee. Dès que chacun fut descendu, il saisit Evelyn par le bras, avant de franchir la porte de l’immeuble et de l’escorter jusqu’au bureau d’accueil.

– Mme Tremain, annonça-t-il au réceptionniste. Les Hardee nous attend pour la lecture du testament.

L’employé leur adressa un étrange regard – que Chase eût volontiers qualifié de paniqué – puis appuya sur la touche de l’Interphone.

– Monsieur Hardee. Ils sont là.

Dans la seconde qui suivit, l’avocat surgit de son bureau. Si son costume et sa cravate étaient ceux d’un homme soigné, son front moite de transpiration dénotait avec sa tenue.

– Monsieur DeBolt, madame Tremain, dit-il d'un ton presque douloureux. Je vous aurais appelés plus tôt, mais je viens de... C'est-à-dire nous...

Il déglutit

– Il semble y avoir un problème avec le testament.

– Il n'est de problème qui ne trouve sa solution, répliqua Noah.

– En fait, reprit Hardee en ouvrant la porte de la salle de conférences, je crois qu'il vaudrait mieux tous nous asseoir.

Un autre homme se trouvait dans la pièce. L'avocat le leur présenta comme étant Vernon FitzHugh, juriste à Bass Harbor. FitzHugh ressemblait à un Les Hardee version ouvrier : la diction aisée, mais l'allure un peu rustaude de celui qui a dû trimer dur pour payer ses études de droit. Chacun prit place à la table de conférence, Hardee et FitzHugh s'installant aux deux extrémités.

– Alors ? demanda Noah. Quel est donc ce problème avec ce testament ? Et qu'avez-vous à voir avec tout ceci, monsieur FitzHugh ?

Ce dernier s'éclaircit la gorge.

– Je crains fort d'être porteur de mauvaises nouvelles. Ou plutôt, dans le cas qui nous intéresse, d'un nouveau testament.

– Quoi ? s'écria DeBolt, se tournant vers Hardee. Qu'est-ce que c'est que ces foutaises, Les ? Je croyais que c'était *toi*, l'avocat de Richard !

– Je le croyais aussi, répondit-il d'un ton résigné.

– Dans ce cas, d'où sort ce nouveau testament ?

Tous les regards se tournèrent vers FitzHugh.

– Il y a quelques semaines, expliqua-t-il, M. Tremain est venu me voir à mon cabinet, disant qu'il souhaitait rédiger un nouveau testament annulant celui établi précédemment par M. Hardee. Je me suis permis de lui faire remarquer que c'était à ce dernier qu'incombait une telle tâche, mais M. Tremain a insisté. J'ai donc honoré sa requête. Je vous en aurais informé plus tôt, si je n'avais dû m'absenter plusieurs semaines de la ville. De fait, je n'ai appris qu'hier soir la mort de M. Tremain.

– C'est bizarre, dit Evelyn. Pourquoi Richard aurait-il rédigé un nouveau testament ? Et qu'est-ce qui nous prouve que c'était bien lui ?

– J’ai vérifié la signature, intervint Hardee.

Un long silence s’établit dans la pièce.

– Eh bien, soupira finalement Evelyn. Nous vous écoutons, Les. Quelles sont les modifications ?

L’avocat chaussa ses lunettes et commença à lire à haute voix :

– Je soussigné Richard Tremain, sain de corps et d’esprit...

– Oh, épargnez-nous le bla-bla légal ! coupa Noah. Allez au fait. Quels termes ont été changés dans le nouveau testament ?

L’avocat leva les yeux du document.

– Pour la plus grande part, il est resté le même. La maison, les comptes joints et les biens mobiliers afférents, tout cela revient à Mme Tremain. De généreux legs en fidéicommiss sont laissés aux enfants, et quelques biens personnels à son frère.

– Et Rose Hill Cottage ?

Les Hardee se dandina sur sa chaise, soudain mal à l’aise.

– Je crois qu’il vaut mieux que je lise ce qui est écrit.

Il sauta six pages et toussota.

– ...Quant à la parcelle de terrain située sur la côte nord, d’une surface approximative de vingt hectares, incluant le bâtiment d’habitation plus connu sous le nom de Rose Hill Cottage, ainsi que sa route d’accès, je la lègue à...

L’avocat marqua une pause, comme si le courage lui manquait.

– Eh bien ? insista Evelyn. Qui hérite de Rose Hill ?

Les Hardee prit une profonde inspiration, avant de reprendre :

–m a chère amie et compagne, Miranda Wood.

– Bon sang ! s’exclama Noah.

Une fois à l’extérieur du cabinet de l’avocat, père et fille regagnèrent leurs places côte à côte dans la voiture. Aucun des deux ne prononça une parole. Aucun des deux ne trouva la paix dans ce silence. Les autres avaient choisi de rentrer à pied, au grand soulagement de Noah. Il avait besoin de ce moment d’intimité avec Evelyn.

C’est d’une voix douce qu’il demanda :

– Y a-t-il quelque chose que tu veuilles me dire, ma chérie ?

– Je te demande pardon ?

– Je ne sais pas. Sur Richard, par exemple.

Elle se tourna vers lui.

– Que suis-je censée te dire à son sujet ?

– Tu peux me parler, tu sais. Nous sommes une famille, c'est cela qui compte. Et dans une famille, tout le monde se tient les coudes. Contre le monde entier si nécessaire.

– Je ne vois pas à quoi tu fais allusion.

Le vieil homme plongea son regard dans celui de sa fille. Ses yeux, nota-t-il, étaient de la même nuance de bleu que ceux de sa mère. Elle était le dernier lien qui le rattachait à sa chère, sa bien-aimée Susannah. La seule personne au monde dont il se souciait encore.

Elle lui rendit calmement son regard, sans même le plus petit soupçon de malaise. Bien, bien... Elle était assez forte pour affronter n'importe qui. En cela, elle était bien une DeBolt.

– Je ferais n'importe quoi pour toi, Evelyn, reprit-il. N'importe quoi. Il te suffit de demander.

Elle reporta son attention sur la route devant elle.

– Dans ce cas, ramène-moi à la maison, papa.

Il lança le moteur, puis dirigea la voiture vers Chestnut Street. Evelyn n'émit pas une parole durant tout le trajet.

Quelle fierté! songea-t-il. Jamais elle ne lui demanderait son aide... Mais elle en avait besoin. Et il la lui fournirait.

« Quels que soient les moyens à mettre en œuvre, je le ferai. »

Après tout, Evelyn était la chair de sa chair et le sang de son sang. Pour rien au monde il la laisserait aller en prison.

Même si elle était coupable.

Ce jardin avait toujours été son sanctuaire.

Miranda y avait planté des roses trémières, des delphiniums, des gypsophiles et des ancolies. Elle ne s'était souciée ni d'organiser les couleurs, ni d'établir de croquis paysager, se contentant de disséminer au hasard graines et plants, et de laisser la jungle de fleurs et d'espèces grimpantes prendre peu à peu possession du terrain derrière sa maison. Les pauvres petites avaient été négligées ces derniers temps. Quelques jours sans arrosage avaient laissé les floraisons toutes dépenaillées. Mais à présent qu'elle était revenue, ses « bébés » offraient déjà un visage plus souriant. Chose curieuse,

elle-même se sentait heureuse, le dos chauffé par le soleil, les mains travaillant le riche terreau. C'était là tout ce dont elle avait besoin. Le grand air et la liberté.

« Mais pour combien de temps encore? » se demanda-t-elle.

Chassant aussitôt cette pensée de son esprit, elle donna un élan à la pioche et la planta dans le sol durci. Encore quelques mottes à retourner, et le parterre de plantes vivaces gagnerait près de soixante centimètres. Appuyant l'outil contre le mur, elle s'agenouilla pour émietter les blocs et en éliminer les cailloux.

Le soleil la rendait de plus en plus somnolente.

Finalement, incapable de résister à l'appel d'une petite sieste, elle s'étendit à même la pelouse, les mains et les genoux maculés de terre, les bras nus reposant sur le frais tapis végétal. Une parfaite journée d'été, semblable à celles de son enfance... Les yeux fermés, elle se remémora ces après-midi où sa mère était encore en vie, et où son père s'affairait au barbecue, une chanson aux lèvres, l'œil rivé sur la cuisson des hamburgers...

– C'est un jeu dangereux que vous jouez là.

Elle se redressa d'un bond et tourna la tête. Chase se tenait de l'autre côté de la palissade blanche. Il ouvrit le portillon et s'avança dans le jardin. Le voyant s'approcher, elle songea aussitôt, vaguement gênée, à l'image qu'elle offrait d'elle dans sa tenue de jardinage : short usé et T-shirt informe.

Se découpant dans le soleil sur fond de ciel bleu, Chase semblait quant à lui immaculé, intouchable. Elle eut beau plisser les yeux pour lire son expression, elle ne vit que l'ovale sombre de son visage, que couronnaient ses cheveux flottant au vent.

– Vous étiez au courant, n'est-ce pas ? reprit-il.

Miranda se releva et s'épousseta les mains.

– Au courant de quoi ?

– Comment vous y êtes-vous prise, dites-moi ? Quelques doux chuchotements ? Couche-moi sur ton testament et je serai à toi pour la vie ?

– J'ignore de quoi vous voulez parler.

– Je reviens juste de chez notre avocat de famille. Une vilaine surprise nous y attendait, je dois dire. Il y a deux semaines, Richard a fait rédiger un nouveau testament. Il vous lègue Rose Hill Cottage.

Un silence stupéfait fut sa réaction immédiate. Elle scruta son

regard, incrédule.

– Eh bien, vous ne dites rien ? Pas de dénégations ?

– Jamais je ne me serais attendue...

– Je crois au contraire que c'est exactement ce que vous espériez, coupa-t-il.

– C'est faux!

Elle se détourna, incapable de croire à ce qu'elle venait d'entendre.

– Je n'ai jamais rien voulu...

– Allons donc ! s'exclama-t-il en lui saisissant le poignet, la forçant à le regarder. De quoi s'agissait-il, au juste ? Un chantage ? Le prix de votre discrétion sur votre liaison ?

– Je ne sais rien d'un quelconque testament ! Ni du cottage ! D'ailleurs, pourquoi me l'aurait-il légué ? Ne revient-il pas à sa femme ? Evelyn possède la moitié de...

– Non.

– Pourquoi non ?

– Rose Hill appartenait à la famille de ma mère, et l'héritage est allé directement à Richard. Evelyn ne peut en aucun cas le revendiquer. Mon frère était libre de le léguer à qui bon lui semblait... Et c'est vous qu'il a choisie.

Elle secoua la tête.

– J'ignore pourquoi.

– Ce cottage était le seul endroit sur cette île qui lui tenait vraiment à cœur. Qui *nous* tenait à cœur.

– Fort bien ! s'écria-t-elle. Dans ce cas, prenez-le ! Il est à vous ! Je signerai une déclaration aujourd'hui pour vous le céder. Je n'en veux pas. Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse tranquille...

Fixant d'un œil dur son visage de pierre, elle ajouta :

– Et ne plus jamais, jamais croiser le chemin d'un Tremain. Aussi longtemps que je vivrai.

Brisant là la conversation, elle remonta en courant les marches du perron pour disparaître dans la maison, claquant la porte à moustiquaire derrière elle. Puis elle gagna directement la cuisine, où elle s'arrêta tout à coup. Où pouvait-elle fuir ? Les nerfs à vif, elle s'approcha de l'évier et ouvrit le robinet. Là, entourée de ses chères

fougères, elle entreprit de débarrasser ses mains de la terre séchée qui s'y collait.

Elle était encore occupée à les récurer lorsque la porte s'ouvrit, puis se referma en douceur. Pendant quelques interminables secondes, elle ne dit pas un mot. Elle savait qui se tenait derrière elle, et l'observait.

– Miranda...

D'un geste furieux, elle referma le robinet.

– Allez-vous-en !

– Je veux entendre votre version.

– Pour quoi faire ? Vous ne me croiriez pas. Vous ne *voulez* pas me croire ! Mais vous savez quoi ? Je m'en fiche désormais.

Saisissant un torchon de cuisine, elle s'en essuya les mains avec application.

– J'irai chez l'avocat cet après-midi, reprit-elle. Je signerai une déclaration de refus. Jamais je n'accepterai cet héritage. Tout ce que je pourrais recevoir de lui serait souillé. Autant que je le suis moi-même.

– Vous vous trompez, Miranda. Je *veux* vous croire.

Elle demeura immobile, craignant de se retourner, de croiser son regard. Puis elle le sentit traverser la cuisine et s'approcher d'elle. Mais il lui était toujours impossible de faire demi-tour pour lui faire face. La tête basse, elle se contenta de contempler les restes de terre humide au fond de l'évier, avant d'observer:

– Mais vous n'y parvenez pas, n'est-ce pas ?

– Les faits plaident contre vous.

– Et si je vous disais que les faits sont trompeurs ?

Lentement enfin, elle se retourna. Pour se trouver presque nez à nez avec lui. Si près qu'il lui suffisait de lever la main pour toucher son visage.

– Alors? insista-t-elle.

– Alors je serais forcé de me fier à mon instinct. Mais dans l'état actuel des choses, il semble que mon instinct ait perdu de sa fiabilité.

Elle le dévisagea, soudain troublée par les signaux qu'il lui envoyait... Et par ceux que son propre corps lui envoyait. Le dos

collé à l'évier, privée de toute possibilité de retraite, elle devait incliner la tête en arrière pour rencontrer son regard. De le voir ainsi en contre-plongée avait quelque chose d'intimidant, voire d'effrayant. Pourtant, ce n'était pas la peur qui faisait battre ses veines, non. C'était, bien malgré elle, la chaleur et l'intensité de son propre désir.

Se glissant de côté, elle s'éloigna dans la cuisine, de façon à établir la plus grande distance possible entre eux sans quitter la pièce.

– Je pensais ce que je disais, déclara-t-elle, à propos d'abandonner mes droits sur Rose Hill Cottage. En fait, je crois que nous devrions régler ce point tout de suite, et nous rendre dès à présent chez cet avocat.

– Est-ce vraiment ce que vous voulez ?

– Je sais que je ne veux rien de lui. Rien qui puisse me le rappeler.

– Vous renonceriez au cottage, juste comme ça ?

– Il ne représente absolument rien pour moi. Je ne l'ai même jamais vu.

Chase ne dissimula pas sa surprise.

– Il ne vous a jamais emmenée à Rose Hill ?

– Non. Oh, il m'en parlait de temps à autre. Mais c'était pour lui une sorte de retraite privée. Pas le genre d'endroit qu'il aurait partagé avec moi, en tout cas.

– Vous refusez une fortune, en termes de valeur immobilière. Sans même y avoir jeté un œil...

– Cette fortune n'est pas à moi. Elle ne l'a jamais été.

Chase plissa les yeux et l'étudia avec attention.

– J'avoue que je désespère de vous comprendre. Chaque fois que je pense y parvenir, vous me renvoyez une balle torve.

– Oh, je ne suis pas aussi compliquée.

– Mais vous avez réussi à intriguer Richard.

– Je n'étais certainement pas la première.

– Vous êtes la première qui l'ait quitté.

– Et voyez où cela m'a menée, répondit-elle avec un petit rire amer. Libre à vous de me croire, mais je me considérais comme une

femme pétrie de valeurs morales. Je payais mes impôts, m'arrêtais aux feux rouges, respectais toutes les règles...

Détournant la tête, elle regarda par la fenêtre.

– Puis je suis tombée amoureuse de votre frère, poursuivit-elle d'une voix douce. Et brusquement, j'ai oublié ce qu'étaient les règles. Je me suis mise à errer en territoire étrange, inconnu. Seigneur, cela m'effrayait ! Mais en même temps je baignais dans un incroyable état d'euphorie... Et cela m'effrayait plus encore.

Elle tourna de nouveau les yeux vers lui.

– Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir remonter le cours du temps... Pour retrouver mon innocence.

Lentement, il s'approcha d'elle.

– Certaines choses ne peuvent être reconquises, Miranda.

– Je sais, répondit-elle en baissant la tête, rougissant de culpabilité. Certaines choses sont à jamais perdues.

Il lui toucha le visage.

Ce contact, si inattendu, la fit presque sursauter. Ce fut la plus douce des caresses, sa main épousant la courbe de sa joue. Réprimant un frisson, elle leva les yeux pour rencontrer un regard si pénétrant qu'il ne lui laissa nulle part où se cacher. Elle détestait se sentir ainsi mise à nu, mais comment rompre ce charme soudain ? La main posée sur son visage était si chaude, si magnétique.

« Me voilà retombant dans le même vieux piège, songea-t-elle aussitôt. Avec Richard j'ai perdu mon innocence. Que perdrai-je avec celui-ci ? Mon âme ? »

– J'ai tiré les leçons de mon aventure avec votre frère, Chase. Je ne me laisserai pas manipuler une seconde fois.

Sur ces mots, elle tourna les talons et se dirigea vers le séjour.

– Je ne suis pas Richard.

– Peu m'importe qui vous êtes, répliqua-t-elle en le regardant par-dessus son épaule. Ce qui compte, c'est que je ne sois plus l'oie blanche que j'étais.

– Il vous a fait beaucoup de mal, n'est-ce pas ?

Il se tenait à présent sur le pas de la porte de la cuisine. Ses larges épaules en occupaient presque l'encadrement.

Elle ne répondit pas. Se laissant choir dans un fauteuil, elle

concentra son attention sur ses genoux salis.

Chase l'observa à travers l'espace de la pièce. Toute cette colère qu'il lui vouait, et qui n'avait fait qu'enfler depuis l'entrevue du matin au cabinet de Les Hardee, s'évapora comme par magie.

Pour se muer en rage contre Richard. Richard le *golden boy*, qui avait toujours obtenu ce qu'il voulait. Richard le premier né, doté des traditionnels yeux bleus et cheveux clairs des Tremain, qui gagnait tout ce qu'il convoitait par son esprit et par son charme. Mais s'en désintéressait sitôt acquis.

Oui, telle était son attitude vis-à-vis des femmes. Avait-il un jour voulu Evelyn DeBlot ? Il l'avait eue. Et, bien sûr, l'avait épousée. On ne s'amuse pas avec l'enfant unique de Noah DeBolt. Mais après avoir décroché ce trophée, il s'était peu à peu lassé de sa femme. Ainsi était Richard, toujours en désir, jamais satisfait.

Chase se trouvait à présent devant le seul être, l'unique trophée que ce dernier n'avait pas su conserver. Une femme aux allures si modestes, songea-t-il, saisi d'un étrange serrement à la gorge... De pitié, ou de sympathie ? Il ne sut dire la différence.

Vaguement gêné, il prit place dans le fauteuil face à elle.

– Vous semblez... vous être remise des émotions d'hier soir.

– Encore quelques douleurs musculaires, mais c'est tout.

Elle haussa les épaules, comme si elle doutait de l'intérêt qu'il lui portait. Quel que fût son état d'agitation intérieure, elle le dissimulait avec soin.

– J'ai renvoyé Annie chez elle, ce matin. Je ne voyais plus la nécessité de sa présence ici.

– Et votre sécurité ?

– Sécurité vis-à-vis de quoi ?

– Et si ce qui vous est arrivé n'était pas un accident ?

Miranda leva les yeux.

– En ce moment, je ne jouis pas d'une immense popularité dans cette ville. Mais je ne vois pas l'un de mes honorables concitoyens se transformer en chauffard assassin.

– Pourtant, l'un de vos honorables concitoyens a bel et bien volé la voiture de M. Lanzo.

– Pauvre Eddie, soupira-t-elle en secouant la tête. Cela n'a pas dû arranger sa paranoïa. Maintenant, il ajoutera les voleurs de voitures

à sa liste de dingues qu'il imagine circulant jour et nuit dans les rues.

– Oui, il m'en a parlé hier soir. Des voyeurs, en particulier.

Elle esquissa un sourire.

– Eddie a grandi à Chicago. Il en a gardé cette nervosité des habitants des grandes villes. Il m'a juré avoir noté la présence d'une voiture suspecte devant ma...

Elle s'arrêta soudain, les sourcils froncés.

– Voyez-vous, je n'ai jamais prêté une grande attention à ses histoires. Mais à présent que j'y pense...

– Quand vous a-t-il parlé de cette voiture ?

– Il y a un mois. Deux, peut-être.

– Donc avant le meurtre de Richard.

– Oui. Par conséquent, il est peu probable que les deux faits soient liés... Pauvre vieux fou d'Eddie !

Elle se leva en soupirant.

– Je vais me changer. Je ne peux pas me rendre chez l'avocat dans cette tenue.

– Vous voulez vraiment y aller maintenant ?

– Il le faut. Je ne me sentirai propre, et libérée de lui, que lorsque cette démarche sera accomplie.

– Dans ce cas je vais l'avertir de notre arrivée, annonça-t-il en regardant sa montre. Nous pouvons encore attraper le ferry pour Bass Harbor.

– Bass Harbor ? Je croyais que l'avocat de Richard était Les Hardee.

– Il l'est. Mais ce second testament a été établi par un autre juriste, du nom de Vernon FitzHugh. Vous le connaissez ?

– Dieu merci, non, répondit-elle en s'éloignant vers le couloir. Ou vous nous auriez à coup sûr accusés de collusion, M. FitzHugh et moi.

Elle disparut aussitôt dans la salle de bains.

Chase regarda la porte se refermer derrière elle.

– Pour être honnête, marmonna-t-il entre ses dents, l'idée m'avait effleuré l'esprit.

Vernon FitzHugh les attendait. Ce qu'il ne soupçonnait pas, c'était l'objet de leur visite.

– Etes-vous sûre d'avoir sérieusement réfléchi à la question, mademoiselle Wood ? Ce dont nous parlons ici, c'est d'un bien immobilier de tout premier ordre. La côte nord vient d'être reclassée en zone de développement. Il est vraisemblable que, d'ici quelques années, la valeur de votre propriété soit multipliée par...

– Elle n'aurait jamais dû me revenir, coupa Miranda. Elle appartient à la famille Tremain.

FitzHugh adressa un long regard embarrassé à Chase, un regard lourd de sous-entendus.

– Peut-être serait-il préférable d'en discuter en privé, mademoiselle Wood. Je pense que M. Tremain ne verra aucun inconvénient à attendre hors de ce bureau.

– Non. Je veux qu'il reste. Je veux qu'il entende chacun des mots qui seront prononcés...

Une lueur de défi brilla dans ses yeux.

– De sorte qu'il ne puisse pas nous accuser de collusion.

– De collusion ?

FitzHugh se raidit sur son siège, le sourcil levé.

– Monsieur Tremain, j'espère que vous ne pensez pas que je puisse d'une manière ou d'une autre être impliqué dans tout ceci. La situation est délicate, je vous l'accorde. Deux avocats, deux testaments. Et les circonstances de la mort de mon client n'arrangent rien.

Il évita consciencieusement de croiser le regard de Miranda.

– Je m'efforce juste d'appliquer les instructions laissées par M. Richard Tremain. Qui sont de m'assurer que Rose Hill revienne bien à Mlle Wood.

– Je n'en veux pas, dit Miranda. Je veux le rendre.

Le front de FitzHugh se plissa. Il ôta ses lunettes et les posa devant lui sur le bureau. Comme si ce simple geste lui permettait de quitter son personnage de professionnel froid et efficace. A présent, il lui parlait en ami, en conseiller. L'accent monocorde de l'ouvrier du Maine se glissa dans sa voix. Cet homme, songea Chase, savait mieux que quiconque ce que ça signifiait d'être pauvre. Et face à lui se tenait cette jeune femme entêtée, qui jetait aux orties une promesse de sécurité.

– Richard Tremain, commença-t-il, est venu me voir avec une requête que je suis tenu d'honorer. Il ne m'appartient pas de présumer de votre innocence ou de votre culpabilité. Ce qui m'incombe, en revanche, c'est de veiller à ce que les termes du testament soient respectés à la lettre. J'ai pris soin de m'assurer de ce qu'il voulait, et il voulait que cette propriété vous revienne. Si vous êtes condamnée, alors ce point deviendra caduc : vous ne pourrez légalement hériter. Mais dans le cas d'un non-lieu, Rose Hill vous appartiendra de droit, sans contestation possible. Attendez quelques jours, mademoiselle Wood. Si vous persistez dans votre position, revenez me voir et j'établirai le document. Mais je ne le ferai pas aujourd'hui. Je dois penser à la dernière requête de M. Tremain. Après tout, il était mon client.

– Pourquoi est-ce à vous qu'il s'est adressé? demanda Chase. M. Hardee était son avocat depuis des années.

FitzHugh étudia un moment son interlocuteur, soupesant ses motivations. Des manœuvres de coercition étaient à redouter. La riche famille Tremain faisait sans doute pression sur cette femme, cette étrangère, pour récupérer sa part de l'héritage. Ce n'était pas juste. Quelqu'un devait se mettre de son côté, même si elle refusait de se battre pour faire valoir ses droits.

– Richard Tremain s'est adressé à moi, répondit-il, parce qu'il ne souhaitait pas y impliquer M. Hardee.

– Pourquoi donc ?

– M. Hardee est également l'avocat de Noah DeBolt. Je pense que M. Tremain craignait... certaines indiscretions.

– Et les explications orageuses qui s'en seraient suivies, dit Chase.

– Ayant rencontré M. DeBolt ce matin, oui, j'imagine que cela aurait donné lieu à un beau feu d'artifice.

Chase se pencha en avant, le regard inquisiteur.

– Le jour où Richard est venu ici vous présenter sa requête, comment vous a-t-il semblé ? Je veux dire, dans quel état d'esprit éta it-il ? Les gens ne se rendent pas ainsi chez un avocat pour changer leur testament sans une bonne raison.

L'avocat fronça les sourcils.

– Eh bien, il était, je dirais... très énervé. Il n'a fait aucune allusion à la crainte d'une mort prochaine. Il voulait juste, pour reprendre son expression, « redresser la barre »...

Il regarda Miranda, rougissant au malencontreux double sens de

sa phrase.

Les joues de Miranda s'empourprèrent également, mais elle refusa de baisser les yeux.

« J'ai eu plus que ma part de punitions, songea-t-elle. Plus question de me ratatiner sous le regard des autres. »

– Vous dites qu'il était énervé ? reprit Chase.

– Oui. En fait, il paraissait furieux.

– Savez-vous contre qui ?

– Nous n'en avons pas discuté. Il est juste entré, et a déclaré qu'il ne voulait pas que le cottage aille à Mme Tremain.

– Etes-vous sûr qu'il parlait bien d'Evelyn ?

– Absolument. En outre, seul le sort de Rose Hill Cottage le préoccupait. Pas le compte en banque, ni les autres avoirs. Sans doute, ai-je supposé, parce que son mariage avait été contracté sous le régime de la communauté de biens. Il ne pouvait donc les léguer à sa convenance. Mais Rose Hill lui appartenait par héritage direct. Il était libre d'en disposer comme il voulait.

Il se tourna vers Miranda.

– Et il voulait qu'il vous revienne.

– Pourquoi ? s'étonna-t-elle en secouant la tête.

– Selon moi, parce qu'il vous aimait. Vous offrir Rose Hill était pour lui une manière de vous le prouver.

Miranda baissa les yeux, silencieuse. Elle savait que les visages des deux hommes étaient tournés vers elle, et se demanda ce qu'exprimait celui de Chase. Du cynisme ? De l'incrédulité ?

« Vous ne pouvez vous imaginer que votre frère ait pu ressentir de l'amour, et pas seulement du désir, pour une femme telle que moi, n'est-ce pas ? »

– Alors, mademoiselle Wood ? demanda FitzHugh. Comprenez-vous à présent que votre démarche ne se justifie pas ?

Redressant la tête, elle fixa le juriste par-dessus le bureau.

– Préparez les papiers. Je veux le faire maintenant.

– Non, dit Chase d'une voix très calme.

Elle se tourna vers lui, les yeux écarquillés.

– Quoi ?

– M. FitzHugh a soulevé certains points que je n'avais pas considérés. Vous devriez prendre le temps d'y réfléchir, ne serait-ce que quelques jours.

Scrutant son regard, elle devina que quelque chose l'avait intrigué dans ce qui s'était dit aujourd'hui dans le cabinet.

– Etes-vous en train de me conseiller de garder Rose Hill Cottage ?

– Tout ce que je dis, c'est ceci : Richard a modifié son testament pour une raison précise. Avant d'en revenir à l'ancien, je crois qu'il serait bon de savoir laquelle.

Vernon FitzHugh acquiesça :

– Exactement ce que j'avais en tête.

Ils n'échangèrent que quelques rares paroles sur le ferry qui les ramenait à Shepherd Island. Ce n'est que lorsqu'ils eurent quitté l'embarcadère et emprunté Shore Circle Road que Miranda rompit enfin le silence.

– Où allons-nous? demanda-t-elle.

– Sur la côte nord.

– Pourquoi ?

– Je veux que vous voyiez Rose Hill. Il me semble légitime que vous sachiez exactement ce que vous voulez restituer à Evelyn.

– Cela vous amuse, n'est-ce pas? De me faire tourner en rond, de m'imposer vos petites volte-face. D'abord vous m'accusez de spolier les Tremain, ensuite vous m'encouragez dans le rôle du voleur. Si vous m'expliquiez le fin mot de tout cela, Chase ?

– Je suis préoccupé par ce que FitzHugh nous a dit. Que Richard ne voulait pas qu'Evelyn mette la main sur Rose Hill.

– Mais la propriété *devrait* lui revenir.

– Rose Hill appartenait à la famille de ma mère. Les Pruitts. Evelyn n'a aucun droit sur cette propriété.

– Il aurait pu vous la léguer.

Chase éclata de rire.

– Tout à fait improbable !

– Pourquoi cela ?

– Nous n'étions pas exactement les plus proches des frères. Je peux m'estimer heureux d'avoir un jour reçu en cadeau sa collection

de sabres rouillés de la Guerre Civile. Non, il voulait que Rose Hill revienne à quelqu'un qu'il aimait. Vous étiez son premier choix. Peut-être le seul.

– Il ne m'aimait pas, Chase, objecta-t-elle d'une voix douce. Pas vraiment.

Ils se dirigeaient vers le nord, suivant la route qui serpentait entre des résidences d'été, devant des falaises hérissées de pins, longeant des grèves déchiquetées où les vagues se brisaient dans des bouillonnements d'écume, tandis que les mouettes tournoyaient et planaient au-dessus du bleu-gris de la mer.

– Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-il. Que Richard ne vous aimait pas ?

– Parce que je le sais. Je crois que je l'ai toujours su. Oh, peut-être *croyait-il* m'aimer. Mais pour Richard, l'amour n'était que romance au clair de lune et folie. Une fièvre qui finissait par s'éteindre. Ce n'était qu'une question de temps.

– Cela lui ressemble bien. Enfant, déjà, il était toujours en quête d'une félicité absolue.

– Etes-vous tous ainsi, chez les Tremain ?

– Non. Mon père était un homme austère, marié à son travail.

– Et vous, à quoi êtes-vous marié ?

Il se tourna vers elle. L'intensité de son regard la frappa aussitôt. C'était celle d'un homme qui ne craignait pas de dire la vérité.

– A rien, ni à personne. Du moins, plus maintenant. Depuis Christine.

– Votre femme ?

Il hocha la tête.

– Notre mariage n'a pas tenu bien longtemps. Je n'étais encore qu'un adolescent. A peine vingt ans. Sauvage, et la tête farcie d'idées bizarres. J'y ai vu un moyen pratique de regagner l'affection paternelle. Et ça a marché.

– Que s'est-il passé avec Christine ?

– Lorsqu'elle a compris que je n'hériterais pas de la fortune des Tremain, elle est partie. La fine mouche. Elle, au moins, utilisait sa tête.

Il concentra son attention sur la route, qu'il connaissait bien, de toute évidence. Miranda nota son aisance à aborder les virages, à

maîtriser la trajectoire du véhicule dans ces boucles traîtresses. S'il avait jadis été un enfant sauvage, son impulsivité était aujourd'hui bridée d'une main ferme. L'homme assis à côté d'elle exerçait un contrôle étroit sur sa vie et ses émotions. Il n'était pas à la poursuite de folies éphémères ni de romances au clair de lune.

Vingt minutes de trajet les amenèrent à la dernière portion de route bitumée. Ensuite commençait une voie d'accès poussiéreuse flanquée de bouleaux et de conifères. Des panneaux grossiers signalaient les différentes propriétés dissimulées dans les bois. « Papa et Maman », « Brandywine Cottage », « L'Ermitage ». Ici et là, des pistes creusées d'ornières s'enfonçaient vers la douzaine de résidences secondaires appartenant à d'éminentes familles locales, transmises pour la plupart de génération en génération.

La route se mit à grimper, serpentant sur huit cents mètres à flanc de colline. Ils dépassèrent une borne en pierre où était inscrit « St John's Wood ». Puis ils aperçurent le dernier panneau, tout aussi rustique que les autres : « Rose Hill. » Une dernière boucle du chemin leur fit traverser un méplat boisé, qui s'ouvrit bientôt sur une vaste clairière en coteau. Là, sur le point culminant de la colline, se dressait un cottage patiné par les intempéries, orienté face au nord, vers la mer. Des clématites pourpres s'enroulaient, sensuelles, sur la balustrade du perron, tandis que des rosiers sauvages envahis d'herbes folles fleurissaient vaillamment de part et d'autre du perron de bois, telles d'épineuses sentinelles.

La voiture stoppa dans l'allée de gravier en croissant. Dès qu'ils en descendirent, un parfum mêlé de fleurs et d'herbe chauffée par le soleil leur afflua aux narines. Pendant quelques instants, Miranda se tint immobile, le visage tourné vers le ciel. Pas un nuage ne troublait la pureté de l'azur. Au-dessus de sa tête, une mouette solitaire se laissait porter par le vent.

– Venez, dit Chase. Allons visiter l'intérieur.

Il la précéda sur les marches du perron.

– Je n'y ai pas mis les pieds depuis au moins dix ans. J'ai presque peur d'y pénétrer.

– Peur de quoi ?

– Des changements. De ce qu'ils ont pu y faire. Mais il en est sans doute toujours ainsi, s'agissant d'une maison d'enfance.

– Surtout si vous y étiez heureux.

– Exactement, agréa-t-il en souriant.

Pendant quelques instants, ils fixèrent, immobiles, le vieux rocking-chair qui oscillait dans la brise avec un léger couinement.

– Vous avez la clé ? demanda-t-elle.

– Il doit y en avoir une, ici.

Il s'accroupit devant l'appui de la première fenêtre.

– Une petite fissure dans le bois... Maman y gardait toujours un double.

Il se redressa, la moue dépitée.

– Elle n'y est plus, soupira-t-il. Eh bien, si la porte est fermée, peut-être trouverons-nous une fenêtre ouverte quelque part.

D'un geste machinal, il tourna le bouton de la porte et se mit à rire.

– Que pensez-vous de cela ? fit-il en la poussant. Elle n'est pas verrouillée.

Tandis que la porte s'ouvrait en grinçant, la pièce principale s'offrit peu à peu à leur vue : un tapis oriental aux couleurs passées devant le seuil, une large cheminée en pierre, un plancher de pin blond. Miranda fit un pas à l'intérieur... pour se figer aussitôt.

A ses pieds s'étalait un fouillis de documents. Les tiroirs d'un bureau à cylindre, dans un angle, étaient grands ouverts, leur contenu éparpillé sur le sol. Des livres provenant de la bibliothèque murale avaient été jetés sans le moindre égard parmi les papiers.

Pénétrant à son tour dans la pièce, Chase s'arrêta à côté d'elle. La porte à moustiquaire se referma derrière lui.

– Dieu du ciel, soupira-t-il.

7.

Interloqués, ils contemplèrent en silence le bureau mis à sac et l'amoncellement de papiers sur le plancher. La mâchoire serrée, Chase se dirigea d'un pas nerveux vers la cuisine adjacente.

Miranda le suivit. Ici, tout était en ordre. Marmites et casseroles étaient suspendues aux crochets d'une étagère, pots de sucre, de farine et de fécule alignés comme des petits soldats sur l'épais comptoir de bois.

Le voyant faire demi-tour et repartir vers l'escalier, elle lui emboîta le pas. Après avoir gravi les marches quatre à quatre, ils commencèrent par jeter un coup d'œil dans la petite chambre d'amis. Aucun signe d'intrusion. Chase effectua néanmoins une rapide inspection, ouvrant les placards, examinant l'intérieur des tiroirs.

– Que cherchez-vous ? demanda-t-elle.

Sans lui répondre, il traversa le couloir et entra dans la chambre principale.

Les doubles fenêtres garnies de rideaux de dentelle offraient une vue directe sur la mer, une courtépointe crème recouvrait le grand lit à baldaquin, et de la poussière en suspension dansait dans l'air chauffé par le soleil.

– Apparemment, observa Miranda, ils n'ont touché à rien, ici non plus.

Chase s'avança vers la coiffeuse, se saisit d'une brosse à cheveux en argent et la reposa.

– C'est exact.

– Pour l'amour du Ciel, Chase, dites-moi ce qui se passe !

Jetant un regard circulaire dans la chambre, il soupira de frustration.

– Je ne comprends pas. Ils ont laissé les tableaux, le mobilier...

– Il ne manque rien ?

– Aucun objet de valeur. Du moins, rien de ce qu'un cambrioleur ordinaire aurait emporté.

Il tira le premier tiroir de la coiffeuse, dont il fouilla le contenu. Puis fit de même avec le second. Là, il marqua une pause, avant d'en sortir lentement une paire de petites culottes, minuscules pièces de soie et de dentelle noires. Le soutien-gorge assorti suivit, tout aussi minimal, tout aussi suggestif.

Il se tourna vers Miranda, le regard las, indéchiffrable.

– C'est à vous ?

– Je vous l'ai dit. Je ne suis jamais venue ici. Elles doivent appartenir à Evelyn.

Il secoua la tête.

– Cela m'étonnerait.

– Qu'en savez-vous ?

– Elle ne met jamais les pieds au cottage. La vie rustique l'indispose, à ce qu'elle prétend.

– Eh bien, elles ne sont pas à moi. Je ne possède rien d'aussi... Enfin, rien de tel.

– Il y en a d'autres. Peut-être reconnaîtrez-vous l'un de ces sous-vêtements.

Le rejoignant devant la coiffeuse, elle ôta du tiroir un soutien-gorge émeraude et crème.

– Celui-ci n'est certainement pas à moi.

– Pourquoi donc ?

– C'est un 90 C. Les miens sont...

Elle toussota.

– D'une taille inférieure.

– Oh.

Elle se détourna aussitôt, avant qu'il ne vérifie son affirmation. Mais n'avait-il pas eu largement le loisir d'évaluer ses mensurations ? Il avait des yeux pour voir...

Et il les ouvrait un peu trop à son goût.

Face à la fenêtre, à l'abri de son regard, elle lutta de toutes ses forces pour retrouver une contenance. Dehors, la lumière déclinante du jour incendiait la cime des arbres. Un lent coucher de soleil estival... La clairière au pied de la maison devait être envahie de lucioles, et l'herbe bourdonner des vrilles des insectes. Sans doute commençait-il à faire frais. Même lors de ces soirées d'août, la

proximité de la mer faisait chuter la température. Elle serra les bras sur sa poitrine et frissonna.

Son approche fut délicate, silencieuse. Elle ne l'entendit pas, mais sut, sans avoir à se retourner, qu'il se tenait juste derrière elle.

En fait, Chase était si près qu'il pouvait humer le parfum discret de ses cheveux : propre, sucré, envoûtant. Depuis la fenêtre, les rayons obliques du soleil les rehaussaient d'une lumineuse nuance noisette. Un puissant désir le saisit de plonger la main dans ces vagues brillantes, d'enfouir son visage dans cette soie emmêlée. Une erreur, une erreur... Avant même de passer à l'acte, il en était conscient. Mais ce fut plus fort que lui.

Au moment où il la toucha, elle eut un frémissement ténu et lâcha un léger soupir.

Ses mains dérivèrent alors vers ses épaules, puis vers la douce fraîcheur de ses bras nus. Elle ne s'écarta pas. Mieux, elle se pencha en arrière, comme pour épouser son corps. Avec délicatesse, il referma ses bras devant elle, l'enveloppant de sa chaleur.

– Quand j'étais petit garçon, murmura-t-il, je croyais que des créatures magiques vivaient dans la clairière, en bas. Des elfes et des fées qui se dissimulaient parmi les champignons. Je voyais même leurs lumières voleter dans la nuit. Ce n'était que des feux follets, bien sûr. Mais dans la tête d'un enfant, ils devenaient toutes sortes de fantasmagories. Des lanternes de lutins, des souffles de dragons. Si seulement...

– Si seulement quoi, Chase ?

– Si seulement il m'était resté un peu de cette âme d'enfant, soupira-t-il. Si seulement nous avions pu nous rencontrer plus tôt. Avant tous ces événements, avant...

– Richard.

Il se tut. Son frère serait toujours là, sa vie et sa mort planant au-dessus de leurs têtes comme une ombre menaçante. Quel sentiment pouvait s'épanouir dans l'obscurité ? Pas l'amitié. Et moins encore l'amour. *L'amour* ? Non... Ce qu'il ressentait en cet instant, debout derrière elle, serrant contre lui ce corps mince et chaud, avait beaucoup plus à voir avec le désir simple et brut.

« Certes. Et puis quoi ? se demanda-t-il. Cette inconséquence, cette propension à nous engager dans des relations sans espoir, n'est-elle pas une tare congénitale, un poison coulant dans nos veines ? Richard l'avait. Ma mère l'avait. Est-ce mon tour de succomber ? »

Miranda se retourna entre ses bras pour lui faire face.

Un seul regard à ces lèvres tendres, délicatement ourlées, le perdit.

Elles avaient le goût et la chaleur de l'été, la saveur du miel ambré. Dès qu'il y eut posé les siennes, il en voulut plus encore... Il était pareil à un homme qui, enivré par une première gorgée de nectar, découvre qu'il ne peut plus s'en passer. Ses mains se frayèrent un chemin dans la masse soyeuse de ses cheveux, s'enfoncèrent en elle, s'y noyèrent. Il l'entendit murmurer « s'il vous plaît ». Dans sa fièvre, il reçut ces mots comme un encouragement. Ce n'est que lorsqu'elle les lui eut répétés, et ajouté « Chase, non » qu'il s'écarta enfin.

Ils se dévisagèrent en silence. Sa propre confusion se reflétait dans les yeux de la jeune femme. Reculant d'un pas, celle-ci ramena d'un geste nerveux ses cheveux derrière l'oreille.

– Je n'aurais pas dû vous laisser faire cela, dit-elle. C'était une erreur.

– Pourquoi ?

– Parce que vous... prétendez que je vous y ai incité. C'est ce que vous direz à Evelyn, n'est-ce pas ? Vous pensez que c'est ainsi que j'ai pris Richard dans mes filets. La tentation. La séduction... Ce que tout le monde croit.

– Et c'est vrai ?

– Ne venez-vous pas de le prouver ? Laissez-moi seule avec un Tremain dans une pièce, et regardez ce qui se passe : encore un qui tombe entre mes griffes!

Sa voix se fit soudain glaciale.

– Ce que j'aimerais savoir à présent, dit-elle, c'est qui a séduit qui.

« Cette femme est tout feu tout flamme, songea-t-il. Dans un instant, elle va voler en éclats ou s'effondrer. »

– Aucun des deux n'a cherché à séduire l'autre, répondit-il. Les choses sont simplement arrivées, Miranda. Ainsi qu'elles arrivent la plupart du temps. La nature tire les ficelles, et il nous est bien difficile de résister.

– Eh bien, pas cette fois. J'ai tiré les leçons de mes erreurs. Votre frère m'a appris deux ou trois choses, dont la plus importante est de ne jamais se montrer candide face à un homme. N'importe quel homme.

Ces derniers mots flottaient encore entre eux dans la pièce, lorsqu'ils entendirent des pas résonner au rez-de-chaussée, sur le plancher du perron. Quelqu'un frappa à la porte.

Chase tourna les talons et quitta la pièce.

Prise d'une soudaine faiblesse, Miranda s'appuya à la fenêtre. Ses mains se crispèrent sur le rebord de bois, comme pour y puiser une nouvelle énergie.

« Il s'en est fallu d'un cheveu, songea-t-elle. J'ai baissé ma garde, je l'ai laissé percer mes défenses. »

Il lui faudrait désormais se monter plus prudente. Se souvenir que Chase et Richard ne constituaient que deux variations sur un même thème. Un thème qui avait déjà brisé sa vie.

Elle prit une profonde inspiration, puis expira lentement, s'efforçant d'évacuer de son corps sa nervosité et son désarroi.

« Encore un effort, s'enjoignit-elle. Calme-toi... »

Elle lâcha l'appui de fenêtre, puis, adoptant un air dégagé, suivit Chase dans l'escalier.

Elle le trouva dans le séjour avec sa visiteuse. Miranda reconnut sa vieille connaissance du *garden club*, miss Lila St John, experte locale en fleurs vivaces. La vieille dame était vêtue de son inévitable robe noire. Été comme hiver, elle ne portait que du noir, qu'elle agrémentait de temps à autre d'une touche de dentelle blanche. Celle d'aujourd'hui était en lin légèrement gaufré. Certes, elle tranchait quelque peu avec ses bottes marron et son chapeau de paille mais, sur miss St John, cela paraissait tout à fait naturel.

Au bruit des pas de Miranda, elle se retourna. Si la présence de la jeune femme au cottage la surprit, elle se garda bien de le montrer. Elle se contenta de la saluer de la tête, puis reporta son regard gris perçant sur le bureau dévasté. Un gémissement se fit entendre depuis le perron. A travers la porte à moustiquaire, Miranda aperçut une grosse boule de fourrure noire d'où dépassait une langue rouge.

– Tout cela est ma faute, vous savez, dit miss St John. Je me suis comportée comme une idiote.

– Comment cela, votre faute ? s'étonna Chase.

– J'ai bien senti qu'il se passait quelque chose d'anormal, la semaine dernière. Voyez-vous, nous effectuons notre promenade, Ozzie et moi, comme nous le faisons chaque soir au coucher du soleil. C'est l'heure où les biches se montrent, les petites chipies. J'adore les voir. Bref, j'ai vu de la lumière à travers les arbres,

quelque part dans cette direction. J'ai donc poussé jusqu'à votre cottage, et j'ai frappé à la porte. Personne ne m'a répondu. Je m'en suis donc retournée.

Elle secoua la tête.

– C'était là l'erreur. J'aurais dû jeter un coup d'œil à l'intérieur. Je savais que quelque chose ne collait pas.

– Avez-vous vu une voiture ?

– Si vous veniez ici avec l'intention de cambrioler la bicoque, laisseriez-vous votre véhicule bien en vue devant la maison ? Bien sûr que non. Pour ma part, je le dissimulerais un peu plus bas, dans les bois. Et je me faufilerais à pied jusqu'ici.

Il était difficile d'imaginer miss St John se livrant à un tel manège.

– C'est une bonne chose que vous ne soyez pas intervenue, observa Chase. Vous auriez pu vous faire tuer.

– A mon âge, Chase, se faire tuer n'est pas vraiment une préoccupation.

Du bout de sa canne, curieux objet à tête de canard, elle fouilla dans les papiers éparpillés sur le sol.

–Aucune idée de ce qu'il cherchait ? s'enquit-elle.

– Pas la moindre.

– Pas des objets de valeur, en tout cas. C'est du « Limoges », sur cette étagère, n'est-ce pas ?

Chase avisa d'un œil de néophyte le vase de porcelaine peint à la main.

– Si vous le dites.

La vieille dame se tourna vers Miranda.

– Et vous ? Avez-vous une opinion sur la question ?

Miranda affronta avec calme l'inquisition de ses petits yeux gris. A bien des égards, miss St John pouvait être qualifiée de charmante excentrique. Mais une vive intelligence se lisait dans son regard. Si leurs précédentes conversations avaient plutôt eu pour objet les delphiniums et les narcisses, elle n'en avait pas moins eu l'impression d'être une espèce de plante inconnue sous la loupe d'une naturaliste.

– J'avoue que je ne sais trop que penser, miss St John.

– Observez bien cette pagaille. Que nous dit-elle ?

Miranda baissa les yeux sur les papiers et les livres jonchant le plancher. Puis son regard remonta vers la bibliothèque. Sur les trois étagères, une seule avait été totalement vidée. Les deux autres étaient restées intactes.

– Il n’a pas effectué une fouille complète. J’en déduis qu’il a été interrompu. Par vous, peut-être.

– Ou qu’il a trouvé ce qu’il cherchait, intervint Chase.

Miss St John se tourna vers lui :

– A savoir... ?

Ses deux interlocuteurs s’interrogèrent du regard.

– Le dossier concernant la Stone Coast Trust, risqua Chase.

– Ah! fit la vieille dame, l’œil pétillant. La petite campagne de votre frère contre les agissements de Tony Graffam. Oui, Richard écrivait beaucoup lorsqu’il venait ici. A ce bureau, précisément. Lors de mes promenades vespérales, il m’arrivait de l’apercevoir par la fenêtre.

– Vous êtes-vous jamais arrêtée pour lui parler ? N’étiez-vous pas curieuse de savoir sur quoi il travaillait ?

– Oh, non. N’est-ce pas la raison pour laquelle nous avons choisi cet endroit ? Pour être loin des indiscrétions citadines ?

Elle lança à Miranda un regard en biais.

– Je ne vous ai jamais vue ici, dites-moi.

– Parce que je ne suis jamais venue, répondit-elle.

La mine songeuse de la vieille dame la mit quelque peu mal à l’aise. Cette allusion détachée à sa liaison avec Richard la prenait par surprise. Son franc-parler, cependant, était de loin préférable aux délicates esquives auxquelles elle était trop souvent confrontée dès qu’il était question du sujet.

Miss St John se pencha en avant et examina de plus près les papiers.

– A en juger par cet amoncellement, il a dû abattre une somme considérable de travail ici. De quoi s’agit-il, au fait ?

Se penchant à son tour, Chase souleva des documents au hasard.

– Il semble y avoir pas mal de dossiers préparatoires d’articles... Des relevés financiers du *Herald*... Quelques profils de personnalités

de l'île. Tenez, voilà le vôtre, miss St John.

– Le mien ? Mais je n'ai jamais été interviewée pour quoi que ce soit.

– Dans ce cas, répliqua-t-il en souriant, il doit s'agir d'une version non autorisée.

– Fait-elle référence aux petits secrets de ma vie sexuelle ?

– Eh bien, voyons cela...

– Oh, donnez-moi donc ce maudit papier !

Lui arrachant la page des mains, elle survola les notes dactylographiées, avant de lire à haute voix :

– Age, soixante-quatorze ans... Propriétaire du lot numéro deux, « St John's Wood », et du cottage qui y est bâti... Membre enragé du *garden club*.

Elle releva la tête, indignée.

– Enragée, moi ?

Puis elle reprit sa lecture :

– Solitaire excentrique, jamais mariée. Une fois fiancée, à un Arthur Simoneau, mort au combat... Normandie...

Sa voix s'éteignit. D'un mouvement las, elle s'assit dans le premier fauteuil, les mains toujours crispées sur la feuille de papier.

– Oh ! miss St John, s'écria Miranda. Je suis navrée.

La vieille dame leva les yeux, visiblement choquée.

– C'était... il y a très longtemps.

– Je ne parviens pas à croire qu'il soit allé fouiller dans votre vie privée à votre insu. Pourquoi aurait-il fait cela ?

– Qui vous dit que c'est Richard ?

– Eh bien, ce sont ses notes.

Miss St John fronça un instant les sourcils devant la page.

– Non, dit-elle lentement. Je ne crois pas que ce soit lui qui l'ait écrit. Ce document comporte une erreur. Il dit que mon cottage est bâti sur St John's Wood. En réalité, il est situé à un mètre à l'extérieur, sur la propriété des Tremain. Une erreur d'un employé du cadastre vieille de soixante-dix ans. Richard connaissait ce détail.

Chase plissa les yeux.

– Jamais je n’ai entendu parler de cette erreur.

– En fait, le terrain de votre famille s’arrête au-delà du second mur de pierre, et inclut la totalité de la voie d’accès. Donc, d’un point de vue technique, vos voisins et moi-même violons tous en permanence votre propriété. Oh, cela n’a jamais posé le moindre problème. Les résidents d’ici ont toujours formé une sorte de grande famille. Mais à présent...

Elle secoua la tête.

– Tant d’étrangers débarquent sur l’île. Tous ces touristes du Massachusetts.

Au ton de sa voix, il était clair qu’elle les considérait comme des envahisseurs venus tout droit de l’enfer.

– Avez-vous été approchée par la Stone Coast Trust? s’enquit Miranda. Pour vendre St John's Wood ?

– Elle a approché tous les riverains de cette route. Evidemment, j’ai refusé. De même que Richard. Cela, bien sûr, a fait capoter leur projet. Sans Rose Hill, la Stone Coast ne disposerait que d’un patchwork de parcelles isolées les unes des autres. Aujourd’hui, cependant...

Elle soupira d’un air triste.

– J’imagine Evelyn, en cet instant, le stylo à la main, prête à signer le contrat de vente.

– Vous faites erreur, déclara Chase. Rose Hill ne revient pas à Evelyn. Richard a légué la propriété à Miranda.

Miss St John les dévisagea un long moment, interloquée.

– Eh bien dites-moi ! reprit-elle, ceci constitue un développement totalement inattendu.

– Pour moi aussi, ajouta Miranda.

Tandis que la vieille dame s’abîmait dans ses pensées, ses deux hôtes entreprirent de rassembler le reste des papiers. Ils découvrirent d’autres articles en préparation, diverses coupures de presse, un ancien rapport financier du *Herald*. Manifestement, Richard utilisait Rose Hill comme un deuxième bureau. Y conservait-il ses documents les plus sensibles? Miranda se posait la question lorsqu’elle tomba sur une bonne douzaine de profils de personnalités de l’île, glissés dans une chemise. A l’instar de la page se rapportant à miss St John, les informations contenues dans ces notes étaient d’ordre on ne peut plus intime.

Dans certains cas, elles étaient rien de moins que choquantes. Elle s'étonna d'y apprendre que Forrest Mayhew, le directeur de la banque locale, avait été arrêté à Boston pour conduite en état d'ivresse. Que le conseiller municipal George LaPierre, marié depuis trente ans, avait été soigné l'année précédente pour une syphilis. Que le Dr Steiner – son médecin traitant – faisait l'objet d'une enquête pour fraude fiscale.

Elle tendit les documents à Chase.

– Jetez donc un coup d'œil à ceci. Richard collectionnait les détails nauséabonds sur chacun de ses concitoyens.

– Hé, qu'est-ce que c'est que cela ?

Une note adhésive jaune était collée au dos de la chemise. Il la lut : « M. T., vous en voulez plus ? Contactez-moi. » L'inscription était signée « W. B.R. ».

– Donc, Richard n'en est pas l'auteur, observa Miranda. Quelle que soit son identité, ce W.B.R. est probablement la personne qui aura réuni ces informations.

– Les initiales d'un employé du journal?

– Pas que je sache. Du moins, pas en ce moment.

Elle tendit la main vers une pochette en papier Kraft.

– Regardez, une autre note.

Fixée au recto par un trombone, celle-ci disait : « C'est tout ce que j'ai pu trouver. Désolé. W.B.R. »

– Qu'y a-t-il à l'intérieur? demanda miss St John.

Miranda ouvrit la pochette et regarda.

– Ça y est ! Le voilà ! Le dossier sur la Stone Coast Trust !

– Jackpot, fit Chase.

– Le profil de Tony Graffam ne s'y trouve pas. Par contre, nous avons là une copie de sa déclaration de revenus... Une liste de relevés de comptes bancaires et d'avoirs...

Elle hocha la tête.

– Enfin un filon exploitable.

– Je ne le pense pas, intervint miss St John.

Tous deux se tournèrent vers elle.

– Si ce dossier était si important, pourquoi le cambrioleur l'aurait-

il négligé ?

L'un et l'autre gardèrent le silence, réfléchissant à la question.

– Notre voleur, reprit-elle, ne s'intéressait peut-être pas du tout à la Stone Coast Trust. Je veux dire, regardez toutes ces saletés que Richard conservait ici. Que des rapports sortis des poubelles. Conduite en état d'ivresse. Fraude fiscale. Syphilis... George LaPierre, vous vous rendez compte ! Et à son âge, en plus. Ces faits sont de nature à ruiner n'importe quelle réputation. A présent, je vous le demande : n'est-ce pas là un bon motif de cambriolage ?

Ou de meurtre, songea Miranda. Pour commencer, pourquoi Richard avait-il accumulé de telles informations ? Dans l'intention de stigmatiser les habitants de l'île ? Ou s'en servait-il à d'autres fins, plus obscures ? La coercition, par exemple. Ou le chantage.

– Si cette personne s'est introduite ici pour voler son propre dossier, dit Chase, non seulement celui-ci a disparu, mais nous pouvons exclure George LaPierre, le Dr Steiner et tous les autres.

– Pas nécessairement, objecta la vieille dame. Votre visiteur a très bien pu se contenter de remplacer son dossier par un autre, expurgé. Prenons l'exemple du mien. Il ne se trouve rien dans mon profil qui puisse être qualifié de scandaleux. Qui vous dit que je ne suis pas venue ici pour en subtiliser une version bien plus venimeuse ?

Chase ne put retenir un sourire.

– J'ajoute sur-le-champ votre nom à la liste des suspects, miss St John.

– Ne me sous-estimez pas, Chase Tremain. J'en ai plus dans les jambes, malgré mon âge, et plus encore ici...

Elle se tapota le front de l'index.

– ...que cet âne de George LaPierre n'en a eu de toute sa jeunesse. Si tant est qu'il ait été jeune un jour.

– Si j'ai bien compris, conclut Miranda, nous ne pouvons exclure ni les noms qui figurent dans ces dossiers, ni ceux qui n'y figurent pas.

– Exactement.

Reportant son regard sur les livres, la jeune femme fronça les sourcils.

– Une chose m'échappe, cependant. D'abord, notre inconnu fouille le bureau. Il jette quelques papiers, à la recherche de quelque document compromettant. Pourquoi décide-t-il ensuite de s'attaquer

à la bibliothèque ? Ce n'est pas le genre d'endroit où Richard cacherait des papiers.

Miss St John hésita un instant, avant de répondre :

– Vous avez raison, bien sûr. Cela n'a aucun sens.

– Eh bien ! soupira Chase, se tournant vers le téléphone. Je pense qu'il est temps d'appeler Lorne. Bien que je doute qu'il nous soit d'un grand secours en l'occurrence.

Il avait déjà décroché le combiné lorsque la vieille dame l'arrêta d'un geste.

– Attendez. Je crois que vous feriez mieux d'annuler cet appel.

Son regard était fixé sur une page isolée, juste à côté de son pied.

La mine concentrée, elle la ramassa et la lissa sur son genou.

Chase reposa le combiné sur son support, intrigué.

– Pourquoi ?

– Ceci est le profil de Valérie Everhard, la libraire locale. Et accessoirement femme mariée. Si je me fie à ce papier, elle a un amant.

– Et alors ?

Toute trace d'humour disparut des yeux de la vieille dame.

– Ce dernier n'est autre que notre brave chef de la police... Lorne Tibbetts.

– Pourquoi détenait-il ces sordides rapports? demanda Miranda. Que projetait-il d'en faire ?

Ils roulaient dans la nuit en direction de la ville. Monté de la mer, un épais brouillard limitait leur champ de vision à la zone qu'éclairait avec peine le faisceau de leurs phares. A mesure qu'ils s'enfonçaient dans la brume, tout devenait irréel, comme s'ils pénétraient dans un monde inconnu, un nuage si dense qu'il semblait ne jamais devoir se lever.

– Cela ne ressemble pas à Richard, dit Chase. Fourrer ainsi son nez dans la vie privée de ses voisins. Il avait lui-même trop de taches sur la conscience. Si quelqu'un était vulnérable au chantage, c'était bien lui. Par ailleurs, qui se soucie de savoir si Lorne se paye un peu de bon temps avec la libraire ?

– Le mari de la libraire ?

– D'accord. Mais en quoi cela peut-il intéresser Richard?

Miranda secoua la tête, incapable de lui fournir une réponse.

– Je me demande, marmonna-t-elle, si aucun d'entre eux connaissait l'existence de ces profils. Miss St John l'ignorait, pour sa part.

Baissant les yeux sur les dossiers posés sur ses genoux, elle songea aux terribles secrets qu'ils contenaient. Une envie soudaine la saisit de s'en débarrasser, de jeter par la vitre son répugnant fardeau.

– Chase ? demanda-t-elle. Comment savons-nous si rien de ce qui y est écrit est vrai ?

– Nous ne le pouvons pas, répondit-il avec un petit rire résigné. Pas plus que nous ne pouvons frapper à la porte de George LaPierre, et lui demander s'il a eu la syphilis.

La note jaune fixée au premier dossier lui fit froncer les sourcils.

– Je me demande qui cela peut être, reprit-elle. A qui appartiennent ces initiales, W.B.R.

– Elles n'évoquent toujours rien pour vous ?

– Absolument rien.

Tandis que la nuit filait de part et d'autre du véhicule, Miranda se mit à réfléchir aux secrets que recelaient ces dossiers. La faiblesse du banquier pour le whisky. La délinquance en col blanc du docteur. Le mari et la femme qui ne se parlaient que par poings interposés. Tout cela dissimulé derrière un vernis de respectabilité.

« Quelles douleurs intimes ne berçons-nous pas en silence », songea-t-elle.

– Pourquoi *justement* ces gens ? demanda-t-elle soudain.

– Parce qu'ils ont le plus à perdre ? suggéra Chase. Il s'agit de familles parmi les plus anciennes de l'île. Les LaPierre, les Everhard, les St John. Ce sont des noms respectés ici.

– Mais pas Tony Graffam.

– C'est exact. Son profil doit également s'y trouver, je suppose...

Il s'interrompit brusquement, avant de s'écrier :

– Attendez ! Le voilà, notre lien !

– Quoi ?

– La côte nord. Vous ne vivez pas ici depuis assez longtemps pour connaître toutes ces familles. Mais j'ai grandi parmi elles. Je me souviens de ces étés où je jouais avec Toby LaPierre, Daniel Steiner,

Valérie Everhard... Chacune y possède une résidence secondaire.

– Ce n'est peut-être qu'une coïncidence.

– Mais ce fait peut également être lourd de signification.

Les sourcils froncés, il concentra son attention sur la route devant lui. Le brouillard commençait lentement à se dissiper.

– Dès que nous serons de retour en ville, reprit-il, nous étudierons de plus près tous ces noms. Je veux vérifier si mon intuition tient la route.

Une heure et demie plus tard, ils étaient assis à la table de la salle à manger de Miranda, les pages étalées devant eux. Les restes d'un souper préparé à la hâte – omelette aux champignons et pain grillé – avaient été poussés de côté, et ils en étaient à leur deuxième tasse de café. Ils formaient une scène tellement domestique, songea-t-elle, le cœur serré, tels deux jeunes mariés s'attardant à la table du dîner. Sauf que l'homme assis face à elle ne pourrait jamais s'insérer dans le tableau. Il n'était qu'une apparition éphémère, un hôte de passage dans sa salle à manger.

Elle s'efforça de focaliser son attention sur la page posée devant eux, où Chase venait de cocher le dernier nom.

– Voilà, dit-il. La liste des personnes figurant dans les dossiers de Richard est bouclée. Je suis à peu près certain qu'ils possèdent tous une propriété sur la côte nord.

– Y manque-t-il des noms ?

Le dos calé contre son dossier, Chase passa mentalement en revue les résidences situées le long de la voie d'accès.

– Richard, bien sûr. Puis Sulaway, un vieil homme qui habite en bas de la route. C'est un pêcheur de homard à la retraite, une sorte d'ermite. Ensuite il y a « Frenchman's Cottage », mais son propriétaire l'a vendu il y a quelques années. A des hippies, d'après ce que j'ai entendu dire. Ils y viennent chaque été.

– Ils doivent donc s'y trouver en ce moment.

– S'ils ne l'ont pas déjà revendu. Mais ils ne sont pas du coin. Je vois mal Richard se fatiguer à entreprendre des recherches sur eux. Ni sur le vieux Sully, d'ailleurs. Comment un vieillard de quatre-vingt-cinq ans pourrait-il constituer une cible pour un maître chanteur ?

Le chantage... Miranda regarda de nouveau les papiers sur la table.

– Qu'avait donc Richard en tête ? Qu'avait-il contre tous ces gens ?

– Quelque chose concernant le reclassement de la zone ? Certains d'entre eux sont peut-être membres de la commission d'occupation des sols.

– Ils n'auraient pas pu voter, de toute façon, objecta-t-elle. Conflit d'intérêt. Leurs voix auraient été refusées...

Elle se renversa sur sa chaise, avant d'ajouter :

– Notre cambrioleur cherchait peut-être tout autre chose.

– Dans ce cas, la question qui se pose est : l'a-t-il, ou l'a-t-elle, trouvé ?

Un bruit, quelque part dans la maison, leur fit lever les yeux. Comme un léger bris de verre.

Miranda bondit sur ses pieds, alarmée. Chase lui empoigna aussitôt la main, un doigt posé sur les lèvres. Ensemble, ils quittèrent la salle à manger pour pénétrer dans le séjour. Un rapide coup d'œil leur permit de constater que les fenêtres étaient toutes intactes. Ils s'immobilisèrent un instant, l'oreille aux aguets, mais n'entendirent que le silence. Chase se mit en route vers les chambres.

Ils étaient au milieu du couloir lorsqu'un nouveau bruit leur parvint, plus fort, cette fois. Un fracas distinct de verre brisé.

– La cave ! dit Miranda.

Pivotant sur ses talons, Chase se rua vers la cuisine. Là, il actionna un petit interrupteur puis ouvrit à la volée la porte de la cave. Une ampoule nue éclaira l'étroit escalier. Un brouillard étrange semblait tournoyer dans l'ombre, obscurcissant le bas des marches. A peine eurent-ils posé le pied sur les deux premières qu'une odeur de fumée leur montait aux narines.

– Il y a le feu, ici ! s'écria Chase en poursuivant sa descente. Où est votre extincteur ?

– Je vais le chercher !

Se précipitant dans la cuisine, Miranda arracha l'appareil de son support et regagna l'escalier.

La fumée s'était épaissie, et lui piquait à présent les yeux. A travers les volutes grisâtres, elle en aperçut la source : un paquet de vieux chiffons enflammés. A proximité, juste sous le vasistas éclaté de la cave gisait une brique rouge. Comprenant aussitôt ce qui

s'était passé, sa panique se transforma en rage.

« Comment osent-ils briser ma fenêtre ? Comment osent-ils m'attaquer dans ma propre maison ? »

– Reculez ! cria Chase, avant de s'élancer dans la fumée.

Ses semelles écrasèrent des fragments de verre cassé tandis qu'il s'avavançait sur le sol cimenté. Il tendit l'extincteur devant lui. Un jet de neige carbonique jaillit du diffuseur, sifflant sur les flammes. Après quelques balayages, le feu s'amenuisa, pour mourir enfin, étouffé sous un manteau de poudre blanche. Il ne subsista bientôt qu'une âcre fumée, voile mortuaire flottant tel un halo brumeux autour de l'ampoule nue.

– Il est éteint ! annonça-t-il, tout en scrutant la cave à la recherche de nouvelles flammes.

Il ne remarqua pas que Miranda s'était figée, en proie à une fureur noire. Le visage livide, elle contemplait les tessons de verre sur le sol.

– Pourquoi ne me laissent-ils pas en *paix* ? gronda-t-elle.

Chase se tourna aussitôt vers elle, le regard chargé d'une sombre intensité.

– Vous voulez dire que ceci s'est déjà produit ?

– Non... pas ça. Mais des coups de téléphone, incessants, d'une immonde cruauté. Ainsi que des inscriptions taguées sur ma fenêtre.

– Quelle sorte d'inscriptions ?

– Il est facile de le deviner...

Elle déglutit et détourna la tête.

– Me désignant comme criminelle, enfin, vous voyez.

Il s'avança d'un pas vers elle.

– Vous en connaissez les auteurs ?

– J'ai d'abord pensé à des gosses... Mais des gosses ne mettraient pas le feu à ma maison.

Chase baissa les yeux sur la brique, puis les releva vers le vasistas brisé.

– Il n'y a qu'un détraqué pour s'y prendre de cette manière.

S'approchant de Miranda, il posa les mains sur ses épaules et lui massa doucement les bras. Pour inattendu qu'il fut, ce geste déclencha en elle une agréable onde de chaleur, qui lui donna un

regain de force et de courage.

Les mains glissées de chaque côté de son visage, il déclara d'une voix grave :

– Il faut appeler la police.

Elle acquiesça. L'un derrière l'autre, ils remontèrent vers la cuisine. Soudain, alors qu'ils se trouvaient à mi-hauteur de l'escalier, la porte au-dessus d'eux se referma dans un claquement sec. Dans la seconde qui suivit, ils entendirent le pêne de la serrure rentrer dans sa gâche.

– Oh, mon Dieu ! s'écria Miranda. On nous a enfermés !

Se faufilant devant elle, Chase franchit la dernière volée de marches et martela la porte à coups de poing. Puis, tentant le tout pour le tout, se jeta de tout son poids contre le panneau de bois, épaule en avant.

Le choc fut violent, mais la porte ne bougea pas.

– Elle est solide ! constata la jeune femme. Vous n'y arriverez pas ainsi.

– Je m'en suis aperçu, grogna-t-il.

Des crissemments de pas se firent entendre au-dessus de leurs têtes. Les sourcils froncés, Miranda suivit des yeux les déplacements de l'intrus.

– Que fait-il ? murmura-t-elle.

Comme en réponse à sa question, l'ampoule s'éteignit brusquement, plongeant la cave dans l'obscurité.

– Chase ? appela-t-elle.

– Ici, répondit-il. Juste devant vous. Donnez-moi votre main.

Elle la tendit au hasard, il trouva aussitôt son poignet.

– Je suis là, dit-il en l'attirant vers lui.

Pendant quelques secondes, elle se réfugia contre son torse, calmant sa panique dans la solidité rassurante de ses bras.

– Ne vous inquiétez pas, dit-il d'une voix posée. Nous allons trouver le moyen de nous sortir de là. Inutile d'essayer le vasistas, il est trop étroit. Existe-t-il une autre ouverture ? Une fosse à charbon ?

– Oui... Il y a une ancienne trappe, près de la chaudière. Elle s'ouvre sur le côté de la maison, dans le jardin.

– Parfait. Voyons si je peux l'ouvrir. Montrez-moi simplement le chemin.

Main dans la main, ils redescendirent ensemble l'escalier. Des miettes de verre se brisèrent sous leurs pieds tandis que Miranda le guidait à pas prudents dans le noir. Il lui semblait accomplir un voyage dans l'éternité, à travers des ténèbres si épaisses qu'elles en devenaient presque palpables. Sa main rencontra enfin des tuyaux, puis le granit humide et froid d'un mur.

– De quel côté se trouve la trappe ?

– Sur la gauche, je crois.

Au rez-de-chaussée, les crissemments se dirigèrent vers la façade de la maison, puis une porte claqua.

« Ils s'en vont, songea-t-elle, soulagée. Ils ne nous feront pas de mal. »

– J'ai trouvé la cuve à mazout, annonça Chase.

– Alors la trappe à charbon doit se trouver juste au-dessus. Il y a deux ou trois marches...

– J'y suis, soupira-t-il, avant de lui lâcher la main.

Elle avait beau le savoir tout près d'elle, cette soudaine rupture de contact la laissa au bord de la panique. Si seulement elle y voyait quelque chose, n'importe quoi ! Elle entendit grincer l'abattant de bois tandis que Chase concentrait toute son énergie pour le soulever.

Plissant les yeux dans l'obscurité, elle parvint peu à peu à discerner la vague silhouette de sa tête, puis le reflet de la sueur sur son visage. D'autres détails se précisèrent à leur tour : l'ombre massive de la chaudière, les contours de la cuve à mazout, la luisance rougeâtre des canalisations de cuivre. Tout était maintenant visible.

Trop visible...

D'où provenait donc cette lumière ?

En proie à une soudaine appréhension, elle se retourna et chercha des yeux le vasistas. Se reflétant dans les débris de verre restés accrochés, elle aperçut une lumière dansante, d'un inquiétant orange vif. Le feu.

– Seigneur, murmura-t-elle. Chase...

Celui-ci se retourna.

Sous leurs yeux, le scintillement des tessons fit rapidement place à une brillante et terrible luminescence.

– Il faut sortir d'ici! cria-t-elle.

Chase s'acharna de nouveau sur l'abattant.

– Je ne peux pas l'ouvrir!

– Attendez, je vais vous aider !

Ensemble, ils poussèrent le panneau de bois de toute la force de leurs bras. Déjà, la fumée s'engouffrait par l'ouverture du vasistas. Par les interstices du plancher, elle apercevait au-dessus d'eux les flammes infernales dont la maison commençait à être la proie. Le plus gros de la chaleur remontait vers le toit, mais la charpente ne tarderait pas à céder à la fournaise. Ils seraient alors piégés par la chute des débris incandescents.

L'abattant ne bougeait toujours pas !

Se saisissant de l'extincteur, Chase entreprit de s'en servir comme d'un bélier.

– Je vais continuer ici ! hurla-t-il. Allez au vasistas et appelez à l'aide !

Miranda se précipita de l'autre côté en chancelant. Des volutes de fumée envahissaient l'espace, formant un nuage noir, épais et suffocant. Même sur la pointe des pieds, elle parvenait à peine à atteindre la petite ouverture. Affolée, elle regarda autour d'elle, cherchant des yeux un cageot, une chaise, n'importe quoi pouvant servir d'escabeau. Rien.

Elle se mit alors à hurler, plus fort qu'elle n'avait jamais hurlé de sa vie.

Malgré cela, elle savait que les secours ne pourraient arriver à temps. Le vasistas s'ouvrait sur le jardin à l'arrière de la maison, et elle se trouvait trop bas sous le vasistas pour avoir une chance d'être entendue à distance. Elle leva les yeux. Déjà, l'intensité de la fournaise faisait rayonner le plancher d'une lueur de braise. Elle entendit la charpente gémir. Dans combien de temps les poutres s'effondreraient-elles ? Combien de temps, avant que Chase et elle ne perdent connaissance dans cette noirceur étouffante ? L'atmosphère devenait oppressante, irrespirable.

« C'est déjà un four, songea-t-elle. Et la température ne fait que grimper... »

8.

Chase assena des coups désespérés contre l'abattant. Une planche se fendit, mais le panneau tint bon.

– Quelqu'un l'a cloué ! cria-t-il. Continuez à appeler à l'aide !

Elle se remit à hurler, encore et encore, jusqu'à ce que sa voix se brise, jusqu'à l'extinction.

Des aboiements de chien se firent entendre au loin, suivis des appels distants de M. Lanzo. Elle tenta de leur répondre, mais ne parvint à émettre qu'un pitoyable miaulement... Hélas sans retour.

Avait-elle imaginé sa voix ? Son voisin l'avait-il seulement entendue ?

Même si c'était le cas, Eddie Lanzo serait-il à même de remonter ses cris jusqu'à cette minuscule fenêtre à l'arrière de sa maison ? Le salut était si proche, et pourtant si inaccessible. Se hissant sur la pointe des pieds, elle réussit à glisser une main entre les tessons coupants et sentit la terre sous ses doigts. A quelques centimètres de là devaient se trouver ses delphiniums chéris, ses pensées fraîchement semées...

Une vision de son jardin, au sol riche et humide, s'imposa soudain à son esprit. Puis elle se souvint du parterre désherbé. Ne venait-elle pas de l'agrandir ? Elle s'était servie d'une pioche pour briser les mottes. La pioche... Où l'avait-elle laissée ? Fermant les yeux, elle se revit l'appuyant contre le mur de la maison.

A proximité du vasistas !

De son poing nu, elle fit sauter les derniers éclats de verre. Quelque chose de chaud coula le long de son bras. Du sang, comprit-elle avec un étrange détachement. Mais elle ne ressentit aucune douleur : sa panique était telle qu'elle n'éprouvait rien d'autre qu'un besoin désespéré de s'échapper du brasier. Glissant la main par la fenêtre borgne, elle explora le mur autour de l'ouverture. Rien à droite, juste le soubassement de bois rugueux surmontant les fondations de granit. La déplaçant vers la gauche, elle franchit le bâti, puis rencontra du métal chaud. La tête de la pioche !

Elle l'agrippa avec tant de force qu'une crampe lui paralysa les

doigts. Serrant les dents sous la douleur, elle parvint à déplacer vers elle la lourde tête d'acier, jusque devant l'ouverture du vasistas. Puis, tordant le bras, à introduire d'abord la pointe, puis la tête, à l'intérieur de la cave.

L'outil atterrit dans un fracas métallique sur le sol de béton.

Toussant et suffoquant, Miranda traîna la pioche derrière elle dans la fumée aveuglante, tandis que les flammes s'enroulaient sur les planches au-dessus de sa tête.

– Chase! s'écria-t-elle. Où êtes-vous ?

– Ici !

Alors qu'elle se dirigeait vers l'endroit d'où provenait sa voix, un violent vertige la saisit à mi-chemin. Tel un manège fou, l'espace se mit à tourner autour d'elle.

« Ne t'évanouis pas maintenant, s'enjoignit-elle. Sinon tu ne te réveilleras jamais... »

Ses jambes commençaient à se dérober sous elle. Seigneur ! Comme elle avait besoin d'un peu d'air frais, juste une goulée ! Elle s'effondra sur le sol. Le béton était d'une fraîcheur si accueillante sous sa joue...

– Miranda!

La voix de Chase déclencha en elle un ultime sursaut d'énergie. Tant bien que mal, elle parvint à se redresser sur un genou.

– Je ne... Je ne vous vois pas.

– Je vous trouverai! Continuez à parler !

– Non, ou nous serons perdus tous les deux! Restez près de la trappe !

Elle entreprit alors de ramper dans sa direction, traînant la pioche derrière elle. Le crépitement du feu au-dessus d'eux s'était à présent transformé en un grondement sinistre. Des braises tombées gisaient çà et là sur le sol, incandescentes. Aveuglée par la fumée, elle posa la main sur l'une d'entre elles. Sous la vive brûlure, un sanglot jaillit de sa gorge.

– Je viens vous chercher ! cria Chase.

Sa voix semblait si lointaine, comme si plusieurs cloisons les séparaient. Elle se rendit compte qu'elle perdait peu à peu connaissance, et que cet enfer serait sa sépulture. Puisant dans ses dernières ressources, elle gagna encore quelques précieux

centimètres, la main toujours crispée sur le manche de l'outil.

– Miranda !

Ce n'était plus qu'un écho distant, provenant d'un autre monde, d'un autre univers. Et cette pensée fut la plus terrible de toutes : elle mourrait sans le réconfort de l'avoir touché une dernière fois.

Sa main s'avança de nouveau sur le béton...

Et trouva la sienne.

Instantanément, les doigts de Chase se refermèrent sur son poignet, puis il la tira vers lui. Comme s'il lui transmettait de sa propre énergie, elle trouva la force de se rétablir sur les genoux, puis de pousser vers lui la pioche.

– Te... tenez, toussa-t-elle. Est-ce que ça ira ?

– Il le faudra bien !

Se saisissant de l'outil, il se remit aussitôt sur ses pieds.

– Restez au sol, ordonna-t-il. Et gardez la tête baissée.

Elle l'entendit grogner tandis qu'il imprimait un élan à la pioche, puis perçut le choc du métal frappant le bois. Un autre élan, un nouveau choc. Des lames éclatées retombèrent dans les cheveux de Miranda. Chase toussait, ahanait, cognait. Elle le vit lutter pour rester debout, sa silhouette se découpant en contre-jour sur le rouge des flammes.

Il prit un nouvel élan.

L'abattant céda dans un craquement sec, et une rafale d'air frais pénétra avec violence dans la cave. Le brutal apport d'oxygène agit sur les planches et madriers comme de l'essence sur le feu. Dans un fracas d'étincelles, les flammes jaillirent de partout. Miranda s'affala sur le sol, la tête enfouie entre ses bras repliés. Une braise tomba en sifflant sur sa nuque. Elle l'en chassa aussitôt, frissonnant à l'odeur de ses cheveux brûlés.

Chase inhala une dernière bouffée d'air, puis, gémissant sous l'effort, fit voler en éclats le reste de l'abattant.

Miranda se sentit bientôt tirée vers le haut, à travers un long et sombre tunnel au bout duquel aucune lumière ne brillait. Un passage obscur, une vague sensation de mouvement, des doigts comme des serres sur ses poignets meurtris...

Puis, soudain, de l'herbe.

Et Chase. Qui la berçait dans ses bras, lui caressait la joue,

écartait les cheveux de son visage.

Elle prit une longue inspiration. L'afflux d'air dans ses poumons lui fut presque douloureux. Elle toussa, inspira de nouveau... De l'air, encore ! Sa douceur était aussi enivrante que de l'hydromel.

La nuit n'était qu'une cacophonie de sirènes, de voix hurlantes, de craquements de brasier. Miranda leva les yeux, horrifiée, vers les flammes. Celles-ci semblaient avoir envahi le ciel.

– Oh, Seigneur, geignit-elle. Ma maison...

– Nous sommes sains et saufs, dit Chase. C'est tout ce qui importe. Nous sommes vivants.

Elle focalisa son regard sur son visage. C'était un masque de suie, qu'éclairait le rougeoiement infernal de l'incendie. Ils se dévisagèrent en silence, partageant le même étonnement de se savoir encore en vie, d'entendre encore les battements de leur cœur.

– Miranda, murmura-t-il.

Penchant la tête, il lui baisa le front, les paupières, la bouche.

Ses lèvres avaient un goût de fumée, de sueur et de désespoir. Enlacés l'un à l'autre, ils se mirent tout à coup à trembler, envahis par un brutal et indicible soulagement.

– Mia ! Ma petite ! Vous n'avez rien ?

M. Lanzo, en pyjama, traversait la pelouse en courant.

– J'avais tellement peur que vous soyez restée à l'intérieur ! J'me suis tué à répéter à ces abrutis de pompiers que j'vous entendais crier !

– Tout va bien, dit Chase.

Les mains posées sur les joues de Miranda, il l'embrassa.

– *Nous* allons bien, rectifia-t-il.

Une fenêtre, quelque part, explosa sous la chaleur du brasier.

– Hé, vous autres ! Ecartez-vous ! lança un pompier. Reculez, tout le monde !

Chase aida Miranda à se remettre sur ses pieds. Ensemble, ils se replièrent vers la rue en traversant le gazon d'Eddie Lanzo. Là, ils contemplèrent le spectacle des lances d'incendie déversant leurs trombes d'eau sur les flammes dans un sifflement de vapeur.

– Ma pauvre enfant ! se désola M. Lanzo. C'est trop tard. Elle est fichue.

Au moment même où il disait cela, le toit s'effondra. Miranda regarda d'un air désespéré la nappe de flammes s'élever dans la nuit, transformant le ciel en une aurore ardente.

« Tout est détruit, songea-t-elle. Tout ce que je possédais, je l'ai perdu. »

Elle voulut hurler sa colère et son angoisse, mais la violence du sinistre l'avait plongée dans un état de choc. Une étrange torpeur l'envahissait peu à peu.

– Mademoiselle Wood ?

Lentement, elle se retourna.

Lorne Tibbetts se tenait juste à côté d'elle.

– Que s'est-il passé ici ? s'enquit-il.

– Que croyez-vous, bon sang ? s'écria Chase. Quelqu'un y a mis le feu. Alors que nous étions à l'intérieur.

Le policier se tourna vers Miranda, qui le considérait d'un œil hébété. Puis il avisa ce qui restait de la maison incendiée : des amas de poutres et de gravats incandescents.

– Vous feriez mieux de m'accompagner, déclara-t-il. J'aurai besoin de vos déclarations. A tous les deux.

– Y croyez-vous, maintenant ? demanda Chase. Quelqu'un a essayé de la tuer.

Dans la meilleure tradition des joueurs de poker, le regard de Lorne Tibbetts ne révéla absolument rien. Il se mit soudain à dessiner des gribouillis dans la marge de son carnet. Rien d'artistique, toutefois, pas même de belles boucles libres et saines. C'était des petits triangles serrés, reliés entre eux tels des cristaux. La création géométrique d'un esprit géométrique. Il actionna deux ou trois fois le poussoir de son stylo, puis se retourna et cria :

– Ellis ?

La tête de l'agent apparut dans l'entrebâillement de la porte.

– Ouais, Lorne.

– En as-tu terminé avec Mlle Wood ?

– Tout est enregistré, noir sur blanc.

– Parfait.

Le chef de la police se leva pour quitter la pièce.

– Attendez, dit Chase. Que se passe-t-il, maintenant ?

– Je lui parle. Vous parlez à Ellis.

– Vous voulez dire qu'il me faudra de nouveau tout raconter depuis le début ?

– C'est ainsi que les choses se passent ici. Des interrogatoires indépendants. Une procédure de routine dans la police.

Il ajusta le pan de sa chemise sous sa ceinture, lissa d'une main ses cheveux plats et sortit du bureau.

Ellis Snipe s'installa sur le siège laissé vacant, un large sourire sur les lèvres.

– Alors, monsieur Tremain ! Comment va ?

Chase avisa le trou dans la dentition et l'expression niaise du jeune flic.

« Seigneur Dieu », se dit-il *in petto*.

– Et si nous reprenions depuis le début ? dit Ellis.

– Quel début ? répliqua Chase.

Son interrogateur se troubla.

– Euh... A vous de choisir.

Chase soupira. Tournant les yeux vers la porte, il se demanda comment Miranda tenait le choc. Peu importait le diagnostic du Dr Steiner, c'était dans un lit d'hôpital qu'elle aurait dû se trouver en ce moment. Mais le médecin s'était contenté de suturer ses coupures à la main, d'examiner ses poumons et de déclarer inutile une hospitalisation, en négligeant complètement de considérer son état émotionnel. Elle avait perdu sa maison, ainsi que tous ses biens. Comment, dans ces circonstances, trouver encore un sens à la vie ? Elle avait besoin d'un endroit sûr où loger, un cocon où personne ne pourrait la blesser...

– Euh, monsieur Tremain ? Puis-je espérer de votre part un petit effort de coopération ?

Chase le dévisagea un court instant. Pourquoi se battre ? se demanda-t-il avec lassitude. Ellis Snipe n'était qu'une sorte de robot qui suivait les ordres à la lettre. S'il le fallait, il resterait assis là toute la nuit, à attendre que Chase se décidât à parler.

Donc, pour la seconde fois, il relata le déroulement des faits. Ce qui le ramena au cottage, au constat du cambriolage, aux dossiers secrets. Cette fois, il passa sous silence l'information concernant Lorne Tibbetts et sa liaison avec la libraire. Certaines choses

devaient rester privées.

Le policier nota sa déposition dans une bizarre écriture arachnéenne, qui ne pouvait appartenir qu'à une personnalité tout aussi bizarre.

Lorsqu'ils en eurent terminé, Ellis ne posa qu'une question, une seule :

– Y avait-il quelque chose sur moi dans ces dossiers secrets ?

– Non, rien, répondit Chase.

Visiblement déçu, Ellis Snipe rassembla ses papiers et quitta la pièce.

Chase se retrouva seul à la table vide, s'interrogeant sur ce qui l'attendait encore. Un troisième flic ? Une nouvelle récapitulation des événements ? Toute l'affaire avait pris une dimension presque surréaliste, comme un cauchemar qui n'en finirait pas. Pendant dix bonnes minutes, il attendit que quelque chose se passe. Puis, excédé d'être traité de la sorte, il repoussa sa chaise et se mit à la recherche de Miranda.

Il la trouva dans la même salle d'interrogatoire qu'une semaine auparavant, lorsqu'il avait pour la première fois posé les yeux sur elle. Elle était assise, seule. Des traces de suie lui salissaient les joues, et ses cheveux étaient couverts de cendre fine.

Elle lui adressa un regard exténué.

– Le poste de police de l'enfer, murmura-t-elle.

Il lui sourit, puis remarqua sa main couverte d'un épais bandage.

– Est-ce aussi sérieux qu'il y paraît ?

– Le docteur aime le travail bien fait, répondit-elle, les yeux baissés sur la sculpture de gaze et de sparadrap. J'ai craint un moment qu'il n'ordonne une amputation.

– Une main aussi belle que la vôtre ? Je l'en aurais empêché.

Elle tenta de lui rendre son sourire, mais n'y parvint pas.

– Il faut que vous quittiez l'île, reprit-il.

– Je n'en ai pas le droit. Les termes de ma libération sous caution...

– Au diable, la procédure ! Vous ne pouvez pas attendre tranquillement ici le prochain accident, le prochain incendie !

– Je ne suis pas autorisée à quitter le comté.

– Jusqu’ici vous avez eu de la chance. La prochaine fois...

– Que voulez-vous que je fasse? s’insurgea-t-elle, des éclairs dans le regard. Fuir ? Me cacher quelque part ?

– Oui.

– Mais fuir *quoi* ? Je ne sais même pas qui en veut à ma vie !

Son cri résonna dans la pièce vide. Ses joues s’empourprèrent aussitôt, comme si elle avait honte de sa propre hystérie.

– Si je le fais, reprit-elle d’une voix radoucie, je ne saurai jamais ce que je fuis. Ni même si je constitue toujours un gibier. Quelle sorte de vie est-ce là, Chase ? Ne me sentir nulle part en sécurité. Me réveiller la nuit au moindre bruit de pas. Me demander si ce craquement dans l’escalier n’annonce pas l’arrivée d’un tueur...

« Seigneur, songea-t-il. Comment ai-je pu m’impliquer de la sorte dans ce qui arrive à cette femme ? Elle n’est pas mon problème. Je ne suis pas son chevalier blanc. Je ferais mieux de reprendre mes esprits et de quitter cette pièce. Qui pourrait m’en blâmer, après tout ? »

« Toi », lui répondit une voix intérieure.

Se saisissant d’une chaise, il prit place face à elle. Les yeux baissés, Miranda continua de fixer l’affreux dessus de table.

– Vous ne voulez pas vous en aller, soit. Mais qu’allez-vous faire?

Elle haussa les épaules. Le désespoir que révélait ce simple mouvement lui serra le cœur.

– Est-ce si important ?

– C’est important pour moi.

– Pourquoi ?

Le regard qu’elle lui adressa lui donna envie de prononcer certaines paroles qu’il eût ensuite regrettées, il le savait... Qu’il se souciait de ce qu’elle reste en vie, qu’il s’inquiétait de ce qui pouvait encore lui arriver. Oui, il s’en souciait beaucoup. Beaucoup trop.

Trouvant secours dans la simple logique, il répondit :

– Parce que ce qui s’est passé ce soir est d’une manière ou d’une autre lié à Richard. Le cambriolage à Rose Hill, l’incendie, vous.

– Oui, agréa-t-elle avec un petit rire sans joie. Il semble que j’aie ma place dans toute cette absurdité. Quant à en savoir la raison...

La porte s’ouvrit sur Ellis.

– Ah, vous êtes là, monsieur Tremain ! Lorne a dit de vous laisser partir tous les deux. Il ne voit pas d'autres questions à vous poser.

« J'espère ne plus jamais avoir à remettre les pieds dans cet endroit », pesta Chase en lui-même, tout en suivant Ellis dans le couloir. Ils pénétrèrent dans le premier bureau, donnant sur la rue. Lorne était assis à l'une des tables, pendu au téléphone. Au moment où ils passèrent devant lui, il leva les yeux et leur fit signe d'attendre.

– Oh, non, soupira Chase. Il vient de penser à une dernière question.

Tibbetts raccrocha le combiné et se tourna vers Ellis :

– Va chercher la voiture. Nous venons de recevoir un autre appel.

– Bon sang de bonsoir ! grommela l'agent en se dirigeant vers le garage. Jamais vu une nuit pareille !

Lorne fixa Miranda.

– Savez-vous où loger ?

– Je l'emmène à l'hôtel, dit Chase.

– Hmm. Je pensais à quelque chose de plus sûr. Chez des amis, peut-être ?

– Il y a toujours M. Lanzo, avança Miranda.

– Non. Je vous conduis chez Annie, proposa Chase. Elle, au moins, a gardé intactes toutes ses facultés.

– Ouais, je préfère ça , fit Tibbetts, la main tendue vers son Stetson. Surtout depuis...

– Depuis quoi ? demanda Chase.

– Depuis que nous avons trouvé deux bidons d'essence vides à proximité de la maison de Mlle Wood. Ainsi que des gros taquets de bois cloués sur la porte de la cave.

Miranda écarquilla les yeux. Enfin. Enfin la preuve indéniable que quelqu'un avait bien cherché à la tuer. Son corps s'affaissa légèrement contre celui de Chase.

– Alors vous me croyez, murmura-t-elle.

Le chef de la police tripota quelques instants le bord de son chapeau.

– Je vais vous dire ce que je crois, mademoiselle Wood, grogna-t-il. Je crois que cette nuit est la plus insensée que nous ayons jamais

eue sur cette île. Et je n'aime pas du tout la tournure qu'elle prend.

– Il s'est passé autre chose ? s'enquit Chase.

– Une agression. Sur la personne de miss Lila St John, je vous demande un peu ! Elle vient juste de nous appeler.

– On l'a attaquée ? s'étonna-t-il, choqué. Mais pourquoi ?

– Selon elle, elle aurait tenté d'empêcher un cambriolage...

La mine sceptique, Lorne se dirigea vers la porte.

– A Rose Hill Cottage.

– Bien, fit Annie Berenger en leur versant trois grands whiskys. Suis-je autorisée à relater les détails les plus juteux, ou s'agit-il d'un simple baby-sitting à titre gratuit ?

– Je croyais que vous et Miranda étiez amies, persifla Chase.

– Oh, nous le sommes. Mais je suis également journaliste.

Elle lui tendit son verre.

– C'est mon job de tirer avantage de la situation, ajouta-t-elle, avant de jeter un œil à la porte de la salle de bains où s'était enfermée Miranda. Vous savez, Chase, elle m'a paru drôlement secouée. Ne pensez-vous pas que sa place devrait plutôt être dans un hôpital, entre les mains d'un médecin ?

– Elle sera très bien ici, Annie. Aussi longtemps que vous garderez votre œil de faucon sur elle.

– Génial. C'est ce que j'ai toujours voulu être : une mamie gâteau.

Elle avala d'un trait son whisky.

– Oh, ne vous méprenez pas, reprit-elle. J'aime Miranda. J'étais comme elle, avant... Il y a un siècle...

Elle se servit un second verre.

– Mais les femmes mûrissent vite de nos jours. Nous y sommes forcées. Ce sont les hommes qui nous font vieillir. Tenez, mon petit ami Irving, par exemple. Il m'a fallu attendre un an avant qu'il fasse sa demande en mariage. Résultat, j'en ai attrapé des cheveux gris.

Elle sirota une gorgée de whisky, puis releva les yeux vers son interlocuteur.

– Jusqu'à quel point est-elle dans le pétrin ?

– Au point que les choses en deviennent dangereuses. Etes-vous prête à faire face ?

– Prête ?

Tendant la main vers la table basse, elle en tira le tiroir, dont elle sortit un revolver d'un air détaché.

– Un petit souvenir récupéré à Boston. Je ne suis pas Lucky Luke, mais il m'arrive d'avoir de la chance.

Elle examina l'arme un court instant, puis la replaça dans son tiroir.

– Ça vous va ?

– Je suis impressionné.

Annie éclata de rire.

– Les hommes le sont toujours en constatant que mon calibre est plus gros que le leur !

La porte de la salle de bains s'ouvrit. Elle regarda par-dessus son épaule.

– Alors? On se sent mieux?

– Au moins plus propre, fit Miranda en s'avancant pieds nus dans le séjour.

Elle avait enfilé l'un des immenses T-shirts d'Annie, qui tombait comme une robe sur ses hanches minces.

Annie lui tendit un verre de whisky.

– Tiens, prends ça et portons un toast.

– A quoi ?

– Bois-le donc. Nous trouverons bien.

Miranda s'approcha et se saisit du verre. Elle apportait avec elle un frais parfum de douche, composé d'essences florales, de savon, et de chaleur féminine. Ses cheveux encore humides n'étaient qu'un écheveau de vagues entremêlées. A sa vue, Chase ressentit un léger flottement dans la tête. « Ce doit être le whisky », se dit-il.

– Bien, que se passe-t-il maintenant ? demanda Annie.

Chase se retourna et posa son verre sur la table la plus proche.

– La police a pris l'affaire en main.

– Ecoutez, je couvre leur travail ici depuis cinq ans. A votre place, je ne me montrerais pas trop optimiste.

– Lorne est un excellent flic. Il est capable de mener rondement les choses.

– Mais de quel côté est-il? Je ne dis pas que Lorne soit véreux ou quoi que ce soit. Mais vous avez trouvé ce papier, sur lui et Valérie Everhard.

Chase haussa les épaules.

– Il se paye du bon temps avec la librairie locale? Et alors ? Je ne vois là rien d'autre qu'un mini-scandale.

– En avez-vous parlé à l'intéressé ?

– Oui. Il n'a pas démenti. Et cela ne semble pas l'embarrasser le moins du monde.

– Dis-moi, Annie, intervint Miranda. Savais-tu que Richard détenait ces dossiers ?

La journaliste afficha une moue blasée.

– Nous avons établi toute une série de fiches sur les personnalités de l'île. Jill s'occupait des interviews, et rédigeait les comptes rendus. Chaque été nous dressions de nouveaux profils. Mais rien de nature à faire des gorges chaudes.

Elle reposa son verre.

– Quoi qu'il en soit, reprit-elle, j'ignore ce que contenaient ces dossiers, mais ils sont à présent dans la nature. Dommage que vous n'ayez pas pensé à en tirer des copies. Vous avez perdu vos seuls indices.

– Je ne le pense pas, dit Chase. Ces dossiers sont ceux que le cambrioleur a laissés derrière lui. Le véritable objet de sa recherche se trouve toujours à Rose Hill.

– Comment le savez-vous ?

– Parce qu'il y est retourné cette nuit.

– Mais ce qu'il n'avait pas prévu, ajouta Miranda, c'est qu'il trouverait de nouveau miss Lila St John sur son chemin.

Annie secoua la tête en riant.

– Voilà un pauvre voleur bien malchanceux!

Au même moment, miss Lila St John appliquait un sac de glace sur le méchant œuf de pigeon qui lui déformait l'occiput.

– Que voulez-vous dire, si je l'ai bien regardé ? Vous vous imaginez peut-être que j'ai pu voir ses traits alors qu'il m'attaquait par-derrière ?

– Ce n'était qu'une question de routine, m'dame, gémit Ellis.

– C'est bien le problème avec vous, les policiers. Vous êtes si englués dans la routine que vous ne prenez même pas la peine de réfléchir.

– Miss St John, intervint Tibbetts d'un ton courtois. Permettez-moi de reformuler la question de l'agent Snipe. Qu'avez-vous vu exactement ?

– Quasiment rien.

– Une silhouette ? Un visage ?

– Juste une lumière. Je vous l'ai dit, j'étais assise ici, plongée dans ma lecture. *Quand la mort vous possède.*

– Excusez-moi ?

– C'est le titre du livre. Le héros est un inspecteur de police possédant un QI de génie.

Elle marqua une courte pause, avant d'observer :

– Inutile de préciser qu'il s'agit de fiction.

Lorne se garda bien de relever. Cette nuit, miss St John méritait un traitement de faveur. Après tout, un coup sur la tête – même une tête aussi dure que la sienne – était de nature à mettre n'importe qui de mauvaise humeur.

– Continuez, dit-il.

– Eh bien, j'ai posé mon ouvrage de côté pour me préparer une tisane. Ce faisant, j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. Elle est orientée au sud, vers Rose Hill Cottage. C'est alors que j'ai aperçu cette lumière.

– Les feux d'une voiture ?

– Non, elle était bien plus faible. Une torche électrique, je crois. Qui se déplaçait entre les arbres. Je savais qu'elle se dirigeait vers Rose Hill, il n'y a rien d'autre de ce côté-là. J'ai donc décidé d'en avoir le cœur net.

– Pourquoi ne pas nous avoir appelés ?

– Parce qu'il s'agissait peut-être tout simplement d'un Tremain. De quoi aurais-je eu l'air si je vous avais fait déplacer pour constater finalement que le visiteur n'était autre que le légitime propriétaire ?

– Le légitime propriétaire reste encore à définir, observa-t-il.

– Je vous en prie. N'embrouillons pas les choses avec cette question ! Toujours est-il que je suis sortie...

– Seule ?

– Hélas non. Tout se serait bien passé si Ozzie ne s'était pas mis en tête de me suivre.

– Ozzie ? s'étonna Ellis.

Comme s'il avait entendu son nom, l'énorme chien noir bondit dans la pièce et leva la truffe vers le jeune policier.

– Pour ça, tu as fait un beau raffut! le houspilla la vieille dame. Tous ces hurlements, ce remue-ménage dans les buissons. Pas étonnant que tu n'attrapes jamais rien !

Elle se tourna vers Lorne.

– C'est sa faute. Il m'a suivie tout le long du chemin. Un moment, j'ai perdu la lumière de vue. J'ai alors scruté l'obscurité tout en essayant de faire taire Ozzie. Son tapage me mettait les nerfs en pelote. Je me suis retournée et lui ai donné une petite frappe sur le dos. C'est là qu'il m'a cognée.

– Ozzie ? s'étonna Ellis.

– Non ! L'homme! Ou la femme... Il faisait trop sombre pour se faire une idée.

– Et vous avez perdu connaissance.

– Je ne sais plus. A partir de ce moment-là, les choses sont devenues assez confuses. Je me souviens de m'être retrouvée à genoux dans les fourrés. D'avoir entendu quelqu'un s'éloigner en courant. Et d'avoir piqué une sainte colère.

Elle incendia Ozzie du regard.

– Oui, contre toi, gros nigaud !

Le chien, imperturbable, commença à lécher les bottes neuves du chef de la police. D'une main prudente, celui-ci le réprimanda d'une tape sur le museau. Arborant aussitôt un air insulté, Ozzie reporta ses manifestations d'affection sur une cible plus avenante: la jambe d'Ellis.

– Donc, vous n'avez jamais pu voir votre agresseur, poursuivit Lorne.

– Non, pas vraiment.

– Que s'est-il passé ensuite ?

– Je suis revenue ici. Oh, je me suis un peu égarée dans le noir, mais j'ai fini par retrouver mon chemin. Et je vous ai appelé.

– L'attaque a donc eu lieu... Quand?

– Il y a environ deux heures.

A peu près au même moment, songea Lorne, les flammes consumaient la maison de Miranda. Qu'un même coupable y ait mis le feu, avant de se précipiter ici à temps pour assommer miss St John était hautement improbable. Il y avait donc deux crimes. Deux criminels. De quoi se compliquer un peu plus la vie.

Les équations à plusieurs inconnues n'avaient jamais été sa tasse de thé.

– Etes-vous certaine que votre agresseur se dirigeait vers Rose Hill ?

– Absolument. Et il y retournera.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait.

– Faites-vous référence à ces feuilles scandaleuses ?

Miss St John le gratifia du regard innocent de l'agneau qui vient de naître.

– Oh, vous êtes au courant ?

– Oui. Et pour votre information, chère madame, sachez que ce n'est pas moi qui suis allé chercher Valérie Everhard, mais le contraire.

Ellis quitta le chien des yeux. Celui-ci était occupé à frotter sans vergogne sa truffe sur son genou.

– Que disiez-vous au sujet de Valérie Everhard ?

– Rien! répliquèrent de concert Lorne et miss St John.

– Il y avait également un rapport sur moi, précisa la vieille dame, une pointe de fierté dans la voix. De même que sur presque tous les riverains de la voie d'accès. J'ignorais que Richard Tremain était un tel fouineur.

– Le tout est de savoir pourquoi. Auriez-vous une idée sur la question ?

– La simple curiosité ? Je préfère lui accorder le bénéfice du doute, et éviter d'évoquer des motifs... moins reluisants.

Tels que le chantage, songea Lorne. Pourtant, il ne saisissait pas le sens de tels agissements. En premier lieu, aucun de ces secrets n'était particulièrement brûlant. Embarrassant, peut-être, mais pas

au point de pousser qui que ce fût au suicide. Et cela incluait son propre penchant pour les libraires mariées. En second lieu, l'éventail des victimes potentielles d'un maître chanteur allait du bourgeois aisé, tel Forrest Mayhew, aux grosses fortunes proclamées, comme les Gordimer. Pourquoi menacer une famille qui parvient à peine à payer ses notes d'épicier ?

A moins que la monnaie d'échange ne fût pas l'argent.

Il s'interrogea sur ce point pendant tout le trajet du retour en ville. Quel intérêt ces dossiers pouvaient-ils présenter aux yeux de Richard Tremain ? Ce dernier était-il seulement à l'origine de leur constitution ? Après tout, d'autres membres de sa famille avaient également accès au cottage. Cassie. Phillip.

Evelyn... Non, pas Evelyn, rectifia-t-il. Elle ne se serait pas sali les mains dans ce cloaque.

– Vous et Valérie Everhard, marmonna Ellis en conduisant. Jamais je n'aurais imaginé...

– Ecoute, j'avais pitié d'elle, bougonna-t-il. Elle avait besoin des attentions d'un homme.

– Oh.

Les yeux fixés sur la route devant lui, Ellis hocha la tête d'un air pensif.

– Puis-je savoir ce que cela signifie? s'enquit Lorne d'un ton bourru.

– Rien. Je pensais, simplement.

– A quoi ?

– A la pitié que vous devez ressentir en ce moment pour cette femme.

– Valérie Everhard ?

– Non. La veuve Tremain.

– C'est une question de loyauté, Chase, déclara Noah. Envers la famille. Envers votre frère. Envers les gens qui *comptent*.

Chase ne répondit pas. Il se contenta de continuer à couper son jambon, avec néanmoins beaucoup plus d'application qu'à l'ordinaire. Il savait que tous le regardaient. Noah et Evelyn. Les jumeaux. Ils attendaient sa réaction. Il poursuivit néanmoins sa tâche, réduisant sa tranche en un émincé de plus en plus fin.

– Inutile d'insister, papa, déclara Evelyn. Ne comprends-tu pas ? Il

s'est tellement entiché de cette sorcière qu'il ne voit pas le piège dans lequel il...

– Je t'en prie, Evelyn, coupa Chase en posant son couteau.

– Elle t'a tourné la tête, pauvre naïf! Elle a le talent pour cela ! Entre autres choses. Mais la réalité des faits ne t'importe plus guère. Non, tu ne veux plus croire qu'à ses mensonges.

– Je veux croire à la vérité, répliqua-t-il d'une voix calme.

– La vérité, c'est qu'elle est une putain.

– Evelyn ! trancha Noah. C'en est assez !

Elle tourna les yeux vers son père.

– De quel côté es-tu, papa ?

– De ton côté, et tu le sais très bien, bon sang! Je l'ai toujours été.

– Alors pourquoi ne m'appuies-tu pas?

– Parce que de tels propos ne te ressemblent guère ! Aurais-tu oublié tout ce que je t'ai appris sur la dignité ? Sur la fierté?

– Eh bien, *excuse-moi*, papa. Ce n'est pas tous les jours qu'une femme voit son mari assassiné.

Elle se tourna vers la desserte, placée à côté de la table.

– Mais où est donc ce vin ? Je meurs d'envie de prendre un verre.

– Tu surmonteras cette épreuve, poursuivit Noah. La vie reprendra pour toi. Et tu te souviendras de qui tu es.

– Qui je suis? s'exclama-t-elle en se levant brusquement de table. J'ai chaque jour un peu plus *honte* de qui je suis !

Repoussant sa chaise d'un geste brusque, elle quitta la pièce.

Un long silence s'ensuivit.

– Elle n'a pas tort, Chase, observa le vieil homme d'un ton sentencieux. La famille doit plus que jamais se montrer solidaire. Quels que soient les avantages naturels de cette jeune personne, cette Miranda Wood, ne pensez-vous pas qu'il serait préférable que vous demeuriez à nos côtés ?

– Quels avantages? demanda Cassie.

– Là n'est pas la question, objecta Chase.

Noah DeBolt haussa un sourcil.

– Vraiment ?

Les deux hommes se dévisagèrent quelques instants. L'un d'un œil inquisiteur, l'autre avec une pure indifférence – qui était loin d'être ce qu'il ressentait en ce moment précis.

Dès qu'il était question de Miranda, Chase se voyait en proie à une confusion de sentiments, dont l'indifférence était absente. Toute la nuit il avait rêvé d'elle. Il s'était réveillé en sueur, les images de l'incendie sous les yeux, saisi de panique à l'idée de ne pas pouvoir la sauver de ce puits de fumée et de flammes. Puis il s'était rendormi, pour sombrer aussitôt dans le même cauchemar. Au milieu de ce sommeil agité, tandis qu'il se tournait et se retournait dans le lit, plusieurs évidences s'étaient imposées à son esprit. Que toute logique l'abandonnait dès qu'il pensait à Miranda. Que l'attrance qu'il ressentait pour elle s'affirmait chaque jour un peu plus, de plus en plus pernicieuse.

Et qu'indépendamment de ce que lui disait son instinct, le poids des évidences la désignait toujours comme coupable.

Ce matin, il s'était levé épuisé, mais l'esprit clair. Il savait désormais ce qu'il avait à faire: établir une distance entre eux. Mesure qu'il aurait dû prendre dès le premier instant.

– Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, dit-il. Je n'ai pas l'intention de la revoir.

– J'ai toujours pensé que vous étiez le plus intelligent des Tremain, répondit le vieil homme. Je ne me trompais pas.

Chase haussa les épaules.

– Considérant le peu d'estime que vous portiez à Richard, ce n'est pas vraiment un compliment.

Noah se tourna vers les jumeaux.

– Hé, vous deux! N'avez-vous rien de mieux à faire?

– Pas spécialement, répondit Phillip.

– Dans ce cas débarrassez donc la table. Allez !

– Vous croyez peut-être que nous l'ignorions ? dit Cassie.

Son grand-père fronça les sourcils.

– De quoi parles-tu ?

– Que papa et vous ne vous entendiez pas.

– En l'occurrence, jeune fille, il ne s'entendait pas davantage avec toi, si ma mémoire est bonne.

– Les frictions naturelles entre un père et sa fille. A l'inverse de vous deux, toujours prêts à vous sauter à la gorge. Tous ces cris, ces insultes...

– Ça suffit!

Le visage de Noah avait pris une teinte cramoisie. Il se leva à demi de sa chaise, dardant un regard acéré sur son insolente petite-fille.

– Le jour où tu es née, Cassandra, j'ai jeté un seul coup d'œil sur toi et j'ai déclaré : « Prenons garde à celle-là. Elle nous posera des problèmes. »

– Ce doit être un trait de famille.

Instantanément, Phillip bondit sur ses pieds et tira l'aïeul par la manche.

– Allons, grand-père. Sortons tous les deux. Une petite promenade autour du pâté de maisons. J'aimerais vous entretenir de mon année à Harvard...

– Une bon Dieu de nursery pour des bon Dieu de gosses de riches !

– Juste quelques pas, grand-père. Cela vous fera du bien.

Avec un grognement indistinct, Noah repoussa sa chaise et se redressa.

– Tu as raison. Allons-y. J'ai besoin de respirer un peu d'air frais.

Les deux hommes sortirent. La porte d'entrée se referma bientôt derrière eux.

Cassie se tourna vers Chase, le sourire ironique.

– Une grande famille heureuse, ironisa-t-elle.

– Que disais-tu? Au sujet de Noah et Richard?

– Qu'ils se détestaient. Mais vous le saviez, n'est-ce pas ?

– Le terme est un peu fort. Je dirais plutôt qu'ils ne débordaient pas de sympathie l'un pour l'autre. Tu sais, la classique rivalité entre gendre et beau-père.

– Ce n'était pas simplement cela.

Reportant son attention sur son assiette, Cassie se mit à découper son jambon en petits morceaux délicats.

Chase eut soudain le sentiment de voir sa nièce pour la première fois. Jusque-là, elle lui avait toujours semblé telle une photo fanée,

la sœur terne évoluant dans l'ombre du grand frère. A y regarder maintenant de plus près et d'un œil neuf, il voyait une jeune femme à la mâchoire carrée et aux yeux de rapace. Sa ressemblance avec Noah était frappante. Pas étonnant que le vieil homme ne s'entende pas avec elle. Il se reconnaissait sans doute un peu trop dans ce visage.

La jeune fille releva la tête, attendant sa réaction. Aucun vacillement dans le regard, aucun malaise. Juste une solide attention.

– A quel sujet se disputaient-ils ? Noah et ton père ?

– Tout et n'importe quoi, répondit-elle. Oh, leurs querelles restaient confinées entre les murs de la maison. C'était là une des bizarreries de papa. A l'intérieur, nous étions libres de nous jeter des invectives à la figure et de nous entre-tuer. Mais une fois la porte franchie, il exigeait que nous nous comportions comme une famille parfaite. Quelle hypocrisie ! En public, papa et Noah donnaient l'image de deux vieux amis. Et pendant tout ce temps leur rivalité ne faiblissait pas d'un iota.

– Rivalité vis-à-vis de ta mère ?

– Bien sûr. La chérie de Noah. Papa n'était pas un mari assez bien pour elle...

Elle renifla.

– Soit dit en passant, il ne s'est jamais vraiment fatigué à le devenir.

Chase hésita, se demandant comment formuler sa prochaine question.

– Est-ce que... Est-ce que tu savais que ton père avait des maîtresses ?

– Depuis des années, répondit-elle avec un mouvement vague de la main. C'était un homme à femmes.

– En connaissais-tu parmi elles ?

Elle haussa les épaules.

– Non. Je ne m'occupais pas de ses affaires.

– Les rapports entre vous étaient plutôt froids, n'est-ce pas ?

– Voyez-vous, oncle Chase, avoir une fille a toujours été le cadet de ses soucis. Pendant que j'étudiais d'arrache-pied pour obtenir des « A » dans presque toutes les matières, il planifiait l'avenir de Phillip.

A Harvard, d'abord, puis à la tête du *Herald*.

– Cette perspective ne semble pas emballer Phillip outre mesure.

– Vous l'avez remarqué ? Papa, jamais.

Elle avala quelques dés de jambon, puis le considéra d'un air pensif.

– Quel était le problème entre mon père et vous ? demanda-t-elle.

– Le problème ?

Chase dut se faire violence pour ne pas détourner les yeux, pour fuir son regard. Elle comprendrait aussitôt qu'il cachait quelque chose. Quoi qu'il en soit, elle avait probablement déjà détecté la lueur de malaise dans ses yeux.

– La dernière fois que je vous ai vu, reprit-elle, j'avais dix ans. C'était à l'enterrement de grand-papa Tremain. Greenwich n'est pas très loin d'ici, que je sache. Mais vous n'êtes jamais revenu nous rendre visite. Jamais.

– La vie est parfois compliquée, Cassie. Tu sais ce que c'est...

Elle scruta quelques instants son visage, avant d'observer :

– Ce n'est pas facile, n'est-ce pas ? Etre l'enfant laissé pour compte de la famille.

« La petite peste, songea-t-il. Qu'elle aille au diable avec sa perspicacité ! »

Rassemblant assiettes vides et couverts, il se leva de table.

– Vous ne croyez pas que ce soit elle, n'est-ce pas ?

La mention du nom n'était pas nécessaire. Tous deux savaient exactement à qui elle faisait allusion.

– J'hésite encore, répondit-il.

Il se dirigea vers la cuisine, la pile d'assiettes entre les mains. A mi-chemin, il s'arrêta.

– A propos, Cassie. J'ai appelé à la maison hier soir vers 19 heures, pour annoncer que je ne rentrerais pas dîner. Personne n'a décroché. Où était ta mère ?

– Sais pas, marmonna-t-elle en tartinant un toast de marmelade d'orange. Faudrait lui demander.

Chase se rendit directement à Rose Hill. Aucun détour, aucune déviation de dernière minute pour prendre au passage une présumée meurtrière. Il n'avait pas l'intention de se laisser distraire

aujourd'hui par Miranda Wood. Ce dont il avait besoin, en revanche, c'était une tête froide et un esprit logique. Ce qui signifiait garder ses distances. Il avait d'autres préoccupations en tête, la première étant de savoir qui s'acharnait à se rendre au cottage. Et pour chercher quoi ?

La réponse se trouvait quelque part à Rose Hill.

Il conduisit vitre baissée, le visage fouetté par l'air marin.

Ce goût d'embruns lui remémorait les jours d'été de son enfance, lorsqu'il roulait avec sa mère sur cette même route, s'enivrant de l'odeur iodée de la mer, le cri des mouettes faisant écho depuis les falaises. Comme elle adorait ce trajet ! Véritable trompe-la-mort derrière un volant, elle prenait les virages sur les chapeaux de roues, éclatant de rire tandis que le vent s'engouffrait dans ses cheveux noirs. Tous deux riaient beaucoup à cette époque. Il se demandait alors s'il existait au monde un seul enfant qui eût une mère si sauvage, si belle. Si libre.

Sa mort l'avait laissé effondré.

Si seulement, avant de partir, elle lui avait dit la vérité.

Il bifurqua dans la voie d'accès creusée d'ornières et de nids-de-poule, passa les vieux panneaux signalant les différentes résidences, aperçut de loin en loin les cottages des familles dont les enfants étaient jadis ses camarades de jeux. Bons et mauvais, tous ces souvenirs lui revenaient à la mémoire à mesure qu'il remontait le chemin forestier. Il se revoyait s'étourdissant sur la balançoire bricolée avec un vieux pneu ; embrassant Lucy Baylor et ses dents de lapin derrière le château d'eau ; frémissant au terrible fracas de cette fenêtre brisée par sa balle de base-ball, que l'on avait ensuite retrouvée parmi les tessons.

Ces images étaient si vivaces dans son esprit qu'il ne remarqua pas qu'il venait de sortir du dernier virage, et roulait à présent sur l'allée de gravier.

Une voiture était garée devant le cottage.

Il rangea la sienne juste à côté et descendit. Le premier véhicule était vide. Leur cambrioleur était-il si désespéré qu'il avait pris le risque d'une visite en plein jour ?

Bondissant sur les marches du perron, il fronça les yeux en entendant le sifflement de la bouilloire dans la cuisine. Qui pouvait être assez culotté non seulement pour pénétrer dans le cottage par effraction, mais encore pour se comporter comme chez lui ? Ouvrant la porte à la volée, il se trouva face à face avec le

misérable.

– Je viens de faire du thé, dit Miranda.

Elle lui offrit un sourire timide. Pas inamical, juste un peu nerveux. Craintif, peut-être. Puis désigna du menton le plateau qu'elle tenait entre les mains.

– En voulez-vous une tasse?

Chase jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce. Les livres étaient rassemblés en piles nettes sur le sol, le bureau avait été vidé, et son contenu rangé dans plusieurs boîtes en carton. Son regard remonta lentement vers les trois étagères composant la bibliothèque. L'une d'elles était déjà aux deux tiers vide.

– Nous avons passé la matinée à examiner les papiers de Richard, expliqua Miranda. Sans grand résultat jusqu'à présent, mais...

– Nous ? coupa-t-il d'un air interrogateur.

– Miss St John et moi.

– Elle est ici ?

– Elle vient de rentrer chez elle, pour donner à manger à Ozzie.

Leurs regards se rivèrent l'un à l'autre.

L'esprit tiraillé entre diverses possibilités, Chase sentit toutes ses résolutions s'effondrer malgré lui. Il faisait tout pour éviter Miranda et qui trouvait-il en arrivant ici ? Elle. Et, qui plus est, seule dans cette maison.

Ennemie de la raison, la fée Tentation entama sa danse diabolique, celle à laquelle elle se livrait chaque fois qu'il se trouvait dans la même pièce que la jeune femme. Il songea à Richard, à *elle*, à eux deux, et une boule douloureuse se forma dans sa gorge. Peut-être y pensait-il précisément pour cette raison. Pour lutter contre ce désir impérieux qu'il ressentait à l'instant même, du seul fait d'avoir posé les yeux sur elle.

– Elle a jugé bon de commencer sans vous, précisa Miranda d'une voix précipitée, comme si elle était pressée de combler le silence. D'une part nous ne savions pas quand vous reviendriez, et d'autre part nous ne voulions pas téléphoner chez vous. J'imagine que ce n'est pas très légal, mais...

Sa phrase resta en suspens.

– D'un strict point de vue technique, répondit-il après hésitation, c'est exact.

Elle déposa son plateau sur la table basse, puis se redressa pour lui faire face. Toute nervosité l'avait quittée, remplacée par une calme détermination.

– Sans doute, agréa-t-elle. Mais j'estime être en devoir de le faire. Nous pouvons soit effectuer ces recherches ensemble, soit agir séparément. Pour ma part, je préfère la première solution.

Levant le menton, elle le regarda sans ciller.

– Alors, Chase. Que décidez-vous ?

Son expression était aussi vide d'émotion, aussi neutre que le mur vide derrière lui.

Plus révélatrice pour Miranda était sa propre et intense déception. Elle avait espéré lire au moins une trace de joie dans ses yeux, de bonheur de la trouver là aujourd'hui... Mais cette indifférence était la dernière chose à laquelle elle se serait attendue.

« Ainsi, voilà où nous en sommes, songea-t-elle, déconcertée. Que s'est-il passé depuis la dernière fois où nous nous sommes vus ? Que vous a dit Evelyn ? C'est bien cela, n'est-ce pas ? Ils vous ont donné une leçon de morale. La famille de Richard. *Votre* famille. »

Il haussa les épaules.

– Ce n'est pas une mauvaise idée, je suppose. Travailler ensemble.

– Bien sûr que non.

– Vous avez déjà pris un bon départ, à ce que je vois.

Sans dire un mot, elle se versa une tasse de thé, puis, l'infusion à la main, s'avança vers la bibliothèque. Là, elle poursuivit avec calme la tâche interrompue quelques instants plus tôt, sortant les ouvrages un par un, les feuilletant dans l'espoir d'y trouver quelque note volante. Au fourmillement significatif qui lui chatouilla la nuque, elle sentit qu'il la regardait.

– Vous pouvez commencer par l'autre étagère, suggéra-t-elle sans se retourner.

– Qu'avez-vous trouvé jusqu'à présent ?

– Rien de bien excitant, répondit-elle en tendant la main vers un nouveau livre. A moins de tenir compte des goûts littéraires pour le moins bizarres de votre frère.

Elle baissa les yeux sur un ouvrage portant le titre : « *Traité de physique avancée des ondes océaniques.* »

– Tenez, celui-ci, par exemple. Jamais je ne me serais douté qu'il s'intéressait à la physique.

– Il ne s'y intéressait pas. Dès qu'il était question de sciences, il était d'une ignorance crasse.

Elle ouvrit la couverture.

– Eh bien, celui-ci était à lui. Une dédicace à son nom figure d'ailleurs sur la...

Les yeux fixés sur la page de titre, elle se mit soudain à rougir.

– Qu'y a-t-il ?

– Vous connaissez le vieux dicton ? murmura-t-elle. L'habit ne fait pas le moine ?

Chase s'approcha derrière elle et lut par-dessus son épaule : « Cent une positions sexuelles. »

– « Totalelement illustré » ?

Ouvrant le livre au hasard, Miranda piqua un nouveau fard.

– Totalelement illustré.

Glissant la main devant elle, il lui subtilisa l'ouvrage. Un léger frisson parcourut le cou de Miranda lorsque son souffle l'effleura.

– Une fausse couverture, évidemment, dit Chase. Je me demande combien d'autres éditions camouflées figurent dans cette bibliothèque.

– Je n'ai pas vraiment vérifié, avoua-t-elle. Je cherchais d'éventuels papiers glissés entre les pages, sans m'attarder sur les œuvres elles-mêmes.

Chase revint à la page de titre et lut la dédicace à haute voix :

– « A mon Richard chéri. J'ai adoré la quarante-huit. On recommence quand tu veux. Je t'aime. M. »

Il lança un regard de biais à Miranda.

– Ce n'est pas moi qui le lui ai donné ! protesta-t-elle.

– Alors qui est cette « M. » ?

– Quelqu'un d'autre. Pas moi.

Reportant son attention sur la dédicace, il fronça les sourcils.

– Je suis curieux de voir à quoi correspond le numéro quarante-huit.

Il tourna les pages et s'arrêta au chapitre en question.

– Eh bien ?

– Mieux vaut pour vous ne pas savoir, grogna-t-il en refermant le livre dans un claquement sec.

Un morceau de papier s'en échappa et atterrit sur le sol. Ils le fixèrent tous deux, étonnés. Chase fut le premier à s'en saisir.

– « Mon très cher amour, lut-il. Je pense à toi chaque jour et chaque heure que Dieu fait. J'ai cessé de m'inquiéter des convenances, de ma réputation et des feux de l'enfer. Il n'y a que toi, moi et les moments que nous passons ensemble. Cela, mon amour, est ma nouvelle définition du paradis. »

Il se tourna de nouveau vers Miranda, le sourcil levé et l'œil cynique. Celle-ci affronta son regard sans ciller.

– Pour répondre à la question que vous vous posez, déclara-t-elle d'une voix ferme, je n'ai pas non plus écrit ce billet.

Irritée, elle lui arracha le livre des mains et le posa sur la pile la plus proche.

– Dans ce cas, dit-il, il ne nous reste plus qu'à le classer sous la rubrique « matériel intéressant », et reprendre l'examen de cette bibliothèque.

Miranda s'installa en tailleur sur le tapis tandis qu'il s'asseyait devant l'étagère voisine. Ils ne se touchèrent pas, ne se regardèrent pas.

« Parfait, songea-t-elle. Voilà qui est plus sûr pour tous les deux. »

Pendant une bonne demi-heure, ils feuilletèrent les livres et les refermèrent, projetant chaque fois un petit nuage de poussière dans la pièce. Ce fut Miranda qui découvrit la pièce suivante du puzzle, coincée dans un registre financier, à l'intérieur d'une enveloppe portant l'étiquette « Frais déductibles ».

– Un reçu, observa-t-elle, les sourcils froncés. Il y a un mois, Richard a payé quatre cents dollars à cette société.

– Pour quel service ?

– Ce n'est pas précisé. Il porte l'en-tête de l'Agence Privée d'Investigations Alamo, à Bass Harbor.

– Une agence de détectives ? Je me demande bien ce qu'il cherchait.

– Chase? reprit-elle en lui tendant le papier. Jetez donc un œil au nom du bénéficiaire.

–William B. Rodell ?

Il se tourna vers elle, intrigué.

« Au moins vous me regardez de nouveau, se dit-elle. La

connexion est enfin rétablie. »

– Vous ne vous souvenez pas ? insista-t-elle. Ces notes, sur les dossiers de Richard.

Chase examina un bref instant le reçu, puis son visage s'éclaira soudain.

– Bien sûr, soupira-t-il. William B. Rodell... W.B.R.

L'origine du nom de l'agence, « Alamo », était aisée à deviner : Willie Rodell était un bon vieux Texan de San Antonio, qui partageait son temps entre la Floride, l'hiver, et le Maine durant les mois d'été. Le bureau métallique derrière lequel il était assis avait connu des jours meilleurs, et des monceaux de livres et de documents s'y empilaient, tels les remparts d'un fort. Quant à la pièce elle-même, elle dénotait une activité professionnelle solitaire : un téléphone, un bureau, un homme. Mais quel homme ! Rodell avait assez de chair sur les os pour emplir les costumes de deux géants du Far west.

« Ce doit être cela qu'on appelle un gabarit de cow-boy », songea Miranda.

– Ouais. J'ai p'têt bien fait deux ou trois petites recherches pour M. Tremain, déclara-t-il avec cet accent nasillard, reconnaissable entre tous.

Il se renversa dans son fauteuil, d'une taille aussi texane que son occupant.

– Ce qui signifie oui, ou non ? demanda Chase.

– Mon gars, c'est un de mes reçus que vous avez là. J'en déduis que la réponse est oui.

– Quelle sorte de recherches ?

Willie haussa les épaules.

– Oh, des trucs de routine.

– En quoi consiste votre routine, si je puis me permettre ?

– Des affaires domestiques, principalement, si vous voyez ce que je veux dire. Qui fait quoi et avec qui, ce genre de choses.

Son sourire satisfait donna aux replis de son visage un aspect presque obscène.

– Mais il s'agissait d'autre chose pour Richard, n'est-ce pas ?

– Non. Bien que je me sois laissé dire que tout ne sentait pas la

rose dans son cas particulier.

Les joues en feu, Miranda baissa les yeux et focalisa son attention sur le bureau du détective, un champ de bataille de crayons cassés et de trombones tordus, éparpillés au milieu d'un bizarre assortiment de magazines. « Femmes en chaleur », « Le Serrurier National », « Voitures et Conducteurs ».

Chase en vint droit au fait.

– Il a loué vos services pour constituer des dossiers sur ses voisins. C'est cela, n'est-ce pas ?

Willie le considéra d'un œil morne.

– Des dossiers ?

– Nous les avons vus, monsieur Rodell. Ils se trouvaient dans les papiers de Richard. Des fiches détaillées sur presque tous les résidents des propriétés desservies par cette route d'accès de la côte nord. Chacune contenant des informations sensibles.

– Des saletés.

– Exactement.

– Ce n'est pas moi qui les ai rédigées, déclara-t-il avec un haussement d'épaules.

– Nous avons trouvé des notes attachées aux rapports. L'une d'elles disait : « Vous en voulez plus ? Contactez-moi. » Signé W.B.R.

Tendant la main vers le bureau, Chase se saisit de l'une des cartes de visite du détective.

– Ces initiales se trouvent justement être les vôtres.

– Drôle de coïncidence, hein ?

– Il voulait les détails les plus sordides sur ces personnes. Pourquoi ?

– Il aimait fouiller les poubelles ?

– Donc il vous a payé pour rédiger ces rapports.

– Je viens de vous le dire, ce n'est pas moi qui les ai écrits...

Il leva une énorme main potelée.

– Parole de scout !

– Si ce n'est pas vous, alors qui ?

– Sais pas. Mais je lui tire mon chapeau. Un vrai travail de pro.

Miranda, qui jusque-là s'était montrée discrète, fronça les yeux sur l'un des magazines. « Le Serrurier National. »

– Vous les avez volés, dit-elle, avant de poser son regard sur la face lunaire du détective. C'est pour cela que Richard a fait appel à vous. Pour voler ces dossiers à quelqu'un d'autre.

Vaguement embarrassé, Rodell lissa une mèche de cheveux imaginaire sur son crâne.

– Vous avez été payé pour effectuer un travail de cambrioleur, poursuivit Miranda. Est-ce tout ?

– Ecoutez, répondit-il, les mains tendues devant lui en un simulacre de reddition. Les gens me payent pour trouver des informations, O.K. ? C'est ce que je fais. Mes clients se fichent de la manière dont je les obtiens, tant que je les leur fournis.

– Et où avez-vous déniché ces ordures ? s'enquit Chase.

– Ils faisaient partie du paquet de documents que j'ai, en quelque sorte, ramassés.

– Quoi d'autre avez-vous, en quelque sorte, ramassé ?

– Des dossiers financiers, des relevés bancaires. Hé, ce n'était pas à proprement parler du vol ! Je les ai juste, euh...empruntés quelques minutes. Le temps de les passer dans la photocopieuse du vieux. Ensuite je les ai remis exactement là où je les avais pris...

– Le bureau de la Stone Coast Trust, termina Miranda.

Rodell la gratifia d'un sourire illuminé de gros bébé.

– Vous devez être formidable à quitte ou double !

– Il s'agissait donc des dossiers de Tony Graffam, grogna Chase. Pas de Richard.

– M. T. ignorait jusqu'à leur existence avant que je les lui remette. J'ai pensé qu'il en demanderait plus, c'était couru d'avance. Vous savez ce que c'est. Une fois qu'on a goûté à l'entrée, on veut le plat de résistance. J'aurais pu lui en fournir davantage.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

– Il m'a viré.

Ils froncèrent tous les deux les yeux.

– Quoi ? s'exclama Miranda.

– Il m'a viré, répéta Rodell. Deux jours après que je lui eus procuré ces papiers, il m'a téléphoné pour me dire : merci, je n'ai

plus besoin de vos services, combien je vous dois ? Point final.

– Vous a-t-il expliqué pourquoi ?

– Nan. Il a juste ajouté que je ferais mieux de la boucler, et que la Stone Coast ne l'intéressait plus.

– Quand était-ce ?

– Oh, une semaine environ avant sa mort.

– Au moment même où il annonçait à Jill qu'il annulait l'article, fit remarquer Miranda.

Elle se tourna vers Chase.

– Peut-être avait-il vu ce que Graffam détenait sur lui. Il aura alors décidé de laisser tomber toute l'enquête.

– Attendez, fit Rodell. J'ai feuilleté ces papiers avant de les lui remettre. Aucun rapport sur Tremain n'y figurait. Pour autant que j'aie pu en juger, ils ne contenaient rien permettant de le faire chanter.

– En avez-vous conservé des copies ?

– M. T. a tout pris. Il ne voulait pas que des pages s'envolent, si vous voyez ce que je veux dire.

Le détective croisa les mains derrière sa nuque et s'étira, offrant une vue imprenable sur les taches de sueur qui maculaient ses amples aisselles.

– Maintenant, je ne pense pas c'était à cause des dossiers. Je crois que quelqu'un est allé le trouver pour lui offrir, disons, un petit quelque chose pour l'inciter à tout oublier. Et c'est ce qu'il a fait.

– Mais Richard n'avait pas besoin d'argent, objecta Miranda. Ils ne pouvaient pas l'acheter.

– Ma jolie, on peut acheter à peu près tout le monde, répliqua-t-il, du ton de l'expert en la matière. Tout dépend de la somme. Même un gars aussi riche que Tremain a son prix.

– La méthode paresseuse du journalisme d'investigation, dit Chase. Payer un voyou pour subtiliser des preuves.

Miranda contempla le trottoir d'un œil fixe.

– Jamais je ne l'aurais imaginé capable de cela, soupira-t-elle, incrédule.

Il était un peu plus de midi à Bass Harbor, heure à laquelle Main Street aurait dû être bruisante de touristes. Aujourd'hui, pourtant,

un froid crachin d'été avait refroidi les ardeurs des plus hardis des vacanciers. Emmitouflés dans leurs blousons, Miranda et Chase déambulaient seuls.

– Et moi qui pensais qu'il s'agissait de talent, ajouta-t-elle d'une voix lasse. La façon dont il reconstituait une affaire, dont il dénichait des preuves qui surprenaient tout le monde. Alors que tout ce temps il payait quelqu'un pour effectuer la sale besogne.

– Je reconnais bien là mon frère, observa Chase. Toujours la solution de facilité.

Elle se tourna vers lui. Mouillés par la bruine, ses cheveux n'étaient qu'un entrelacs sauvage de boucles noires et brillantes. Il regardait droit devant lui, le profil indéchiffrable.

– Etait-il ainsi étant enfant ? demanda-t-elle.

– Il possédait l'art de se fatiguer le moins possible. Pour quelques dollars, il faisait rédiger ses fiches de lecture par quelqu'un d'autre, se faisait aider pour ses révisions avant les tests, et trouvait même un idiot qui lui terminait ses devoirs de maths...

Chase esquissa un sourire contrit.

– Moi.

– Il vous payait pour faire ses devoirs ?

– En fait, il s'agissait plutôt de chantage.

– Que détenait-il sur vous ?

– Des tas de choses. Des carreaux cassés. Des parterres piétinés. J'étais un vrai sale gosse.

– Mais doué en maths, apparemment.

Il éclata de rire.

– Lorsque l'on menaçait de me dénoncer, j'étais doué dans de nombreux domaines !

– Et Richard en profitait.

– Il était plus vieux que moi. Et à divers égards plus intelligent. Tout le monde l'aimait, tout le monde ne voulait voir que le meilleur en lui. Et le pire en moi...

Il secoua la tête.

– Je constate que le même schéma se répète aujourd'hui avec ses enfants. Phillip est le *golden boy*. Quant à Cassie, elle cherchera toute sa vie à accéder à son niveau.

– Et vous? Chercherez-vous toute votre vie à accéder au niveau de Richard ?

Il l’observa un instant, puis détourna la tête.

– Non. Je ne tiens pas particulièrement à commettre les mêmes erreurs que lui.

« C'est-à-dire *moi* », conclut-elle pour elle-même.

La journée lui parut soudain plus froide, plus sombre. Mais cette impression n’était pas uniquement due à son soudain découragement. Le crachin s’était transformé en pluie.

– Allons nous abriter quelque part et déjeunons, proposa Chase. Il nous reste une heure et demie à tuer avant le départ du ferry.

Ils trouvèrent un café retiré dans une ruelle perpendiculaire à Main Street. La façade, sans prétention, était surmontée d’une enseigne tout aussi modeste : « Chez Mary Jane. » Ce fut l’arôme de riche café et de volaille grillée qui, en fin de compte, les convainquit d’en pousser la porte. On n’y servait rien d’extravagant, que des plats simples, tel le poulet braisé aux patates rouges et petits pois frais, accompagné d’un vrai café.

Si le courage de Miranda s’était quelque peu délité, son appétit, lui, était intact. Elle céda à la tentation d’une part de tarte aux pêches et commanda un troisième café. Dotée d’une heureuse nature, elle ne réagissait pas d’ordinaire au stress par la boulimie. Cette fois, cependant, elle avait dû prendre au moins dix kilos.

– D’un certain côté, dit Chase, je suis soulagé de connaître la vérité sur ces dossiers.

– Soulagé d’apprendre que Richard utilisait les services d’un détective véreux doublé d’un cambrioleur ?

– Nous savons au moins que ce n’était pas lui qui fouillait dans la vie de ses voisins. Ni prévoyait de les faire chanter.

Miranda posa sa fourchette sur la table.

– Oui, je suppose qu’il vous est facile, désormais, de vous convaincre que l’effraction du bureau de la Stone Coast Trust était moralement défendable !

– Je ne dis pas qu’elle l’était. Mais du point de vue de Richard, elle pouvait se justifier. Il a vu les projets de développement dégrader peu à peu la côte nord. Puis le menacer directement. Il aura songé que l’heure était venue de mettre les mains dans le cambouis, et d’en retirer ce qu’il pouvait sur le promoteur. Voler

quelques dossiers, des rapports financiers. Et les lui jeter à la figure.

– Mais il ne l’a pas fait. C’est là le point le plus étrange. Il paye un détective pour voler ces dossiers. Puis, une fois qu’ils sont entre ses mains, abandonne une croisade de plusieurs mois. Il enterre l’article, congédie Rodell.

Elle observa une pause, avant d’ajouter d’une voix douce :

– Et modifie son testament.

Chase fronça les sourcils.

– Je ne vois pas en quoi ces faits sont liés entre eux.

– Mais le timing colle. Peut-être a-t-il découvert dans ces papiers quelque chose qui déclenche sa colère contre Evelyn. Et le décide à lui interdire définitivement toute prétention sur Rose Hill.

– Selon vous, il existerait un dossier sur elle ? Mais nous n’avons rien vu.

– Il peut l’avoir détruit. A moins que celui-ci n’ait disparu du cottage. Après sa mort.

Les implications d’un tel scénario les frappèrent tous deux d’un soudain mutisme. Qui d’autre qu’Evelyn elle-même pouvait s’être emparé du dossier ?

– C’est insensé, marmonna Chase. Pourquoi Evelyn l’aurait-elle volé ? Ce cottage, c’était chez elle. Elle avait le loisir d’y entrer et d’en sortir sans que personne ne lève un sourcil.

Saisissant sa tasse de café, il en but une gorgée d’un air pensif.

– Je l’imagine mal dans la peau d’un cambrioleur, forçant la porte et mettant les lieux sens dessus dessous.

« De même que vous l’imaginez mal dans celle d’un assassin, n’est-ce pas ? » pensa Miranda, avant de s’interroger sur les relations entre Chase et sa belle-sœur.

Étaient-elles simplement cordiales ? Ou partageaient-ils des sentiments plus profonds ? Il avait avec obstination refusé la possibilité qu’Evelyn se soit rendue coupable d’un méfait, vol ou meurtre. Cela, Miranda était à même de le comprendre. Evelyn était une belle femme.

Et, maintenant, une femme libre.

Après tout, une éventuelle union entre Chase et Evelyn présentait une logique des plus attractives. L’argent resterait dans la famille, et le même nom continuerait à figurer sur les carnets de chèques.

Chacun endosserait son nouveau rôle avec un minimum de soucis et de contretemps. Durant toute son enfance, Chase avait voulu s'élever au niveau de son frère. A présent il lui suffisait de se glisser dans ses chaussures. Autant Miranda haïssait cette idée, autant il lui fallait reconnaître qu'elle ne manquait ni d'une certaine cohérence, ni de correction sociale. Qu'avait-elle à lui offrir en échange ?

La serveuse se présenta avec l'addition. Miranda tendit la main pour la prendre, mais Chase fut le plus rapide.

– C'est pour moi, dit-il.

Refusant son offre, la jeune femme sortit deux billets de sa poche et les déposa sur la table.

– Je vous en prie, protesta Chase.

– Appelez cela de l'orgueil, répondit-elle en se levant, mais je paie toujours ce que je dois.

– Avec moi ce n'est pas nécessaire.

– Si. Avec vous, surtout.

Sur ce, elle ôta son blouson du dossier de sa chaise et s'éloigna vers la porte.

Il la rejoignit à l'extérieur. Si la pluie s'était arrêtée, le soleil tardait à se montrer, et le ciel n'était qu'un froid monochrome de gris. Ils marchèrent un moment côte à côte, pas tout à fait en amis, pas tout à fait en étrangers.

– Je vais être honnête avec vous, déclara-t-il. Je n'avais pas l'intention de vous voir aujourd'hui. Ni aucun autre jour.

– La ville est petite, Chase. Eviter quelqu'un y est difficile.

– Je m'apprêtais à regagner Greenwich demain.

– Oh.

Elle baissa les yeux, luttant pour ne pas céder à la déception. Ou à la douleur. Ces émotions qu'elle s'était juré de ne plus jamais ressentir vis-à-vis d'un Tremain. Mais dont elle était à présent la proie.

– Mais j'ai réfléchi, ajouta-t-il.

A ces quelques mots, elle s'immobilisa.

« Il m'observe, se dit-elle. Il attend que je révèle mes sentiments. Que je le conforte dans l'idée que je suis tombée sous son charme et sa séduction... Ce qui, Dieu me damne, est le cas. »

– Je compte rester encore quelques jours, reprit-il. Le temps de clarifier toutes ces questions au sujet de Richard.

Elle demeura silencieuse.

– Quoi qu'il en soit, si j'ai pris cette décision, c'est pour cette unique raison.

Ils continuèrent à marcher. Un autre bloc. Un autre long silence.

– Je suppose, dit-il, que vous allez poursuivre la même recherche.

– Je n'ai pas tellement le choix, me semble-t-il. Il s'agit de mon avenir. De ma liberté.

– Ecoutez, je sais qu'il serait plus logique dans un sens que vous et moi travaillions la main dans la main. Mais ce ne serait pas tout à fait...

– Convenable, termina-t-elle. C'est ce que vous voulez dire, n'est-ce pas? Qu'il serait très gênant pour vous de vous acoquiner avec une femme telle que moi.

– Je n'ai pas dit cela.

– Peu importe, Chase.

Irritée, elle détourna les yeux et reprit son chemin.

– Vous avez raison, bien sûr, reprit-elle. Nous ne pouvons pas travailler ensemble. Parce que nous n'avons pas réellement confiance l'un en l'autre. Je me trompe ?

Il ne répondit pas. Les mains plongées au fond des poches, il se contenta de continuer à marcher à ses côtés.

Et plus que tout ce qu'il avait pu lui dire, c'était cela qui la blessait le plus.

Ils ne se faisaient peut-être pas mutuellement confiance. Ils ne voulaient peut-être pas avoir affaire l'un à l'autre. Mais s'ils espéraient obtenir des réponses, le cottage demeurerait pour tous deux l'endroit désigné où les chercher. Aussi, quand Miranda gara sa voiture dans l'allée de gravier de Rose Hill le lendemain matin, elle ne fut pas surprise de constater que celle de Chase s'y trouvait déjà. Ozzie était vautré sur le plancher du perron, la mine abattue. La voyant gravir les marches, il tenta quelques battements de queue peu convaincus. Mais comprenant qu'elle ne l'inviterait pas à entrer, il s'affaissa de nouveau dans l'imitation gémissante d'une carpette à longs poils.

Miss St John et Chase en avaient déjà fini avec la deuxième

étagère de la bibliothèque. L'endroit ressemblait de plus en plus à une zone sinistrée, avec ses cartons remplis de papiers et de documents, ses piles de livres formant des tours précaires, ses tasses de café vides et ses petites cuillères sales abandonnées sur les tables basses.

– Je vois que vous ne m’avez pas attendue, dit Miranda, soucieuse d’éviter le regard de Chase.

Celui-ci montrait la même prudence à ne pas croiser le sien.

– Qu’avez-vous trouvé ?

– Rien de bien intéressant, répondit la vieille dame, tout en observant d’un œil pensif leur petit manège. Des listes de commissions, des factures. Un autre billet doux signé « M. ». Et quelques savantes copies universitaires.

– De Phillip ?

– De Cassandra. Elle a dû venir bachoter ici. Certains de ces livres sont également à elle.

Miranda prit un paquet de feuilles dans un carton, et en examina les titres. « Analyse politique du conflit des Boers » ; « Une catastrophe prévisible : la colonisation française au Viêt-nam » ; « La politique présidentielle et les médias ». Toutes rédigées par Cassandra Tremain.

– Une brillante petite, observa miss St John. Dommage que son petit futé de frère lui vole sans cesse la lumière des projecteurs.

Plongeant de nouveau la main dans la boîte, Miranda en sortit le dernier billet de « M. ». Il était dactylographié.

« J’ai attendu jusqu’à minuit. Tu n’es jamais venu. Aurais-tu oublié ? Je voulais t’appeler, mais j’ai toujours peur que ce soit elle qui décroche. Elle t’a tous les week-ends, toutes les nuits, toutes les vacances. Je dois me contenter des restes.

» Comment peux-tu prétendre m’aimer, quand tu me laisses là à me morfondre et à t’attendre ? Je mérite mieux que cela. Beaucoup mieux. »

D’un geste détaché, elle lâcha le billet, qui retomba telle une feuille morte dans le carton. Puis elle s’approcha de la fenêtre, d’où elle contempla la mer, immobile, et prise de pitié pour la femme qui avait rédigé ce message, pour la peine qu’elle avait endurée.

« Le prix que nous avons toutes deux payé pour avoir aimé l’homme qu’il ne fallait pas. »

– Miranda? s'enquit Chase. Quelque chose ne va pas ?

– Non...

Elle s'éclaircit la gorge et se tourna vers lui.

– Tout va bien. Alors... Par où voulez-vous que je commence ?

– Aidez-moi donc à venir à bout de cette étagère. Je tombe toutes les cinq minutes sur de nouveaux papiers. Les choses avancent moins vite que je ne l'avais escompté.

– Certainement.

S'approchant du meuble, elle se saisit d'un livre et s'assit sur le sol à côté de Chase. Ni trop près, ni trop loin.

« Ni amis, ni ennemis, songea-t-elle. Juste deux individus partageant le même tapis, le même but. Pour cela, nous n'avons même pas besoin d'éprouver de la sympathie l'un pour l'autre. »

Durant une heure, ils explorèrent l'intérieur des ouvrages, chassant au passage la poussière qui s'y était déposée. La plupart d'entre eux, semblait-il, n'avaient pas été ouverts depuis des siècles. Ils découvrirent des cartes postales vieilles de vingt ans adressées à la mère de Chase. Une liste gribouillée à la main d'espèces d'oiseaux aperçues à Rose Hill. Un avis de retard émanant d'une bibliothèque, coincé douze ans plus tôt sous la couverture du livre non restitué. Année après année, tant de fragments, tant de détails de la vie des Tremain et des Pruitts avaient atterri sur ces rayonnages. Et séparer le bon grain de l'ivraie prenait du temps.

Un atlas grand format de l'Etat du Maine leur fournit le nouvel indice. Chase, qui venait de le sortir de son rayon, en tourna la couverture, fronça quelques instants les yeux, puis se retourna.

– Miss St John ? Avez-vous jamais entendu parler d'un endroit appelé Hemlock Heights ?

– Non. Pourquoi ?

– Je viens d'en trouver la carte dans cet atlas. Sortant le document, il le déplia et l'étala sur le tapis. Il était constitué d'un ensemble de six pages photocopiées, réunies entre elles par du ruban adhésif. Les tirages, à première vue, étaient récents. Des limites de propriétés y étaient tracées au stylo rouge, et chaque parcelle était numérotée. Au-dessus était inscrit le nom de ce qui apparaissait comme un projet de développement : Hemlock Heights.

– J'ignorais que Richard avait l'intention d'investir dans l'immobilier.

Miss St John s'accroupit pour y regarder de plus près.

– Attendez. Il me semble reconnaître cette configuration. N'est-ce pas là notre route d'accès ? Et cette parcelle, dans le coin... Lot numéro un. C'est Rose Hill ! Tenez, regardez, ce petit décrochement au sommet de la colline...

Chase hocha la tête.

– Vous avez raison. C'est exactement cela. Voici St John's Wood. Et le mur de pierre.

– Cette carte est celle de la Stone Coast Trust, dit Miranda. Et presque tous les lots portent la mention « vendu ».

– Sainte Vierge ! s'exclama miss St John. Je n'avais pas idée que tant de propriétés avaient changé de main. Nous ne sommes plus que quatre à ne pas avoir cédé à Tony Graffam.

– Quel genre d'offre vous a-t-il faite pour St John's Wood ? demanda Miranda.

– Oh, c'était un très bon prix à ce moment-là. Mais devant mon refus de vendre, il a encore monté les enchères. C'était il y a un an. Je ne comprenais pas pourquoi il proposait une telle somme. Voyez-vous, ces terres ont depuis toujours été protégées. Les propriétés elles-mêmes sont très anciennes. Elles datent de bien avant la création de la commission d'occupation des sols. Si les cottages ont été autorisés à rester, tout projet d'extension nous fut interdit. D'un strict point de vue commercial, cette terre ne valait rien. Puis, du jour au lendemain, elle s'est vue reclassée en zone de développement. Aujourd'hui, je suis assise sur une véritable mine d'or.

Elle reporta son attention sur les autres lots invendus de la carte.

– De même que le vieux Sulaway. Et les hippies de « Frenchman's Cottage ».

– Et Tony Graffam, ajouta Miranda.

– Supposons que ce reclassement soit une imposture, suggéra Chase. Qu'il y ait eu des dessous de table, des pots-de-vin... Et que ces faits soient portés à la connaissance du public.

– Dans ce cas, répondit miss St John, cela soulèverait une telle vague de protestations que l'ancien classement serait aussitôt rétabli. Et que M. Graffam se retrouverait heureux propriétaire d'un paquet de terrains ne valant pas un clou.

– Mais ils n'ont pour l'instant aucune valeur marchande, objecta

Miranda, l'œil rivé à la carte. Graffam a besoin de cette route pour accéder à ses parcelles. Et vous nous avez dit que celle-ci appartient – ou plutôt appartenait – à Richard.

– Oui, agréa Chase à mi-voix. Et nous en revenons toujours à la même question. Le lien entre Richard et la Stone Coast Trust. Ce lien qui refuse de disparaître...

Il se leva, époussetant d'une main son pantalon.

– Le moment est peut-être venu de rendre une visite à nos voisins, annonça-t-il.

– Lesquels ? demanda Miranda.

– Sulaway et les hippies. Les deux autres résidents sur cette route à ne pas avoir vendu. Voyons si notre ami Graffam a exercé une quelconque pression sur eux. Une menace de chantage, par exemple.

– Il n'a pas fait chanter miss St John, fit-elle remarquer. Et celle-ci n'a pas vendu.

– Ah, mais ma propriété ne mérite pas de tels efforts, répliqua la vieille dame. Elle n'est guère plus grande qu'un mouchoir de poche, et se situe en lisière de la zone. Quant à vouloir me faire chanter, eh bien, vous avez pu le constater par vous-même : il ne possède rien sur moi qui vaille la peine d'en parler. Non pas qu'un bon petit parfum de scandale me gênerait, à mon âge.

– Les autres sont peut-être plus vulnérables, reprit Chase. Je pense au vieux Sulaway. Nous devrions au moins lui parler.

– Excellente idée ! Et puisque c'est vous qui en avez eu l'initiative, allez-y.

Il éclata de rire.

– Seriez-vous une couarde, miss St John ?

– Non. Mais je suis trop vieille pour chercher les ennuis.

Sans prévenir, il attrapa la main de Miranda et, d'un mouvement souple du bras, la releva pour l'amener quasiment entre ses bras. Dans un réflexe d'équilibre, les deux paumes de la jeune femme vinrent s'appuyer sur son torse.

Elle recula aussitôt d'un pas.

– Dois-je considérer cela comme une requête pour vous accompagner ? s'enquit-elle.

– Une demande d'assistance, plutôt. J'ai besoin de vous pour

m'aider à adoucir le vieux Sully.

– Il est féroce à ce point ?

– Disons simplement qu'il ne m'a pas à la bonne depuis que j'ai brisé l'une de ses vitres d'une balle de base-ball. C'était il y a vingt-cinq ans.

Interloquée, Miranda ne put s'empêcher de rire à son tour.

– A vous entendre, on croirait que vous avez peur de lui, tous les deux.

– On voit bien qu'elle n'a jamais rencontré Sulaway, fit miss St John.

– Y a-t-il quelque chose que je devrais savoir à son sujet ?

Ses deux interlocuteurs se consultèrent du regard.

– Ma petite, commença la vieille dame, soyez juste prudente lorsque vous pénétrerez dans son jardin. Lancez-lui de nombreux avertissements. Et soyez prête à vous enfuir à toutes jambes.

– Pourquoi donc ? Il a un chien, ou quelque chose ?

– Non. Mais il a un fusil.

10.

– Vous êtes ce garnement qui a brisé ma vitre ! s'écria Homer Sulaway. Ouais, je vous reconnais !

Debout sur son perron, ses bras maigres enlaçant une vieille carabine, les bas de sa salopette de pêcheur de homards roulés sur les chevilles, il les surveillait d'un œil mauvais. Chase avait dit à Miranda que l'homme était âgé de quatre-vingts ans. La face fripée et édentée qu'ils avaient sous les yeux était au moins celle d'un centenaire.

– Allez-vous-en, à présent ! Fichez-moi le camp ! Je ne peux plus me permettre de réparer des fenêtres cassées.

– Mais j'ai payé pour cela, répondit Chase. Vous ne vous souvenez pas ? Pendant six mois j'ai dû tondre des pelouses. Mais j'ai payé.

– Valait mieux, grogna Sully. Ou les fesses de votre vieux auraient tâté de mes bottes.

– Pouvons-nous vous parler, monsieur Sulaway ?

– C'est à quel sujet ?

– Au sujet de la Stone Coast Trust. Je voulais savoir si...

– Ça ne m'intéresse pas.

Sully tourna les talons et se dirigea d'un pas traînant vers sa porte.

– Monsieur Sulaway, cette jeune dame aimerait vous demander...

– Je n'ai que faire des jeunes dames. Ni des vieilles, d'ailleurs.

La porte à moustiquaire se referma en claquant derrière lui, puis ce fut le silence.

– Eh bien, marmonna Chase, le vieux bonhomme est gâteux pour de bon.

– Je crois qu'il a peur, dit Miranda. C'est pourquoi il refuse de nous parler.

– Peur ? Mais de quoi ?

– Il suffit de le lui demander.

Elle s'avança de quelques pas vers le cottage.

– Monsieur Sulaway ? appela-t-elle. Tout ce que nous voulons savoir, c'est s'ils ont tenté de vous faire chanter. La Stone Coast vous a-t-elle menacé d'une manière ou d'une autre ?

– Des mensonges, voilà ce qu'ils répandent ! De vicieuses calomnies ! Y a rien de vrai là-dedans. Rien !

– Ce n'est pas ce que dit Tony Graffam.

La porte s'ouvrit à la volée, et Sully surgit en trombe sur le perron.

– Qu'a-t-il encore raconté sur moi, ce gangster ? De quels ragots s'agit-il cette fois ?

– Nous pouvons rester ici et crier pour nous faire entendre, ou nous pouvons parler en privé. Que préférez-vous ?

Sulaway scruta les alentours, comme s'il cherchait des espions dans les bois.

– Eh bien ? aboya-t-il. Il vous faut une carte d'invitation ?

Ils le suivirent à l'intérieur. La cuisine du vieil homme était un espace sombre et confiné, aux fenêtres obscurcies par le feuillage des arbres. Les étagères et le comptoir de l'évier disparaissaient presque sous un bric-à-brac de vieilleries et de bibelots, tandis que des piles de journaux occupaient une bonne partie du plancher. La seule surface à peu près libre était la table. Ils prirent place de part et d'autre de celle-ci, sur des chaises à dossiers à barreaux, dont la stabilité laissait quelque peu à désirer.

– Vous savez, maugréa Sully, s'adressant à Chase, c'était surtout sur votre frère qu'ils mettaient la pression. Mais Richard n'était pas prêt à se laisser faire, non, monsieur. Y disait que nous devons nous serrer les coudes. Qu'ils pouvaient nous envoyer autant de lettres qu'ils voulaient, raconter les pires mensonges, pas question de vendre.

Le vieux pêcheur secoua la tête.

– C'est à partir de là que les choses ont commencé à mal tourner. Presque tout le monde sur cette route avait signé le papier de Graffam. Comme ça, tout simplement. Et voyez ce qui est arrivé à Richard. Paraît qu'on l'a retrouvé avec un couteau planté dans la poitrine.

Le regard que Chase lui jeta à la dérobée n'échappa pas à Miranda. Le vieux Sully était tellement coupé de la réalité qu'il ignorait que cette femme assise à sa table n'était autre que l'accusée elle-même.

– Ces lettres vous demandant de vendre, dit Chase. Est-ce Graffam qui vous les envoyait ?

– Celle que j'ai reçue n'était pas signée. Les autres non plus, à ce que j'ai entendu dire.

– Richard en a donc reçu une, lui aussi.

– J'imagine. De même que Barretts, plus bas sur la route. Et sans doute tous les autres, même s'ils se gardent bien d'en parler.

– Que disait la vôtre, si ce n'est pas indiscret ?

– Des mensonges. De la pure méchanceté...

– Et celle envoyée à Richard ?

Il haussa les épaules.

– Comment le saurais-je ?

Miranda jeta un regard circulaire dans la cuisine encombrée. Le vieux Sully ne jetait rien, nota-t-elle. Objets précieux, pacotille ou vieux journaux, il conservait tout avec un soin maniaque.

– Avez-vous gardé cette lettre ? demanda-t-elle.

Le vieil homme arrondit le dos, les épaules basses, tel un bernard-hermite s'apprêtant à regagner sa coquille.

– Possible, grogna-t-il.

– Pouvons-nous la voir ?

– Je ne sais pas, soupira-t-il en se frottant la joue. Je ne sais pas...

– Nous savons que ce sont des mensonges, monsieur Sulaway. Nous voulons juste nous faire une idée de la tactique qu'ils ont adoptée. Il faut stopper Graffam avant qu'il n'occasionne d'autres dégâts.

Sully demeura un long moment silencieux, recroquevillé sur lui-même. Miranda songea qu'il ne l'avait peut-être pas entendue. Se levant enfin de table, il se traîna à contrecœur vers le comptoir de la cuisine. Là, il ôta le couvercle d'un pot de farine, en sortit une feuille de papier pliée en quatre et la tendit à Miranda.

Celle-ci la déplia, puis la posa à plat sur la table.

« Qu'est-il réellement arrivé à Stanley ? Le *Lula* le sait. Nous aussi. »

Sous cette inscription énigmatique, une main avait ajouté au crayon : « Vendez, Sully. »

– Qui est Stanley ? demanda-t-elle.

Affaissé sur sa chaise, le vieil homme tenait les yeux baissés sur ses mains noueuses.

– Monsieur Sulaway ?

La réponse arriva dans un soupir résigné.

– Mon frère.

– A quoi cette note fait-elle allusion ?

– C'était il y a longtemps...

Sully s'essuya les yeux, comme pour chasser une brume qui lui brouillait la vue.

– Il s'agissait d'un accident, murmura-t-il. Cela arrive tout le temps, là-bas. La mer, on ne peut pas lui faire confiance. Faut jamais lui tourner le dos...

– Qu'est-il arrivé à Stanley ? demanda Miranda d'une voix compréhensive.

– Sa... Son bateau s'est trouvé emporté par une lame de fond. Puis il s'est retourné, la quille en l'air. L'eau est glacée en décembre. Elle vous fige le sang. J'étais sur le *Sally M*. Je n'ai rien vu.

Il détourna la tête et regarda par la fenêtre. A l'extérieur, les arbres semblaient s'être encore resserrés sur la maison, la coupant de la lumière et de la chaleur.

Chase et Miranda attendirent.

– C'est moi qui l'ai trouvé, poursuivit-il d'une voix blanche. Son corps flottait, accroché par un filin à la poupe du *Lula*. Je l'ai détaché... hissé à bord... et ramené au port.

Il frissonna.

– C'est tout. Ça s'est passé il y a cinquante ans. Peut-être plus...

– Et cette note ?

– Un mensonge, qui s'est répandu après que...

– Après que quoi ?

– Après mon mariage avec Jessie... La femme de Stanley.

« Nous y voilà, songea Miranda. Le secret. La honte. »

– Monsieur Sulaway ? s'enquit Chase d'une voix posée. Qu'avaient-ils sur Richard ?

Sully secoua la tête.

– Il ne m’a rien dit.

– Mais ils avaient quelque chose, n’est-ce pas ?

– J’ignore ce que c’était, mais en tout cas il n’a pas vendu. Il avait la tête dure, votre frère. C’est d’ailleurs ce qui l’a perdu.

– Et *vous*, monsieur Sulaway, reprit Miranda. Pourquoi n’avez-vous pas vendu ?

Le vieil homme se tourna vers elle.

– Parce que je m’y refuse, dit-il.

L’expression qu’elle lut dans ses yeux était celle d’un homme acculé dans les derniers retranchements de sa vie.

– Rien ne peut plus me faire peur. Plus maintenant.

– Vraiment ?

Il hocha lentement la tête.

– Je suis atteint d’un cancer.

– Croyez-vous qu’il ait tué son frère ? demanda Miranda.

Ils marchaient à présent le long de la route d’accès, dans l’ombre pommelée des bouleaux et des pins. Les mains dans les poches, Chase affichait une mine soucieuse.

– Quelle importance, aujourd’hui, qu’il l’ait fait ou non ?

Oui, quelle importance ? se répéta-t-elle. Le vieil homme était sur le point d’affronter le jugement dernier. Innocent ou coupable, il portait déjà son fardeau depuis un demi-siècle.

– Il m’est difficile de croire que Graffam ait pu déterrer cette histoire, reprit-elle. C’est un nouvel arrivant sur l’île. Les informations qu’il détenait sur Sully sont vieilles de cinquante ans. Comment s’y serait-il pris ?

– En faisant appel à un détective.

– Et il a utilisé son surnom dans la lettre : « Sully. » Vous vous souvenez ? Seul quelqu’un d’ici pouvait le connaître.

– Il disposait donc d’un informateur local. Une personne au courant de tout ce qui se passe sur l’île, à l’écoute de son poulx.

– Ou de quelqu’un dont le renseignement est le métier, ajouta-t-elle, songeant à Willie Rodell et à l’Agence Privée d’Investigations Alamo.

Bientôt, ils aperçurent un panneau indiquant : « Foyer de l'Harmonie. »

– L'endroit s'appelait « Frenchman's Cottage », expliqua Chase. Jusqu'à ce que les hippies l'achètent.

Ils s'engagèrent sur la piste forestière qui s'ouvrait à côté du panneau. Des tintements de carillons éoliens leur parvinrent aux oreilles bien avant que le cottage ne s'offre à leur vue. Leur son flottait entre les arbres, dansait dans la brise. Les clochettes de verre iridescent se balançaient, scintillantes, sous le préau du perron où elles étaient suspendues. La porte du cottage était grande ouverte.

– Y a-t-il quelqu'un ? appela Chase.

Dans un premier temps, seuls les carillons lui répondirent. Puis, faiblement, ils entendirent des éclats de rire, des voix s'approchant. C'est alors qu'ils les virent à travers les arbres : deux hommes et une femme qui marchaient vers eux.

Tous les trois aussi nus qu'au jour de leur naissance.

L'arrivée inattendue de visiteurs ne sembla pas le moins du monde les perturber. La femme, dont la crinière sauvage était généreusement striée de gris, affichait une expression de placide indifférence. Quant aux deux hommes qui l'encadraient, ils étaient également chevelus et sereins. Il apparut rapidement que celui de gauche, bronzé et les cheveux argentés, était le porte-parole officiel. Tandis que ses deux compagnons gagnaient l'intérieur du cottage, il s'avança vers les nouveaux venus, la main tendue et le sourire aux lèvres.

– Vous avez trouvé le « Foyer de l'Harmonie », déclara-t-il. Ou bien s'agit-il d'un heureux accident ?

– Nous sommes venus délibérément, répondit Chase en serrant la main de l'homme. Chase Tremain. Je suis le frère de Richard, le propriétaire de Rose Hill Cottage, plus haut sur la route.

– Ah, oui. Le lieu aux étranges vibrations.

– Etranges ?

– Vanna les ressent dès qu'elle s'en approche. Des ondes disharmoniques. Des fréquences dissonantes.

– Elles m'auront échappé.

– C'est souvent le cas des mangeurs de viande.

L'homme se tourna vers Miranda. Ses yeux étaient d'un bleu très pâle, et son regard était trop direct pour être tout à fait rassurant.

– Mon état naturel vous gêne-t-il ?

– Non, répondit-elle. Simplement, je n'ai pas l'habitude de...

Elle baissa les yeux, pour les relever aussitôt vers le visage du naturiste.

Celui-ci la considéra comme si elle était une créature digne de sa pitié.

– Nous sommes tombés bien bas depuis Eden, soupira-t-il.

S'approchant de la balustrade du perron, il se saisit d'un sarong qui y avait été déposé pour sécher au grand air.

– Mais la première règle de l'hospitalité, reprit-il en s'en ceignant les reins, veut que l'on mette ses invités à l'aise. Couvrons donc nos bijoux de famille.

Il leur fit signe d'entrer dans le cottage.

A l'intérieur, la femme, Vanna, elle aussi drapée d'un sarong, s'était installée en tailleur sous une fenêtre à vitrail. Ses yeux étaient fermés, et ses mains reposaient sur ses genoux, paumes tournées vers le haut. Assis à la japonaise sur ses talons, le deuxième homme se tenait devant une table très basse, roulant ce qui ressemblait à des sushis de riz brun. Des plantes en pot d'une densité tropicale étaient disposées un peu partout, s'accordant avec bonheur aux tentures indonésiennes, aux cliquetis des mobiles de cristal, et au riche parfum d'encens. Rien ne déparait l'harmonie de l'ensemble, si ce n'est le télécopieur placé dans un coin.

Leur hôte, qui portait le nom éminemment mondain de Fred, leur servit du thé au cynorhodon de roses, ainsi que des gâteaux à la caroube. Ils venaient dans le Maine chaque été, expliqua-t-il, afin de retrouver le lien ancestral à la terre. New York était un purgatoire, une antichambre de l'enfer. De fausses gens, de fausses valeurs. Ils n'y travaillaient que pour garder le contact avec leurs pauvres semblables. Par ailleurs, ils avaient besoin d'un revenu. De sorte que durant la majeure partie de l'année, ils supportaient le stress nauséux de la grande cité, l'air saturé de toxines, et les sucres raffinés qui leur empoisonnaient le sang. Les étés étaient consacrés à la purification. Voilà ce qui justifiait leur présence ici, la raison pour laquelle ils abandonnaient leur travail deux mois par an.

– Quelles sont vos professions ? demanda Chase.

– Cabinet d'expertise comptable et de conseil financier Nickels, Fay et Bledsoe, répondit-il. Je suis Nickels.

– Moi, c'est Fay, dit l'homme aux sushis.

La femme, indubitablement Bledsoe, continua de méditer en silence.

– Vous comprenez donc, reprit Fred Nickels, que personne ne peut nous convaincre de vendre. Cette propriété est un lien avec notre mère.

– Elle lui appartenait ?

– Tout appartient à Notre Mère la Terre.

Chase s'éclaircit la gorge.

– Oh.

– Nous refusons de vendre. Et ce ne sont pas ces lettres ridicules qui nous feront changer d'avis...

Ses deux invités redressèrent aussitôt le buste.

– Des lettres ? répétèrent-ils d'une même voix.

– Nous vivons ensemble, tous les trois, depuis une quinzaine d'années. Une parfaite harmonie sexuelle. Ni jalousie, ni frictions. Tous nos amis sont au courant. Que notre arrangement soit étalé sur la place publique nous est parfaitement indifférent.

– Est-ce cela que les lettres menaçaient de faire ? demanda Miranda.

– Oui. Les termes de la dernière étaient, je crois : « Dévoiler votre style de vie déviant. »

– Vous n'êtes pas les seuls à avoir reçu ce genre de courrier, dit Chase. J'ai la quasi-certitude que chacun sur cette route a trouvé la même chose dans sa boîte aux lettres.

– Eh bien, en l'occurrence, ils se sont adressés aux mauvaises personnes. Un style de vie déviant est exactement ce que nous prônons. N'ai-je pas raison, mes amis ?

L'homme aux sushis leva la tête et répondit :

– Ho.

– Il est d'accord, traduisit Fred.

– La lettre était-elle signée ? s'enquit Miranda.

– Non. Le cachet de la poste était celui de Bass Harbor, et elle est arrivée à notre domicile newyorkais.

– Quand ?

– Il y a trois ou quatre mois. Elle nous conseillait de vendre la

propriété. A qui ? Cela, elle ne le précisait pas. Mais nous avons reçu cette offre de M. Graffam. J'en ai donc déduit qu'il était derrière cette opération. J'ai pris mes renseignements sur la Stone Coast Trust. Quelques recherches ici et là, juste pour savoir à qui nous avons affaire. Selon mes sources, il y a beaucoup d'argent en jeu. Graffam n'est que l'homme de paille d'un investisseur qui préfère rester discret. D'après moi, un gros bonnet du crime organisé.

– Pourquoi s'intéresseraient-ils à Shepherd Island ? s'étonna Chase.

– New York est devenu trop chaud pour eux. Les pitbulls du parquet, les tracasseries judiciaires, enfin, vous voyez... Je crois qu'ils ont décidé d'émigrer vers le nord. Et la côte nord de l'île correspond parfaitement à ce qu'ils recherchent. L'industrie touristique est déjà en plein boom ici. Et regardez cet environnement ! L'océan, la forêt, l'absence de criminalité. Dites-moi quel pauvre traîne-savates de la ville ne serait pas prêt à casser sa tirelire pour passer quelques jours de vacances ici.

– Avez-vous déjà rencontré Graffam ?

– Oui. Il est venu nous rendre visite. Pour marchander le prix du terrain. Et nous lui avons dit, en termes explicites...

Il s'interrompt, un large sourire sur les lèvres.

– D'aller forniquer avec lui-même. Je ne suis pas sûr qu'il connaissait le sens du mot.

– Quel genre d'homme est-il ? demanda Miranda.

Fred renifla.

– Frimeur, veule, bête. Je veux dire, vraiment idiot. Le Q.I. d'une aubergine. Quel demeuré appellerait un projet immobilier Hemlock Heights – les Hauts de la Ciguë ? Pourquoi pas le Domaine des Chênes Empoisonnés, pendant que nous y sommes ?

Il secoua la tête.

– Je ne parviens pas à croire qu'il ait pu convaincre ces autres imbéciles de vendre, ajouta-t-il, avant de glousser : Vous devriez le rencontrer, Tremain. Je ne doute pas que vous jugerez, comme moi, qu'il est aussi évolué que nos lointains ancêtres les paramécies.

Toujours en position du lotus, la femme, Bledsoe, ouvrit brièvement les yeux.

– C'est insultant pour les paramécies, observa-t-elle d'un ton

laconique.

– Malheureusement, reprit Fred, je crains que le reclassement de la zone ne soit désormais un fait accompli. Nous serons bientôt cernés par le béton. Des résidences en copropriété par-ci, des fast-food par-là. Le remembrement de Shepherd Island.

Il observa une pause, avant d'ajouter :

– Et vous savez quoi ? C'est le moment que nous choisirons pour vendre ! Seigneur, quel profit ! Nous pourrions alors nous offrir tout un comté dans les Allagash.

– Le projet peut encore être stoppé, déclara Miranda. Ils ne mettront pas la main sur Rose Hill. Quant au reclassement de la zone, il peut être annulé.

– Aucune chance, rétorqua Fred. Nous parlons ici d'une véritable manne en termes de taxe professionnelle. Un site protégé ne rapporte pas un cent à l'île. Mais une belle petite station touristique ? Ecoutez, je suis expert financier. Je connais le pouvoir du tout-puissant billet vert.

– Certaines personnes sont prêtes à se battre.

– Cela ne fait aucune différence.

Avec un froncement de nez appréciateur, il huma sa tasse de thé au cynorhodon de roses. Les bords de son sarong avaient glissé de côté, offrant ses cuisses nues aux regards, tandis qu'une fumée d'encens flottait vers sa tête grisonnante.

– Ils peuvent hurler, protester, s'allonger devant les bulldozers. C'est sans espoir. Certaines choses ne peuvent pas être stoppées.

– Voilà une réponse bien cynique, dit Miranda.

– Notre époque est cynique.

– Eh bien, ils n'achèteront pas Rose Hill, déclara-t-elle en se levant. Et s'il s'avère que le crime organisé est bien derrière cette opération commerciale, il y a fort à parier que les habitants de l'île réagiront. Les gens d'ici n'aiment pas beaucoup les gangsters. Et ils se méfient des étrangers comme de la peste.

Fred leva les yeux vers elle en souriant.

– N'êtes-vous pas vous-même une étrangère, mademoiselle Wood ?

– Je ne suis pas de l'île, en effet. Je suis arrivée ici il y a un an.

– Cependant ils vous ont acceptée.

– Non, répliqua-t-elle, détournant aussitôt le visage.

Elle demeura figée quelques secondes, contemplant l'extérieur à travers la moustiquaire de la porte. Les arbres se balançaient mollement sous l'azur immaculé du ciel.

– Ils ne m'ont jamais acceptée, reprit-elle. Et vous savez quoi ?

Elle exhala un long soupir.

– Je viens seulement de le comprendre. Ils ne m'accepteront jamais.

Une troisième voiture était garée dans l'allée de Rose Hill.

Ce n'est qu'en remontant à pied la dernière courbe de la route qu'ils aperçurent la Saab, un modèle récent d'un rutilant bordeaux. Un coup d'œil à travers les vitres leur révéla un intérieur d'une propreté maniaque, un habillage de cuir neuf où ne traînait pas même une carte de visite ni un papier de bonbon.

La porte à moustiquaire s'ouvrit en couinant, et miss St John apparut sur le perron.

– Ah, vous voilà, dit-elle. Vous avez de la visite. Jill Vickery.

Bien sûr, songea Miranda. Qui d'autre était capable de garder un véhicule aussi propre ?

Jill se tenait debout au milieu des livres, un carton entre les bras. Si elle se montra surprise de voir Miranda, elle n'émit aucun commentaire sur sa présence au cottage.

– Désolée de surgir ici sans prévenir, dit-elle. Mais il me fallait récupérer certains papiers. Phillip et moi sommes attendus chez le comptable demain. Vous savez, pour faire le point sur les différentes taxes afférentes au transfert du *Herald*.

Chase fronça les sourcils.

– Vous avez trouvé des dossiers financiers ici ?

– Celui du mois dernier seulement. Je ne parvenais pas à mettre la main dessus au bureau, aussi me suis-je dit que Richard l'avait peut-être apporté ici pour y travailler. Je ne me trompais pas.

– Où était-il ? s'étonna Chase. Nous avons examiné tous ses dossiers un par un, et je ne l'ai pas vu.

– A l'étagère. Dans le tiroir de la table de nuit.

Comment elle savait où chercher, cela elle ne l'expliqua pas.

– Quel capharnaüm ! s'exclama-t-elle, survolant la pièce du

regard. Que cherchez-vous donc ? Un trésor caché ?

– N'importe quel document concernant de près ou de loin la Stone Coast Trust, répondit-il.

– Oui, Annie m'a laissé entendre que vous creusiez de ce côté-là. Personnellement, je pense qu'il s'agit d'une impasse.

Elle adressa un regard froid à Miranda.

– Comment vont les choses pour toi ?

La question était de simple politesse, ni chaleureuse, ni réellement sincère.

– Les choses sont... assez difficiles.

– Je peux l'imaginer. J'ai appris que tu avais élu domicile chez Annie.

– A titre provisoire, seulement.

La directrice de rédaction la gratifia d'un sourire ironique.

– C'est assez inopportun, je dois dire. C'est elle qui était chargée de couvrir le procès, et voilà que tu t'installas chez elle. J'ai dû lui retirer l'affaire. Tu comprends, l'objectivité du reportage...

– Personne au *Herald* ne peut prétendre à l'objectivité dans cette affaire, fit remarquer Chase.

– Sans doute, reconnut-elle, tout en resserrant les bras sur sa boîte. Bien, il vaut mieux que je parte. Je vous laisse continuer vos recherches.

– Mademoiselle Vickery ? intervint miss St John. Je me demandais... Peut-être pourriez-vous éclairer notre lanterne sur cette note que nous avons trouvée ici.

– Oui ?

– C'est un billet, signé d'un simple « M. », expliqua-t-elle en lui présentant le papier. Il n'est pas de Miranda. Auriez-vous une idée de qui l'a écrit ?

Jill parcourut le billet sans émotion apparente, pas même un léger frémissement de sourcil.

« Si je pouvais posséder ne fût-ce qu'une once de sa classe et de son assurance... », songea Miranda.

– Il n'est pas daté, donc...

Elle releva les yeux.

– Je vois plusieurs possibilités. Mais aucune des personnes auxquelles je pense ne porte un nom commençant par cette initiale. A moins qu'il ne s'agisse d'un surnom. Ou que M signifie « moi », tout simplement.

– Plusieurs possibilités ?

– Oui...

Elle adressa un regard gêné à Miranda.

– Richard avait... ses préférences. Il était particulièrement attiré par les stagiaires d'été de sexe féminin. Il y a eu cette jeune fille, l'an dernier. Avant que tu ne sois embauchée, Miranda. Elle s'appelait Chloe... quelque chose. J'ai oublié le nom de famille. Sa prose était d'un niveau d'école primaire, mais comme plante d'agrément elle ne manquait pas d'attraits. Et elle décrochait les meilleures interviews, ce qui faisait fulminer cette pauvre Annie.

Jill baissa de nouveau les yeux sur le billet.

– Il a été tapé sur une machine à écrire manuelle. Vous voyez ? La boucle du « e » est légèrement empâtée. Le caractère a besoin d'un nettoyage. Si je me souviens bien, Chloe travaillait toujours sur ce type de machine. Elle était d'ailleurs la seule dans la rédaction à ne pas savoir se servir d'un clavier d'ordinateur.

Elle rendit la note à miss St John.

– Ça pourrait être elle.

– Que s'est-il passé pour Chloe ? demanda Chase.

– Que voulez-vous qu'il se soit passé ? Un flirt poussé et torride, quelques sublimes envolées, et, pour terminer, un autre cœur brisé.

La gorge de Miranda se serra, et un flot de chaleur lui monta aux joues. Personne ne la regardait directement, mais elle se sentait l'objet de toutes les attentions, aussi sûrement que s'ils la dévisageaient. Elle marcha vers la fenêtre, où elle se surprit à crispier les mains sur le rideau. La tête droite et le dos raide, elle inspira à fond plusieurs fois. « Un autre cœur brisé. » Ces mots lui donnaient l'impression de n'avoir été qu'un numéro sur une liste, une autre stupide et niaise victime. Voilà ce qu'ils pensaient d'elle.

Comme elle le pensait elle-même.

Jill assura de nouveau sa prise sur le carton.

– Je ferais mieux de me dépêcher, annonça-t-elle. Quand le chat n'est pas là...

Arrivée devant la porte, elle s'arrêta et tourna la tête.

– Oh, j'allais oublier, Chase. Annie vient d'apprendre la nouvelle.

– Quelle nouvelle ?

– Tony Graffam est de retour en ville.

Miranda n'eut aucune réaction. Elle entendit Jill descendre les marches du perron, le moteur de la Saab démarrer, puis les pneus crisser sur le gravier tandis que le véhicule s'éloignait. Elle sentit également les regards de Chase et de miss St John fixés sur sa nuque. Ils l'observaient en silence. Un insoutenable et pitoyable silence.

Saisie d'une brusque impulsion, elle poussa la porte à moustiquaire et sortit du cottage en courant.

Chase la rattrapa au milieu de la clairière. L'empoignant par le bras, il la força à se retourner.

– Miranda...

– Laissez-moi !

– Vous ne pouvez pas fuir la réalité...

– Et c'est bien dommage! s'exclama-t-elle. Jill l'a bien dit. Je ne suis qu'un autre cœur brisé ! Une autre imbécile qui n'a eu que ce qu'elle méritait !

– Vous n'avez pas mérité cela.

– Allez au diable, Chase ! Ne soyez pas désolé pour moi ! Je ne supporte pas non plus votre pitié !

Elle se libéra d'un geste sec et fit demi-tour. Il la fit de nouveau pivoter vers lui, la saisissant cette fois par les poignets pour l'empêcher de fuir. Miranda n'eut d'autre choix que d'affronter l'éclat impérieux de ses yeux noirs.

– Je ne suis pas désolé pour vous, déclara-t-il d'une voix grave. Et je ne vous prends pas en pitié, parce que vous valez beaucoup mieux que cela. Vous avez plus en vous qu'aucune femme que j'aie connue. D'accord, vous êtes naïve. Et trop candide. Nous avons tous été un jour débutants. Vous en avez tiré les leçons. Parfait. C'est ce qu'il fallait faire. Vous voulez vous flageller ? Sans doute est-ce légitime. Mais n'en faites pas trop. Parce que je pense que l'amour que vous portait Richard était aussi fort que le vôtre.

– Est-ce censé me reconforter ?

– Je ne cherche pas à vous reconforter. Je vous dis simplement ce

que je pense.

– Je vois, fit-elle avec un petit rire amer. Je suis juste un peu plus qu'une *bimbo*.

De nouveau, elle tenta de se dégager. De nouveau, il l'en empêcha.

– Non, dit-il calmement. Ce que je veux dire, c'est ceci : je sais que vous n'êtes pas la première. Je sais que Richard était un homme à femmes. J'en ai croisé quelques-unes au long des années. Certaines étaient ravissantes. D'autres talentueuses, voire brillantes. Mais de toutes ces femmes, et Dieu sait si chacune était à sa façon exceptionnelle, vous êtes la seule dont j'ai la conviction qu'il ait pu tomber réellement amoureux.

– De toutes ces *ravissantes* créatures ?

Elle secoua la tête et se mit à rire.

– Pourquoi moi ?

– Parce qu'en ce qui me concerne, répondit-il d'une voix tranquille, j'aurais éprouvé la même chose.

Elle se figea aussitôt. Il tenait toujours les yeux baissés sur elle, tandis que ses cheveux noirs flottaient au vent, encadrant un visage inondé de soleil. Elle perçut le rythme saccadé de sa propre respiration, ainsi que les battements sourds de son cœur dans ses tympan.

Chase lui relâcha les poignets. Elle ne bougea pas, même lorsqu'il l'encercla de ses bras, même lorsqu'il l'attira avec fermeté contre lui. Un soupir ténu lui échappa au moment où sa bouche se plaquait d'autorité sur la sienne.

A la seconde même où leurs lèvres se rencontrèrent, elle sut qu'elle était perdue. Le soleil se mit à tourner au-dessus de sa tête, disque éblouissant sur champ d'azur. Puis elle ne vit que lui, tout ombre et rugosité, sa face ténébreuse obturant le ciel, sa bouche lui volant sa respiration. Pendant quelques instants, elle oscilla entre résistance et reddition, avant de succomber et de lancer les bras autour de son cou, ouvrant les lèvres sous la férocité avide de ses assauts, se pressant avec fougue contre la morsure de ses dents. Elle s'abreuva de son souffle, de sa chaleur. A travers le grondement du sang dans ses oreilles, elle l'entendit grogner de satisfaction. Et de désir, de toujours plus de désir.

Comme elle avait cédé rapidement, comme elle était tombée facilement, cette femme qu'avait conquise un frère, d'abord, et

maintenant le second !

La brutale clarté du jour l'aveugla tandis qu'elle s'écartait de lui. Ses joues étaient en feu. Le bourdonnement des insectes, le murmure du vent dans la végétation disparaissaient presque dans le halètement rauque de sa propre respiration.

– Je ne passerai pas des bras de l'un à ceux de l'autre, s'insurgea-t-elle. Non, je ne le ferai pas.

Sur ce, elle tourna les talons et retraversa la clairière en direction du cottage. Chacun de ses pas soulevait un parfum mêlé d'herbes et de graminées chauffées par le soleil. Elle savait qu'il la suivait, à quelque distance derrière elle, mais il ne tenta pas cette fois de la rattraper. Elle marchait seule. La lumière de cet après-midi, le ballet des fleurs sauvages, les nuages vaporeux d'aigrettes de pissenlit, tout concourait à accentuer son sentiment de détresse.

Miss St John se tenait debout sur le perron. Ne lui accordant qu'un faible signe de tête, Miranda la croisa sans s'arrêter et pénétra dans le cottage. A l'intérieur, elle se dirigea droit vers la bibliothèque, en sortit une pleine brassée de livres et s'assit sur le sol. Elle feuilletait les pages d'une main résolue lorsque lui parvinrent des bruits de pas gravissant les marches du perron.

– Le moment est malvenu pour une dispute, Chase, dit miss St John derrière elle.

– Ce n'est pas dans mes intentions.

– Vous avez cet éclat dans le regard... Pour l'amour du ciel, calmez-vous. Stop ! Prenez une profonde inspiration.

– Avec tout le respect que je vous dois, miss St John, vous n'êtes *pas* ma mère.

– Très bien, je ne suis pas votre mère ! s'offusqua-t-elle, avant de s'éloigner en marmonnant : Mais je vois quand un homme a grand besoin de mes conseils.

La porte à moustiquaire se referma en claquant. Miranda se retourna. Chase se tenait dans l'encadrement, les yeux fixés sur elle.

– Vous vous êtes méprise sur le sens de mes paroles, dit-il.

Elle leva la tête.

– Vraiment ?

– Ce qui s'est passé entre Richard et vous est une autre histoire. Une histoire terminée. Qui n'a rien à voir avec vous et moi.

Elle referma d'un geste sec le livre qu'elle tenait à la main.

– Elle a tout à voir avec vous et moi.

– Mais vous présentez les choses comme s'il s'agissait... d'un simple passage de relais.

– Très bien, soupira-t-elle. Peut-être n'est-ce pas aussi schématique. Peut-être n'avez-vous même pas conscience d'agir ainsi.

Se saisissant d'un autre livre, elle en feuilleta les pages avec une attention butée.

– Mais nous savons tous deux, reprit-elle, que Richard était le *golden boy* de la famille. Celui qui avait tout, qui héritait de tout. Quant à vous, vous êtes le Tremain à qui n'a même pas été attribué un legs décent. Eh bien, si vous n'héritez ni du journal ni de la fortune, vous héritez au moins de la maîtresse esseulée. Voire de sa femme, qui sait ? Réfléchissez. Evelyn n'a même pas besoin de se compliquer la vie à changer de nom.

– Vous avez terminé ?

– J'ai terminé.

– Parfait. Parce que je n'ai pas l'intention de supporter ces âneries plus longtemps. En premier lieu, je ne suis pas le moins du monde intéressé par ma belle-sœur. Je ne l'ai jamais été. Lorsque Richard l'a épousée, j'ai dû me retenir de lui envoyer mes condoléances. Ensuite, je me fiche comme d'une guigne de qui prendra la succession au *Herald*. Jamais, au grand jamais, je n'ai voulu ce job. Le journal était le « bébé » de Richard, et ce depuis le début. Enfin...

Marquant une pause, il prit une profonde inspiration, comme si ce qu'il s'apprêtait à ajouter lui demandait du courage.

– Enfin, dit-il d'une voix calme, je ne suis pas un Tremain.

Miranda leva vivement les yeux.

– Que me dites-vous là ? Vous êtes le frère de Richard, non ?

– Son demi-frère.

– Vous voulez dire...

Elle scruta le fond de ses yeux de gitan, dont les iris brillaient d'une noirceur de charbon.

Chase hocha la tête.

– Mon père savait. Je ne crois pas que ma mère le lui ait jamais

dit, du moins pas en termes explicites. Elle n'en a pas eu besoin. Il lui suffisait de me regarder.

Un sourire se dessina sur ses lèvres, ironique et amer.

– Il est drôle de penser que je ne l'ai jamais su. J'ai grandi sans jamais comprendre pourquoi je demeurais toujours dans l'ombre de Richard. En dépit de tous mes efforts, c'était lui, encore lui, qui accaparait l'attention de mon père. Ma mère faisait de son mieux pour pallier cette carence affective. Jusqu'à sa mort elle est restée ma meilleure amie. Ensuite, nous nous sommes retrouvés à trois.

Il se laissa tomber dans un fauteuil et se massa le front, dans une vaine tentative pour gommer ces souvenirs.

– Quand l'avez-vous appris ? s'enquit Miranda d'une voix douce. Qu'il n'était pas votre père ?

– Des années plus tard, alors que celui-ci agonisait. Cela ressemble au pire des clichés, mais ce fut la dernière confession d'un homme à l'article de la mort. Seulement, ce n'est pas à moi, mais à Richard qu'il fit cet ultime aveu. Jusqu'au dernier moment, c'est lui qu'il privilégia.

Chase se renversa contre le dossier de son siège, le visage empreint d'une profonde lassitude. La nuque appuyée sur le coussin, il fixa le plafond d'un œil absent.

– Deux jours plus tard nous eûmes droit à la lecture du testament. Je ne comprenais pas pourquoi ma part de l'héritage était aussi insignifiante. Oh, la somme qu'il me laissait fut suffisante pour me permettre de monter ma société. Mais ce fut tout. J'ai cru que mon mariage y était pour quelque chose : dès le début mon père s'y était opposé... Ce testament m'a blessé, mais je l'ai accepté. Ma femme, non. Elle s'est lancée dans une violente diatribe contre Richard, s'est emportée, criant à l'injustice. Richard a perdu son sang-froid et a tout lâché. Le grand secret. Le fait que son frère était un bâtard.

– C'est alors que vous avez décidé de quitter l'île.

Il acquiesça.

– Je suis revenu ici une ou deux fois, sur l'insistance de Christine. Mais après notre divorce, il fut clair que le lien me rattachant à Shepherd était définitivement rompu. Je n'y ai donc plus remis les pieds. Jusqu'à maintenant.

Un long silence s'ensuivit. Chase semblait perdu dans de sombres souvenirs, d'anciennes blessures.

« Pas étonnant que je n'aie reconnu aucun trait de Richard dans

son visage, songea-t-elle. Il n'a jamais été un Tremain. Il n'est que... lui-même. Le genre d'homme que n'aurait jamais pu être Richard... Le genre d'homme que je pourrais aimer. »

Il sentit qu'elle l'étudiait, la sentit approcher sa main. Se levant d'un mouvement abrupt, il marcha vers la porte avec une indifférence délibérée. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta et engloba la clairière du regard.

– Peut-être avez-vous raison, dit-il.

– A quel propos ?

– A propos du fait que ce qui s'est passé entre Richard et vous plane toujours entre nous.

– Et si c'est le cas ?

– Alors c'est une erreur. Vous, moi. Il n'existe pas de pire raison pour s'engager l'un vis-à-vis de l'autre.

Miranda baissa la tête, de peur de révéler – même au dos raide qu'il lui présentait – la peine qui lui embuait le regard.

– Cela signifie, murmura-t-elle, que nous ne devrions pas, n'est-ce pas ?

– Non.

Il se retourna pour lui faire face. Presque contre sa volonté, elle releva les yeux et rencontra les siens.

– La vérité, Miranda, c'est que nous avons trop de raisons de ne pas le faire. Ce qui s'est produit entre nous n'était...

Il soupira.

– Qu'un simple phénomène d'attraction physique. C'est tout.

C'est tout. Autant dire rien, dans le contexte plus large de leurs vies. Pas de quoi risquer son cœur.

– Cependant..., reprit-il.

Elle redressa aussitôt la tête, saisie d'un brusque mais ténu regain d'espoir.

– Oui ?

– Nous ne pouvons pas nous séparer. Pas après les derniers événements. La mort de Richard, l'in-c endie... Et ça, ajouta-t-il en désignant la pièce encombrée de livres.

– Vous n'avez pas confiance en moi, et vous me demandez mon aide ?

– Vous avez trop à perdre pour vous permettre de négliger le plus infime détail.

– Sur ce point-là, répondit-elle avec un rire las, je reconnais que vous avez raison.

Puis, serrant les bras sur sa taille :

– Alors, quelle est la suite du programme ?

– Je veux avoir une conversation avec Tony Graffam.

– Je vous accompagne ?

– Non. Je préfère être seul pour lui tirer les vers du nez. Vous pouvez terminer le travail ici, en attendant. Il reste encore l'étage.

Miranda jeta un regard circulaire dans la pièce, survolant les empilements poussiéreux de livres, les monceaux de papiers, les liasses de documents, puis secoua la tête.

– Si seulement je savais ce que je suis venue chercher, soupira-t-elle. Ce que cherchait notre cambrioleur.

– J'ai l'intuition que c'est toujours ici, quelque part.

– Oui. Mais quoi ?

Chase se retourna pour pousser la porte.

– Lorsque vous l'aurez trouvé, vous le saurez.

11.

Fred Nickels avait affirmé que Tony Graffam était frimeur, veule et bête. Il avait raison sur les trois points. Le promoteur était vêtu d'un costume de soie écru, qu'agrémentait une cravate en cachemire d'un rouge aveuglant, et portait une bague en or au petit doigt. A l'instar de l'homme, le bureau était à la fois tape-à-l'œil et dépourvu de substance: une épaisse moquette, des sièges en cuir flambant neufs, mais ni secrétaire, ni papiers sur le bureau. Pour toute décoration, le mur portait une carte de la côte nord de Shepherd Island. Elle n'était pas légendée en tant que telle, mais un seul coup d'œil à la large baie suffit à Chase pour reconnaître la ligne du littoral.

– Je vous le dis, protesta Graffam, c'est une véritable chasse aux sorcières ! D'abord la police, et maintenant vous.

Refusant de quitter son fauteuil, il ne daigna même pas se lever pour serrer la main de son visiteur. Comme s'il voyait dans le plateau poli derrière lequel il était retranché une sorte de rempart. Nerveux, il glissa les doigts dans ses cheveux permanentés.

– Croyez-vous que j'irais traîner quelqu'un dans la boue, juste comme ça ? Et pour quoi, je vous le demande ? Pour un petit bout de propriété. Ai-je l'air d'un imbécile ?

Chase se garda poliment de répondre à la question.

– Vous avez fait pression pour racheter Rose Hill, n'est-ce pas ?

– Euh, évidemment. Il s'agit d'un lot de toute première valeur.

– Et mon frère a refusé de vendre.

– Ecoutez, je suis désolé de ce qui est arrivé à votre frère. C'est une tragédie, une vraie tragédie. Non pas que nous ayons été en bons termes, lui et moi. Vous comprenez, il était impossible de parler affaires avec lui. Dès qu'il était question du projet, il devenait intraitable. A vrai dire, il se montrait franchement hostile. Je ne sais pas pourquoi. Après tout, il ne s'agit que d'une opération commerciale, n'est-ce pas ?

– Pour ma part, j'ai le net sentiment qu'il s'agit de tout autre chose. L'intention affichée de la Stone Coast Trust est de préserver le site.

– C'est en effet notre préoccupation. J'ai fait une proposition en or à votre frère. Je lui ai offert beaucoup plus que n'aurait payé le Conservatoire de la Nature. De plus, il gardait la jouissance du cottage. A vie, vous m'entendez ? Un deal incroyable !

– Incroyable.

– L'acquisition de Rose Hill nous permettait d'étendre le parc jusqu'aux contreforts des collines. Avec le bénéfice de l'altitude, du point de vue, et de l'accès.

– L'accès ?

– Pour l'entretien, bien sûr. Vous savez, des chemins de randonnée. Des sentiers aménagés, de sorte que chacun puisse profiter de la nature. Même les handicapés. Je veux dire, les personnes à mobilité réduite.

– Vous avez pensé à tout.

– Oui, répondit Graffam, tout sourire. A tout.

– Que vient faire Hemlock Heights dans ce petit bijou ?

Le promoteur écarquilla les yeux.

– Je vous demande pardon ?

– Hemlock Heights. C'est, je crois, le nom de votre projet de développement.

– Eh bien... Rien n'a été programmé...

– Dans ce cas, pourquoi avez-vous demandé un reclassement de la zone ? Et combien avez-vous versé de pots-de-vin à la commission d'occupation des sols ?

L'expression de Graffam se durcit.

– Au risque de me répéter, monsieur Tremain, permettez-moi de vous dire que la Stone Coast Trust a été créée dans le seul but de protéger la côte nord. Nous en viendrons peut-être, je l'admets, à exploiter une ou deux parcelles ici et là, juste pour maintenir l'entreprise à flot. Mais nous sommes parfois tenus à certains compromis. A faire des choses que nous ne devrions pas.

– Y compris le chantage ?

L'homme se redressa brusquement sur son siège.

– Quoi ?

– Je veux parler de Fred Nickels. De Homer Sulaway. Je suppose que ces noms vous sont familiers.

– Oui, bien sûr. Il s'agit de deux propriétaires de ces lots. Ils ont décliné mon offre.

– Quelqu'un leur a envoyé des lettres fort déplaisantes, monsieur Graffam. Leur demandant de vendre.

– Et vous croyez que c'est moi qui les ai envoyées ?

– Qui d'autre ? Quatre personnes refusent votre offre. Deux d'entre elles reçoivent des lettres de menace. Et une troisième, mon frère, est retrouvée assassinée.

– Je vois. C'est à cela que vous vouliez en venir, n'est-ce pas ? Présenter les choses de telle manière que l'on croie que j'ai quelque chose à voir dans ce meurtre.

– Ai-je dit cela ?

– Ecoutez, mes oreilles ont suffisamment chauffé dans cette affaire. Un an à essayer de composer avec ce... ce bled d'attardés. J'ai dû me livrer à de la haute voltige pour faire fonctionner ce projet, mais je n'ai pas l'intention de lui servir de bouc émissaire.

Chase dévisagea Graffam avec perplexité. A quoi rimait tout ce galimatias ? Le bouc émissaire de qui ?

– Je n'étais pas en ville lorsque c'est arrivé, reprit le promoteur. J'ai des témoins prêts à le jurer...

– Pour qui travaillez-vous ? coupa Chase.

La mâchoire de Graffam se scella aussitôt. Lentement, il se renversa dans son fauteuil, l'expression aussi minérale que de la pierre.

– Donc, vous agissez pour quelqu'un, poursuivit-il. Quelqu'un qui avance les fonds. Quelqu'un qui accomplit la sale besogne. Qui couvrez-vous ? Un caïd de la pègre ?

Le promoteur resta muet.

– Vous avez peur, Graffam. Je le vois.

– Je n'ai pas à répondre à vos questions.

Chase appuya son attaque.

– Mon frère s'apprêtait à publier un brûlot sur la Stone Coast Trust, n'est-ce pas ? Vous lui avez donc envoyé l'une de vos lettres de menace. Mais vous vous êtes rendu compte qu'il ne cédait pas au chantage. Et qu'il ne se laissait pas acheter. Donc, qu'avez-vous fait ? Payé quelqu'un pour résoudre le problème ?

– Un assassinat, vous voulez dire ?

Graffam éclata de rire.

– Voyons, Tremain ! C'est une bonne femme qui l'a tué. Vous le savez aussi bien que moi. Elles sont dangereuses, ces nanas ! Laissez-les tomber et il leur vient de drôles d'idées en tête. Elles voient rouge, s'emparent d'un couteau de cuisine et vlan ! C'est fini. Même les flics sont d'accord. C'était une bonne femme. Le mobile est clair.

– Et vous aviez beaucoup à perdre dans cette histoire. De même que votre commanditaire. Richard avait déjà mis la main sur vos numéros de comptes bancaires. Il avait commencé à remonter la piste de votre mystérieux homme de l'ombre, et menaçait d'étaler vos manœuvres au grand jour.

– Mais il ne l'a pas fait. Il a enterré son article, vous vous rappelez ? Je savais de source sûre qu'il ne serait jamais publié. Pourquoi m'en serais-je pris à lui ?

Chase ne répondit pas. Jill lui avait servi la même version, selon laquelle Richard avait de son propre chef classé le dossier et abandonné sa croisade. C'était précisément ce point qui le chiffonnait. Pourquoi avait-il soudain fait marche arrière ?

A moins que Jill ne lui ait menti...

Cette possibilité continua à lui trotter dans la tête tandis qu'il quittait le bureau de Graffam et regagnait sa voiture. Que savait-il d'elle, en fait ? Qu'elle était au *Herald* depuis cinq ans, et qu'elle le maintenait en activité avec doigté. Qu'elle était brillante, stylée et sous-payée. Elle pouvait prétendre à un meilleur poste n'importe où sur la côte Est. Pourquoi avait-elle choisi de rester dans cette feuille de chou locale et de travailler pour un salaire de misère ?

Sa première idée avait été de retourner sur-le-champ à Rose Hill. Au lieu de cela, il prit le chemin du *Herald*.

L'équipe de rédaction était réduite à sa plus simple expression : le stagiaire d'été, occupé à taper sur un clavier d'ordinateur, et le maquettiste, penché sur sa table à dessin. Chase les dépassa sans s'arrêter, pénétra dans le bureau de Richard et se dirigea droit vers le classeur à dossiers.

Celui de Jill Vickery était exactement là où il devait être. Prenant place derrière la table de travail, il l'y déposa et l'ouvrit.

Dactylographié avec soin, le C.V. de trois pages résumait la formation, indiquait les différents employeurs et précisait les postes

occupés. Licence, Bowdoin, 1977. Maîtrise, Columbia, 1979. Pigiste à la rubrique « Vie locale », *San Francisco Chronicle*. Colonnes nécrologiques, *San Diego Union*. Couverture des interventions de la police, *San Jose Times*. Page post-éditoriale, *Portland Press Herald*.

Un solide parcours.

« Alors pourquoi a-t-elle atterri ici ? »

Ce curriculum-vitæ le laissait rêveur. Quelque chose ne collait pas. Soucieux d'en avoir le cœur net, il décrocha le téléphone et composa le numéro du *Portland Press Herald*, son dernier employeur. Ce fut l'éditorialiste qui lui répondit. La femme se souvenait vaguement d'une Jill Vickery, mais cela remontait à pas mal de temps.

Chase contacta ensuite le *San Jose Times*. Cette fois, il y eut un certain flottement, des appels lancés dans la salle de rédaction, demandant si quelqu'un se souvenait d'une journaliste du nom de Jill Vickery, et travaillant au journal quelques années plus tôt. Une voix cria : « N'y avait-il pas une Jill aux affaires policières, il y a sept ou huit ans ? » Ce fut suffisant pour Chase. Il raccrocha, prêt à laisser tomber.

Pourtant, ce C.V...

Quel était donc ce détail qui le tracassait ?

La rubrique nécrologique. *San Diego Union*. Cela n'avait aucun sens. Ces colonnes étaient l'équivalent des mines de sel dans le monde de la presse. Elles étaient le niveau zéro à partir duquel on s'élevait dans la hiérarchie journalistique. Pourquoi était-elle passée de la « Vie locale » à San Francisco à un emploi de fond de tonneau ?

Il appela le *San Diego Union*. Personne répondant au nom de Jill Vickery n'y avait jamais travaillé.

Idem pour le *San Francisco Chronicle*.

La moitié de son C.V. était un faux. S'agissait-il d'un simple cas de « gonflage », afin de camoufler un manque d'épaisseur ? En outre, que faisait-elle durant les années comprises entre sa sortie d'université et son embauche au *San Jose Times* ?

Il décrocha une nouvelle fois le téléphone. Cette fois, il appela l'université de Columbia, unité de journalisme. Sur une année donnée, combien d'étudiants étaient susceptibles de décrocher leur maîtrise ? Et combien d'entre eux de porter le prénom de Jill ?

Il n'y en avait qu'une en 1979, lui fut-il répondu. L'heureuse

diplômée, toutefois, ne s'appelait pas Vickery, mais Westcott.

Derechef, il composa le numéro du *San Diego Union*, et s'enquit d'une Jill Westcott. Cette fois, ils se souvenaient du nom. « Nous vous faxons l'article », annoncèrent-ils.

Quelques minutes plus tard, celui-ci sortait du télécopieur, clair et précis.

Une photo de Jill Westcott – aujourd'hui Vickery. A laquelle était attachée une histoire de meurtre de sang-froid.

Le jour déclinait lorsque Miranda se laissa tomber dans un fauteuil, avant de poser un œil morne sur son environnement.

Cela faisait des heures qu'elle fouillait la salle de bains et les deux chambres jusque dans leurs moindres recoins. Elle était à présent découragée, avait chaud et se sentait sale. Rien de déterminant n'en était sorti, hormis quelques innocents morceaux de papier – des tickets de caisse d'épicerie, une carte postale espagnole vieille de vingt ans, et un nouveau billet dactylographié signé « M. » :

« ... Je ne suis plus la faible petite chose que tu as connue. Ma vie peut être très agréable sans toi, et c'est bien ainsi que je compte la vivre. Je n'ai pas besoin de ta pitié. Je ne suis pas comme les autres, ces femmes au cerveau de la taille d'un cerneau de noix. Ce que j'aimerais savoir, ce que je voudrais comprendre, c'est ce qui t'attire chez de telles créatures. Leur chair dodelinante ? La vénération bovine qu'elles te portent ? Leur séduction est si fausse, leur dévotion si creuse. Sans ton argent, ces poupées Barbie ne t'accorderaient pas même un regard. Je suis la seule qui se fiche comme d'une guigne du montant de ton compte en banque. Et maintenant tu m'as perdue. »

L'amertume et la peine qui émanaient de cette lettre eurent pour effet de chasser sa mélancolie. Elle la replaça dans le tiroir, l'enfouissant sous la lingerie de soie. La lingerie d'une autre femme. Les angoisses d'une autre femme...

Au moment où tout fut de nouveau en ordre dans la chambre, l'après-midi avait discrètement cédé la place au crépuscule. Elle n'alluma pas la lampe. Le voile de semi-obscurité, les stridulations des criquets par la fenêtre ouverte, l'indéfinité du parfum du soir, mélange complexe d'embruns de mer, de fleurs des champs et d'herbe humide, tout cela lui procurait un bienheureux sentiment d'apaisement.

Regagnant le fauteuil près de la fenêtre, elle s'y assit et renversa la nuque contre le dossier. Tant de doutes, tant d'inquiétudes lui

pesaient encore sur les épaules. Et toujours la même épée de Damoclès, dès qu'elle s'autorisait un moment de joie, même éphémère : celle du retour en prison. A certains moments de ces quelques jours de liberté retrouvée, elle était presque parvenue à l'oublier. Mais lors d'instants comme celui-ci, quand le silence était profond et qu'elle se trouvait seule face à ses démons, l'image des barreaux de sa geôle revenait la hanter, se refermant sur elle.

« Combien de temps m'y garderont-ils ? Dix ans, vingt ans, toute ma vie ? »

Elle frissonna soudain, tous les sens en alerte.

Au rez-de-chaussée , le grincement caractéristique de la porte à moustiquaire venait de se faire entendre.

– Chase ? appela-t-elle. Est-ce vous ?

Seul le silence lui répondit.

Se levant du fauteuil, elle s'approcha de la cage d'escalier.

– Chase ?

De nouveau le bruit de la porte – se refermant, cette fois – suivi d'un autre silence, meublé par le seul chant des criquets.

Sans réfléchir, elle tendit la main vers l'interrupteur, mais suspendit aussitôt son geste. L'obscurité était son alliée. Elle la cacherait, la protégerait.

A pas de loup, elle s'écarta de l'escalier et recula contre le mur. Le dos collé à la cloison, saisie de tremblements, elle tendit l'oreille. Aucun son ne lui parvint depuis le rez-de-chaussée. Elle n'entendait que les battements de son propre cœur. Ses paumes étaient moites, et la peur lui mettait les nerfs à vif.

Soudain, un bruit de pas. Dans la cuisine. Une image lui traversa l'esprit comme dans un flash. Les placards, les tiroirs. Les couteaux...

Son souffle se fit plus court, précipité. Recroquevillée sur elle-même, elle s'éloigna un peu plus de l'escalier avec une seule et folle idée en tête : s'échapper. Deux chambres à l'étage, plus une salle de bains. Et des moustiquaires à toutes les fenêtres. Y parviendrait-elle à temps ?

De nouveau, des pas crissèrent au rez-de-chaussée. L'intrus était sorti de la cuisine. Il s'approchait de l'escalier.

Miranda se rua dans la chambre de maître. Dans le noir, elle ne vit pas où elle posait les pieds, et se cogna contre le meuble de

chevet. Une lampe s'ébranla, avant de tomber sur le plancher. Le fracas qu'elle produisit en se brisant était tout ce dont l'inconnu avait besoin pour savoir où se diriger.

Prise de panique, elle se précipita vers la fenêtre à guillotine. Fouillant la nuit, elle remarqua une étroite portion de toit légèrement inclinée. De là, ce serait une chute de six mètres vers le sol. Le châssis mobile était déjà levé. Seule la moustiquaire faisait obstacle à sa liberté. Elle plaqua les mains de chaque côté de l'écran et appuya. Il refusa de céder. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'il était cloué à l'encadrement de la fenêtre.

Affolée, elle leva la jambe et se mit à assener des coups de pieds à la trame métallique, lâchant un sanglot à chaque tentative. Elle eut beau s'acharner tant et plus, celle-ci s'enfonçait à chaque coup mais tenait bon.

Le plancher craqua dans le couloir.

De toutes ses forces, elle projeta une dernière fois le pied sur les mailles. Le cadre de la fenêtre éclata, libérant la moustiquaire qui dégringola jusqu'au sol en contrebas.

Sans perdre une seconde, Miranda rampa par-dessus l'appui et se laissa tomber sur la corniche du toit. Là, elle hésita, tiraillée entre la sécurité que lui offrait la solidité des bardeaux et l'évasion en chute libre. Qu'y avait-il au-dessous d'elle ? Les buissons de roses ? Il faisait trop sombre pour le voir. S'agrippant des deux mains à la gouttière, elle se laissa glisser dans le vide. Pendant quelques secondes, elle resta accrochée là, se préparant à affronter le choc.

Puis elle se lâcha.

Sa chute sembla durer une éternité, plongée vertigineuse dans l'espace et l'obscurité.

Dès que ses pieds touchèrent le sol, ses genoux se déroberent, et elle s'étala dans le gravier. Elle demeura quelques secondes immobile, tandis que le ciel tournait au-dessus de sa tête, tel un kaléidoscope étoilé. Un intense flot d'adrénaline lui masquait sa douleur. Ses jambes étaient peut-être fracturées, mais elle ne sentait rien. Elle savait seulement qu'il lui fallait s'échapper, fuir pendant qu'il en était encore temps.

Se rétablissant tant bien que mal sur ses pieds, elle s'éloigna vers la route d'un pas chancelant.

Au moment où elle sortait de la courbe que formait l'allée, les pleins feux d'une voiture trouèrent la nuit, aveuglants. D'un geste instinctif, elle leva les bras pour se protéger les yeux. Elle entendit

alors les freins du véhicule se bloquer, puis les pneus crisser dans une volée de gravier.

Une portière s'ouvrit brutalement.

– Miranda !

Dans un sanglot de joie, elle se jeta, titubante, entre les bras de Chase.

– C'est vous ! s'écria-t-elle. Dieu merci, c'est vous !

– Qu'y a-t-il ? murmura-t-il en la serrant contre lui. Miranda, que s'est-il passé ?

Elle se serra de toutes ses forces contre son torse.

– Il... il est là... dans le cottage...

– Qui ?

Soudain, à travers la nuit, ils entendirent tous deux le claquement de la porte arrière de la maison, suivi d'un bruissement de pas dans les fourrés.

– Entrez dans la voiture ! ordonna-t-il. Verrouillez les portières !

– Quoi ?

Il lui secoua l'épaule.

– Obéissez ! l'enjoignit-il avant de s'éloigner.

– Chase ! cria-t-elle.

– Je reviens !

Hébétée, elle le regarda se fondre dans l'obscurité, tandis que le bruit de ses pas s'estompait peu à peu. Son instinct lui disait de le suivre, d'être à ses côtés au cas où il aurait besoin d'aide, mais il avait déjà disparu. Elle ne distinguait plus que les contours sombres de la cime des arbres contre le ciel étoilé. Au-dessous, les ténèbres étaient si denses qu'elles paraissaient impénétrables.

« Fais ce qu'il t'a dit ! »

Elle grimpa dans la voiture, verrouilla les portières et se sentit aussitôt inutile. Pendant qu'elle était assise là, en sécurité, Chase était peut-être en train de lutter pour sa vie.

« Et moi, à quoi lui suis-je utile ? »

Rouvrant sa portière, elle descendit du véhicule et se dirigea vers le coffre.

A l'intérieur, elle avisa un démonte-pneu, qu'elle prit en main. Il

était lourd et solide. Rien de tel pour rééquilibrer les forces face à n'importe quel ennemi. Un ennemi désarmé, s'empressa-t-elle de rectifier.

Puis elle se retourna, faisant face à la forêt. Celle-ci se dressait devant elle, telle une muraille d'ombre chargée de menaces.

Quelque part dans cette obscurité, Chase était en danger.

Resserrant sa prise sur le démonte-pneu, elle marcha droit devant elle.



Un craquement de brindilles dans les buissons signala à Chase que son gibier avait changé de direction. Il bifurqua à droite, s'orientant au bruit, ignorant les branches qui lui griffaient le visage et les ronces qui s'accrochaient à ses jambes. La nuit était si dense sous les arbres qu'il se sentait tel un aveugle tâtonnant dans un paysage rempli de chausse-trappes.

Au moins son inconnu était-il logé à la même enseigne.

« Mais peut-être moins vulnérable, songea-t-il en baissant la tête sous une branche de sapin. Et s'il était armé ? S'il m'attirait dans un piège ? C'est un risque qu'il me faut prendre. »

Les pas se précisèrent sur sa gauche. Dans la faible clarté des étoiles filtrant à travers les feuillages, il capta un mouvement furtif. Ce fut tout ce qu'il put distinguer : une ombre se déplaçant au milieu des ombres. Sans se préoccuper de l'épaisseur sournoise de la végétation, Chase bondit droit devant lui, pour se trouver aussitôt piégé par les ronces d'un mûrier. L'inconnu s'enfuit en zigzaguant, masse floue apparaissant et disparaissant sous le couvert des arbres. Chase se libéra du mûrier et reprit sa poursuite. Bientôt, il se rendit compte qu'il gagnait du terrain. A travers les chocs sourds de son cœur, il entendait les halètements sifflants de son gibier. Ce dernier était à présent juste devant lui, derrière le premier rideau de branches.

Dans une brusque et ultime accélération, Chase le franchit pour déboucher dans une petite trouée, où il s'arrêta net.

L'oiseau s'était envolé. Aucun mouvement, aucun son, seul le murmure du vent dans les frondaisons. Un bref déplacement d'ombre sur sa droite le fit pivoter sur lui-même. Rien non plus de

ce côté. Désorienté, il se figea en entendant un léger craquement dans les fourrés sur sa gauche. L'oreille tendue, à l'affût du bruit de pas, il se retourna pour localiser son gibier. Était-ce une respiration, là, tout près ? Non, c'était le vent...

De nouveau, un bris de brindilles. Il s'avança avec prudence, tel un trappeur sur la piste d'un renard.

Il était trop tard lorsqu'il perçut le souffle d'air, et entendit le sifflement d'une branche qui s'abattait en arc de cercle sur sa tête.

Le coup le fit trébucher en avant. Les mains tendues pour amortir sa chute, il sentit les aiguilles de pins s'enfoncer dans ses paumes, et les feuilles mortes le gifler lorsque sa joue heurta le sol de la forêt.

Il eut beau lutter pour conserver sa lucidité, exiger de son corps qu'il se relève pour affronter son ennemi, ses membres refusèrent d'obéir. Déjà, l'obscurité s'opacifiait sous ses yeux. Il voulut jurer, crier sa rage devant sa propre impuissance. Mais il ne parvint à émettre qu'un faible grognement.



La douleur. Un lancinant martèlement de marteau-piqueur dans la tête. Chase l'enjoignit, lui ordonna de s'arrêter. Mais celui-ci persistait à lui vriller le crâne.

– Il revient à lui, fit une voix.

Puis une autre, plus douce, plus anxieuse :

– Chase ? Chase ?

Ouvrant alors les yeux, il vit le visage de Miranda penché sur lui. La lumière du plafonnier faisait briller sa riche chevelure, se déversait sur ses joues comme de l'or liquide. Le simple fait de la voir semblait atténuer sa souffrance. Il se concentra pour se rappeler où il était, et comment il y était arrivé. Une image d'obscurité et de silhouettes d'arbres flottait encore dans son esprit.

Redressant le dos d'un mouvement brusque, il eut une vision mouvante des autres personnes, des autres visages présents dans la pièce.

– Non ! s'écria Miranda. Ne bougez pas. Restez allongé.

– Il y a quelqu'un... quelqu'un, là-bas...

– Il est parti. Nous avons déjà fouillé les bois, dit Lorne Tibbetts.

Chase se laissa retomber sur le sofa. A présent, il savait où il se trouvait. Le cottage de miss St John. Il reconnaissait le chintz des tentures, et la jungle de plantes. Ainsi que le chien. L'énorme boule de poils noirs était assise au bout du sofa, haletante, et le regardait. A ce qu'il semblait, du moins. Avec cette épaisse toison, il était bien en peine de dire si l'animal avait seulement des yeux.

Lentement, il reporta son attention sur le reste du groupe. Lorne. Ellis. Miss St John. Et le Dr Steiner, brandissant sa fidèle lampe-stylo.

– Les pupilles semblent normales. Même diamètre, même réaction à la lumière.

– Ecartez-moi ce maudit gadget ! grogna Chase en esquissant un mouvement de balayage de la main.

Le Dr Steiner renifla.

– Ça ne peut pas faire beaucoup de mal à une tête dure comme la vôtre, observa-t-il, avant de déposer un flacon de pilules sur la table basse. Voilà pour le mal de tête. Vous vous sentirez un peu somnolent, mais c'est radical contre la migraine.

Refermant sa trousse, il se dirigea vers la porte.

– Téléphonez-moi demain matin, lança-t-il. Mais pas trop tôt. Et laissez-moi vous rappeler – à tous – que je ne prends pas, je répète, je ne prends pas d'appels à domicile.

Sur ces derniers mots, il sortit en claquant la porte.

– Quel sympathique médecin ! railla Chase.

– Vous souvenez-vous de quelque chose ? demanda Lorne.

Chase se redressa avec peine sur son séant. L'effort déclencha aussitôt une pointe de douleur qui lui traversa la nuque. Il laissa aussitôt retomber la tête entre ses mains.

– Rien de rien, maugréa-t-il.

– Avez-vous pu discerner son visage ?

– Non. Je n'ai vu qu'une ombre.

Le chef de la police marqua une courte pause.

– Etes-vous sûr qu'il s'est passé quelque chose ?

– Hé là ! Et ce mal de crâne, vous croyez que je l'ai imaginé ?

S'emparant du flacon posé sur la table, il le décapsula, fit glisser deux pilules dans sa main et les avala d'un coup.

- Quelqu'un m'a frappé, ajouta-t-il.
- Un homme ? Une femme ? insista Lorne.
- Aucune idée.

L'officier pinça les lèvres, avant de s'adresser à Miranda.

- Etait-il inconscient lorsque vous l'avez trouvé ?
- Il était en train de reprendre ses esprits. J'ai été guidé par ses gémissements.

– Pardonnez-moi de vous demander cela, mademoiselle Wood, mais puis-je jeter un coup d'œil à cet outil que vous transportiez ?

- Je vous demande pardon ?
- Ce démonte-pneu, que vous aviez tout à l'heure à la main.

Miss St John lâcha un lourd soupir

- Ne soyez pas ridicule, Lorne.
- Je m'efforce juste de faire mon métier, répliqua-t-il. Je dois l'examiner.

Sans un mot, Miranda alla récupérer l'outil sur le perron et revint le présenter à Tibbetts.

– Pas de sang, pas de cheveux, déclara-t-elle d'un ton cassant. Ce n'est pas moi qui l'ai frappé.

- Non... Je suppose que non, dit le policier.
- Jill Vickery, marmonna Chase.

Lorne se tourna aussitôt vers lui.

– Qui ?

Son atroce migraine céda soudain la place à un souvenir précis de son activité de l'après-midi.

– Ce n'est pas son véritable nom, dit-il. Vérifiez donc auprès de la police de San Diego. J'ignore si elle est ou non impliquée dans cette affaire, mais vous apprendrez qu'elle a jadis fait l'objet d'une arrestation.

– Pour quel motif ?

Il releva le menton.

– Pour le meurtre de son amant.

Tous les regards convergèrent sur lui.

– *Jill?* s'étonna Miranda. Quand avez-vous découvert cela ?

– Dans l'après-midi. C'était il y a dix ou onze ans. Elle a été acquittée. Homicide justifié par les circonstances. Elle a déclaré qu'il menaçait sa vie.

– En quoi ce fait est-il lié aux événements qui nous intéressent ? s'enquit Lorne.

– Je n'ai aucune certitude. Ce que je sais, en revanche, c'est que la moitié de son C.V. n'est que pure fiction. Richard l'avait peut-être découvert. Et si c'est le cas, il a pu exiger des explications...

Le policier se tourna vers la maîtresse des lieux.

– Puis-je utiliser votre téléphone ?

– Il est dans la cuisine.

Lorne Tibbetts ne s'absenta que cinq minutes, avant d'émerger de la cuisine en secouant la tête.

– Jill Vickery est chez elle. Elle affirme ne pas être sortie de la soirée.

– La ville n'est qu'à une demi-heure d'ici, fit remarquer miss St John. Elle a très bien pu effectuer le trajet avant votre coup de fil. Tout juste.

– En supposant que sa voiture ait été garée tout près. Qu'elle n'ait eu qu'à se glisser derrière le volant et démarrer... Ellis ?

– Oui, Lorne ?

– Vous avez vérifié la route ? Dans les deux sens ?

L'agent acquiesça.

– Rien à signaler. Personne n'a rien vu.

– Eh bien, reprit Tibbetts, qui que ce soit, je ne pense pas qu'il reviendra.

Il tendit la main vers son Stetson.

– Un bon conseil, Chase. N'allez nulle part cette nuit. Vous n'êtes pas en état de prendre le volant.

– Je n'en avais nullement l'intention, répliqua-t-il avec un rire las.

– Je peux le ramener au cottage, proposa Miranda. Je garderai l'œil sur lui.

Le policier s'immobilisa. Son regard se posa d'abord sur Miranda, puis sur Chase. S'il ressentait quelques doutes quant à cet

arrangement, il se garda bien de les exprimer.

– Faites cela, mademoiselle Wood, dit-il simplement. Gardez l'œil sur lui, et le *bon*.

D'un signe de la main, il indiqua à Ellis de le suivre vers la porte, avant d'ajouter :

– Nous restons en contact.

12.

La lampe du couloir faisait briller le plancher de pin et diffusait une douce lumière dans la chambre. Miranda ouvrit la courtepointe.

– Venez, allongez-vous, dit-elle. Ce sont les ordres du médecin.

– Au diable les médecins, maugréa-t-il en s’asseyant sur le rebord du lit. Celui-là, surtout...

Il secoua la tête, comme pour se remettre les idées en place.

– Je vais bien. Je me sens en pleine forme.

Elle avisa son visage abîmé, creusé par la fatigue et son début de barbe.

– On dirait qu’un camion vous est passé dessus.

– La vérité brute ! s’esclaffa-t-il. Seigneur, êtes-vous toujours aussi... honnête ?

Elle hésita un moment.

– Oui, dit-elle enfin d’un ton posé. Je le suis.

Il leva la tête et fouilla son regard.

« Que lisez-vous dans mes yeux ? lui demanda-t-elle d’une voix muette. De la sincérité ? Ou des mensonges, de purs et insidieux mensonges ? La confiance n’est toujours pas là, n’est-ce pas ? Combien de temps encore subsistera ce doute entre nous, s’il disparaît jamais ? »

Réprimant un soupir, elle prit place à côté de lui sur le lit.

– Et si vous me racontiez ce que vous avez appris aujourd’hui. Sur Jill.

– Oh, je ne sais que ce que j’ai lu dans le dossier de presse de San Diego...

Il se baissa et commença à délayer ses chaussures.

– Le procès a fait l’objet d’un beau tapage médiatique. Vous savez, le sexe, la violence. De quoi booster les tirages des quotidiens.

– Que s’est-il passé ?

– La défense a plaidé la thèse de la torture mentale. Arguant du

fait que l'accusée était jeune, naïve, vulnérable, et que son compagnon était un alcoolique violent qui la battait régulièrement. Le jury y a cru.

– Qu'a dit l'accusation ?

– Que Jill vouait depuis toujours une haine tenace aux hommes. Qu'elle les utilisait, les manipulait. Lorsque son amant avait voulu la quitter, elle était entrée dans une rage folle. Les deux parties s'accordèrent sur le fait qu'il s'agissait d'un homicide. Profitant de ce que son amant s'était endormi, abruti par l'alcool, elle s'était emparée d'un revolver, avait collé le canon sur son front puis appuyé sur la détente.

Cédant à la fatigue, Chase s'allongea sur l'oreiller. Les pilules commençaient à produire leur effet. Déjà, ses paupières s'alourdissaient.

– C'était il y a dix ans, précisa-t-il. Une époque que Jill a fort opportunément laissée derrière elle en débarquant dans le Maine.

– Votre frère était-il au courant de tout cela ?

– C'est vraisemblable. Seule la deuxième partie de son C.V. est vraie. D'un autre côté, Richard a pu être tellement impressionné par son parcours qu'il ne se sera pas donné la peine de vérifier au-delà du dernier, ou des deux derniers emplois. Tout comme il est possible qu'il n'ait découvert que très tard la vérité. Comment savoir ?

Assise sur le lit, Miranda demeura quelques instants silencieuse, tentant de s'imaginer Jill dix ans plus tôt. Jeune, vulnérable. Effrayée.

« Comme moi ? »

Ou la description de l'accusation était-elle plus juste ? Une femme habitée par la haine des hommes. Un être aux passions perverses.

« Voilà l'image qu'ils présenteront de moi. Une tueuse. Et certaines personnes y accorderont foi. »

Chase s'était endormi.

Elle resta immobile un long moment, à l'écoute du rythme lent et régulier de sa respiration, se demandant s'il parviendrait un jour à lui accorder sa confiance. Si elle représenterait jamais autre chose à ses yeux que la simple pièce d'un puzzle – le puzzle de la mort de son frère.

Se décidant enfin à se lever, elle remonta la courteline sur la

forme endormie. Il ne bougea pas. D'une main douce, elle lissa ses cheveux vers l'arrière, avant de caresser une joue rendue rugueuse par l'absence de rasage.

Il ne remua toujours pas.

Elle le laissa alors dormir et regagna le rez-de-chaussée. Les cartons de documents l'y attendaient – autres pièces et détails de ce même puzzle. Elle entreprit de les trier et de les classer par catégories. Les articles de presse. Les relevés financiers. Les billets signés « M. », ainsi que ceux d'autres femmes non identifiées... Autant de parcelles disjointes de la vie d'un homme. Comme elle avait peu connu Richard ! Quelle vaste part de lui-même lui avait-il dissimulée, ainsi qu'à sa propre famille ! Voilà pourquoi il tenait si farouchement à sa retraite de la côte nord.

« Dans le canevas de sa vie, je n'étais qu'un fil sans importance. Quand cesserai-je donc d'en souffrir ? »

Lâchant un soupir résigné, elle se leva, vérifia la fermeture des portes et des fenêtres, puis remonta à l'étage, vers la chambre de maître.

Chase était plongé dans un profond sommeil. Elle savait qu'elle devait utiliser l'autre chambre, se coucher dans l'autre lit. Mais, cette nuit, elle ne voulait pas rester seule dans l'obscurité. Elle avait besoin de bien-être, de sécurité, et du confort d'avoir Chase auprès d'elle.

Du reste, elle avait promis de veiller sur lui. Quel meilleur endroit pour le faire que le lit où il dormait ?

Elle se glissa à ses côtés, sans le toucher, mais assez près toutefois pour bénéficier de sa chaleur sous les draps.

Au milieu de la nuit, les rêves l'assaillirent...

Un homme, un amant, la tenait dans ses bras, la protégeait. Levant soudain les yeux vers son visage, elle se rendit compte qu'il s'agissait d'un étranger. Elle s'écarta aussitôt de lui et s'enfuit. Bientôt, elle se trouva au milieu d'une foule. Là, elle se mit à chercher un visage familier, une paire de bras auxquels se raccrocher, mais elle n'était entourée que d'inconnus plus hostiles les uns que les autres.

Puis elle le vit, à distance, loin de sa portée. Elle l'appela de toutes ses forces, tendit les mains pour qu'il vînt la chercher. L'apercevant à son tour, il fendit la foule jusqu'à ce que leurs mains se rencontrent, et qu'elle touche enfin une peau ferme et tiède. Il prononça alors ces mots : « Je suis là, Miranda... Tout près de toi... »

Il l'était en effet.

Dans la semi-obscurité de la chambre, elle distingua la tache pâle de son visage, les ombres jumelles de ses yeux. Son regard était si calme, si détendu. Son cœur s'arrêta lorsqu'il lui prit les joues entre les deux mains. Lentement, il vint poser ses lèvres sur les siennes. A ce simple contact, un frémissement de plaisir lui traversa tout le corps. Ils se dévisagèrent dans la nuit, bercés par le son de leurs propres respirations.

De nouveau il l'embrassa.

De nouveau, cette onde de plaisir, qui gonfla, s'intensifia pour culminer en un appel irréprensible de la chair. Encore à moitié assoupi par les antalgiques, son corps se réveillait, affamé. Elle se pressa avec fougue contre lui, prenant l'initiative de mêler leurs corps, de fondre leurs chaleurs en un seul brasier. Mais l'insupportable barrière de leurs vêtements faisait encore obstacle à leur étreinte.

Tendant la main vers son T-shirt, Chase le lui fit passer par-dessus la tête, avant de le laisser tomber au pied du lit. Miranda ne fut pas si patiente. Déjà, elle lui avait déboutonné et ôté sa chemise, et s'attaquait à la boucle de sa ceinture. Aucune parole ne fut prononcée. Aucune n'était nécessaire. Les soupirs, les gémissements étouffés, les râles, disaient plus que ne l'eussent fait les mots.

Leurs mains, aussi. Les doigts de son compagnon traversaient, parcouraient, exploraient les endroits les plus chauds et les plus intimes de son corps. Ils la taquinèrent, l'enflammèrent, la portèrent au faîte de l'excitation. Puis, avec une lucide cruauté, l'abandonnèrent à sa frustration. Elle les chercha avec fièvre, en une supplique silencieuse pour davantage de bonheur.

La saisissant soudain par les hanches, il se jeta de nouveau sur elle. Cette fois, ce ne furent plus ses doigts qui la pénétrèrent.

Un cri lui échappa, de joie et de volupté.

Au premier soubresaut de l'orgasme, il laissa libre champ à la puissance de son désir, cette force qui le poussait à l'investir au plus profond, encore et encore.

Tandis que la dernière vague de plaisir la submergeait, il atteignit ses propres sommets de jouissance et sa libération. Il poursuivit néanmoins ses assauts jusqu'à l'épuisement, avant de s'effondrer, noyé de sueur et triomphant, entre ses bras ouverts.

C'est dans cette position qu'ils s'endormirent.

Chase fut le premier à se réveiller. Lorsqu'il ouvrit les yeux, ses bras enlaçaient le corps de Miranda, et son visage était enfoui dans le parfum sucré de ses cheveux. Elle était recroquevillée sur le flanc, la tête tournée de l'autre côté, la peau soyeuse de son dos collée contre son torse. Le souvenir de leur étreinte fut si vivace que son corps réagit aussitôt, en proie à un brutal retour de désir. Et pourquoi pas ? se dit-il. Avec cette femme entre les bras... Ardente, chaude, sensuelle, délicieuse... Elle était tout ce qu'un homme pouvait désirer d'une femme.

« Et moi, je m'aventure en terrain miné. »

S'écartant d'elle en douceur, il se redressa. Depuis la fenêtre, le soleil matinal projetait ses rayons obliques sur l'oreiller où elle reposait. Son visage semblait si innocent, si épargné par le mal. L'idée lui vint soudain que celui de Jill Vickery devait avoir eu un jour cet air de pureté.

Avant qu'elle ne tue son amant d'une balle dans la tête.

Les femmes sont dangereuses. « Bien fol qui s'y fie... », disait l'adage.

Il quitta le lit et se dirigea vers la salle de bains. Rien de tel qu'une bonne douche pour se débarrasser de son charme délétère, se dit-il. Se débarrasser de ce désir, de cette puissante attirance qu'il ressentait pour Miranda Wood. Elle était telle une maladie dans son sang, qui le poussait à se comporter de manière insensée.

Cette nuit, par exemple.

Ils avaient seulement cédé à leurs pulsions, se raisonna-t-il. Un acte physique. Ce n'était que cela, après tout. Le hasard d'une rencontre entre deux corps tendus et brûlants.

Tout en se rhabillant, il ne put s'empêcher de la regarder. Chaque vêtement enfilé était comme une nouvelle couche protectrice, une sorte de cuirasse.

Mais au moment où elle s'étira, ouvrit les yeux et lui sourit, il comprit à quel point cette armure émotionnelle était fragile.

– Comment vous sentez-vous ce matin ? demanda-t-elle.

– Beaucoup mieux, merci. Je crois que je pourrai reprendre le volant pour rentrer en ville.

Un silence suivit. Le sourire de Miranda s'effaça lorsqu'elle se rendit compte qu'il était déjà habillé.

– Vous partez ?

– Oui. Je voulais juste m’assurer que vous sortiez d’ici en toute sécurité.

Elle se redressa dans le lit. Les draps remontés sur sa poitrine, elle l’étudia quelques instants, comme si elle se demandait ce qui avait cloché entre eux.

– Ne vous faites pas de souci pour moi, dit-elle enfin. Ne perdez pas votre temps à m’attendre.

– Je reste. Jusqu’à ce que vous soyez prête.

Elle lui répondit par un haussement d’épaules, apparemment indifférente à la question.

« Bien, songea-t-il. Pas d’effusions pénibles au sujet de cette nuit. Nous sommes tous les deux au-dessus de tout cela. »

Au moment de s’avancer vers la porte, il s’immobilisa.

– Miranda ?

– Oui ?

Il se retourna pour lui faire face. Les genoux repliés contre sa poitrine, elle était plus envoûtante que jamais. L’image qu’elle offrait d’elle était de nature à faire fondre le cœur de n’importe quel homme.

– Je vous considère en tout point comme une femme merveilleuse, dit-il. Simplement je...

– N’ayez aucune inquiétude, Chase, coupa-t-elle d’un ton neutre. Nous savons tous les deux que ça ne peut pas marcher.

Il voulut lui répondre : « Je suis désolé », mais d’une certaine manière, ces mots étaient trop plats, trop faciles. Ils étaient l’un et l’autre adultes. Et ils avaient commis une erreur.

Il n’y avait rien d’autre à dire.

*

* *

– Je ne vois rien d’incriminant dans tout ceci, dit Annie, tout en examinant les billets de « M. » étalés sur la table de la cuisine. Juste la prose classique d’une femme désespérée. Mon chéri, mon amour. Si tu pouvais me voir. Si seulement ceci, si seulement cela. C’est sans doute pathétique, mais pas meurtrier. Ces notes ne nous prouvent pas que c’est elle qui l’a tué.

– Tu as raison, soupira Miranda en se renversant contre le dossier de sa chaise. Et elles ne semblent pas non plus se rapporter à Jill.

– Navrée. La seule « M. » que je connaisse dans le coin, c'est toi. Je crains fort que ces lettres ne te procurent plus de mal que de bien.

– Jill m'a parlé d'une stagiaire qui travaillait au journal, l'an dernier. Une jeune femme qui aurait eu une aventure avec Richard.

– Chloe ? De l'histoire ancienne. Je l'imagine mal revenir en catimini dans cette ville, dans le simple but de tuer son ancien amant. Je ne vois d'ailleurs aucun « M. » dans son nom.

– Ce « M. » correspond peut-être à un surnom, que Richard aurait été le seul à utiliser.

– Moustique ? Minou ?

Annie se leva de son siège, hilare.

– Je crois que nous nous acharnons à frapper un cheval mort, conclut-elle. Et je vais être en retard.

Se dirigeant vers un placard, la journaliste en sortit un ample blouson de sport.

– Irving déteste qu'on le fasse attendre.

Miranda détailla d'un œil amusé la mise de son amie : un T-shirt déchiré, des chaussures de jogging en piteux état et un vieux pantalon de survêtement.

– Irving aime-t-il ce genre de tenue décontractée ?

– Irving est la décontraction même, répliqua-t-elle en glissant son sac sur son épaule. Nous avons prévu une virée sur son bateau ce week-end. On va s'éclater !

– Quand aurai-je le plaisir de rencontrer ton écumeur des mers ?

Annie lui décocha un sourire complice.

– Aussitôt que je serai parvenue à le ramener sur la terre ferme. La saison de yachting finira bien un jour.

Puis, lui adressant un signe de la main :

– A plus tard, ma chérie.

Après le départ de son amie, Miranda se confectionna une salade improvisée et s'installa devant la table pour un déjeuner morose. Irving et son bateau n'étaient sans doute pas la meilleure idée que l'on pouvait se faire d'une compagnie, mais au moins Annie avait-

elle quelqu'un dans sa vie. Quelqu'un qui l'empêchait de se sentir seule.

Ce n'était pas son cas. Sur qui pouvait-elle compter ? Personne. Certes, elle n'avait pas toujours détesté la solitude. Il lui était même arrivé d'apprécier le confort paisible et silencieux d'une maison vide. A présent, elle ressentait cruellement le besoin d'une présence auprès d'elle. A défaut d'un être humain, même un chien ferait l'affaire. Il lui faudrait songer à en acquérir un. Grand, de préférence. Un animal ne l'abandonnerait pas, à l'inverse de la plupart de ses amis. A l'inverse de Chase.

Elle reposa sa fourchette, l'appétit coupé. Où était-il en cet instant ? Probablement assis à la table de la salle à manger de la maison de Chestnut Street, entouré des autres Tremain. Avec sans doute Evelyn et les jumeaux pour lui tenir compagnie. Ni esseulé, ni solitaire. Il se portait sans doute très bien sans elle.

En proie à une soudaine colère, elle repoussa sa chaise et alla vider le contenu de son assiette dans la poubelle. Puis elle se dirigea vers la porte, mue par un besoin impérieux de prendre l'air, de faire le tour du pâté de maisons en courant, n'importe quoi pour s'échapper de cette maison.

A peine eut-elle ouvert la porte qu'elle s'immobilisa. Un visiteur se tenait sur le seuil, le doigt tendu vers le bouton de la sonnette.

– Jill, murmura-t-elle.

Ce n'était plus la femme froide et imperturbable qu'elle connaissait. Cette Jill-là était aussi pâle qu'un linge et la regardait d'un air désespéré.

– Annie n'est pas ici pour le moment, expliqua Miranda. Elle... ne devrait pas tarder à rentrer.

– C'est toi que je suis venue voir.

Sans y être invitée, elle s'avança dans le séjour et referma la porte derrière elle.

– Je... Je m'apprêtais à sortir, dit Miranda en esquissant un mouvement vers la porte.

Jill se déplaça de côté, bloquant l'issue. Pendant quelques secondes, elle se tint immobile, l'œil rivé sur la jeune femme.

– J'ai payé pour ce que j'ai fait, déclara-t-elle enfin d'une voix douce. J'ai tout mis en œuvre pour laisser mon passé derrière moi. Tout. Pendant ces cinq dernières années, j'ai travaillé comme une malade. Sans moi, le *Herald* ne serait jamais devenu ce qu'il est, à

savoir un vrai quotidien. Tu croyais que Richard savait ce qu'il faisait ? Bien sûr que non ! Il se reposait sur moi. *Moi !* Oh, il refusait de l'admettre, mais c'était moi qui menais la danse. Cinq ans... Et aujourd'hui tu ruines le fruit de tous mes efforts. La police a déjà commencé à remuer la boue. Tu t'imagines que les Tremain me garderont, maintenant qu'ils savent ? Maintenant que tout le monde sait ?

– Ce n'est pas moi. Je n'en ai pas parlé à Lorne.

– C'est ta faute si cette affaire a refait surface ! Toi et tes pathétiques dénégations ! Pourquoi ne pas admettre simplement que tu l'as tué, et laisser les autres en dehors de tout ça ?

– Mais je ne l'ai pas tué.

Jill se mit à marcher de long en large dans la pièce.

– J'ai péché, tu as péché. Nous avons tous péché. Aucun de nous n'est meilleur que l'autre. La seule chose qui nous différencie est la manière dont nous assumons nos fautes. J'ai donné le maximum. Pour apprendre maintenant que ce n'était pas encore assez. Pas assez pour gommer mes errements du passé...

– Est-ce que Richard savait, pour San Diego ?

– Non. Je veux dire, oui, à la fin. Il l'a découvert. Mais il n'y attachait guère d'importance...

– Il n'attachait pas d'importance au fait que tu aies tué un homme ?

– Il comprenait les circonstances. C'était là une de ses qualités.

Elle partit d'un petit rire nerveux.

– Après tout, lui-même n'avait pas la conscience tout à fait propre.

Miranda marqua une pause, rassemblant son courage pour poser une question dont elle devinait déjà la réponse :

– Tu es sortie avec lui, n'est-ce pas ?

Jill haussa les épaules d'un air indifférent.

– Une petite aventure sans intérêt. Il y a des années de cela. Tu vois, la petite nana qui vient d'arriver. Les choses se sont terminées comme elles avaient commencé...

Elle claqua les doigts.

– Juste comme ça ! Il s'en est vite remis, et nous sommes restés

amis. Il existait une sorte de compréhension mutuelle entre nous.

S'arrêtant soudain de marcher, elle pivota pour lui faire face.

– A présent, Tibbetts veut savoir où j'étais la nuit où Richard a été tué. Il me demande, à *moi*, de lui présenter un alibi! Tu accuses tout le monde autour de toi, n'est-ce pas? Tant pis si les autres en souffrent. La seule chose qui t'intéresse, c'est de tirer ton épingle du jeu. Eh bien, il arrive que ce ne soit pas possible.

Elle s'avança vers Miranda, la fixant telle une chatte devant un oiseau. D'une voix mielleuse, elle ajouta :

– Quelquefois nous devons expier nos fautes. Qu'il s'agisse d'indiscrétions... ou de meurtre. Il nous faut payer pour nos péchés. J'ai payé. Pourquoi y échapperais-tu ?

Les deux femmes se dévisagèrent avec intensité, saisies d'une fascination aveugle pour les transgressions de l'autre, pour les souffrances de l'autre.

« Assassin et victime, se dit Miranda. Voilà ce que je lis dans tes yeux. Lis-tu la même chose dans les miens ? »

La sonnerie du téléphone retentit, brisant leur étrange silence.

Le bruit sembla secouer Jill de son état de transe. Elle se dirigea aussitôt vers la porte, puis se retourna, la main sur la poignée.

– Tu penses peut-être faire exception, Miranda. Tu te crois intouchable. Attends seulement. Dans quelques années, lorsque tu auras mon âge, tu sauras à quel point tu es vulnérable. Nous le sommes toutes.

Sur ces mots, elle disparut en refermant sans bruit la porte derrière elle.

Miranda s'empressa de tourner le verrou.

Le téléphone avait cessé de sonner. Elle contempla le combiné, se demandant si c'était Chase, priant pour qu'il rappelle.

En vain.

Elle se mit alors à tourner en rond dans la pièce, espérant de tout son cœur que quelqu'un l'appelât. Chase, Annie ou toute autre personne, peu lui importait. Puis, désespérée de ne pas entendre de voix humaine, elle alluma la télévision. Une distraction pour ses neurones, voilà ce dont elle avait besoin. Pendant une demi-heure, installée dans le canapé d'Annie parmi les chaussettes dépareillées et les sweat-shirts négligemment jetés, elle zappa d'une main nerveuse d'une chaîne à l'autre. Opéra. Basket. Jeu débile. Un autre

opéra. Frustrée, elle revint au match de basket.

Un léger raclement se fit entendre dans la pièce voisine.

Alarmée, elle se leva du canapé et se rendit dans la cuisine. Son regard fut immédiatement attiré par une soucoupe en plastique qui tournoyait sur le revêtement en linoléum. L'objet versa de côté, trembla quelques instants puis s'immobilisa. Était-il tombé de l'égouttoir ? Levant les yeux vers l'évier, elle remarqua un détail qui lui avait échappé quand elle était entrée : la fenêtre était grande ouverte.

« Ce n'est pas ainsi que je l'avais laissée. »

Elle recula lentement. Le revolver. Le revolver d'Annie. Elle devait s'en emparer.

En proie à la panique, elle fit volte-face pour se précipiter dans le séjour...

A la même seconde, sa tête fut brutalement bloquée dans un étau, et un chiffon humide se plaqua sur sa bouche.

Affolée, elle se débattit pour se libérer, lança des coups au hasard, mais des vapeurs suffocantes lui brûlèrent bientôt la gorge et les narines, tandis que ses membres s'engourdissaient peu à peu. Ses jambes semblaient vouloir se détacher de son corps pour se dissoudre dans une sorte de trou sans fond. Elle se sentit tomber. L'espace d'un bref instant, elle aperçut de la lumière très haut au-dessus de la tête, comme si elle était tombée dans un précipice inaccessible. Elle voulut tendre la main, mais ses bras ne lui obéissaient plus.

Le point lumineux vacilla quelques millièmes de secondes avant de se réduire et de s'éteindre tout à fait.

Ne laissant derrière lui que les ténèbres.



Phillip martelait sans pitié les touches du piano.

Rachmaninov, reconnut Chase avec lassitude. Son neveu ne pouvait-il pas jouer quelque chose de plus reposant ? Mozart, par exemple, ou Haydn. N'importe quoi, sauf cette déflagration de tonnerre russe.

Dans l'espoir d'échapper à cette torture, il sortit sous la véranda,

mais les sombres grondements du piano semblaient traverser les murs. Résigné, il s'appuya sur la rampe de la balustrade et dirigea son regard vers le port. Dans le soleil couchant, la mer prenait une couleur de feu.

Il se demanda ce que faisait Miranda.

Et si elle cesserait un jour d'occuper ses pensées.

Ce matin, lorsqu'ils étaient montés dans leurs voitures respectives pour partir chacun de leur côté, il avait compris que leur relation était allée aussi loin qu'il était possible. Dépasser ce point eût requis un niveau de confiance qu'il n'était pas disposé à lui accorder. Leur travail d'apprentis Sherlock Holmes avait abouti à une impasse. Désormais, ils n'avaient plus aucune raison de se revoir. L'heure était venue de laisser les professionnels prendre le relais. Eux, au moins, ne laisseraient pas leurs émotions ou leur libido fausser leur jugement.

Du reste, ne croyaient-ils pas toujours Miranda coupable ?

– Oncle Chase ?

Cassie poussa la porte à moustiquaire et le rejoignit.

– Je vois que vous ne supportez pas non plus cette musique.

Il lui adressa un sourire complice.

– Ne le dis pas à ton frère.

– Ce n'est pas qu'il soit mauvais musicien. Il est juste un peu... lourd.

S'appuyant contre l'un des pilastres, elle leva les yeux vers le ciel, où les premières étoiles scintillaient sur fond de jour finissant.

– Pourriez-vous me rendre un service ? demanda-t-elle de but en blanc.

– Lequel ?

– J'aimerais que vous parliez à ma mère lorsqu'elle rentrera. Au sujet du *Herald*.

– Au sujet du *Herald* ? Mais encore ?

– Eh bien, avec les derniers rebondissements – je veux parler de Jill Vickery – le navire risque de partir à la dérive si une main ferme ne prend pas rapidement la barre. Nous savons tous que papa avait préparé Phillip à assurer sa succession. C'est un garçon pétri de qualités, loin de moi l'idée de le dénigrer ou quoi que ce soit. Mais dire qu'il n'est pas intéressé est un euphémisme.

– Je ne l’ai entendu se prononcer ni dans un sens, ni dans l’autre.

– Oh, il n’en soufflera pas un mot. Il n’est pas disposé à admettre la vérité : ce travail ne l’emballe pas du tout.

Elle s’interrompt un instant, avant d’ajouter d’un ton sec :

– Moi, si.

Chase fronça les sourcils. Pas encore vingt ans, et elle donnait déjà l’image d’une femme qui savait exactement ce qu’elle voulait dans la vie.

– Es-tu bien sûre de posséder les compétences nécessaires ? s’enquit-il.

– Elles sont dans mon sang ! Je les porte en moi depuis le jour où je me suis pour la première fois servie d’un stylo. Ou d’un clavier d’ordinateur. Je n’ignore rien du fonctionnement du *Herald*. Je sais écrire, superviser une rédaction, composer une maquette, et même conduire ce bon vieux camion de livraison. Je peux faire tourner ce journal ! Phillip, non.

Chase se rappela les brillantes épreuves universitaires de sa nièce, qu’il avait vues au cottage. Elles n’étaient pas seulement une somme d’informations livresques digérées et recrachées, mais un véritable travail d’analyse critique et de synthèse.

– Je pense que tu serais formidable à ce poste, dit-il. C’est d’accord. J’en parlerai à ta mère.

– Merci, oncle Chase. Je n’oublierai pas de citer votre nom lorsque je décrocherai le prix Pulitzer.

Le sourire aux lèvres, elle se retourna pour regagner l’intérieur de la maison.

– Cassie ?

– Oui ?

– Dis-moi, que penses-tu de Jill Vickery ?

Le visage de la jeune fille se renfrogna.

– Vous voulez dire comme directrice de rédaction ? Elle était O.K. Vu le salaire qui lui était attribué, nous avons eu de la chance de la garder.

– Non, je veux dire du point de vue humain.

– Hum. Il m’est difficile de répondre. Je ne suis jamais vraiment parvenue à la saisir. Elle est comme un livre fermé. Jamais je ne me

serais imaginée cette affaire de San Diego.

– Crois-tu qu'elle ait eu une liaison avec ton père ?

Elle haussa les épaules.

– Elles y sont toutes passées, non ?

– En a-t-elle souffert, d'après toi ?

Cassie réfléchit un moment à la question.

– Je pense que si cette relation l'a blessée, elle s'en sera vite remise. Jill est une femme coriace. Comme j'aimerais l'être moi-même.

La démarche assurée, elle disparut dans la maison.

Phillip jouait toujours Rachmaninov.

Chase se leva et contempla les ultimes rougeolements du ciel sur l'horizon. Il songea à Jill Vickery, à Miranda, à toutes ces femmes victimes de l'inconstance de Richard. Y compris sa propre femme, Evelyn.

« Les mâles de la famille Tremain sont-ils donc tous mauvais ? s'interroge a-t-il. Utiliser ainsi les femmes, les faire souffrir... Suis-je si différent ? »

Serrant les dents, il frappa la balustrade du plat de la main.

« Oui, je le suis. Je le serais... si je pouvais seulement lui faire confiance. »

Les bombardements pianistiques de Phillip sur le piano devenaient insoutenables.

Chase descendit les marches de la véranda et marcha vers sa voiture.

Il lui parlerait une dernière fois. Il la regarderait dans le blanc des yeux et lui demanderait si elle était coupable. Ce soir, il aurait sa réponse. Ce soir, il déciderait une fois pour toutes si Miranda Wood lui disait la vérité.

A la porte d'Annie, personne ne répondit.

La lumière brillait à l'intérieur de la maison, et il entendait fonctionner la télé. Il sonna de nouveau, frappa, appela Miranda, sans plus de résultat. En désespoir de cause, il tourna la poignée, pour se rendre compte que la porte n'était pas verrouillée.

Perplexe, il glissa la tête à l'intérieur.

– Miranda ? Annie ?

Le séjour était désert. Sur l'écran du téléviseur se jouaient les dernières minutes d'un match de basket. Une paire de chaussettes d'Annie reposait sur le haut du dossier du sofa. Tout semblait parfaitement normal, quoique un peu étrange. Il attendit un moment, comme s'il s'attendait à ce que les derniers occupants de la pièce réapparaissent par magie sous ses yeux.

Le match entra dans ses quinze dernières secondes. Un ultime lancer à distance. Panier. Applaudissements du public.

Chase pénétra enfin dans la pièce, puis poursuivit jusqu'à la cuisine. Où il s'arrêta soudain.

Là, rien n'était normal. Une chaise gisait, renversée sur le sol, ainsi qu'une assiette en plastique retournée. Alors que la fenêtre était grande ouverte, une odeur piquante, vaguement médicale, flottait dans l'air.

Sans plus attendre, il examina le reste de la maison. Ni Miranda ni Annie ne s'y trouvaient.

Saisi d'une panique croissante, il se rua dehors et scruta la rue à droite et à gauche. Hormis les aboiements lointains d'un chien, la soirée était silencieuse.

Non. Pas tout à fait. Quel était donc ce bruit de moteur au ralenti ? Un bruit distant, ou étouffé. Contournant la maison, il avisa le petit garage séparé à l'arrière. La porte était fermée. Le ronronnement de moteur, cependant, bien qu'assourdi, semblait plus proche.

Au moment où il se mettait en route vers le garage, Chase capta un mouvement furtif dans un angle de son champ visuel. Il tourna la tête juste à temps pour apercevoir une ombre qui s'éloignait, avant de se fondre dans l'obscurité.

« Cette fois, mon salaud, se dit-il, tu ne m'échapperas pas ! »

Bondissant aussitôt à sa poursuite, il entendit l'inconnu s'esquiver sur sa gauche, vers une épaisse haie de troènes. Chase bifurqua dans cette direction, franchit d'une enjambée un muret de pierre et se lança dans un sprint forcené.

Surgissant d'un trou de la haie devant lui, le fuyard opéra un brusque virage à droite et pénétra sur la pelouse voisine, jonchée d'outils de jardinage. Dans sa rage à mettre la main sur sa proie, Chase ne vit pas l'ombre se saisir d'un râteau et le lui projeter à la tête.

Il s'accroupit *in extremis*, évitant de peu les dents de l'outil qui

termina sa course sur une brouette derrière lui. Il se remit aussitôt sur ses pieds. Cette fois, ce fut une pioche que son assaillant lui lança.

Se baissant de nouveau, il sentit la lourde tête d'acier passer à quelques centimètres de son crâne. Le temps qu'il retrouve son équilibre, l'inconnu s'était remis à courir et s'éloignait en direction d'un bouquet d'arbres.

« Je vais le perdre dans l'obscurité », se dit-il.

Rassemblant toute son énergie, il se rua vers la silhouette dans un ultime sursaut, gagnant du terrain jusqu'à ce que l'inconnu soit à sa portée. Ce dernier était hors d'haleine, à en juger par le bruit rauque de sa respiration. Chase bondit en avant, l'agrippa par le dos de sa chemise et le tira vers lui.

Au lieu de chercher à se libérer, l'homme fit volte-face et le chargea tel un taureau.

Chase fut propulsé contre un arbre. Le choc ne dura qu'un instant. Une rage noire oblitéra sa douleur. S'écartant du tronc, il se précipita sur son adversaire. Les deux hommes trébuchèrent ensemble, leurs chaussures ripant sur un tapis de feuilles humides et glissantes. L'ombre lança son poing, touchant Chase à l'estomac. Dans un regain de furie, ce dernier expédia un puissant direct du droit dans la forme gigotant à ses côtés. Celle-ci lâcha un grognement et tenta de riposter. Chase le cogna de nouveau. Puis de nouveau encore.

L'homme cessa de bouger.

Roulant sur lui-même, Chase s'écarta du corps et se redressa. Pendant quelques secondes, il respira à fond tout en massant ses articulations endolories. Puis il tendit l'oreille. Son adversaire respirait encore. Il ne l'avait pas tué.

Une fois debout, il traîna l'homme par les chevilles, à travers la pelouse couverte de feuilles mortes, vers une zone qu'éclairait faiblement la lampe d'un perron voisin. Là, il s'agenouilla pour voir le visage de son prisonnier.

Il écarquilla aussitôt les yeux, incrédule.

C'était Noah DeBolt. Le père d'Evelyn.

13.

Le grondement persistant d'un moteur pénétra lentement le cerveau engourdi de Chase. La voiture dans le garage... La porte fermée...

Une fraction de seconde lui suffit pour comprendre. Il bondit sur ses pieds.

Miranda.

La distance qui le séparait du garage fut franchie à la vitesse de l'éclair. Un nuage de vapeur l'assaillit au moment où il en ouvrit la porte. La voiture de la jeune femme était rangée à l'intérieur, moteur tournant. Mort d'appréhension, il ouvrit la portière à la volée.

Miranda était étalée, immobile, sur le siège avant.

Il coupa le moteur, puis, toussant et suffoquant, dégagea le corps inerte du véhicule, avant de la traîner à l'extérieur du garage. A la sentir sans vie entre ses bras, une terrible angoisse le saisit.

Il la transporta alors jusqu'à la pelouse, où il l'étendit sur l'herbe.

– Miranda ! cria-t-il, avant de la secouer fort, si fort qu'un soubresaut lui traversa le corps. Pour l'amour du Ciel, Miranda ! Ne me laissez pas tomber ! Réveillez-vous !

Elle ne bougeait toujours pas.

Glacé d'effroi, il lui assena une violente gifle au visage, immédiatement choqué par la brutalité du coup, et le feu de l'impact sur la joue. Puis il appliqua une oreille sur son sein. Le cœur battait. Et... Oui, enfin ! Elle recommençait à respirer.

Miranda émit un grognement, remua la tête.

– Oui ! s'écria-t-il. Revenez à vous ! Allez. Allez !

Mais elle retomba inconsciente. L'idée de réitérer son geste lui était odieuse, mais il n'avait pas le choix. Il la gifla de nouveau.

Cette fois, elle bougea le bras par un réflexe de protection contre la sauvagerie de l'agression.

– Non, gémit-elle.

– Miranda, c'est moi ! Réveillez-vous.

Il lui caressa les cheveux, puis, posant doucement les mains de chaque côté de son visage, lui embrassa le front, les tempes.

– Je vous en supplie, Miranda, murmura-t-il. Regardez-moi.

Elle ouvrit alors les yeux. Lentement. Son regard était trouble, et exprimait une intense confusion. Elle se mit soudain à cligner des paupières, l'air affolé, comme si sa vie était en danger.

– Non, c'est moi ! répéta-t-il.

Lui ceignant les épaules de ses bras, il la serra contre son torse. Son agitation s'apaisa aussitôt. Il sentit la panique évacuer peu à peu son corps, jusqu'à ce qu'elle s'abandonne tout à fait à son étreinte, le calme retrouvé.

– C'est terminé, susurra-t-il. Tout va bien.

Les mains posées sur la poitrine de Chase, elle s'écarta et leva vers lui des yeux stupéfaits.

– Qui... ? >

– C'était Noah.

– Le *père* d'Evelyn ?

Chase acquiesça.

– C'est lui qui a voulu vous tuer.

– Vous n'avez aucun droit de me garder, Lorne. Vous m'entendez ? Aucun droit !

Noah DeBolt, le visage congestionné, défilait du regard ses accusateurs. Par la porte fermée filtraient les bruits coutumiers du poste de police : le cliquetis d'une machine à écrire, la sonnerie du téléphone, les voix des hommes de patrouille prenant leur service pour la nuit. Mais ici, dans la pièce du fond, planait un silence de mort.

– Calmez-vous, Noah, répliqua Tibbetts d'une voix posée. Vous n'êtes pas en position d'arguer de votre statut social.

– Vous ne tirerez rien de moi, déclara le vieil homme. Tant que Les Hardee ne sera pas présent dans ce bureau.

Le chef de la police contempla le fond de son gobelet de café et soupira.

– D'un point de vue légal, observa-t-il, vous en avez le droit. Mais cela faciliterait grandement les choses si vous répondiez à cette simple question : pourquoi avez-vous tenté de la tuer ?

– C'est faux! Je suis allé chez elle pour lui parler. Arrivé devant sa maison, j'ai entendu sa voiture tourner dans le garage. J'ai alors pensé que, peut-être, elle voulait se suicider. Comme l'aurait fait n'importe qui à ma place, je suis entré pour en avoir le cœur net. C'est alors que Chase est arrivé. J'imagine que sa présence m'a fait paniquer, et, oui, je me suis enfui.

– Etait-ce le seul but de votre visite à Mlle Wood ? Une simple conversation avec elle ?

Noah hocha la tête, le regard glacial.

– Dans cette tenue ? insista Lorne, les yeux baissés sur la chemise et le pantalon noirs.

– Je suis encore libre de m'habiller comme il me plaît !

– La version de Chase diffère quelque peu de la vôtre. Selon lui, vous l'auriez transportée jusque dans la voiture, avant de lancer le moteur et de l'abandonner dans le garage.

Le vieil homme renifla.

– Je ne suis pas certain que Chase soit un témoin des plus objectifs. En particulier s'agissant de Miranda Wood. Du reste, c'est *lui* qui m'a attaqué. Qui est couvert d'ecchymoses, nom de Dieu ? Regardez-moi. Regardez mon visage !

– Il semble que vous ne soyez pas le seul à avoir pris des coups, fit remarquer Lorne, avant d'avalier le reste de son café.

– Légitime défense, protesta Noah. Je n'allais quand même pas me laisser faire !

– Chase affirme que c'est vous qui avez attenté plusieurs fois à la vie de Mlle Wood. Que vous avez mis le feu à sa maison, foncé sur elle au volant d'une voiture volée, et je ne vous parle pas de ce soir. L'idée d'un joli petit suicide était bien commode, n'est-ce pas ?

– Cette femme lui a tellement tourné la tête qu'il s'est rangé à sa cause. La cause d'une criminelle...

– Qui est le criminel ici, Noah?

Comprenant qu'il en avait déjà trop dit, le vieil homme rétorqua d'un ton abrupt :

– Je ne parlerai qu'en présence de Les.

Serrant les dents, Tibbetts écrasa le gobelet en papier dans son poing.

– D'accord, fit-il en se laissant tomber dans un fauteuil. Nous

pouvons attendre. Le temps qu'il faudra, Noah. Le temps qu'il faudra...

– Ça ne marchera pas, dit Miranda. Je sais que ça ne marchera pas.

Ils se tenaient blottis l'un contre l'autre, assis sur un banc de la salle des visiteurs. Ellis Snipe leur avait apporté du café et des petits gâteaux. Peut-être, songea-t-elle, dans le but de leur faire oublier les pénibles procédures policières auxquelles ils avaient été soumis. Tant de questions, tant de procès-verbaux à dresser. Puis, au beau milieu de l'interrogatoire, et sur la demande de Tibbetts, le Dr Steiner avait fait irruption dans le bureau pour s'assurer de son état. En guise d'examen médical, il l'avait pratiquement assailli avec son stéthoscope.

« Respirez à fond, bon sang ! Il faudra vérifier vos poumons. Croyez-vous que cela m'amuse de prendre tous ces appels à domicile ? A ce rythme-là, vous pourrez bientôt me transporter sur une civière, tous les deux ! »

Les innombrables questions, recoupements, précisions, l'avaient laissée épuisée. Les seules forces qui lui restaient lui permettaient tout juste, lui semblait-il, de s'accrocher à l'épaule de Chase. Et d'attendre... Mais quoi ? Les aveux de Noah ? L'annonce par la police que l'affaire était bouclée, que son cauchemar était terminé ?

Non. Elle avait certainement mieux à faire.

– Il s'en sortira, déclara-t-elle. Il trouvera un moyen.

– Pas cette fois, dit Chase.

– Mais je n'ai jamais vu son visage. C'est à peine si je me souviens de ce qui s'est passé. De quoi peuvent-ils l'accuser ? De violation de propriété ?

Elle secoua la tête.

– Vous oubliez que c'est de Noah DeBolt qu'il est question. Dans cette ville, un DeBolt peut se sortir sans dommage d'une accusation de meurtre.

– Pas de celui de Richard.

Tournant les yeux vers lui, elle scruta son regard.

– Vous croyez qu'il l'a tué ? Son propre gendre ?

– Les pièces du puzzle commencent à se mettre en place, Miranda. Souvenez-vous de ce que nous a dit FitzHugh, la véritable raison pour laquelle Richard vous a légué Rose Hill. C'était pour empêcher

Evelyn de mettre la main sur la propriété.

– Où vous voulez-vous en venir ?

– Dans l'environnement d'Evelyn, quelle est la seule personne qu'elle écoute, d'après vous ? La seule en qui elle ait confiance ? Son père. Noah a pu la convaincre de vendre la terre.

– Vous croyez que toute l'affaire est liée à la possession de Rose Hill ? J'y vois difficilement un mobile de meurtre.

– La menace d'une banqueroute en est un. Si son schéma d'investissement s'effondre, Noah se retrouve à la tête de plusieurs dizaines d'hectares de terres inexploitable et donc sans valeur.

– La côte nord ? Vous pensez donc que c'est lui le mystérieux commanditaire de la Stone Coast Trust ?

– Ce qui fait de Tony Graffam un simple homme de paille. Un pantin, pour parler clair. Je suis prêt à parier que Richard l'avait découvert. Il détenait des copies de relevés financiers de la Stone Coast, rappelez-vous. Les numéros de comptes bancaires, les feuilles d'impôts. Il aura d'une manière ou d'une autre établi la connexion avec Noah.

– Richard était en mesure de le ruiner du jour au lendemain, observa-t-elle. Il lui suffisait de publier l'affaire dans le *Herald*. Mais il a tout annulé.

– C'est ainsi que fonctionnaient leurs relations, expliqua-t-il. Ils étaient en permanence à couteaux tirés, mais pas en public. Jamais en public. Il s'agissait d'une rivalité privée, et qui devait demeurer entre eux. C'est pourquoi Richard a annulé la publication de son article. Celui-ci aurait non seulement exposé son beau-père, mais également étalé le linge sale de la famille au grand jour.

Miranda secoua la tête.

– Cela, nous ne pourrons jamais le prouver. L'avocat de Noah enrobera toute l'affaire d'un nuage de fumée et le tour sera joué. Vous êtes resté trop longtemps loin de l'île, Chase. Vous avez oublié comment les choses se passent ici. Les DeBolt sont tout-puissants dans cette ville.

– Plus pour longtemps.

– Et puis il y a la question des pièces d'accusation. Comment prouver qu'il a tué Richard ?

Elle soupira, en proie à un soudain découragement.

– Non, je fais une accusée bien pratique, reprit-elle en s'appuyant

le dos au mur. Celle qu'ils condamneront. Celle dont ils se débarrasseront.

– Cela n'arrivera pas, Miranda. Je ne les laisserai pas vous renvoyer en prison.

Leurs regards se rencontrèrent. Pour la première fois, elle vit dans ses yeux ce que, depuis longtemps, elle désespérait d'y trouver : la confiance.

– Vous croyez donc que je dis la vérité ?

– Je *sais* que vous dites la vérité.

Il approcha la main de son visage. Au moment où sa paume épousa la courbe de sa joue, elle ferma les yeux et, comme envahie d'une onde tiède et bienfaisante, se laissa aller contre lui.

– Je crois que je le sais depuis le début, reprit-il. Mais j'avais peur de l'admettre. Peur de considérer les autres possibilités.

– Ce n'était pas moi, Chase. Ce n'était pas moi.

Se glissant entre ses bras, elle y puisa un regain de réconfort et de courage, de ce courage qui l'avait peu à peu abandonnée durant ces jours où son âme avait été mise à si rude épreuve.

« Croyez-moi, pria-t-elle en son for intérieur. Ne cessez jamais de me croire. »

Ils se tenaient encore enlacés lorsque Evelyn Tremain poussa la porte du poste de police.

Miranda sentit Chase se raidir contre elle, l'entendit retenir son souffle. Redressant la tête, elle se tourna vers la nouvelle arrivante. Derrière celle-ci apparut Les Hardee, l'avocat de la famille DeBolt.

– Les choses en sont donc arrivées là, observa Evelyn d'une voix calme.

Chase se garda de répondre.

– Où est mon père ?

– Dans la pièce au fond du couloir, répondit-il. Il est en train de parler à Lorne.

– Quoi ? Sans moi ? s'insurgea l'avocat.

D'un pas déterminé, il s'éloigna aussitôt pour rejoindre son client, tout en marmonnant entre ses dents :

– Une violation claire... les droits de la défense...

L'œil toujours rivé sur le couple, Evelyn n'avait pas bougé d'un

pouce.

– Quel genre de mensonges répands-tu sur mon père, Chase ?

– Rien que la vérité, Evelyn, déclara-t-il en se relevant d'un mouvement lent. Elle est peut-être difficile à entendre, mais il te faudra bien l'accepter.

– La vérité ! s'exclama-t-elle avec un rire incrédule. Un policier vient de me téléphoner pour me dire que mon père avait été arrêté pour agression. Pour *agression* ! Noah DeBolt! Qui ment, Chase ? Mon père, ou toi ?

Elle reporta son regard sur Miranda.

– Ou quelqu'un d'autre ?

– Lorne t'expliquera les charges retenues contre Noah. Tu ferais mieux de t'adresser à lui.

– Tu refuses de me parler, c'est cela ? Oh, Chase ! soupira-t-elle en secouant la tête, tu as tourné le dos à ta propre famille. A nous, qui t'aimons tous. Et vois le mal que tu nous fais.

La mine abattue, elle tourna la tête vers les bureaux.

– J'ose espérer, ajouta-t-elle d'une voix lasse, que Tibbetts possède assez de bon sens pour reconnaître la vérité lorsqu'il l'entend.

Prenant une profonde inspiration, elle s'engagea à son tour dans le couloir.

– Attendez ici, dit Chase à Miranda.

– Qu'allez-vous faire ?

Sans daigner lui répondre, il la délaissa pour rejoindre sa belle-sœur.

Interdite, Miranda n'eut d'autre choix que de le regarder disparaître à l'angle du couloir. Elle entendit une porte s'ouvrir puis se refermer, et demeura seule avec ses interrogations.

Elle se demanda ce qui se passait dans ce bureau. Quels mots y étaient échangés, quels arrangements négociés... Car il ne faisait aucun doute qu'il y aurait des arrangements. Ainsi que des protestations d'innocence de la part de Noah DeBolt. Son avocat déploierait ses talents pour déformer la présentation des faits et invoquer quelque rocambolesque méprise. A force d'artifices, c'est elle qui, en définitive, serait désignée comme coupable.

« Je vous en supplie, Chase, pria-t-elle en son for intérieur. Ne vous laissez pas influencer. Ne recommencez pas à douter de moi. »

– Les charges sont grotesques, déclara Evelyn. Mon père n’a jamais enfreint une loi de sa vie. Je l’ai même vu un jour traverser la ville pour restituer l’excédent de monnaie que lui avait rendue le caissier d’un magasin. Comment pouvez-vous l’accuser d’agression ? Alors, d’une tentative de meurtre !

– M. Tremain ici présent porte des hématomes qui le prouvent, dit Tibbetts.

– De même que mon client, répliqua Hardee. Tout ce que cela prouve, c’est que nos deux protagonistes ont échangé des coups dans le noir. Un cas classique d’erreur sur la personne. Deux hommes qui en viennent aux mains. Au pire, vous pouvez accuser M. DeBolt de conduite imbécile.

– Merci beaucoup, Les, grogna Noah.

– Le fait est, reprit l’avocat, que vous ne pouvez pas le garder ici. Les dommages physiques...

Il considéra le visage tuméfié de Chase, puis celui de Noah, nettement plus marqué.

– ... sont de toute évidence mutuels. Quant à cette ineptie d’attentat à la vie de Mlle Miranda Wood, eh bien, où sont les preuves ? Elle faisait face à une peine de prison. Bien sûr elle était déprimée. Bien sûr elle a pensé au suicide.

– Et l’incendie ? rappela Chase. Et la voiture qui a manqué de l’écraser ? J’étais là, je suis témoin. Quelqu’un cherche à la tuer.

– Pas M. DeBolt.

– A-t-il des alibis ?

– Avez-vous des preuves ? rétorqua Hardee, avant de se tourner vers le chef de la police. Ecoutez, Lorne. Appelons cela une mauvaise blague. J’en assume la responsabilité. Relâchez M. DeBolt.

– Je ne peux pas, soupira Tibbetts.

Les regards surpris d’Evelyn et de Hardee convergèrent sur le petit homme.

– Je crains que nous ayons une preuve, déclara-t-il presque d’un ton d’excuse. Ellis a trouvé une bouteille de chloroforme derrière le garage. Voilà qui constitue, me semble-t-il, un argument de taille contre la thèse du suicide.

– Il existe un autre élément à charge, intervint Chase.

L’heure était venue de bluffer, de sortir le grand jeu. Il s’apprêtait

à tout miser sur une hypothèse... Restait à espérer qu'elle fût la bonne.

– Vous souvenez-vous de cet argent provenant d'un compte à Boston ? Les cent mille dollars de la caution de libération de Miranda Wood ? Eh bien, j'ai demandé à un ami banquier d'effectuer des recherches sur son ordinateur, de comparer la somme avec les opérations de transfert observées sur un certain compte.

– Quoi ? s'étonna Lorne, tournant aussitôt les yeux vers lui. Vous savez qui a payé la caution ?

– Oui...

« L'instant de vérité », songea Chase.

– Noah DeBolt.

Ce fut Evelyn qui réagit la première, avec une rage qui tordit son visage en un masque hideux. Son regard était dardé sur le visage de son père.

– Tu as fait *quoi* ?

Le vieil homme ne répondit pas. Son silence était tout ce dont Chase avait besoin pour voir son intuition confirmée. En plein dans le mille !

– Il est possible d'en avoir une confirmation officielle, ajouta-t-il. Oui. C'est bien ton père qui a payé cette caution.

Noah baissa la tête. En l'espace de quelques secondes, il avait pris l'aspect d'un homme très vieux, usé, abattu.

– Je l'ai fait pour toi, murmura-t-il.

– Pour moi ? Pour *moi* ?

Evelyn éclata de rire, avant de demander :

– Quel autre service m'as-tu rendu, papa ?

– C'était pour toi. Tout ce que j'ai fait était pour toi...

– Tu es malade, marmonna-t-elle. Tu es devenu vraiment sénile.

– Non ! rétorqua Noah, relevant soudain la tête. J'aurais fait n'importe quoi, ne comprends-tu pas ? Je te protégeais. Ma petite fille...

– Me protéger de quoi ?

– De toi-même. De ce que tu as fait...

Evelyn se détourna, la mine dégoûtée.

– Je ne comprends pas un mot de ses élucubrations.

– Ne me tourne pas le dos, ma fille!

– Vous pouvez constater qu’il a besoin d’un médecin, Lorne. D’un psychiatre, plus précisément.

– Voilà les remerciements que je reçois ! s’emporta Noah. Pour t’avoir évité la *prison* !

Un brusque silence se fit dans la pièce. Le visage livide, Evelyn pivota pour faire face à son père.

– La prison ? Pour quoi donc ?

– Pour Richard.

Soudain vidé de toute colère, le patriarche s’affaissa lentement dans son fauteuil.

– Pour Richard, répéta-t-il d’une voix blanche.

– Tu as cru que... Que je...

Evelyn secoua la tête d’un air abasourdi.

– Mais pourquoi ? Tu savais que c’était cette... Cette garce !

Le vieil homme se contenta de détourner les yeux.

Par ce simple geste il donnait sa réponse. Une réponse qui ôtait un tel poids du cœur de Chase qu’il eut l’impression de flotter sur un nuage. Ce fardeau, il n’avait cessé de le supporter depuis de longues journées. Maintenant il avait la preuve qu’il attendait. Ce simple geste balayait les derniers atomes de sa suspicion.

– Vous savez que Miranda est innocente, dit-il.

Noah laissa tomber sa tête entre ses mains.

– Oui, soupira-t-il.

– Comment ? s’enquit Lorne.

– Je l’avais fait suivre. Oh, j’étais au courant de leur liaison. Je savais ce que mon gendre s’apprêtait à faire. J’ai estimé que cela suffisait ! Il n’était pas question qu’Evelyn souffrît davantage par sa faute. J’ai donc engagé un homme, avec pour consigne de surveiller la femme, de la filer, de prendre des photos. De les saisir tous les deux en pleine action. Je voulais qu’Evelyn comprenne, une fois pour toutes, quel salaud elle avait épousé.

– La nuit où il a été tué, demanda Lorne, Mlle Wood était-elle

également sous filature ?

Noah hocha la tête.

– Qu’a vu votre homme ?

– Du meurtre ? Rien. Il était occupé à suivre la jeune femme. Elle a quitté sa maison et a marché jusqu’à la plage. Là, elle s’est assise une heure ou deux sur un banc. Ensuite elle est rentrée chez elle. A ce moment-là, Richard était déjà mort.

« Exactement ce qu’elle a dit, songea Chase. Tout était vrai, jusque dans les moindres détails. »

– Donc il n’a jamais vu l’assassin, reprit Lorne.

– Non.

– Mais vous avez présumé que votre fille...

Le vieil homme haussa les épaules.

– Cela me paraissait... une déduction logique. Un tel aboutissement était prévisible. Toutes ces années de souffrance... Vous pensez qu’il ne l’a pas mérité ? Vous croyez qu’elle n’était pas dans son droit ?

– Mais je ne l’ai pas fait, objecta Evelyn.

Il ne sembla pas entendre sa réponse.

– Pourquoi avez-vous payé la caution de libération de Miranda Wood ? demanda le policier.

– Je me suis dit que si elle passait en jugement et que sa version se tenait, le tribunal risquait de s’intéresser à d’autres suspects.

– Vous voulez parler d’Evelyn ?

– Il fallait en finir au plus vite ! grogna-t-il d’un ton acerbe. S’il se produisait un accident, le problème serait réglé. Plus de questions. Plus de suspects.

– Donc vous vouliez qu’elle sorte de prison, dit Chase. Qu’elle circule de nouveau à l’air libre, là où vous pouviez l’atteindre.

– Ça suffit, Noah ! intervint Hardee. Vous n’avez pas à répondre...

– Allez au diable, Les ! coupa Evelyn. Vous auriez dû le lui dire plus tôt !

Elle considéra son père avec un mélange de pitié et de répulsion.

– Laisse-moi apaiser ta conscience, papa. Je n’ai pas tué Richard. Le fait que tu l’aies cru indique seulement à quel point tu me

connais mal. Et à quel point *moi* je te connais mal.

– Vous m’en voyez désolé, déclara Lorne d’un ton professionnel. Mais je me vois obligé de vous interroger à votre tour.

Se tournant vers lui, Evelyn leva le menton avec une expression de fierté butée, comme investie d’une énergie nouvelle. Pour la première fois depuis qu’il la connaissait, Chase ressentit une pointe d’admiration pour sa belle-sœur.

– Posez vos questions, Lorne, répondit-elle. C’est vous le flic. Je suppose que je suis à présent le principal suspect, n’est-ce pas ?

Chase n’attendit pas d’entendre la suite. Quittant la pièce, il s’éloigna dans le couloir pour retrouver Miranda.

« Maintenant tout peut être prouvé, songea-t-il. Chaque mot que vous avez dit était vrai... Nous pouvons reprendre les choses à leur commencement. »

Il allongea soudain le pas, saisi d’un nouvel espoir, d’une nouvelle anticipation. L’ombre du meurtre s’était envolée. La chance leur était offerte de repartir de zéro. Et de ne plus commettre d’erreurs.

Il tourna au fond du couloir avec impatience, s’attendant à la retrouver assise sur le banc.

Celui-ci était vide.

Il s’approcha du bureau de l’agent occupé à taper la fiche d’arrestation de Noah.

– Avez-vous vu où elle est partie ? s’enquit-il.

L’homme releva les yeux.

– Vous voulez parler de Mlle Wood ?

– Oui.

– Elle a quitté le poste. Il y a, oh, à peu près une demi-heure.

– Vous a-t-elle dit où elle allait ?

– Non. Elle s’est juste levée et elle est partie. En proie à une vive déception, Chase avisa d’un œil las la porte d’entrée.

« Vous ne m’avez jamais rendu les choses faciles », songea-t-il, le cœur serré de frustration.

Puis, poussant la porte, il sortit dans la nuit.

Toute la journée, Ozzie s’était montré agité. La nuit précédente, avec l’activité des policiers et la frénésie qui s’était emparée de la maison, le pauvre animal en était presque tombé malade de

nervosité. Vingt-quatre heures plus tard, il ne s'était toujours pas calmé. Les nerfs à vif, il ne cessait de gémir, de gratter à la porte et de trotter de long en large sur le plancher.

« Peut-être est-ce ma faute, se dit miss St John, baissant un œil dépité sur la boule de poils hystérique. Mon humeur a dû déteindre sur son comportement. »

Posant son arrière-train devant la porte, Ozzie fixa sa maîtresse d'un regard douloureux.

– Toi, dit-elle, tu es un tyran.

La bête se contenta de geindre.

– Oh, très bien, soupira-t-elle. Dehors, dehors !

A peine eut-elle ouvert la porte que l'animal bondissait dans la pénombre du soir.

Elle le suivit dans l'allée de gravier. Ozzie courait en se dandinant à droite et à gauche, secouant les mèches tire-bouchonnées de sa toison noire. Existait-il sur terre un chien plus laid ? Cette question, elle se la posait à chacune de ses promenades. Qu'il représentât plusieurs milliers de dollars sur pattes montrait le peu de crédit qu'il convenait d'attacher aux pedigrees. Pour les chiens comme pour les hommes. Mais ce qui lui manquait en beauté, il le compensait par une solide énergie. Déjà il s'aventurait loin devant elle, empruntant le chemin qui conduisait à Rose Hill.

Avec le curieux sentiment d'appartenir davantage à la race canine qu'à la race humaine, miss St John lui emboîta le pas.

Le cottage était plongé dans le noir. Chase et Miranda étaient repartis le matin, et l'endroit offrait à présent un aspect morne, déserté. Quelle pitié ! Des cottages aussi charmants ne devaient pas rester vides, surtout en été.

Gravissant les marches du perron, elle regarda par la fenêtre. Les formes sombres du mobilier semblaient blotties les unes contre les autres. Les livres avaient été replacés dans leurs étagères, et leurs dos luisaient faiblement dans l'obscurité. Elle avait beau savoir qu'ils avaient tous été passés à la loupe, de même que chacun des papiers et documents trouvés dans la maison, elle persistait à se demander s'ils n'avaient rien négligé. Un détail, un objet insignifiant qui offrirait la réponse à la mort de Richard Tremain.

La porte était fermée à double tour, mais elle savait où trouver un double de la clé. Quel mal y avait-il à s'autoriser une autre petite visite ? Du reste, s'agissant de Rose Hill, elle s'y était toujours sentie

un peu chez elle. Après tout, n'avait-elle pas joué dans les environs presque tous les jours de son enfance ? Et, une fois devenue adulte, ne s'était-elle pas fait un devoir de veiller sur le cottage par égard pour les Tremain ?

Ozzie était tout à sa joie de gambader dans la clairière, de renifler chaque touffe d'herbe et d'arroser chaque arbuste.

Miss St John s'empara de la clé dissimulée sous un cache-pot, ouvrit la porte et entra.

Le séjour baignait dans une atmosphère calme, d'une infinie tristesse. Allumant toutes les lampes, elle déambula au hasard dans la pièce, en scrutant du regard tous les coins et recoins. Les éléments de mobilier ayant déjà été examinés sous toutes les coutures, il était inutile de répéter l'opération.

Elle fit de même dans la cuisine, dans les chambres à l'étage, puis regagna le rez-de-chaussée.

Au moment même où elle s'apprêtait à quitter enfin la maison, son attention se porta machinalement sur le tapis posé devant la porte. C'est alors que, dans une sorte de flash, le souvenir d'une scène de *Tess d'Urberville* lui revint soudain à la mémoire. Glissée sous une porte close, une lettre de confession était restée longtemps ignorée pour avoir été malencontreusement poussée sous le tapis de l'autre côté.

L'image était si vivace dans son esprit qu'elle se pencha et souleva le coin de celui qu'elle avait sous les yeux. Elle ne fut pas surprise de découvrir une enveloppe encore cachetée.

Le billet était signé « M. », mais son destinataire ne l'avait ni trouvé, ni lu.

« ... Cette souffrance est vivante, pareille à une créature qui me ronge les entrailles. Elle ne mourra pas. Elle refuse de mourir. C'est toi qui l'y as mise, toi qui l'y as plantée. Et pendant des années tu as nourri son embryon.

» Ensuite, tu es parti.

» Tu prétends qu'il s'agit d'un acte de gentillesse, qu'il vaut mieux rompre maintenant, car si notre relation devait se poursuivre, la séparation n'en serait que plus douloureuse. Sais-tu seulement ce que c'est que souffrir ? Tu m'as jadis affirmé que tu n'étais qu'une blessure d'amour. Ce jour-là je me suis mis en tête de te sauver.

» Mais tu n'étais qu'un serpent niché dans mon sein.

» Aujourd'hui tu affirmes avoir trouvé un autre sauveur. Tu crois

qu'elle te rendra heureux? Ne te berce pas d'illusions. Il en sera de même avec elle qu'avec les autres. Tu décideras qu'elle n'est pas parfaite. Aucune des femmes qui t'ont aimé, vraiment aimé, n'a jamais été assez bien pour toi.

» Mais tu vieillis. Tu t'avachis. Malgré cela, tu penses toujours qu'il existe quelque part une femme jeune et parfaite qui ne rêve que de faire l'amour avec ta vieille carcasse fripée.

» Elle ne te connaît pas comme je te connais. J'ai eu des années pour découvrir tes sordides petits secrets. Ta suffisance, tes mensonges et ta cruauté. Tu l'utiliseras, de la même manière que tu as utilisé toutes les autres. Et puis elle sera jetée sans plus d'égards sur le tas de tes anciennes maîtresses. Encore un être dont tu auras brisé la vie.

» Il faut que tu souffres à la hauteur de tes péchés.

» Une entaille bien nette... »

Les doigts toujours crispés sur le billet, miss St John quitta en trombe Rose Hill et courut jusque chez elle.

Les mains tremblantes, elle donna deux appels téléphoniques.

Le premier fut pour Lorne Tibbetts.

Le second pour Miranda Wood.

14.

Miranda était à bout de forces lorsqu'elle gravit les marches du perron de la maison d'Annie. Le trajet depuis le poste de police ne prenait que dix minutes à pied, mais bien plus que physique, la distance parcourue avait été émotionnelle.

Assise seule sur ce banc, coupée des marchandages sournois auxquels se livraient avocats et policiers, elle en était arrivée à la triste conclusion que le pire crime dont Noah DeBolt serait accusé était celui de violation de propriété privée. Qu'elle-même, Miranda Wood, constituait un suspect trop commode pour être écartée. Et que Chase, en disparaissant dans le couloir, en rejoignant Evelyn et Noah dans ce bureau fermé, avait clairement indiqué son choix.

Ne disait-on pas qu'en période de crise les familles se ressoudaient ? Eh bien, l'arrestation du patriarche Noah DeBolt en était une, et une belle ! Le clan serait uni comme jamais.

En ce qui la concernait, elle n'était pas – et ne pourrait jamais être – un membre de cette famille.

Elle ouvrit la porte et entra. Annie n'était pas encore rentrée, et le silence enveloppait les lieux comme un linceul. Lorsque le téléphone se mit soudain à sonner, le son lui fut presque insupportable.

Elle décrocha aussitôt.

– Miranda ? fit une voix hors d'haleine.

– Miss St John ? Que se passe-t-il ? Un problème ?

– Etes-vous seule à la maison ? fut l'étrange réponse que lui donna la vieille dame.

– Eh bien... Oui, pour l'instant.

– Je veux que vous fermiez la porte à double tour. Faites-le tout de suite.

– Non, voyons. Tout va bien ici. Ils ont arrêté Noah DeBolt...

– Ecoutez-moi ! J'ai trouvé une nouvelle lettre à Rose Hill. C'est cela qu'elle cherchait, ne comprenez-vous pas ? La raison pour laquelle elle s'acharnait à revenir au cottage ! Pour récupérer *toutes* les lettres !

- Elle ?
- Notre mystérieuse « M. ».
- Mais Noah DeBolt...
- Noah n'a rien à voir là-dedans ! Il s'agit d'un crime passionnel, Miranda. Le mobile classique. Laissez-moi vous lire cette lettre...

Miranda écouta.

Lorsque miss St John en eut terminé, les jointures des mains de la jeune femme étaient blanches de s'être crispées sur le combiné.

- J'ai déjà appelé la police, ajouta la vieille dame. Ils ont envoyé un homme pour appréhender Jill Vickery. En attendant, verrouillez tout, portes et fenêtres. C'est une lettre insensée, Miranda, écrite par une femme malade. Si elle vient chez vous, *ne la laissez pas entrer*.

Miranda raccrocha.

Soudain, elle eût donné n'importe quoi pour entendre une voix humaine, quelle qu'elle fût, même transmise par une ligne téléphonique.

« Annie, reviens. Je t'en supplie. »

Elle contempla l'appareil, se demandant si elle devait appeler quelqu'un. Mais qui ? Ce n'est qu'à ce moment-là, tandis qu'elle hésitait debout près du petit meuble, qu'elle remarqua le courrier de toute une semaine qui s'y était accumulé. Au point que certaines enveloppes menaçaient de tomber sur le sol. Une bonne demi-douzaine de factures, mêlées à des prospectus, des lettres et des magazines. Annie, songea-t-elle, devait tenir son courrier comme elle tenait sa maison. Avec le plus grand laisser-aller.

Tout en essayant de former une pile propre, elle tomba sur une « Lettre des Anciens Elèves de Tufts », université d'où son amie était issue. Le pli tenait en équilibre sur l'extrême bord du meuble, quatre feuillets photocopiés et agrafés contenant des informations sur la promotion 68, et portant un tampon d'affranchissement groupé. D'un intérêt mineur pour Miranda... A un détail près.

Elle était adressée à Margaret Ann Berenger.

« Tu es la seule M. que je connaisse », lui avait dit son amie.

Et pendant tout ce temps, elle en connaissait une autre.

« Ce qui ne signifie pas que ce soit elle... »

Miranda ne pouvait détacher son regard de ces trois mots: Margaret Ann Berenger. Où était la preuve, où était le lien entre

Annie et tous ces billets signés « M. » ?

La réponse s'imposa aussitôt à son esprit.

Une machine à écrire.

Un modèle manuel, avait précisé Jill, et dont le « e » avait besoin d'un nettoyage. Un tel objet était volumineux, difficile à cacher.

Une inspection rapide mais exhaustive des placards et des armoires lui confirma qu'aucune machine de ce type ne se trouvait dans la maison. Dans le garage, peut-être ? Non. Elle avait eu l'occasion de le voir. Juste assez large pour une voiture, il n'offrait aucun espace de rangement, pas même pour un seau et un balai.

Elle vérifia néanmoins. Pas de machine à écrire.

Le cerveau tournant à plein régime, elle regagna la maison. En cet instant, Jill était peut-être déjà en état d'arrestation. Annie apprendrait la nouvelle en un rien de temps, et saurait que les recherches pour identifier « M » étaient lancées. Sa première réaction serait de se débarrasser de la machine à écrire incriminée, si ce n'était pas déjà fait. Celle-ci était *la* pièce à conviction permettant d'établir le lien entre la journaliste et le meurtre de Richard.

« Cette machine est la preuve de mon innocence. Il me faut la retrouver avant qu'elle ne la détruise. Puis la porter à la police. »

Restait encore un endroit où chercher.

Miranda se précipita hors de la maison et grimpa dans sa voiture.

Quelques minutes plus tard, elle se gara en face du *Herald*. Aucune lampe n'était allumée à l'intérieur. La dernière édition était bouclée. Personne ne travaillerait tard ce soir, elle disposait donc de l'immeuble pour elle toute seule.

Se servant de la clé qu'elle n'avait pas eu le temps de restituer, elle ouvrit la porte et pénétra dans les lieux. Non sans un pincement d'ironie, elle se rappela que c'était Richard qui lui avait dit de la garder. Il était persuadé de pouvoir la convaincre de reprendre son poste.

Eh bien, elle était revenue !

S'engageant dans la salle de rédaction, elle marcha droit vers le bureau d'Annie, dont elle alluma la petite lampe. Le premier tiroir n'était pas verrouillé. Au milieu d'un fouillis de stylos et de trombones, elle dénicha quelques clés orphelines. Laquelle était celle du casier d'Annie ? Elle les prit toutes, puis descendit l'escalier

qui menait au vestiaire des femmes.

Là, elle actionna l'interrupteur. Un canapé à motifs floraux, un papier de couleur mauve sur les murs, des gravures victoriennes s'offrirent à sa vue. En dépit du goût certain de Jill pour la décoration, la pièce n'était qu'un réduit confiné sans la moindre fenêtre. Miranda s'avança vers la rangée de casiers. Ils étaient six, assez larges pour contenir les lourds manteaux et les bottes du personnel durant les mois d'hiver. Elle connaissait celui d'Annie. Il portait sur sa porte un autocollant qui annonçait : « J'ai mes règles. Et vous, quelle est votre excuse ? »

Elle inséra la première clé dans la serrure. Sans résultat.

Elle essaya la deuxième clé, puis la troisième.

Le mécanisme céda dans un léger déclic.

Ouvrant grand la porte, elle fronça les sourcils devant le contenu du casier. Des mitaines, une paire de vieilles chaussures de jogging et une écharpe de laine occupaient l'étagère du haut.

Sur celle du bas, sous un épais pull-over, elle aperçut un gros paquet enveloppé dans une serviette de bain.

Otant le pull, elle se saisit de l'objet et le déposa sur le banc. Il était lourd. Une fois défaire, la serviette révéla une machine à écrire.

Une vieille Olivetti bleu-vert à caractères *Cicero*.

Sans plus attendre, elle y glissa un morceau de papier trouvé là et, les mains tremblantes, tapa « Margaret Ann Berenger ».

La boucle du « e » était empâtée.

Un immense sentiment de soulagement, presque d'euphorie, l'envahit aussitôt. Très vite, elle referma le casier et remballa la machine dans sa serviette. Au moment où elle la soulevait entre ses bras, un souffle lui caressa la nuque. Ce léger courant d'air, produit par la porte du vestiaire s'ouvrant et se refermant, lui fut suffisant.

Elle se retourna.

Elle se tenait devant l'entrée, le visage dépourvu d'émotion sous la masse de cheveux ébouriffés par le vent.

– Annie, murmura-t-elle.

Sans prononcer une parole, celle-ci baissa les yeux sur la machine à écrire qu'elle tenait entre les mains.

– Je te croyais avec Irving...

Le regard de la journaliste remonta lentement, pour croiser celui de la jeune femme. Une indicible tristesse se lisait dans son expression, ainsi qu'une douleur qui semblait émaner du plus profond de son être.

« Pourquoi ne m'en suis-je pas rendu compte avant ? » se demanda Miranda.

– Il n'y a pas d'Irving, répondit Annie.

Miranda secoua la tête, se demandant si elle avait bien entendu.

– Il n'y a jamais eu d'Irving. Je l'ai inventé. De même que tous ces rendez-vous, toutes ces sorties. Vois-tu, je me rendais en voiture jusqu'au port. Là, je me garais et j'attendais, assise derrière mon volant. Parfois des heures.

Elle prit une lente inspiration, frissonna, puis expira l'air de ses poumons.

– Je ne supporte pas la pitié, Miranda. Ni la sympathie que l'on porte à une vieille fille.

– Jamais je n'aurais cru que...

– Bien sûr que si. Comme tout le monde. Et puis il y avait Richard. Je ne tenais pas à lui donner la satisfaction de savoir...

Sa voix se brisa. Elle essuya ses yeux d'un revers de la main.

D'un geste prudent, Miranda reposa la machine à écrire sur le banc.

– De savoir quoi, Annie? demanda-t-elle d'une voix douce. A quel point il t'avait blessée ? Quelle femme seule tu étais en réalité?

Un frisson traversa le corps de la journaliste.

– Il nous a blessées toutes les deux, reprit Miranda. Chaque femme qu'il a tenue dans ses bras. Chaque femme qui lui a donné son amour. Il nous a toutes blessées.

– Pas autant que moi ! s'écria Annie.

L'écho de sa douleur sembla se répercuter sans fin contre les murs nus de la pièce.

– Cinq années de ma vie, Miranda. Voilà ce que je lui ai donné. Cinq années de secrets. J'avais quarante-deux ans quand nous nous sommes rencontrés. Je pouvais encore avoir un bébé. Il n'était pas encore trop tard. Je ne cessais d'espérer, d'attendre qu'il se décide enfin. A quitter Evelyn.

Essuyant de nouveau ses larmes, elle répandit une traînée de mascara sur sa joue mouillée.

– Je ne peux plus en avoir, à présent. C'était ma dernière chance, et il me l'a enlevée. Il me l'a *volée* ! Ensuite il m'a jetée comme un mouchoir sale!

Elle secoua la tête, riant à travers ses larmes.

– Il m'a déclaré qu'il s'efforçait juste d'être *gentil*. Qu'il ne voulait pas que je gâche d'autres années pour lui. Mais ce qu'il a dit ensuite est certainement ce qui m'a fait le plus de mal: « Ce n'était qu'un fantôme de ta part, Annie. Je ne t'ai jamais aimée comme tu te l'es imaginé. »

La mine qu'elle offrit à Miranda était celle d'un animal torturé.

– Après cinq ans, me dire cela... Mais il s'est bien gardé de me révéler la vérité. Il avait rencontré quelqu'un de plus jeune. Toi.

Il n'y avait ni hostilité ni colère dans sa voix. Rien qu'une calme résignation.

– Je ne t'en ai jamais voulu, Miranda, reprit-elle en glissant une main dans la poche de son blouson. Mais quelqu'un doit souffrir pour cela.

La main réapparut, armée d'un revolver.

Miranda fixa le canon d'un air ébahi, tandis que celui-ci se relevait peu à peu vers sa poitrine. Elle voulut plaider sa cause, parlementer, dire n'importe quoi pour lui faire baisser son arme, mais sa voix s'était bloquée dans sa gorge. Il ne lui restait plus qu'à surveiller l'œil métallique qui la regardait, et à se demander si elle sentirait la balle lorsque Annie appuierait sur la détente.

– Allons, Miranda. Viens.

Elle secoua la tête, hébétée.

– Où... Où allons-nous ?

Annie ouvrit la porte et lui fit signe de passer devant elle.

– Là-haut. Sur le toit.

Il n'y avait personne.

Chase contourna la maison d'Annie pour jeter un coup d'œil au garage. La voiture n'y était plus. Miranda devait être rentrée, avant de ressortir. Debout dans l'allée, il en était à se demander où poursuivre ses recherches lorsque le téléphone se mit à sonner à l'intérieur de l'habitation. Bondissant sur les marches du perron, il

courut décrocher dans le séjour.

C'était Lorne Tibbetts.

– Ah, c'est vous, Chase. Miranda est-elle là ?

– Non, je la cherche.

– Et Annie Berenger ?

– Pas là non plus.

– Très bien, déclara Lorne. Je veux que vous quittiez cette maison, Chase. Immédiatement.

– Mais j'attends Miranda, objecta-t-il, surpris par le ton comminatoire du policier. Elle ne devrait pas tarder à revenir.

Au bout du fil, il entendit son interlocuteur échanger quelques mots avec Ellis, avant de s'adresser de nouveau à lui.

– Ecoutez, les preuves sont en train de faire boule de neige, ici. Si Annie Berenger arrive entre-temps, comportez-vous de manière naturelle et détendue, d'accord ? Ne faites rien qui puisse la rendre nerveuse. Contentez-vous de quitter tranquillement la maison. Ellis est déjà en route.

– Bon Dieu ! Mais que se passe-t-il ?

– Nous croyons savoir qui est « M. ». Et ce n'est pas Jill Vickery. Maintenant, sortez de là, ajouta-t-il avant de raccrocher.

« Si ce n'est pas Jill Vickery... »

S'approchant de la table basse, Chase ouvrit le tiroir. Le revolver d'Annie n'y était plus.

Il le referma d'une main brusque.

« Où êtes-vous donc, Miranda ? »

Sa deuxième pensée le fit se ruer à l'extérieur et regagner sa voiture. Il était peut-être encore temps de les retrouver. Il n'avait raté Miranda que de cinq, voire dix minutes. Elles ne pouvaient être allées très loin, du moins pas encore. En sillonnant la ville et en ouvrant l'œil, il lui restait une chance de repérer son véhicule.

Si elles étaient toujours dans le secteur...

« Je ne veux pas vous perdre. Maintenant que nous sommes en mesure de prouver votre innocence. Maintenant qu'une chance nous est offerte... »

Opérant un brusque demi-tour dans un crissement de pneus, il fonça vers le centre-ville.

– En avant. Dernière volée avant le toit.

Miranda marqua une pause, le pied sur la première marche.

– Je t’en prie, Annie...

– Continue de monter.

Miranda se retourna pour lui faire face. Elles étaient déjà sur le palier du deuxième étage. Plus que quelques marches avant d’accéder à la porte du toit. Si elle avait pu un jour s’émerveiller de la beauté de cette cage d’escalier, avec sa rampe d’acajou sculpté au poli brillant, celle-ci n’était plus qu’une spirale mortelle, un piège infernal. Sa main se serra sur la main courante, comme pour puiser de l’énergie dans la solidité du support de bois.

– Pourquoi fais-tu cela ? demanda-t-elle.

– Continue. Avance !

– Nous étions pourtant amies...

– Jusqu’à Richard.

– Mais je ne savais pas ! Je n’avais aucune idée que tu étais amoureuse de lui ! Si seulement tu m’en avais parlé.

– Je ne l’ai jamais dit à personne. Je ne le pouvais pas. C’était *son* idée, tu vois. Que cela reste entre nous. Notre petit secret. Il voulait me protéger, disait-il.

« Je suis donc la dernière personne à savoir, songea-t-elle. La dernière encore en vie. »

– Dépêche-toi. Monte.

Miranda ne bougea pas. Au lieu de cela, elle regarda son ex-amie au fond des yeux. C’est d’une voix calme qu’elle demanda :

– Pourquoi ne pas me tuer ici, tout de suite ? N’est-ce pas ce que tu as l’intention de faire, de toute façon ?

– Comme tu voudras, répondit Annie en levant tranquillement son arme. Tuer ne me fait pas peur. On dit que c’est la première fois la plus difficile. Et tu sais quoi ? Les choses se sont passées comme sur du velours pour Richard. Je n’ai eu qu’à penser à toute la souffrance qu’il m’avait infligée. Le couteau semblait animé d’une vie propre. Je n’ai été qu’un témoin.

– Mais je ne suis pas Richard. Jamais je ne t’ai fait le moindre mal.

– Tu m’en feras, Miranda. Tu connais la vérité.

– La police aussi la connaît. Ils détiennent cette lettre, Annie. La dernière que tu as écrite.

Elle secoua la tête.

– Ils ont arrêté Jill cette nuit. Mais tu resteras la principale suspecte. Parce qu'ils retrouveront la machine à écrire dans ta voiture. Quelle fille intelligente tu seras à leurs yeux! Rédiger ces lettres, les dissimuler dans le cottage, jeter la suspicion sur cette pauvre et innocente Jill. Mais tu n'auras pas supporté le poids de ta propre culpabilité. Déprimée, minée par la perspective de finir tes jours en prison, tu auras choisi l'issue la plus aisée, la plus simple. Après être montée sur le toit de l'immeuble du *Herald*, tu auras sauté dans le vide.

– Je ne le ferai pas.

Empoignant le revolver des deux mains, Annie pointa le canon sur la poitrine de Miranda.

– Dans ce cas, tu mourras ici. J'étais forcée de te tuer, tu comprends. Je t'ai trouvée en train de cacher la machine à écrire dans le bureau de Jill. Tu étais armée. Tu m'as ordonné de monter l'escalier. Le coup est parti alors que je tentais de t'arracher le revolver. Une conclusion propre et nette pour chacune des parties.

Sans la quitter des yeux, elle releva le chien de l'arme.

– A moins que tu ne préfères le toit ?

« Je dois gagner du temps, se dit Miranda. Attendre qu'une chance se présente, n'importe laquelle, pour m'enfuir. »

Se retournant, elle leva la tête vers le haut de la cage d'escalier.

– En avant, fit Annie.

Miranda reprit son ascension.

Quatorze marches. Chacune une éternité. Quatorze vies, se déroulant et s'achevant. L'esprit en ébullition et le cœur battant la chamade, elle tenta de visualiser le toit, sa configuration, les issues possibles. Elle n'y était montée qu'une fois, le jour où l'équipe de rédaction s'y était réunie pour une photo de famille. Elle se remémora la surface plate asphaltée, ponctuée par trois cheminées, une conduite du circuit de chauffage et la cabine du transformateur. Trois étages. Plus de dix mètres de chute. Lui serait-elle fatale? Ou l'impact serait-il juste suffisant pour la transformer en un pantin désarticulé sur le trottoir? Un misérable tas d'os brisés que quelques coups de pieds d'Annie suffiraient à disperser ?

Elle leva les yeux. La porte du toit se dressait à présent devant elle. Si elle pouvait s'y faufiler par surprise, puis se barricader, elle disposerait alors d'assez de temps pour appeler à l'aide...

Plus que quelques pas.

Elle trébucha soudain, les mains en avant et s'affala sur les marches.

– Debout ! pressa Annie.

– Ma cheville...

– J'ai dit debout !

Miranda s'assit sur une marche et entreprit de se masser le pied.

– Je... je crois que je me suis fait une entorse.

Annie s'approcha d'un pas.

– Dans ce cas il ne te reste plus qu'à ramper ! Allez ! En route !

Le dos fermement appuyé contre la marche derrière elle, les jambes repliées serrées, Miranda continua avec calme à masser son articulation.

« Plus près, Annie, pria-t-elle. Viens plus près... »

Celle-ci gravit une nouvelle marche. Elle se tenait à présent juste en dessous de la jeune femme, le revolver à une terrifiante proximité.

– Je ne peux plus attendre. Ton temps s'est écoulé.

Elle leva le canon vers le visage de son otage.

A la seconde même, Miranda détendit la jambe et expédia un violent coup de pied dans l'estomac d'Annie. Sous la brutalité du choc, la journaliste bascula en arrière, dégringola l'escalier et s'écala sur le palier du deuxième étage.

Mais le revolver n'avait pas quitté son poing.

Tenter de le lui ôter était hors de question. Déjà, la journaliste se rétablissait sur un genou, l'arme pointée devant elle, ajustant Miranda dans sa ligne de mire.

Celle-ci ouvrit la porte à la volée et se précipita sur le toit au moment où claquait le coup de feu. La balle fit éclater le bois, projetant une grêle de copeaux jusque sur son visage. Elle lança un regard affolé autour d'elle. Aucune planche, rien pour bloquer la porte. Elle avait si peu de temps ! Quelques secondes tout au plus. Quatorze marches, et Annie l'aurait rejointe.

Dans l'obscurité de la nuit, elle distingua les silhouettes floues des cheminées, un tas de caisses empilées, ainsi que d'autres éléments indéfinissables.

Des pas résonnèrent dans la cage d'escalier.

Saisie de panique, Miranda s'élança dans l'ombre pour trouver refuge derrière la cabine du transformateur. Elle entendit la porte s'ouvrir, puis se refermer dans un claquement sourd.

C'est alors que la voix d'Annie lui parvint, presque irréelle.

– Il n'existe aucune issue, Miranda. A moins de faire le grand saut, tu ne peux plus m'échapper. Où que tu sois, je te trouverai...

Chase la localisa à un bloc devant lui.

La vieille Dodge de Miranda était garée devant l'immeuble du *Herald*. Il se rangea juste derrière et descendit de sa voiture. Un coup d'œil par la vitre lui confirma que le véhicule était vide. Miranda – ou la personne qui l'avait conduit – était à l'intérieur du bâtiment.

Tout en actionnant la poignée, il secoua la porte d'entrée du journal. Celle-ci était fermée à double tour. C'est alors qu'à travers la partie supérieure vitrée, il aperçut une lampe allumée sur l'un des bureaux. Quelqu'un devait se trouver dans les locaux. La mâchoire crispée, il frappa plusieurs coups secs.

– Miranda !

Aucune réponse ne lui parvint.

Il s'acharna de nouveau sur la porte, puis décida de contourner le bâtiment pour tenter d'y pénétrer par l'arrière. Il devait bien s'y trouver un accès secondaire, une fenêtre non verrouillée ou un sas de chargement. Une fois franchi le second angle, il s'engagea dans l'allée longeant le dos de l'immeuble, et sursauta.

Un coup de feu.

Provenant de l'intérieur du *Herald*.

– Miranda ! hurla-t-il.

Il ne perdit pas de temps à chercher une hypothétique ouverture. Se saisissant d'une poubelle aperçue dans l'allée, il la transporta jusqu'à l'entrée et la projeta de toutes ses forces contre la porte vitrée. Le verre éclata, projetant une grêle de fragments brillants sur les bureaux à l'intérieur. D'un coup de pied, il fit tomber les derniers tessons accrochés au montant, enjamba le rebord et se laissa glisser sur le tapis jonché d'éclats acérés. Sans plus attendre, il

traversa en courant la salle de rédaction pour se diriger droit vers le fond de l'immeuble. Chaque pas voyait croître sa terreur quant à ce qu'il allait trouver. Des images fulgurantes de Miranda lui traversèrent l'esprit. Poussée sans ménagement, la première porte s'ouvrit sur la salle des rotatives déserte. Les paquets de journaux de la dernière édition attendaient, empilés, le long des murs.

Pas de Miranda.

Pivotant sur ses talons, il s'élança dans le couloir qui menait à la salle de repos. De nouveau, une onde de frayeur le traversa au moment d'ouvrir la porte. Ici non plus, pas de Miranda.

De là, il se dirigea droit vers les toilettes pour dames, dont il inspecta chacune des cabines. Sans résultat.

Idem pour celles des hommes.

D'où provenait donc ce maudit coup de feu ?

Regagnant à toute vitesse la salle de rédaction, il s'engagea dans l'escalier, gravissant les marches quatre à quatre. Deux étages encore à explorer. Les bureaux administratifs au premier, le magasin et les archives au second. Il *devait* la trouver là-haut.

« Seigneur, faites qu'elle soit toujours en vie. »

Collée à la paroi de la cabine du transformateur, Miranda tendit l'oreille pour détecter des bruits de pas. Hormis le martèlement douloureux de son cœur dans sa poitrine, elle n'entendit rien, pas même le plus léger crissement de semelles sur l'asphalte.

« Où est-elle donc? De quel côté se dirige-t-elle ? »

D'un rapide mouvement de la tête, elle scruta le toit à sa droite et à sa gauche. Ses yeux commençaient à s'adapter à l'obscurité. Elle reconnut l'empilement de vieilles caisses à quelques mètres sur sa gauche. Juste à côté apparaissaient les rampes métalliques de l'escalier d'incendie. Le moyen de sortir du piège, enfin! Si seulement elle pouvait atteindre cette zone sans être vue.

Où était Annie?

Elle devait risquer un œil hors de sa cachette.

Se ramassant en position accroupie, elle avança la tête centimètre par centimètre vers l'arête de la cabine. Ce qu'elle vit la fit reculer sur-le-champ, et ses cheveux se dressèrent sur sa nuque.

Annie s'avavançait droit vers le transformateur.

L'instinct de Miranda lui enjoignit de fuir dans l'instant, de

risquer une ultime tentative vers sa liberté. Mais la simple logique lui dit de n'en rien faire. Annie était déjà trop près.

Désespérée, elle ramassa quelques petits cailloux à ses pieds, qu'elle lança très haut par-dessus sa tête, vers le côté opposé du toit. Elle entendit leur crépitement dans le noir lorsqu'ils atterrirent sur l'asphalte.

Pendant quelques terrifiantes secondes, elle écouta les bruits. Tous les bruits. Rien.

De nouveau, elle dépassa la tête de la cabine pour risquer un œil. Annie se dirigeait vers le son produit par les cailloux, à l'autre extrémité du toit. A pas de loup, elle s'approchait d'une des cheminées. Encore trois mètres... deux... un...

Maintenant ! C'était son unique chance !

Miranda s'élança.

Le choc de ses talons résonna sur le revêtement du toit comme sur une peau de tambour. Elle n'avait pas encore atteint l'issue de secours qu'éclatait le premier coup de feu. La balle passa à quelques centimètres de son oreille en miaulant.

« Ne pense pas ! s'ordonna-t-elle. Cours ! »

Se ruant vers l'échelle d'incendie, elle saisit la rampe et tendit le pied vers la première marche.

Une deuxième déflagration retentit.

L'impact du projectile lui fit l'effet d'un coup de poing à l'épaule. Déséquilibrée, elle bascula par-dessus le rebord du toit. Pendant une vertigineuse fraction de seconde, elle vit tournoyer le ciel, puis se sentit tomber, tomber... Instinctivement, elle lança les mains au-dessus d'elle, les agitant avec frénésie à la recherche d'une prise. Tandis que sa hanche effleurait dans sa chute la première plateforme de l'escalier, sa main gauche se referma sur une barre de métal froid. La rampe ! Ses jambes fouettèrent l'air tels des poids morts, son épaule valide accusa le choc, mais elle tint bon.

Miranda tenta alors de tendre sa deuxième main jusqu'à la rampe, mais son bras semblait paralysé. Dans un effort douloureux, elle parvint néanmoins à le relever à hauteur d'épaule, puis à l'accrocher sans forces au bord extérieur de l'étroit palier. L'espace d'une longue seconde, elle resta ainsi suspendue, immobile et les jambes ballantes. Puis, serrant les dents, elle parvint à appuyer un pied contre le mur de briques.

« Toujours vivante, toujours là ! se dit-elle, le cœur battant à se

rompre. Maintenant, si je pouvais juste me hisser par-dessus le rail, et opérer un rétablissement... »

Une ombre bougea soudain au-dessus d'elle. Son sang se figea dans ses veines. Elle leva lentement la tête, pour se trouver confrontée à l'orifice menaçant du canon du revolver.

Debout à l'extrémité du toit, Annie la visait droit entre les yeux.

– A présent, dit la forcenée d'une voix douceuse, lâche cet escalier.

– Non. Non...

– Ouvre juste les doigts. Penche-toi en arrière. Une façon rapide et simple de mourir.

– Ça ne marchera pas. Ils découvriront tout ! Ils sauront que c'est toi !

– Saute, Miranda. *Saute.*

Miranda baissa son regard vers le sol. Il était si loin, si terriblement loin.

Annie passa une jambe par-dessus le rebord du toit, visa de son talon la main qui tenait la rampe, et lança le pied.

Miranda poussa un hurlement, mais ne lâcha pas prise.

Reprenant son élan, Annie frappa une deuxième fois. Puis une troisième, écrasant chaque fois un peu plus la main gauche de la jeune femme.

Miranda ferma un instant les yeux. La douleur était intolérable. Déjà, sa prise se relâchait sur la barre. Son pied glissa soudain du mur, ne lui laissant que sa main meurtrie pour tout support. Quant à la droite, affaiblie et engourdie par sa blessure à l'épaule, elle ne pouvait supporter le poids de son corps.

Levant les yeux, Miranda adressa une prière désespérée à sa tortionnaire. Annie leva le pied, et se prépara à lancer une dernière fois son talon.

Le coup n'arriva pas.

Au lieu de cela, la journaliste sursauta et bascula en arrière, tel un pantin soudainement coupé de ses fils. Miranda entendit un cri inhumain de rage et d'incrédulité, suivi d'un choc sourd lorsque le corps d'Annie s'effondra sur l'asphalte du toit.

Un bref instant plus tard, Chase apparut derrière le rebord. Se penchant vers elle, il tendit les bras et lui agrippa le poignet gauche

d'une main ferme.

– Saisissez mon autre main ! lança-t-il. Attrapez-la !

Prenant un nouvel appui du pied sur la façade, Miranda s'efforça de lever tant bien que mal son bras droit.

– Je ne peux pas... Je n'y arriverai pas...

– Essayez encore, Miranda !

Il se pencha davantage, le corps tendu au-dessus du vide.

– Vous devez le faire! J'ai besoin de vos deux mains ! Vous y êtes presque... Un dernier effort, ma chérie, que je puisse la saisir ! Je vous en prie !

« Ma chérie. » Ces simples mots – qu'elle n'avait encore jamais entendus de ses lèvres – furent telle une étincelle qui, au plus profond d'elle-même, libéra une nouvelle énergie. Bloquant sa respiration, elle tendit le bras aussi haut qu'elle le put.

« C'est le plus loin que je puisse aller, songea-t-elle au bord du désespoir. Pas au-delà. »

La main de Chase se referma sur son poignet. Sa prise fut immédiatement si puissante que pas un instant, pas un seul, elle ne craignit de tomber. Il la souleva avec précaution, centimètre par centimètre, jusqu'à pouvoir enfin lui faire franchir le rebord du toit.

Ce n'est qu'à cet instant que ce qui lui restait de force l'abandonna. Elle n'en avait plus besoin. Chase était là, désormais, pour lui prêter la sienne. Elle s'écroula contre lui.

Aucun arbre n'avait jamais été aussi solide, ni aussi rassurant. Rien ni personne ne pouvait l'atteindre dans la forteresse de ses bras.

– Mon Dieu, Miranda, j'ai cru que...

Il suspendit aussitôt sa phrase.

Le chien d'un revolver venait de cliqueter.

Ils se retournèrent d'un même mouvement. Annie se tenait à quelques mètres d'eux, titubant comme une femme ivre, les deux mains crispées sur la crosse de son arme.

– C'est trop tard, Annie, dit Chase. La police sait. Ils ont votre dernière lettre. Ils savent que vous avez tué Richard, et sont déjà à votre recherche. C'est terminé.

Annie baissa lentement son arme.

– Je sais, murmura-t-elle.

Elle inspira à fond et leva les yeux vers le ciel.

– Je t’aimais, reprit-elle, s’adressant aux étoiles, avant de mugir:
Maudit sois-tu, Richard ! *Je t’aimais !*

Levant alors l’automatique, elle introduisit le canon dans sa bouche et appuya sans trembler sur la détente.

15.

Cette fois, il fut admis que les soins du Dr Steiner ne seraient pas suffisants. Seuls un hôpital et un bon chirurgien étaient à même d'intervenir avec efficacité. Le *Jenny B* fut réquisitionné pour un transport en urgence, et Miranda chargée à bord sous la surveillance du vieux médecin. L'hôpital de Bass Harbor fut prévenu de l'arrivée de la jeune femme et avisé de son état : blessure par balle à l'épaule droite, patiente consciente et lucide, pression sanguine stable, hémorragie sous contrôle.

Le ferry quitta bientôt le débarcadère avec deux passagers, trois hommes d'équipage et un cadavre.

Chase était resté sur l'île.

Au moment du départ, il s'impatientait sur une chaise du bureau de Lorne Tibbetts, répondant à mille et une questions. Ce dernier avait déployé la grande artillerie. Après tout, une femme était morte, une enquête était engagée et, selon la formule lapidaire du chef de la police, le choix était simple : répondre aux questions ou être consigné en prison.

Pendant tout le temps que dura l'interrogatoire, Chase ne cessa de s'inquiéter : le *Jenny B* était-il déjà arrivé à Bass Harbor ? L'état de Miranda était-il stable ?

Lorne en aurait-il fini un jour avec toutes ses fichues questions ?

Il était 2 heures du matin lorsqu'il fut enfin autorisé à quitter le poste de police. La nuit était chaude – pour le Maine, du moins – mais il se sentit frigorifié en regagnant sa voiture. Plus de ferry pour Bass Harbor cette nuit. Il était bloqué sur l'île jusqu'au matin. Au moins savait-il Miranda hors de danger. Un coup de fil à l'hôpital lui avait appris qu'elle se reposait dans un lit confortable, et qu'elle se rétablirait.

A présent il se demandait où aller, et où dormir.

Pas à Chestnut Street. Il ne pourrait jamais plus dormir sous le même toit qu'Evelyn, pas après les dégâts qu'elle avait infligés à sa propre famille. Non, ce soir il était un homme sans racines, coupé des DeBolt, des Tremain, de l'héritage pesant de son passé.

Il avait l'impression de renaître, d'être enfin lavé de ses anciennes

souillures.

S'installant derrière le volant, il se mit en route pour Rose Hill.

Le cottage était froid, dépourvu d'âme et de vie, comme si toutes les joies qu'il y avait connues s'étaient depuis longtemps envolées. Seule la chambre avait conservé un peu de chaleur. C'était ici que Miranda et lui avaient fait l'amour. Ici que flottait encore le souvenir de cette nuit-là, unique entre toutes.

Chase s'allongea sur le lit, tentant de retrouver la mémoire de son parfum, de sa douceur. Mais c'était comme vouloir se saisir du reflet de sa propre image dans de l'eau. On la recueillait dans les mains, et elle s'écoulait entre vos doigts.

Ainsi que Miranda l'avait fait entre les siens.

« Elle n'est pas de notre monde, avait un jour dit Evelyn. Elle n'est pas comme nous. »

Chase repensa à Noah, à Richard, à Evelyn. A son propre père, avant de songer :

« Evelyn a raison. Miranda n'est pas comme nous... Elle est bien meilleure. »

– Les fins heureuses ne sont pas automatiques. Il faut souvent y mettre du sien.

Chase prit note du conseil que lui donnait miss St John, et accepta en silence la tasse de café qu'elle lui tendait. En fait, il était de plus en plus enclin à être d'accord avec elle, même si son expérience lui avait enseigné que les fins heureuses se rencontraient plus souvent dans les contes de fées que dans la vie réelle.

Mais cette fois ce serait différent, se dit-il. Il ferait en sorte que ce soit différent. Si seulement il pouvait être certain d'être celui qu'elle voulait...

Tout en sirotant son café, il gratta d'une main distraite la masse hirsute de poils noirs d'Ozzie. S'il ignorait pourquoi il cajolait ainsi l'animal, ce dernier semblait en tirer une évidente volupté.

Toute la nuit il avait en vain cherché le sommeil, s'interrogeant sur ses relations avec Miranda, sur leurs chances d'être heureux, sur leur futur. Le spectre de son frère ne pouvait être aussi facilement chassé. Quelques courtes semaines auparavant, Richard était encore l'homme qu'elle aimait, ou croyait aimer. Ce dernier lui avait volé son innocence ; il l'avait utilisée, et presque détruite.

« Et voilà que je m'introduis dans sa vie, moi, un autre Tremain.

Après tout le mal que Richard lui a fait, comment pourrait-elle me faire confiance ? »

En quelques jours, une tornade d'événements et d'émotions avait déferlé à la vitesse de la lumière. Une semaine plus tôt, elle n'était encore à ses yeux qu'une meurtrière. Ce n'était que depuis quelques heures qu'il s'était rendu à l'évidence de son innocence. Qu'il ne doutait plus. Elle avait tous les droits de lui en vouloir, de refuser à jamais de lui pardonner pour ce qu'il avait pu lui dire. Tant de mots cruels et terribles avaient été prononcés. L'amour – le véritable amour – pouvait-il croître et s'épanouir sur un terreau aussi empoisonné ?

Il voulait croire à une réponse positive. Il devait y croire.

Mais ses doutes persistaient à le tourmenter.

Lorsque, à 10 heures, miss St John avait frappé à la porte du cottage avec la proposition d'un café frais et d'une conversation matinale, il l'avait presque bénie pour son initiative. Quand bien même il suspectait cette invitation d'obéir à autre chose qu'une simple relation de bon voisinage. Les bruits avaient déjà dû se répandre en ville sur ce dont la nuit avait été témoin. Miss St John, avec ses antennes à longue portée, avait sans aucun doute capté les signaux et devait être dévorée par la curiosité.

A présent qu'elle était au courant des faits, elle allait lui donner son opinion, qu'il soit ou non disposé à l'entendre.

– Miranda est une femme adorable, Chase, commença-t-elle. D'une immense gentillesse.

– Je sais, se contenta-t-il de répondre, incapable d'en dire davantage.

– Mais vous hésitez, pourtant.

Il soupira, expirant un air lourd de douleur et d'incertitude.

– Après tout ce qui s'est passé...

– Tout le monde a le droit de faire des erreurs, Chase. Miranda en a fait une en fréquentant votre frère, soit. Mais est-elle condamnable pour autant ? Elle n'a agi ni par intérêt ni par méchanceté. Elle a simplement eu le tort de l'aimer. Et de manquer de jugement. Et si sa faute était bien réelle, ses émotions étaient sincères, croyez-moi.

– Vous ne comprenez pas, dit-il en levant les yeux vers elle. Mes doutes n'ont rien à voir avec elle. Il s'agit de *moi*. Je veux dire, pourra-t-elle un jour me pardonner ? D'être un Tremain. D'être lié à toutes les choses et à tous ceux qui l'ont fait souffrir.

– Hum. Si vous voulez mon avis, c'est Miranda qui attend votre pardon.

Il secoua la tête.

– Que devrais-je donc lui pardonner ?

– Vous seul connaissez la réponse.

Il demeura assis un long moment, silencieux, tout en caressant la tête ingrate de l'affreux animal.

Que pouvait-elle bien avoir à se reprocher vis-à-vis de lui ? se demanda-t-il. De lui avoir ouvert les yeux sur le véritable sens de l'innocence ? D'avoir ébranlé les certitudes guindées dans lesquelles il avait été élevé ? De lui avoir fait comprendre qu'il était un idiot ?

De l'avoir fait tomber amoureux d'elle?

Saisi d'une soudaine détermination, il posa sa tasse de café et se leva. Un coup d'œil à sa montre lui indiqua qu'il lui restait juste le temps d'attraper le ferry de midi pour Bass Harbor. Et de retrouver Miranda.

– Je ferais mieux de me mettre en route. J'ai un ferry à prendre.

– Et ensuite ? s'enquit la vieille dame en l'accompagnant jusqu'à la porte.

Le sourire aux lèvres, il lui prit la main – la main d'une aînée pleine de sagesse.

– Miss St John, répondit-il, lorsque je connaîtrai la suite, vous serez la première à en être informée.

Elle le salua de la main tandis qu'il grimpait dans sa voiture.

– J'y compte bien ! cria-t-elle.

Chase conduisit tel un forcené jusqu'à l'embarcadère du ferry. Il arriva une heure en avance, pour trouver déjà une longue file de véhicules attendant le moment d'embarquer. Plutôt que de risquer de manquer le départ, il décida de garer là sa voiture et de monter comme passager à pied.

Deux heures plus tard, il débarquait sur le quai de Bass Harbor. Ne trouvant pas de taxi, il obtint d'un passager véhiculé qu'il l'emmenât à l'hôpital.

Au moment où il s'avancait d'un pas vif vers le bureau d'information, il était déjà 14 h 30.

– Je suis désolée, annonça l'employée en raccrochant son

téléphone, Mlle Wood a signé sa fiche de sortie il y a une heure.

– Quoi ?

– C'est ce que dit l'infirmière d'étage. La patiente est partie avec le Dr Steiner.

Chase dut se retenir pour ne pas frapper du poing sur le comptoir.

– Où sont-ils allés ? s'exclama-t-il.

La jeune femme haussa les épaules d'un air navré, avant d'ajouter :

– Vous devriez demander là-haut, monsieur. Deuxième étage, salle des infirmières.

Chase était sur le point de s'avancer vers l'escalier, lorsqu'il leva soudain les yeux vers l'horloge murale.

– Mademoiselle, à quelle heure part le prochain ferry pour Shepherd Island ?

– Il me semble que la dernière traversée est à 15 heures.

Vingt minutes.

Sortant en flèche de l'hôpital, il tourna la tête à droite et à gauche dans l'espoir d'apercevoir un taxi, un bus, n'importe quoi sur roues pouvant l'emmener jusqu'au quai. Car ils devaient nécessairement se trouver là-bas. Pour quelle destination, en effet, serait-elle partie en compagnie du vieux médecin, si ce n'est celle de l'île ?

Hélas, c'était le dernier ferry de la journée, et il n'y serait jamais à temps.

« Les fins heureuses ne sont pas automatiques. Il faut souvent y mettre du sien. »

Eh bien, il allait y mettre du sien. Il était prêt à remuer Ciel et Terre pour y arriver !

Sans perdre une seconde, il se lança dans un sprint à perdre haleine sur les trottoirs. Trois kilomètres le séparaient du quai du ferry.

Il courut tout le long du trajet.

– Chargement terminé ! cria un matelot.

Aussitôt, les moteurs du *Jenny B* se mirent à gronder.

Les mains posées sur le bastingage, Miranda contempla la vaste étendue gris-bleu de la baie de Penobscot. D'autres îles apparaissaient dans le lointain, comme autant de refuges possibles

où partir s'installer. Bientôt elle bouclerait ses valises, laissant derrière elle ses souvenirs, bons et mauvais. Ce voyage était le dernier vers Shepherd Island. Le temps de régler les derniers détails, et elle pourrait définitivement tourner le dos à cette île, à son passé. Ce départ, elle le prévoyait depuis des semaines, avant même la mort de Richard. Avant les horreurs de son arrestation.

Avant Chase.

– Je persiste à penser que c'est une idée idiote, jeune fille, déclara le Dr Steiner.

Assis sur le banc à côté d'elle, la tête dans les épaules, le vieil homme ne cachait pas son irritation.

– A-t-on idée de quitter ainsi l'hôpital sur un coup de tête ? Et si vous recommencez à saigner ? Si votre blessure s'infecte ? Je ne pourrai pas prendre en charge ces complications ! Je vous le dis, je deviens trop vieux pour ce genre de travail. Trop vieux !

– Tout ira bien, docteur, répondit-elle d'une voix paisible, les yeux fixés sur la baie. Je vous assure, tout ira bien...

Grommelant entre ses dents, le vieil homme se lança dans un monologue bourru sur les patients récalcitrants, et combien il était difficile de nos jours d'exercer la médecine. Miranda ne lui prêta qu'une oreille distraite. Tant d'autres choses lui occupaient l'esprit.

Une sortie de scène discrète, une période de solitude... Oui, tout bien considéré, c'était ce qu'elle avait de mieux à faire. Revoir Chase serait trop perturbant. Elle avait besoin de s'échapper, de prendre le temps d'analyser la nature de ses sentiments. L'aimait-elle ? Sans doute. En fait, elle en était sûre. Mais elle s'était déjà trompée. Terriblement trompée.

« Je ne veux pas commettre les mêmes erreurs, pâtir des mêmes conséquences. »

Et pourtant...

Serrant les mains sur la barre de métal, elle observa d'un œil morose les îles qui se profilaient à l'horizon. Le vent s'était levé. Il écrivait à présent la cime des vagues, soufflait son haleine froide et salée sur son visage.

« Je l'aime, se répéta-t-elle. Je sais que je l'aime... »

Mais ce n'était pas suffisant pour bâtir un avenir.

Trop d'obstacles subsistaient sur leur chemin. Le fantôme de Richard. L'ombre de la méfiance mutuelle. Et toujours, toujours, les

marques indélébiles, bien qu'invisibles, de ce prétendu « peuple » dont elle était issue. Cela ne devait guère faire de différence, mais aux yeux d'un Tremain, peut-être serait-elle toujours Miranda Wood, fille d'ouvriers. Toute la différence était là.

– Larguez les amarres !

Les moteurs du *Jenny B* s'emballèrent. Lentement, il commença à pivoter par tribord, orientant peu à peu sa proue vers Shepherd Island et ses basses collines boisées. Le matelot parcourut le navire sur toute sa longueur pour libérer le cordage. A l'instant même où l'amarre tombait dans l'eau grise, un cri résonna depuis le quai :

– Attendez ! Retenez le bateau !

– Nous sommes complet ! Prenez le prochain !

– J'ai dit *attendez* !

– Trop tard ! aboya le marin.

Déjà, le bâtiment commençait à s'écarter du quai.

Un juron claironnant se répercuta soudain sur le pont du ferry. Miranda se retourna. C'est alors qu'elle vit, de l'autre côté de la poupe, un homme courir à toute vitesse vers le bord du quai, franchir d'un bond l'espace grandissant qui le séparait du bateau, pour atterrir à quelques centimètres seulement à l'intérieur du *Jenny B*.

– Quel c... ! s'exclama le matelot, médusé. Etes-vous cinglé ?

Chase se rétablit tant bien que mal sur ses pieds, hors d'haleine.

– Je dois parler... à quelqu'un... L'un de vos passagers...

– Eh bien, mon gars! Ce doit être sacrément important !

Inspirant à fond pour calmer son rythme cardiaque, Chase jeta un regard circulaire sur le pont. Un éclair brilla dans ses yeux lorsqu'il aperçut l'objet de sa recherche.

– Oui, murmura-t-il. Sacrément important.

Le dos au bastingage, figée par la surprise, Miranda ne put que regarder d'un air stupéfait Chase marcher vers elle. Tous les autres passagers du ferry observaient la scène, curieux d'assister à la suite des événements.

– Jeune homme, intervint le Dr Steiner d'une voix sèche, libre à vous de jouer les cascadeurs, mais si vous vous êtes foulé la cheville, ne comptez pas sur moi pour la soigner !

– Ma cheville n’a rien, répondit-il sans quitter Miranda des yeux. Je veux juste parler à votre patiente. Savoir si tout va bien pour elle.

Miranda partit d’un rire incrédule.

– C’est pour me demander ça que vous avez failli vous rompre le cou ?

– Allons à l’avant, dit Chase en lui prenant la main. Pour ce que j’ai à vous demander, nous n’avons pas besoin d’un public.

Ils se dirigèrent vers la proue, où ils se tinrent côte à côte au-dessus de l’étrave. Là, un vent salé et opiniâtre balaya leur visage, soulevant leurs cheveux et plaquant leurs vêtements contre leur corps. Tout autour d’eux, des mouettes planaient et tournoyaient dans le ciel, compagnes légères du massif *Jenny B*.

– A l’hôpital, on m’a dit que vous étiez sortie plus tôt que prévu. Croyez-vous que ce soit raisonnable ?

Les bras serrés sur sa taille pour affronter le vent, Miranda baissa les yeux vers les flots.

– Je ne pouvais restée allongée dans ce lit un jour de plus. Pas avec tout ce qui m’attend encore.

– Mais c’est terminé, Miranda.

– Croyez-vous? La police n’en a pas encore terminé avec moi, et il me faut régler les comptes avec mon avocat.

– Cela peut attendre.

– Moi je ne le peux pas.

Relevant la tête, elle laissa son regard flotter sur la ligne d’horizon.

– Je veux quitter cet endroit, reprit-elle. J’ai pensé partir vers l’ouest. Jill Vickery a bien réussi à couper les ponts avec son passé, pourquoi n’y arriverais-je pas, moi aussi ?

Un long silence suivit.

– Alors vous ne resterez pas sur l’île? demanda-t-il.

– Non. Plus rien ne m’y retient. Je dois toucher l’argent de l’assurance pour la maison. Ce sera suffisant pour me permettre de commencer une nouvelle vie ailleurs. Dans un endroit où personne ne me connaît. Où personne n’a jamais entendu parler de Richard, ni de ce qui s’est passé.

L’étrave fendait les flots sous la proue du *Jenny B*, projetant une

vapeur d'écume qui leur mouillait le visage.

– Comment pourrais-je vivre, reprit-elle, dans une ville où les gens ne cesseront jamais de se poser des questions à mon sujet ? Je comprends à présent pourquoi Jill a quitté San Diego. Elle voulait se laver de sa propre culpabilité. Retrouver son innocence. C'est ce que je veux retrouver, Chase. Mon innocence.

– Vous ne l'avez jamais perdue.

– Si, je l'ai perdue. C'est ce que vous pensiez, et que vous penserez toujours de moi.

– Détrompez-vous, Miranda. Toutes les questions que je me posais, tous mes doutes ont été levés.

Elle secoua la tête, avant de détourner tristement les yeux.

– Croyez-vous donc qu'il soit si facile d'enterrer le passé ?

– D'accord, ça ne l'est pas, répliqua-t-il en la faisant pivoter vers lui. Ce n'est jamais facile, Miranda. L'amour, la vie... Voyez-vous, ce matin même miss St John m'a fait une réflexion que je trouve des plus pertinentes, à savoir que les fins heureuses surviennent rarement de façon automatique. Qu'il faut souvent y mettre du nôtre.

Délicatement, il lui prit le visage entre les mains.

– Ne pensez-vous pas qu'une fin heureuse vaille la peine que l'on y mette du sien ?

– Je ne suis pas sûre d'y croire encore.

– Moi non plus. Mais mon opinion sur la question est en train de changer.

– Vous n'aurez jamais l'esprit en paix, Chase. Vous vous demanderez toujours si vous pouvez me faire confiance...

– Non, Miranda. S'il est un point sur lequel je n'ai plus le moindre doute, c'est bien celui-là.

Penchant alors la tête, il l'embrassa.

Un geste tendre et doux qui, beaucoup plus que de désir, était un message d'espérance.

Et, tandis que leur baiser s'éternisait, elle sentit peu à peu ses propres doutes s'envoler. Une innocence retrouvée. Voilà ce qu'il lui offrait. Et voilà ce qu'elle trouvait entre ses bras.

Une minute, une heure, un siècle plus tard, le concert de

criaillements rauques auquel se livrèrent soudain les mouettes annonça l'approche de la terre ferme.

L'homme et la femme qui se tenaient à la proue du *Jenny B* ne firent pas un geste pour se séparer l'un de l'autre. Même lorsque la sirène retentit, même lorsque le ferry pénétra lentement dans le port, ils demeurèrent enlacés, comme figés pour l'éternité.

Ensemble.

DANS LA MÊME COLLECTION

Par ordre alphabétique d'auteur

OLGA BICOS	<i>Nuit d'orage</i>
OLGA BICOS	<i>La mort dans le miroir</i>
LAURIE BRETON	<i>Ne vois-tu pas la mort venir ?</i>
BARBARA BRETTON	<i>Le lien brisé</i>
JAN COFFEY	<i>La dernière victime</i>
JASMINE CRESSWELL	<i>La Manipulatrice</i>
JASMINE CRESSWELL	<i>Le secret brisé</i>
JASMINE CRESSWELL	<i>La mort pour héritage</i>
JASMINE CRESSWELL	<i>Soupçons mortels</i>
JASMINE CRESSWELL	<i>Je saurai te retrouver</i>
CAMERON CRUISE	<i>La perle de sang</i>
MARGOT DALTON	<i>Amnésie</i>
MARGOT DALTON	<i>Kidnapping</i>
MARGOT DALTON	<i>Le sceau du mal</i>
MARGOT DALTON	<i>Crimes inavoués</i>
WINSLOW ELIOT	<i>L'innocence du mal</i>
LYNN ERICKSON	<i>Le Prédateur</i>
SUSANNE FORSTER	<i>Le cercle secret</i>
TESS GERRITSEN	<i>Présumée coupable</i>
TESS GERRITSEN	<i>Crimes masqués</i>
TESS GERRITSEN	<i>Ne m'oublie pas</i>
HEATHER GRAHAM	<i>L'invitation</i>
HEATHER GRAHAM	<i>L'ennemi sans visage</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Le complot</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Soupçons</i>
HEATHER GRAHAM	<i>La griffe de l'assassin</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Prémonition</i>
HEATHER GRAHAM	<i>L'ombre de la mort</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Danse avec la mort</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Noires visions</i>
HEATHER GRAHAM	<i>Nuits blanches</i>
GINNA GRAY	<i>Le voile du secret</i>
GINNA GRAY	<i>La cavale</i>
GINNA GRAY	<i>Les bois meurtriers</i>
KAREN HARPER	<i>Testament mortel</i>
KAREN HARPER	<i>Le saut du diable</i>
KAREN HARPER	<i>L'œuvre du mal</i>
KAREN HARPER	<i>Les portes du mal</i>
KAREN HARPER	<i>Une femme dans la nuit</i>
KATHRYN HARVEY	<i>La clé du passé</i>
BONNIE HEARN HILL	<i>La disparue de Sacramento</i>
BONNIE HEARN HILL	<i>Mortelle perfection</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Miami Confidential</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>L'Alibi</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Intime conviction</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Labyrinthe meurtrier</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Par une nuit d'hiver</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Troublantes révélations</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Intention de tuer</i>
CHRISTIANE HEGGAN	<i>Meurtre à New York</i>
METSY HINGLE	<i>Le masque de la mort</i>
METSY HINGLE	<i>La fille de l'assassin</i>
GWEN HUNTER	<i>Faux diagnostic</i>

GWEN HUNTER	<i>Virus</i>
GWEN HUNTER	<i>Les mains du diable</i>
GWEN HUNTER	<i>Le triangle du mal</i>
GWEN HUNTER	<i>La piste du mal</i>
LISA JACKSON	<i>Noire était la nuit</i>
LISA JACKSON	<i>Dans l'ombre du bayou</i>
CHRIS JORDAN	<i>L'étau</i>
PENNY JORDAN	<i>De mémoire de femme</i>
PENNY JORDAN	<i>La femme bafouée</i>
R.J. KAISER	<i>Qui a tué Jane Doe ?</i>
ALEX KAVA	<i>Sang Froid</i>
ALEX KAVA	<i>Le collectionneur</i>
ALEX KAVA	<i>Les âmes piégées</i>
ALEX KAVA	<i>Obsession meurtrière</i>
ALEX KAVA	<i>Le Pacte</i>
RACHEL LEE	<i>Neige de sang</i>
RACHEL LEE	<i>Le lien du mal</i>
RACHEL LEE	<i>Secret meurtrier</i>
DINAH MCCALL	<i>Le silence des anges</i>
HELEN R. MYERS	<i>Mortelle impasse</i>
HELEN R. MYERS	<i>Les ombres du doute</i>
HELEN R. MYERS	<i>Mort suspecte</i>
HELEN R. MYERS	<i>Suspicion</i>
HELEN R. MYERS	<i>La marque du diable</i>
CARLA NEGGERS	<i>L'énigme de Cold Spring</i>
CARLA NEGGERS	<i>Piège invisible</i>
CARLA NEGGERS	<i>La dernière preuve</i>
BRENDA NOVAK	<i>L'étrangleur de Sandpoint</i>
BRENDA NOVAK	<i>Noir secret</i>
MEG O'BRIEN	<i>Le piège</i>
MEG O'BRIEN	<i>En lettres de sang</i>
MEG O'BRIEN	<i>Pluie de sang</i>
MEG O'BRIEN	<i>La déchirure</i>
MEG O'BRIEN	<i>Spirale meurtrière</i>
SHIRLEY PALMER	<i>Zone d'ombre</i>
SHIRLEY PALMER	<i>Le bûcher des innocents</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Le refuge irlandais</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Mémoires de Louisiane</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Le testament des Gerritsen</i>
EMILIE RICHARDS	<i>L'héritage des Robeson</i>
EMILIE RICHARDS	<i>L'écho de la rivière</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Promesse d'Irlande</i>
EMILIE RICHARDS	<i>Du côté de Georgetown</i>
NORA ROBERTS	<i>Possession</i>
NORA ROBERTS	<i>Le cercle brisé</i>
NORA ROBERTS	<i>Et vos péchés seront pardonnés</i>
NORA ROBERTS	<i>Tabous</i>
NORA ROBERTS	<i>Coupable innocence</i>
NORA ROBERTS	<i>Maléfice</i>
NORA ROBERTS	<i>Enquêtes à Denver</i>
NORA ROBERTS	<i>Crimes à Denver</i>
NORA ROBERTS	<i>L'ultime refuge</i>
NORA ROBERTS	<i>Une femme dans la tourmente</i>
FRANCIS ROE	<i>L'engrenage</i>
FRANCIS ROE	<i>Soins intensifs</i>
KAREN ROSE	<i>Le lys rouge</i>
M. J. ROSE	<i>Rédemption</i>
M. J. ROSE	<i>Le cercle écarlate</i>
M. J. ROSE	<i>La cinquième victime</i>

JOANN ROSS
SHARON SALA
SHARON SALA
SHARON SALA
SHARON SALA
MAGGIE SHAYNE
MAGGIE SHAYNE
TAYLOR SMITH
TAYLOR SMITH
TAYLOR SMITH
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
ERICA SPINDLER
AMANDA STEVENS
AMANDA STEVENS
TARA TAYLOR QUINN
ELISE TITLE
CHARLOTTE VALE ALLEN
LAURA VAN WORMER
KAREN YOUNG

La femme de l'ombre
Sang de glace
Le soupir des roses
Meurtre en eaux troubles
L'œil du témoin
Expiation
Noir paradis
Un parfait coupable
Le carnet noir
La mémoire assassinée
Morts en série
Rapt
Black Rose
Le venin
La griffe du mal
Trahison
Cauchemar
Pulsion meurtrière
Le silence du mal
Jeux macabres
Le tueur d'anges
Collection macabre
N'oublie pas que je t'attends
La poupée brisée
Enlèvement
Obsession
L'enfance volée
La proie du tueur
Passé meurtrier

6 TITRES À PARAÎTRE EN JANVIER 2009

